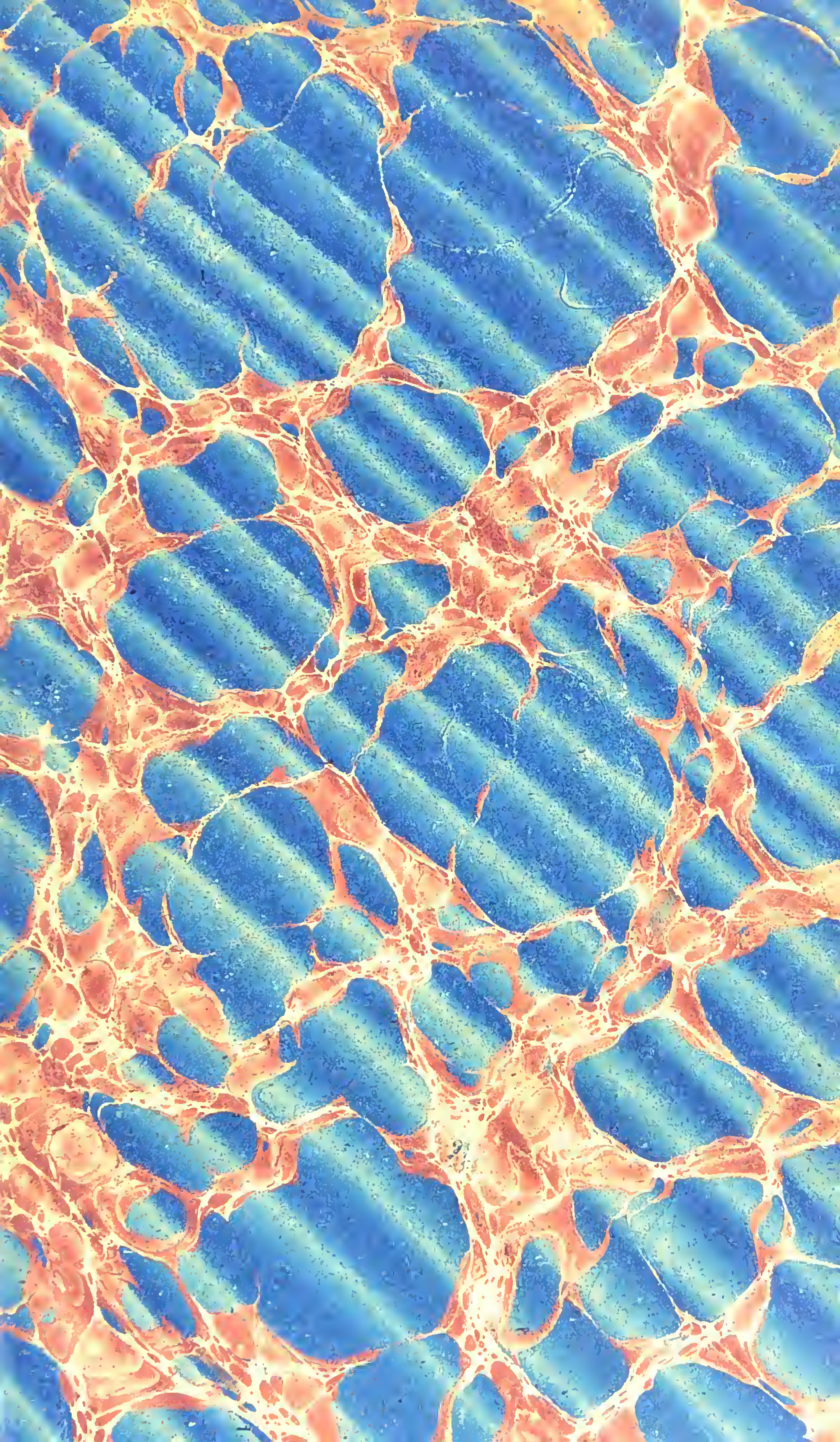



22101794466



TRAITÉ

DE LA

PELLAGRE

TRAITÉ

DE LA

PELLAGRE

PAR

Le Dr I. ANTONIU
Médecin en chef de département



BUCAREST
SOTCHEK et C-ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
1887


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRA

A

M. le Dr BROUARDEL

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Doyen de la Faculté de Médecine,
Membre de l'Académie de Médecine, etc.

A mon cher et illustre Maître
Hommage de reconnaissance et de dévouement
I. ANTONIU

PRÉFACE

L'absence d'une description détaillée et complète de la Pellagre en Roumanie provient surtout de ce fait que les observateurs n'ont eu à leur disposition que des cas isolés et accidentels, qui, ne se reproduisant qu'à de rares intervalles dans les hôpitaux, ne leur ont pas permis de formuler une théorie complète, surtout en ce qui concerne l'étiologie et ses effets.

Malheureusement, en Roumanie, il existe depuis fort longtemps un vaste champ des plus propices au développement de la Pellagre. Je puis dire que ce pays est la vraie patrie du mal qui nous occupe. En certains endroits, il semble que la Pellagre soit dans le sang même du paysan et naisse avec lui, vu qu'à l'âge de trois ans il est déjà marqué du sceau fatal. Personne ne niera les ravages que ce fléau cause parmi notre population rurale. Ses victimes sont nombreuses ; mais, comme elle exerce son œuvre de destruction parmi les pay-

sans, ceux à qui l'on pense toujours en dernier lieu, on s'est peu occupé de l'étudier et d'en combattre les redoutables effets. Les nombreux exemples que j'ai recueillis, m'ayant prouvé la gravité extraordinaire du mal, je me suis décidé à livrer le résultat de mes recherches au public.

Comme médecin de province, constamment en contact avec les paysans, j'ai eu la triste occasion d'observer des milliers de cas de Pellagre présentant des symptômes qui, jusqu'à ce jour, n'ont été décrits par aucun écrivain.

Une longue expérience m'a convaincu que la Pellagre est devenue pour ainsi dire populaire, car les nombreux cas que l'on peut constater attestent que le mal produit son œuvre de destruction seulement parmi la population rurale.

Les quelques études que j'ai publiées sur l'état de la Pellagre en Roumanie sont devenues insuffisantes. L'étendue et la gravité du mal m'imposent le devoir de l'étudier de plus près dans ses causes et dans ses effets.

En l'état actuel de la doctrine et de la pratique, beaucoup peut-être nieront que la Pellagre puisse constituer un mal aussi répandu et aussi destructeur pour la population rurale en Roumanie; mais, en présence des preuves nombreuses que je présente, le doute devient impossible. Je me flatte que les esprits éclairés, après avoir examiné un sujet aussi intéressant avec tout le soin qu'il mérite, ne désapprouveront pas les efforts

que j'ai faits pour attirer l'attention et l'activité des hommes spéciaux sur ce point.

Je n'ai pas la prétention d'offrir au public une monographie complète de la maladie, mais simplement des observations sur la Pellagre que je considère comme provenant de l'usage du maïs cueilli trop vert.

La méthode choisie est complètement objective. Les faits décrits résultent de mes propres observations; j'ai évité les discussions purement philosophiques et spéculatives.

La Pellagre étant peu connue, il m'a semblé que le meilleur moyen de l'étudier et de la décrire était de recueillir le plus d'observations possible. Ce sera la partie essentielle de ce travail et j'aurais pu facilement augmenter le nombre des observations que je donne si je n'avais craint de trop multiplier les exemples.

Ce travail ayant pour but d'attirer l'attention des hommes spéciaux sur les souffrances de la classe la plus nombreuse en Roumanie, je veux dire celle des paysans, je crois que, considéré à ce point de vue, il mérite quelque indulgence pour les lacunes qui s'y trouveront.

L'état hygiénique et sanitaire de nos paysans, ayant été très négligé jusqu'à ce jour, mérite toute notre attention. Les habitants des campagnes forment la base la plus solide de la nationalité Roumaine. Ce sont eux qui nous ont toujours sauvés des difficultés extérieures, par exemple dans la campagne de 1877; d'un autre côté, à l'intérieur, jusqu'à

la création d'une industrie nationale qui n'existe jusqu'à présent que d'une façon toute rudimentaire et se trouve entre les mains des étrangers, l'agriculture étant le seul moyen que nous ayons d'entretenir et d'augmenter la richesse du pays, c'est pour nous tous un cas de vie ou de mort d'aider au relèvement de cette classe; pour atteindre ce but, nous devons chercher à guérir les souffrances de la classe qui travaille et qui produit des paysans.

En ma qualité d'ancien élève de la Faculté de médecine de Paris, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'apporter un hommage à cette faculté en publiant mon ouvrage en français; d'un autre côté, le terrain des études médicales étant cosmopolite, par sa nature même, puisque cette science a pour but de soulager les souffrances sans distinction de nationalité, ce résultat ne saurait être obtenu si je ne soumettais pas mon œuvre à l'appréciation des savants sous la direction desquels j'ai eu le bonheur d'étudier. L'Ecole française critique sans aucune passion; elle juge la valeur des découvertes; toute exagération est détruite, les doctrines et les idées nouvelles bien établies obtiennent la réputation et le succès qu'elles méritent; ce sera la gloire éternelle de l'Ecole française.

Je crois m'acquitter de la sorte d'une faible partie de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers la France, ce noble pays, foyer de toute lumière et de toute vertu.



INTRODUCTION

On ne peut se faire une idée des discussions et des luttes, des flots de réthorique qui ont été dépensés en pure perte au sujet de la Pellagre, et cependant s'il est une question qui demande le plus de sang-froid, un esprit d'observation impartiale, l'abandon des théories peu fondées qui obscurcit l'esprit et les observations que l'on peut faire, c'est bien certainement celle qui nous occupe.

Et, en effet, chacun sait que les médecins de nos grandes villes, tout au moins la grande majorité de ces médecins, ne s'occupent pas par eux-mêmes de cette maladie du peuple, ils ne peuvent suivre avec attention l'historique des faits et en rechercher les causes ; les médecins qui sont en contact avec le paysan, qui sacrifient tout leur temps et toute leur intelligence pour lui, sont seuls à même d'étudier et de suivre la marche du mal. Cela étant, on peut facilement se figurer combien délicate, noble et pénible est la charge qu'assument les médecins des campagnes qui fournissent en grande partie à leurs confrères de la capitale toutes

leurs connaissances et toutes leurs idées dans la question qui nous occupe. C'est grâce aux premiers que les seconds entrevoient la vérité, qu'ils se forment une opinion, et cela est naturel, car les uns vivent constamment en contact avec le paysan et font de la médecine populaire en étudiant le mal à son berceau, la campagne, tandis que les autres n'ont à soigner que très-rarement des pellagreux.

Les médecins des villes donnent tacitement une sorte de mandat à un certain nombre de leurs confrères en qui ils ont confiance ou qui s'imposent par leur énergie, et les chargent d'étudier pour eux les maladies qui rongent les habitants des campagnes, et rarement ils sont d'avis contraire lorsque l'observateur s'est fait une spécialité de cette étude. Il existe cependant des médecins qui, quoique ne connaissant pas la maladie, ou parce qu'elle ne frappe que le peuple et qu'il leur faudrait faire quelques kilomètres pour se rendre sur le champ d'observation, préfèrent lui attribuer des causes toutes de fantaisie, caprices de leur imagination. Si, dans la nature constitutive de l'homme, il n'existait pas un fonds de vanité et d'égoïsme qui lui fait rechercher la prééminence, nous ne serions certainement pas exposés à des critiques qui ne découlent que d'une fierté puérile.

Evidemment rien n'est plus facile, quand on n'a pas de bons arguments et que l'on veut critiquer à tout prix, que de froncer les sourcils et de patauger dans un bourbier de critiques générales et d'observations vagues, plus pessimistes et plus superficielles les unes que

les autres. Qu'y a-t-il de plus commode et de plus simple que de toujours contredire sans jamais rien prouver ?

Ces critiques vagues sont d'autant plus vides que leurs auteurs y attachent plus de prix, mais elles ne peuvent produire aucun effet sur un esprit qui raisonne, car il leur manque cette couche sérieuse et substantielle de faits et d'arguments, qui seule porte la conviction dans les esprits. C'est le système qu'ont adopté ceux qui n'aiment pas à chercher la vérité—ce qui serait fatigant, — et qui trouvent plus facile de critiquer dans le vague, ce qui ne demande pas un grand effort d'intelligence, de raisonnement et de logique. Les généralités sont malheureusement ridicules, si elles ne contiennent pas un fonds d'observations sérieuses et continues, ce qui seul leur donne de la force.

Ce n'est point par des phrases sonores, mais par l'étude et l'analyse que l'on peut tirer des conclusions logiques ; car l'on sait qu'un fait est un fait, qu'il s'impose d'une façon brutale même à celui qui ne voudrait point l'admettre, il est éloquent et vous convainc par sa nature même.

Quant aux médecins des campagnes, si pleins de bon sens, ils voient dans leur microscome des faits indiscutables et ne procèdent point par affirmations unilatérales qui manquent de tout caractère déterminant. Ils voient par eux-mêmes et jugent sainement, grâce à leur grande expérience, le complexe social tout entier.

Sous l'empire de ces impressions, ils présentent un travail qui, recueilli sur le champ même des observations, défie toute critique de cabi-

net. Il faut espérer que le temps qui poursuit sa marche lente, mais toujours sûre, modifiera insensiblement ces mœurs en détruisant la routine et en tendant la main au progrès.

Reprenant aujourd'hui la question à nouveau, nous dirons que, jusqu'à ce jour, deux idées fondamentales, deux doctrines, se dressent face à face et cherchent à se terrasser.

La *théorie verdéramique* et la *misère*. Chacune de ces théories a ses partisans autorisés, chacune a ses défenseurs éclairés et énergiques.—Ce qui complique la question, c'est qu'on admet que d'autres facteurs contribuent au développement de la Pellagre; en ce cas, la question *étiologique* se réduit à une question de nuances infinies, et l'entente alors devient plus difficile à établir.

On sait, en effet, que plus on se perd dans les détails microscopiques, plus on fait de distinctions subtiles, et plus, à défaut d'une large base d'entente, on soutient avec fanatisme de fausses théories en forçant les faits à s'incliner devant elles, et l'on tombe ainsi d'erreur en erreur. Cependant il est incontestable qu'au milieu de cette confusion et de cet entrecroisement d'idées domine une tendance de plus en plus prononcée et de plus en plus visible ; la doctrine que nous soutenons tend chaque jour à gagner du terrain, tandis que la doctrine qui lui est opposée recule et perd peu à peu tous ses adhérents qui viennent grossir les rangs ennemis.

A notre époque, pour présenter la science et se mettre pour ainsi dire aux avant-postes, il faut la bien connaître et la bien étudier. S'il néglige certains faits utiles, l'observateur ne présente plus que des résumés secs et insuffisants.

Il n'en est pas moins vrai que, si nous ne devons pas retenir toutes les anciennes idées, il faut cependant faire la part du passé dans une juste et équitable mesure; c'est pour cela que nous ne ferons point table rase, car rarement la vérité tout entière se trouve condensée dans un système absolu et intransigeant; en général, elle a des contours plus variés et moins rudes, et si même quelques uns d'entre nous pouvaient découvrir la vérité, cela ne serait d'aucune utilité en pratique tant que la majorité se refuserait à l'admettre.

La réforme de l'*étiologie* de la Pellagre doit se faire sur un nouveau terrain d'expérimentation, qui découvre un nouvel horizon de vues dégagé des signes négatifs qui jamais ne pourront servir de base à des affirmations. De cette façon seulement nous pourrons combattre de front tant d'opinions diverses, dont nous indiquerons une partie tout en nous gardant de multiplier les citations inutiles; nous nous efforcerons de prouver surtout ce point pathologique particulier dont les variations contribuent à changer la face des sciences médicales en ce qui concerne *l'étiologie* de la Pellagre, en admettant des hypothèses qui en général ne sauraient s'imposer. Pour cette raison, nous éviterons comme toujours de nous servir de pareilles théories imaginaires.



BIBLIOGRAPHIE

Le nombre des ouvrages qui traitent de la Pellagre est très grand. Nous ne pouvons donner ici la liste complète des œuvres qui mériteraient d'être signalées. Nous nous contenterons d'indiquer un petit nombre d'auteurs dont les ouvrages et les traités sont, les uns riches de faits, de doctrines souvent opposées, et les autres moins exclusifs et en général plus vrais que nous ferons connaître plus loin :

Pizzo Mosé. *Delle pellagrose deliranti curate nello spedale di Milano dal Settembre 1842 a tutto Aprile 1844. Annali universali di medicina 1844.*

Ballardini. *Della Pellagra, del grano turco quale causa precipua di quella malatia e dei mezzi per arrestarla. Memoria del dottore Lodovico Ballardini R. medico di delegazione in Brescia—Milano,—1845.*

Giralli Francesco. *Prospetto clinico-medico dei Pellagrosi curati nello spedale di Brescia, negli anni 1827, 1828, 1829, nelle sue Memorie mediche.* Brescia, 1833.

Ballardini. *Sullo stato della questione della Pellagra in Italia. Annali Universali di med.* Luglio 1860.

Cipriani. *Atti del congresso scientifico italiano di Genova de 1846.*

Lussana. *Studi prattici sulla Pellagra, 1854.*

Santina Ippolito. *Storia d'un Pellagroso suicida. Annali universali di medicina, Giugno 1831.*

Farini Carlo Luigi. *Osservazioni teorico pratiche sulla Pellagra* nelle *Memorie della societá medico-chirurgica di Bologna,* vol. II, fasc. 2. 1839.

Calderini Carlo Gallo. *Rapporto intorno ai Pellagrosi asogettati alla cura balnearia nello spedale di Milano l'estate dell' anno 1843.* Negli *Annali universali di medicina, Aprile 1844.*

Strambio, Gio. Nell' opera *Milano ed il suo territorio,* publicata nella occazione del VI Congresso degli scienziati italiani, Milano 1844.

Vay A. *Nuovo Saggio sulla Pellagra.* Torino 1832.

Barbo Soncin. *Delli Studi sulla Pellagra in Italia.* Ricordi.—*Gazzetta medico-Italo-Veneta,*—1858.

Verga. *Della Pellagra e della Paralisie generale degli alienati. Gaz. medica Lombarda*, 1849.

Lussana. *Delli studj sulla Pellagra in Italia e fuori d'Italia. Annali Universali di medicina*,—1859.

Bargnani Alessandro. *Considerazzioni patologico-pratiche sulla Pellagra. Annali Universali di medecina*, Febbrajo-Marzo 1836—1839.

Labus. *La Pellagra investigata sopra quasi duecento Pellagrosi*, memoria con nove tavole. Milano, 1847.

Nolibi Santo. *Della Pellagra* onisipola *lombarda*. Milano, 1841.

Carraro. *Osservazioni sulla Pellagra negli Annali Universali di medicina*, fascicolo di Novembre 1830, n. 167.

Brugnoni. *Cenni storici topografici sul manicomio di Bergamo. Annali Universali di med.* 1853.

Francesco Girelli. *Prospetto medico statistico de manicomj di Brescia Annali d'Omodei*, 1846.

Liberali Sebastiano. *Sulla condizione flogistica della Mania Pellagrosa e della Pellagra in generale* .Nel vol. XLIV, XLVI, L, LIV degli *Annali Universali di med. e separatamente*. Milano, 1831.

Zambeli Giacomo. *Sulla Pellagra e sui mezzi di prevenirla.*, Udine 1856.

Yacen. *Della condizione essensiale della Pellagra.* Nel *Memoriale della medicina contemporanea di Venezia*, fascicoli di Settembre e Ottobre 1842.

Spessa Augusto. *Nuove osservazioni sulla Pellagra*, lette all' Ateneo di Treviso, il Marzo 1831, negli *Annali Universali di Medicina*, vol. LXIV. 1852.

Del Chiappa. *Soluzione di quesiti intorno alla Pellagra. Annali Universali di med.* 1833. Vol. LXV.

Triberti Antonio. *Della causa della Pellagra.* Articolo incinto nella *Minerva Ticinere*, 1829. Pavia.—Riportata anche nell' appendice della *Gazzetta di Milano*, 25 Marzo, 1830—1829.

Vignoli. *Sulla Pellagra.—Gazzetta medico-italiana federativa*, 1850.

Testler Francesco Saverio. *Memoria teorico-practica sulla Pellagra e sull' uso dell cloro-liquido nella medicina*, inscritta nel *Giornale per servire ai progressi della patologia e terapia*. Venezia, 1844.

Paolini Marco (prof.). *Annotazioni cliniche sulla Pellagra* in specie dell' agro Bolognese, 1851.

Fornazini Luigi. *Della Pellagra.* Dissertazione in occasione della sua laurea in medicina, 1836.

Legrand du Saulle. *Le délire des Pellagreux envisagé au point de vue médico-légal.—Gaz. des hôpitaux et Ann. médico-psychicol.*, cahier de Juillet, 1863.

Bouchard. *Etudes sur la scélérose*, lues au congrès médico-chirurgical de Lyon, 1864.

Martin Duclaux, médecin des épidémies de l'arrondissement de Villefranche (Haute-Garonne). *Etudes inédites sur la Pellagre*, présentées à l'Académie des Sciences (séance du 9 Mai, 1864.

Bouchard. *Observation de la Pellagre*, présentée à la société de Biologie et recueillie dans le service de M. Baillarger à la Salpétrière. Comptes-rendus des séances de la dite société. *Gazette médicale* du 24 Septembre, 1864.

Druhen ainé. *Lettre lue à l'Académie de médecine dans la séance du 13 Septembre par M. de Kergaradec*, 1864. (1)

1) L'auteur de cette lettre assure, après une enquête de trois ans, que la Pellagre est très rare dans le Dauphiné, malgré l'usage très répandu du maïs.

Devergie. *Relation d'un cas de Pellagre. Union médicale*, 1850.
Gensonna. *Mémoire adressé à l'Athénée de médecine de Paris*, 1846.
Roussel. *Histoire d'un cas de Pellagre observé à l'hôpital Saint-Louis dans le service de M. Gibert. Revue Médicale*, Juillet, 1842.
Baillarger. *De la paralysie générale chez les Pellagreux*. Lettre au docteur Gaëtano Strambio. *Annales Médico-psychologiques*. Cahier de Juillet, 1849.
Th. Roussel. *De la Pellagre, de son origine, de ses progrès, de son existence en France*, 1845.
Courty. *Mémoire sur quelques observations de Pellagre recueillies dans la vallée du Vernet* (Pyrénées-Orientales).—*Gazette médicale*, 1850.
Brugière de la Motte. *Relation de quelques cas observés dans le département de l'Allier.—Gazette des Hôpitaux*, 1844.
Beau. *Histoire d'un cas de Pellagre.—Gazette des Hôpitaux*, 1850.
Devergie. *Relation d'un nouveau cas.—Gazette des Hôpitaux*, 1849.
Honoré. *Observation recueillie à l'Hôtel-Dieu*, 1846.
Jolly. *Rapport à l'Académie de médecine*, 1845.
Cazenave et Schedel. *Traité des maladies de la peau*, 1847.
Lachaize. *Sur la maladie observée en Pologne par suite de la disette en 1840. Revue Médicale*, 1846.
Bertoni. *Relation d'un cas de Pellagre.—Gazette des hôpitaux*, 1848.
Merier. *Relation d'un cas de Pellagre sporadique. — Gazette des hôpitaux*, 1853.
Allaboisette. *Observation de Pellagre recueillie dans la Haute-Vienne. Union Médicale*. Tome V, 1851.
M. Hameau de la Teste de Buch. Note lue devant la société de médecine de Bordeaux sous le titre de *Description d'une maladie nouvelle*, 1829.
Gintrac. *Fragments de médecine clinique*. Bordeaux, 1841.
Marotte. *Histoire de deux cas de Pellagre. Gazette des hôpitaux*, 1850.
Gibert. *Observation communiquée à l'Académie de médecine*, séance du 1-er Août, 1853.
Gibert et Devergie. *Relation d'un nouveau cas observé à l'hôpital Saint-Louis. Revue médicale*, Juillet, 1843.
Devergie. *Relation d'un nouveau cas. Gazette des hôpitaux*, 1849.
Brierre de Boismont. Travail lu à l'Académie des sciences en Novembre 1830.
Bernardet. *Relation d'un cas de Pellagre.—Société médicale d'émulation*. Séance du 11 Avril 1850.
Alibert. *Maladies de la peau*. Article *Pellagre, 1832*.
Barth. *Relation d'un cas observé à l'hôpital Saint-Antoine. — Société anatomique*, 1853.
Léon Marchand. Mémoire lu le 25 Juillet 1843 à l'Académie de médecine de Paris, 1843.
Cazaban. *Recherches sur la Pellagre dans l'arrondissement de Saint-Sever (Landes)*, 1848.
Cahen. *Observation de Pellagre sporadique recueillie à l'hôpital de la Charité (service de M. Rayer).—Gazette des hôpitaux*, 1845.
Becquerel. *Relation d'un cas de Pellagre.—Gazette des hôpitaux*, 1850.
Cazenave. *Relation d'un cas de Pellagre observé à l'hôpital Saint-Louis. Gazette des hôpitaux*, 1848.
Bonafons. *Histoire naturelle et agronomique du Maïs*, 1836.
Saint-Martin d'Amon (Landes). *Mémoire adressé à la société de médecine de Bordeaux*, 1851.

Brierre de Boismont. *De la Pellagre et de la folie pellagreuse*, 1834.
Reyen. *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*, 1838.
Caillat. Mémoire publié dans *l'Union médicale*, 1854.
Landouzy. *De la Pellagre sporadique.*
Baillière. Mémoire publié d'abord dans *les Archives générales de médecine* en 1859, cahier de Juillet et suiv, 1860.
Billod. *De la Pellagre en Italie et plus spécialement dans les établissements d'aliénés.—Rapport à S. E. M. le ministre de l'intérieur*, 1860.
Du Coudu. *De la Pellagre dans le Béarn.* Thèse de Paris, 1858.
Brierre de Boismont. Rapport à la société médicale d'émulation sur le mémoire de M. Costallat intitulé : *Etiologie et prophylaxie de la Pellagre*, 1860.
Aubert. *De la forme du délire chez les aliénés pellagreux. Annales médico-psychologiques*, 1858.
Billod. *D'une variété de Pellagre propre aux aliénés, ou Pellagre consécutive à l'aliénation mentale. Annales médico-psychologiques*, cahier d'Avril 1859.
Depaul, Discours prononcé dans la discussion qui s'est élevée à l'occasion du rapport ci-dessus et à laquelle ont encore pris part MM. Hillairet, Giraldès Barth et Larrey (voir *l'Union médicale* numéro du 5 Juillet 1860).
Boudin. *Traité de géographie et de statistique médicales*, 1858.
A. Tardieu. *Rapport sur les communications de M. le Dr. Costallat relatives à la Pellagre* fait au Comité consultatif d'hygiène publique, 1859.
Billod. *D'une endémie de Pellagre observée dans les Asiles d'Ille-et-Vilaine-et de Maine-et-Loire (1).*
Balhadère. *De la Pellagre.* Thèse, Paris, 1859.
Billod. *D'une variété de Pellagre propre aux aliénés* à propos d'une endémie de cette affection observée à l'Asile du département de Maine-et-Loire. *(Archives générales de médecine*, cahier de Mars et suivants), 1858.
Costallat. *Etiologie et prophylaxie de la Pellagre.* (*Annales d'hygiène*, tome XIII, (2).
Billod. *D'une cachexie spéciale et propre aux aliénés. Archives de médecine*, numéro d'Avril 1860.
P. Menière. *Le Maïs et la Pellagre* et *Encore un mot sur la Pellagre.* Articles publiés dans la *Gazette médicale*, page 523 de l'année 1860 et page 325 de l'année 1861.
Bouchard. *Recherches nouvelles sur la Pellagre*, 1862.
Constantin Paul. *Vue étiologique sur la Pellagre. Union médicale* 1861.
Landouzy. *Deuxième leçon sur la Pellagre*, publiée dans *la Gazette des hôpitaux* et *l'Union médicale*, 1861.
Billod. *Marche de l'endémie pellagreuse à l'Asile de Sainte-Gemmes pendant l'année 1861, Gazette des hôpitaux*, 7 Janvier 1862, et *Annales médico-psychologiques*, 1862.
Dagonet. *Traité des maladies mentales.* Article : *Pellagre*, 1862.
Billod. *Réponse au Rapport de M. Hillairet, Union médicale*, 2 Mai 1863.

---

1). Note communiquée à l'Académie de médecine dans sa séance du 3 Juillet 1855 et publiée dans le cahier d'Octobre des *Annales médico-psychologiques* de la même année, 1855.

2). Le même auteur a publié en outre des lettres en réponse à plusieurs de ses contradicteurs et entre autres au Dr. Peyramole, au Dr. Landouzy, au Dr. Depaul qui avaient attaqué sa manière de voir dans un rapport à *la Société médicale d'émulation*, et au Dr. Duplan, 1860.

Littré. Article sur la Pellagre, *Journal des Débats*, 1862

Bonnet. *Aliénation et Pellagre. Observations. Archives cliniques des maladies mentales*, 1861.

Pain. *Lettres à M. Landouzy sur la Pellagre des Asiles d'aliénés.* — *Union médicale* du 18 Juin et 2 Novembre 1863.

Landouzy. *Quatrième leçon. Gazette des hôpitaux* et *Union médicale*, 1863.

Combes. *Folie pellagreuse. — Observ. Archives cliniques des maladies mentales*, 1861 et 1862.

Billod. *Pellagre consécutive à l'aliénation mentale.* Résultat d'une enquête suivie avec le plus grand soin dans 57 articles. Note présentée à l'Académie des sciences, séance du 5 Novembre 1863 et reproduite dans les comptes-rendus, 1863.

Daugreilh. *La Pellagre.* Thèse, Paris, 1861.

Hardy. *Observation de Pellagre sporadique.* Gazette des hôpitaux, 1863.

Hardy. *Leçons sur la Pellagre. Gazette des hôpitaux*, 23 Juillet et suivants, 1863.

Landouzy. *Troisième leçon* publiée dans *la Gazette des hôpitaux* et dans *l'Union médicale*, 1862.

Billod. *Note sur la Pellagre et le typhus pellagreux*, lue à l'Académie des sciences, séance du 7 Octobre 1862. *Gazette hebdomadaire de médecine*, 1862, p. 125.

Archambault. *Observation de la Pellagre sporadique. Gazette des hôpitaux*, 27 Septembre 1862.

Billod. *Défi scientifique. Gazette des hôpitaux*, 3 Septembre 1863, et *Gazette hebdomadaire*, 2 Octobre 1863.

Marcé. *Traité pratique des maladies mentales.* Articles : *Pellagre* et *Pellagre des aliénés*, 1862,

Vidal fils. Ar. *Acrodynie* du dictionnaire encyclopédique des sciences médicales de **Dechambre**,—1864.

Rayer. Rapport lu à l'Académie des sciences dans sa session publique annuelle (1).

Gherardini Michele. *Descrizione della Pellagra.*—Milano 1780.

Tommazini Giacomo. *Relazione sulla Pellagra*, nella *Gazetta di Parma* Settembre 1814.

Frank Giuseppe. Nella grand' opera *Prax. med. Univ. præcepta*, all' articolo de *Pellagra*, lib. III p. 206 dell' edizione di Torino 1825.

Ghirlande Gaspare. *Lettera al dott. Giuseppe Cerri intorno alla Pellagra dominante nel Trevisano. Nell' opera del Cerri trattato della Pellagra*, 1807.

Albera Giv. Maria *Trattato teorico-practico della malattia dell' insolato di primavera, vulgarmente detta Pellagra.* Varese, 1781.

Zecchinelli Gio Maria.—*Alcune riflessioni sanitarico-politiche sulla Pellagra.*—Padova, 1818, e negli *Annali Universali di medicina* del dott. Omodei, Décembre 1818.

Sette Vincenzo *Lettera al dott. Gio. Strambio* nel *Giornale critico di medicina analitica*. Vol. IV fasc. VI, 1826.

Fanzago Francesco Luigi. *Memoria sulla Pellagra divisa in due arti.*—Padova, 1815.

---

1) Ce document complète par la mention des ouvrages qui y sont appréciés la bibliographie de la Pellagre jusqu'à ce jou, 1865.

Strambio Gaetano. *Lettera ad un suo amico sulla Pellagra.* Milano, 1822.

Soler Luigi. *Osservazioni teorico-pratiche che formano la storia esatta di una particolare malattia.* Venezia, 1791.

Cerri Giuseppe. *Osservazioni intorno al saggio del Marzari sulla Pellagra.* Milano, 1811.

Stoffella P. *Dissertatio de morbo nuncupato Pellagra.* Vindebona, 1823 e nel *delectus opusculorum di* **G. Frank.** tome II, 1822.

Marzari Giovanni Battista. *Saggio medico-politicho sulla Pellagra e scorbuto.* Venezia, 1810.

Widemar Giovanni. *De quadam impetiginis specie vulgo Pellagra nuncupata, disquisitio.* Mediolani, 1790.

Mandruzzato. *Osservazioni anatomico-patologiche raccolte negli anni 1815, 1816, nel Nerovi commentari di medicina e chirurgia.* Padova, 1815.

Cerri Alberico. *Causa e rimedio della Pellagra.* Nella Biblioteca Italiana, Settembre, 1824.

De Rolandis. *Cenni medico statistici della provincia d'Asti.*—Asti, 1828.

Sprengel Curzio. *Institutiones pathologiæ specialis*, 1814.

Guerreschi. *Osservazioni sulla Pellagra*, nel vol. XIV degli *Atti della società medico-chirurgica di Parma*, 1814.

Cerri. *Lettera intorno alla Pellagra. Annali universali di medicina* de **dott. Omodei**, vol. XXX. Yennajo, 1823.

Buniva. *Della Pellagra.* negli *Atti dell' Academia di scienze di Torino*, tomo III, 1805 e nei succesivi Atti dal 1808 al 1809.

Viila G. *Sulla Pellagra dell' agro Lodigiano* nel *Giornale fisico-medico* del profes. Brugnatelli, tome IV, 1795, Pavia.

Dalla Bona. *Discorso comparativo sopra la Pellagra l'elefantiasi de Greci o lepra degli Arabi e lo scorbuto.* Venezia, 179'.

Odoardi Yacopo. *Medico-fisico della città di Belluno, Di una specie particolare di scorbuto.* Dissertazione recitata nell' Academia di Belluno, il 18 Juglio 1776. Venezia. 1776. Se ne legge un trasunto nella *Raccolta degli o pusculi scelti sulle scienze e sulle arti.* Tom. V, Milano, 1780.

Marabelli. *Della Pellagra* nella sua *Biblioteca di campagna* 1806.

Belotti. *Congetture sulla cagione efficiente della Pellagra.* Piacenza, 1817.—Negli *Annali Universali di medicina* del dott. Omodei, aprile 1818.

Ruggeri Cesare. Nella sua traduzione del *Dizionario Chirurgico* all articolo *Risipela periodica*, Venezia, 1818.

Fontana Nicola. *Nuove indagini sopra l'indole contagiosa della Pellagra* nel *Repertorio medico chirurgico di Torino*, Agosto, 1825.

Pieratti. *Appunti inediti sulla Pellagra desunti da diversi ammalati ricevuti nello spedale di Modigliano*, communicati in fretta al profes. Chiaruggi.

Ruggeri Gaetano. *Riflessioni intorno alla memoria del Marzari scritte per invito dello Ateneo veneto*, Padova, e nel *Giornale di medicina pratica* di Biera. Tom. VIII, pag. 106, 1815.

Sartogo Pietro. *Sulla memoria del dott. Fanzago intorno alla Pellagra.* Articolo inscritto negli *Aneddoti Patrii.* Tom. XXIII, 1791

Marzari Gio. Battista. *Della Pellagra e della maniera di estirparla.* Venezia, 1815.

Facheris Giacomo. *Della malattia del dipartemento del serio*, al capitolo *Pellagra.* Bergamo, 1804.

Tommazini Giacomo. *Relazione sulla Pellagra* nella *Gazetta di Parma*, Settembre, 1814.

Vassallo Faraci. *Intorno all' etimologia e patologia della Pellagra esposte dal dottor. Morelli*, 1859.

Fantonetti. *Appendice alla sua traduzione dell' opera di Rayer sui mali della pelle.* Milano, 1830.

Liberali Sebastiano. *Sulla condizione flogistica della Pellagra e sua diffuzione sull' asse cerebro spinale, con prospetto dei pellagrosi curati nel 1838, nello spedale di Treviso*, 1839.

Girolani G. *Sulla Pellagra nella provincia di Urbino e Pesaro*, 1853.

Ferroni B. *Brevi cenni sulla prima comparsa della Pellagra nel commune di Pietra-Santa.* Gazzetta medicale Toscana, 1851.

Nardi Carlo. *Cause e cura della Pellagra, etc.* Milano, 1836.

Relazione della comm. Piemontese sulla Pellagra. Annali d'Omodei, tomo 124, 1848.

Zambeli Giacomo. *Considerazioni sopra alcuni fatti e pareri esposti dal dottor Pari nella sua opera sulla essenza della Pellagra.* Udine, 1864.

Verga. Gazzetta medico-italo-veneta, numero 32, 1860.

Manassei. *Rapporto fatto alla conferenza medica di Roma dalla commissione incaricata di verificare la esistenza della Pellagra in Palestrina*, 1861.

Luzzate J. *Questo sulla Pellagra. Gazetta medico italiana, prov. Venete*, 1860.

Verga. *Dei caratteri anatomici del tipo pellagroso.*—Lettera al dott. Billod, 1862.

Benvenisti. *Richerche microscopiche sulla Pellagra. Gazzetta medico-italiana* prov. Venete, 1860.

Balardini. *Igiene dell' agricoltore. Annali Universali di medicina*, 1860.

Pari Ant. Giuseppe. *Essenza della Pellagra degli agricoltori, nuovi studi teorico pratici estèsi anchè ad una affetiva Pellagra scolastica e corredati di due tavole litografiche diretti alle inclite amministrative auto rita*, Udine, 1864.

Strambio Giovanni. *Cagioni, natura e sede della Pellagra desunte dai tibri de Gaetano Strambio e dai principii della dottrina broussaisiana.* Milano, 1824.

Franzago Francisco Luigi. *Delle cause della Pellagra.* Memoria letta all' Academia di Padova. Nell vol. V delle *Memorie di Quella*, 1807.

Comini Michele. *Lettera sulla Pellagra del Trentino* nel *Giornale per servire alla storia ragionala della medicina.* Tome X, pag. 131. 1795.

Frapolli Francesco. *Animadversiones in morbum vulgo Pellagra.* Mediolani, 1771.

Marzari Gio. Battista. *Lettera al dott. Thiene di Vicenza sulla Pellagra.* Treviso, 1812.

Franzago Francesco Luigi. *Parallelli fra la Pellagra ed altre malattie che piu le assomigliano.* Padova, 1792.

Calori. *Dell' origine della Pellagra*, 1817.

Griva Tommaso Domenico. *Osservazioni teorico-pratiche sulla Pellagra.* Torino, 1824.

Sprengel Curzio. Nel suo *manuale di patologia.* Pesth, 1801, Tom. III.

Allioni Carlo. *Ragionamento sopra la Pellagra, colla risposta al dottor Gaètano Strambio*, Torino 1795, e nel *Conspectu præsentaneæ morborum conditionis.* Torini, 1793.

Strambio Gaetano. *De Pellagra. Observationes quas in regio pellagrosorum nosocomio collegit doct. Gajetanus Strambio.* Mediolani, 3 vol. dal 1786 al 1789.

Boerio A. *Storia della Pellagra nel Canadese.* Torino, 1817.

Cerri. *Lettera sesta intorno alla Pellagra,* 20 Juglio 1819, diretta al dott. Omodei. Negli *Annali Universali di medicina,* Agosto, 1819.

Fanzago dottor Francesco Luigi. *Memoria sopra la Pellagra del territorio Padovano.* Padova 1789. Si trova anchè nelle *Memorie dell' Academia de scienze lettere ed arti di Padova* di detto anno 1789.

Fanzago Francesco Luigi. *Istruzione catechistica sulla Pellagra scritta per ordine del governo di Venezia, 1816.*

Liberali Sebastiano. *Sulla condizione flogistica della mania pellagrosa.* Lettera al profes. Brera. *Annali Universali di medicina* del dottor Omodei. 1827.

Chiarugi Vincenzo. *Saggio di richerche sulla Pellagra,* Firenze, 1814.

Careno Luigi. *Tentamen de morbo Pellagra Vindobonæ observato.* Vindobonæ, 1794.

Cerri Giuseppe. *Trattato della Pellagra, malattia che domina fra le popolazioni di campagna del regno d'Italia.* Milano, 1807.

Titius Costanzo. *Oratio de Pellagræ morbi inter insubriæ Austriacæ agricolas granantis pathologia.* Vurtembergaï, 1792. Inscritaben aneo nel tom. XII del *delusus opusculorum med.* di G. P. Frank.

Frank Luigi. *Bemerkunger neber die starkenæ Kraft Warmer Baden in Pellagra.* In *der Salzb. med. chirg. Zeitung.* T. II, p. 70—1795.

Schelegel Theophilus. *Briefe einiger derzte in Italien über das Pellagra übersetz* von doct. Schelegel. *Materialien für die arztnei wissenschaft und praktischen Heilkunde.* Jena, 1807.

Towsend. *Voyage en Espagne fait dans les années 1786 et 1787.*

Holland Henri. *On the Pellagra of Lombardi.* Nelle *Medico-chirurgiè transactions.* Tome VIII. Londres, 1817.

Janson, Thèse, Leyda, 1787. *Reise dusch Russland.* Petersburg, 1774.

Careno. *Tentamen de morbo Pellagra Vindobona observato.* Vindob. 1794

Brandis. *Erfahrungen über die Wirkung der Eisen mittel Hannover, p.* 254.

Stark. *Handbuch zur Kenntniss und Heilung innerer Krankheiten,* 1799.

Hammer. Journal *der praktishen Medizin.* Hufeland, 1840.

Virchow. *Cantatt's Jahresbericht* für 1858. Tome IV. (Compte-rendu bibliographique des différents mémoires ayant trait à la Pellagre, 1858.)

Billod. *Traité de la Pellagre d'après des observations recueillies en Italie et en France, suivi d'une enquête dans les asiles d'aliénés,* 1870.

Huseman. *Mémoire sur la Pellagre.*

Nous n'avons fait ici qu'une simple mention des travaux publiés sur la Pellagre. En présence d'un répertoire si riche, nous nous sommes borné à indiquer les œuvres qui contiennent une étude générale de cette maladie. Nos indications bibliographiques ont même été fort restreintes, car, au chapitre de l'Histoire, nous avons déjà cité quelques ouvrages qui ont une grande valeur. Aussi nous sommes-nous contenté d'indiquer ci-dessus ceux qui nous ont semblé pré-

senter un bon tableau de la maladie et quelques autres qui, assez autorisés en cette matière, en font une meilleure description.

Les travaux les plus importants sont dus aux temps modernes et surtout au dernier quart de ce siècle. Il existe actuellement sur la Pellagre plusieurs traités spéciaux dans lesquels cette maladie est parfaitement étudiée, mais son étiologie laisse en grande partie à désirer.



TRAITÉ DE LA PELLAGRE

CHAPITRE I

DÉFINITION, HISTORIQUE, HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA PELLAGRE

§ I. **Définition**

Dans le langage populaire roumain, la Pellagre se nomme *pârlealǎ roşaţǎ* (brûlure rouge). Cette expression composée vient du latin, quoique la connaissance du mal nous soit venue d'Espagne. Cette maladie a été introduite dans la science vers le milieu du siècle dernier et acceptée par la majorité des médecins de tous les pays pour indiquer une intoxication à marche lente et intermittente sans caractères anatomiques précis.

Cette maladie, tout comme le dogme de l'église chrétienne, est à la fois une et triple. Cette unité se divise en trois hypostases, c'est-à-dire en trois sortes de symptômes : cutanés, nerveux et diges-

tifs. La pellagre est devenue, de nos jours, le sujet d'un nombre infini de dissertations et de monographies, dont quelques-unes supérieures, surtout en France et en Italie, et inspirées par le désir d'agrandir le domaine de la science, ce qui n'a pu que leur donner plus de poids. Nous avons indiqué plus haut les principaux ouvrages sur la matière.

§ 2. **Historique**

La Pellagre a deux histoires : l'une qui concerne la Roumanie, l'autre qui embrasse tous les autres pays. Il est hors de doute que l'avenir seul nous donnera quelque chose de complet. La façon dont la Pellagre a été reconnue en Roumanie et l'absence d'archives et de documents qui marquent l'époque des premières observations, nous empêchent d'assigner une date précise à son origine. Celle-ci reste confuse et obscure comme autrefois; la seule opinion rationnelle que nous puissions formuler, c'est que la pellagre a dû naître avec l'introduction du maïs, c'est-à-dire vers le milieu du XVIIe siècle sous le règne de Sherban Cantacuzène.

Comme on ne connaît point d'ouvrage qui précise la date de son apparition première, qui pourrait savoir depuis quand la Roumanie paye son tribut à ce fléau ?

Le mal a progressé d'une façon régulière. En 1847, le Dr. Caillat de Bucarest communiqua à l'Académie de médecine de Paris un opuscule intitulé : *Existence de la pellagre en Roumanie*" (Bellod). Dans ce mémoire, il fait savoir qu'à Mihaileni et dans d'autres parties de la Moldavie a surgi une maladie nouvelle qu'il appelle une lèpre endémique, présentant les ca-

ractères suivants : rougeur, enflure des mains et des pieds, plus tard existence de grosses écailles, enfin diarrhée, hydropisie et délire, et finissant souvent par la mort.

Puis vient l'ouvrage du jeune docteur Theodori mettant en lumière cette maladie couverte du voile de l'obscurité et qui s'était répandue, on ne savait comment parmi nos populations. Ce médecin si sympathique a reconnu et prouvé que cette maladie résulte d'une intoxication chronique ; il en a fait une sérieuse étude et a signalé une foule de particularités qui lui sont propres.

Depuis lors, on a reconnu que la pellagre est endémique en Valachie et dans certains districts septentrionaux de la Moldavie, comme à Bacau, Roman, Neamtzu et surtout Tutova et Dorohoi où le mal exerce autant de ravages qu'en Lombardie et dans la péninsule Ibérique.

Plus tard, le docteur Félix a recueilli quelques observations importantes sur la Pellagre dans les districts de Valachie les plus cruellement frappés, comme Argesh, Prahova, Mehedintsi, Muscel, Vlasca et Ialomitsa.

En 1876, le Dr. Soutzo, médecin de l'institut d'aliénés de Marcoutsa, près Bucarest, a décrit la manie et le délire pellagreux en indiquant des caractères tout spéciaux. Il a émis des idées plus justes sur le caractère du mal en décrivant avec une grande exactitude les symptômes nerveux. Depuis, l'étude de la pellagre est restée stationnaire.

Les médecins que je viens de nommer sont les premiers observateurs de la pellagre en Roumanie ; eux seuls ont enrichi la littérature médicale sur ce sujet. Mais l'origine du mal est restée encore un des points les plus obscurs de l'Etiologie générale. Il

nous appartient, à nous médecins, de combler cette grande lacune.

Avant d'aborder la question de l'Etiologie, nous ajouterons qu'elle est accompagnée d'une foule de questions accessoires, de théories imaginaires dont nous nous efforcerons de la dégager en nous basant sur des faits réels.

Depuis quatre ans, on ne s'occupe plus de la pellagre, comme si elle avait disparu de notre pays. Parfois, on voit surgir des recherches incomplètes et des observations isolées. Quelques médecins, sans traiter spécialement cette maladie, ont noté des cas de pellagre dans leurs rapports d'hôpitaux ou dans de brèves notices. D'autres ont écrit des articles de journaux, résumant les recherches antérieures, sans rien ajouter au capital des faits déjà étudiés ; aucun ouvrage nouveau, aucun corps de doctrine. Mais lorsque le mal, ce fléau d'une nouvelle espèce, redoublant son œuvre de destruction, ravageait nos campagnes, le Dr. Antoniu poussa le cri d'alarme, en 1881, dans la presse, dans les réunions et dans les cercles politiques. Il attira sur ce grave sujet l'attention des personnes compétentes. Tandis qu'il démontrait la gravité du mal, un hasard des plus heureux le mit en rapport avec C. A. Rosetti, alors ministre, et, à la suite d'une demande qu'il lui fit de former une commission prise dans le conseil médical supérieur pour vérifier les faits sur place et indiquer les mesures *prophylactiques* pour arrêter la violence du fléau, demande qui fut approuvée, on obtint des résultats très-satisfaisants. Le Dr. Capsha, directeur général du service sanitaire, fut chargé personnellement de se transporter sur les lieux où le mal est endémique. En présence de la gravité des faits, voyant la population décimée dans

plusieurs districts, son esprit fut tellement frappé qu'il ordonna des mesures d'amélioration immédiates et urgentes. On sentit dès lors la nécessité de s'occuper avec plus d'intérêt de la Pellagre, on créa même des hôpitaux ruraux dans les lieux où le mal est endémique. Par de fréquentes et sévères circulaires, on attira l'attention des médecins de districts en leur donnant les ordres les plus détaillés à ce sujet. Mais nous sommes obligés de constater à regret l'indifférence de nos collègues, car leur contact prolongé avec ce mal et la situation des plus graves dans laquelle se trouve la population agricole leur imposaient le devoir de publier leurs observations. Malheureusement, nos jeunes médecins des grands centres n'ont pas encore le goût, pas même la curiosité, de connaître et d'étudier la pellagre.

En résumé, l'histoire de la pellagre en Roumanie est très peu avancée et il nous est impossible d'en dire d'avantage, étant donnée la pauvreté des éléments qui sont mis à notre disposition. On a tenté quelques essais, ils sont insuffisants. La science demande des observations recueillies à la source même, leur absence laisse une lacune dans l'histoire de la pellagre en Roumanie.

§ 3. Histoire générale de la Pellagre

Dans les anciens traités de médecine, dans les ouvrages d'Hippocrate, de Celse et des auteurs Arabes, nous ne trouvons aucune description qui se rapporte à la Pellagre. Nous devons arriver au commencement de ce siècle pour avoir quelques indications et descendre jusqu'à nos jours pour obtenir des descriptions plus complètes. C'est une maladie récente en Europe, quoique certains auteurs contemporains prétendent qu'elle existe depuis la plus haute antiquité. En un

mot, la pellagre n'a pas de commencements historiquement connus; elle dure depuis que le monde existe, son histoire est impossible à faire. Généralement parlant, on pourrait croire, si l'on admettait cette théorie, que l'exposition des questions historiques se rapproche d'autant plus de la vérité qu'elle néglige plus les détails et les recherches spéciales. Dans l'intérêt de l'exactitude historique, au point de vue de l'importance scientifique, nous remarquerons que jusqu'à ce jour nous n'avons aucun fait qui nous permette de supposer à la pellagre une existence aussi éloignée, on ne voit pas à sa suite un passé de traditions historiques et il nous sera permis de croire que le passé a ignoré ce mal. En Europe, personne n'a été en état de décrire la marche de cette période curieuse sans se jeter dans des voies opposées. Les adversaires de la théorie *verdéramique* ont supposé une vérité imaginaire qu'ils ont mise à la place du vrai. C'est ainsi que de nos jours nous voyons une sorte d'apologie moderne des contradictions ; que d'esprits de haute intelligence qui sont pleins de contradictions !

L'appréciation historique du siècle passé est plutôt contemporaine là où les documents nous manquent. Somme toute, un siècle à peine nous sépare des premiers écrits sur cette maladie dont nous devons les premières notions à Casal qui les publia en 1762.

Dans ce résumé historique nous ferons de larges emprunts aux documents recueillis par Th. Roussel.

Cette maladie a été reconnue pour la première fois en Espagne. Casal, médecin espagnol, qui exerçait à Oviedo, remarqua, parmi les habitants pauvres des environs, une affection aussi singulière que dangereuse dont l'origine était inconnue. N'ayant aucun indice nosographique, l'esprit frappé des ravages

qu'il voyait, préoccupé de ce fait singulier, dont il ne pouvait s'expliquer la cause, il l'étudia avec la plus grande attention et la décrivit dans un ouvrage précieux qui apparut après sa mort en 1762, sous le titre de *Mal de la rosa*. C'est le nom que lui donnaient les habitants de l'Asturie. L'ouvrage, qui signale tous les symptômes de la pellagre classique, a été publié par don Jean Carcia de Séville. Avant d'arriver aux premières années de ce siècle, qui a répandu quelques lumières sur cette maladie, arrêtons-nous un moment à l'époque actuelle.

L'Histoire de cette science est exposée en détail surtout à partir de 1845.

Les beaux travaux de Coptala et de Th. Roussel, en France, de 1845—1878, ont réuni une série de documents essentiels recueillis à la source même, traitant méthodiquement les diverses questions, d'une façon claire et complète, les accompagnant de citations bien choisies, soutenant avec beaucoup de talent l'idée que la pellagre provient de l'intoxication par le *sporisorium maidis (verderame)*, *ustilago*, *carbo*, qui se développe dans le maïs n'ayant pas atteint sa complète maturité ou n'ayant pas été bien desséché. Les idées de notre illustre confrère peuvent être étudiées avec fruit, elles sont devenues classiques, et ont donné l'impulsion à des travaux qui se sont multipliés de tous côtés. Avec autant de talent et de succès, Billod dans son traité et dans une série d'observations étudiées avec une rare sagacité, nous présente un tableau fidèle, non seulement des phénomènes qui accompagnent la pellagre, mais des troubles et des variations que produisent les milieux et les circonstances. Mais dans l'étiologie il a exagéré ses idées, laissant de nombreuses lacunes et de grandes imperfections dans son œuvre. Il a eu le mérite de

donner une bonne direction à l'étude des phénomènes morbides, éclairant fortement l'étude de cette importante maladie, dans ses éléments physiologiques. Dans ses écrits nous trouvons aussi des analyses exactes des travaux antérieurs ; nous lui devons en partie de connaître l'état de la science vers le milieu du XVIII[e] siècle. Il a combattu la doctrine, dite *zéisme*, qui attribuait la pellagre à des conditions économiques générales de nourriture, d'habitation, et inhérentes à la vie des travailleurs de la campagne.

Nous citerons ici les noms des principaux auteurs qui ont traité la question. Landouzy 1852, Gustave Hamean 1853, Ballardini et Baillarger en 1849, dont le premier a décrit l'*épiphytèle* et l'*entophytèle* du grain de maïs, et Lombroso de 1868 à 1880 ; Selmi en 1877; Sacchi en 1878 ; Bonfigli en 1878 ; Vacca en 1879 ; Mouselise en 1881. En Espagne, G. D. Calmarza (1867); en Allemagne, R. Cortez et Husemann (1878), Dupré, C. Erba, Maragliano en 1872 ; Brière de Boismond, Rayer, L. Marchand, Willemin, Vernais, etc. Ces recherches récentes ont permis d'étudier la maladie d'une façon complète et distincte ; les uns ont prouvé que le maïs altéré par la verdérame produit la pellagre, ils ont éclairé plusieurs points restés obscurs, ils ont exposé d'une façon positive le lien qui existe entre la pellagre et l'usage du maïs gâté. J'ajoute que les progrès réalisés de nos jours, dans cette partie de la science, sont dûs surtout aux médecins Italiens. C'est à eux qu'en revient tout l'honneur, car seuls ils se sont adonnés avec passion à une étude qui de nos jours fixe l'attention de chacun de nous. A leur suite viennent les médecins français, surtout ceux de l'Ecole de Paris.

Les écrits des contemporains, consacrés à l'étude de la pellagre, contiennent beaucoup d'observations

nouvelles qui ont fait progresser la scienee. Nous leur devons de mieux eonnaître des questions d'un grand intérêt pratique et seientifique. Il nous faut cependant faire une exeeption en faveur de Lombroso, le grand pellagrologue du sièele qui a résolu magistralement des questions de grande importanee. Parmi les travaux de haute valeur dûs à des médecins Italiens zéistes et antizéistes, eeux qui ont fait faire à la question un pas déeisif sont exelusivement ceux de Lombroso, Gherardini, Bartholozzi, Cuerreschi, Selmi, Miehalaeei, Mouselise. Nous ne nommerons point tous eeux qui ont traité notre sujet; mais, dans le cours de eet ouvrage, nous aurons l'oeeasion de eiter leurs oeuvres tout en les eritiquant ou en les louant et en présentant des faits nouveaux. Je ne veux point dire par là que les anciens auteurs n'ont rien d'intéressant surtout au point de vue historique. Mais, à une époque plus rapprochée de nous, les auteurs sont sortis de cette réserve; ear, par des observations et un examen eritique de tous les symptômes, ils en sont arrivés à expliquer le mal, en se servant des théories dominantes sur ses causes et son mode de produetion. Iei, il nous faut ouvrir une parenthèse : la plupart, ne se préoeeupant que de ces eauses et de ce mode, ont négligé ce qui était positif dans l'historique du mal; si la pellagre provient exelusivement de l'usage du maïs gâté par le verdet, ou si d'autres céréales peuvent lui donner naissanee. Nous essayerons de combler cette lacune.

L'existenee de la maladie dite *mal de la rosa* n'a pas été eonnue hors de l'Espagne à la suite de l'ouvrage de Casal; mais, grâce à une note de Thiery publiée pour la première fois en 1755 dans le journal de Vandermonde; puis, en 1791, dans un livre plus détaillé sur l'Espagne.

Lorsque Thiery passa les Pyrénées à la suite du duc de Duras, ambassadeur du roi de France, Louis XV, Casal était devenu médecin du roi Philippe V. Thiery fit la connaissance de l'illustre observateur à Madrid, et, comme il le déclare lui-même, il tira de ses manuscrits tout ce qu'il publia dans sa brochure relativement à l'Asturie. Ces extraits qui renferment nombre de passages, copiés textuellement et se rapportant au *mal de la rosa*, furent transmis à Chomel, doyen de la faculté de Paris, et cités en 1755 dans la réunion solennelle *prima mensis*.

Sauvage s'appropria aussitôt ces connaissances et introduisit cette maladie nouvelle dans le vaste cadre de sa nosologie méthodique. Il la plaça dans la classe des cachexies, comme une variété du genre lèpre et lui donna le nom de *Lepra Asturiensis*.

Vingt ans après les premières observations de Casal, alors que Thiery les faisait connaître en France d'une façon très-imparfaite, Antonio Pujati, un praticien distingué des Etats de Venise, observa dans les villages du district de Feltre une maladie nouvelle et très importante par sa marche et sa gravité. Il pensa que cette maladie des paysans Vénitiens était une forme du scorbut particulière à cette région sous-Alpine, idée qui se rapprochait de celle de Casal lequel admettait que la maladie des paysans de l'Asturie n'était qu'un mélange de scorbut et de lèpre. Antonio Pujati, devenu plus tard professeur à l'Université de Padoue, décrivit la maladie qu'il avait étudiée dans le district de Feltre sous le nom de scorbut alpin *(scorbuto alpino)*. Par la suite, à l'exemple de Pujati, plusieurs médecins distingués de Padoue observèrent longuement cette maladie, sans reconnaître en elle une affection autre que celle qui, sous le nom de Pellagre, préoccupa plus tard tous

les médecins de Milan. La maladie connue sous ce dernier nom fut ensuite négligée complètement, plus négligée même que le *mal de la rosa* et le *scorbut alpin* jusqu'au moment où Francesco Trapolli, médecin du grand hôpital de Milan, effrayé en 1771 des progrès que faisait le fléau, en publia une petite description qu'il intitula „*Animadversiones in morbum vulgo pellagram.*" (Milan 1771 in-8⁰). Francesco Zanetti, un praticien des environs du lac Majeur, quatre ans plus tard, et sans connaître l'ouvrage de Trapolli, publia un mémoire sur la même affection qu'il étu- depuis 1769.

A partir de ce moment, la pellagre devenait de plus en plus connue par les ravages qu'elle causait, et attirait par cela même d'une façon plus sérieuse l'attention des médecins ; d'autre part, elle éveillait l'attention légitime des gouvernements intéressés.

A cette époque, plusieurs médecins distingués parmi lesquels nous citerons Albera de Varese en 1781, Widmar en 1784, Gherardini en 1780 et Gaëtano Strambio en 1790, par l'importance de leurs travaux sur la pellagre, publiés entre 1786 et 1794, attirèrent l'attention des médecins et provoquèrent les gouvernements à aviser aux mesures nécessaires pour éteindre le mal qui devenait désastreux par les proportions qu'il prenait. C'est ainsi que, en 1781, la société patriotique de Milan, frappée de la grandeur du péril, proposa une foule de questions à résoudre au sujet de la pellagre et les formula dans un programme destiné à être adressé à tous les médecins de la campagne, promettant en même temps un prix considérable à celui d'entre eux qui pourrait fournir une réponse complète et satisfaisante. En 1784, on fonda dans la petite ville de Legnago, située à environ six lieues au Nord de la capitale de la Lombardie, un hôpital

spéeial pour 60 pellagreux. Ce grand acte d'humanité fut l'œuvre du grand conseil du duehé de Milan sur l'ordre de l'empereur d'Autriehe Joseph II. Malheureusement, eette belle institution, qui faisait honneur à ses nobles fondateurs et que dirigeait l'intègre Strambio, ne véeut que quatre ans, durée trop eourte, mais qui lui permit cependant de produire quelques bons résultats car elle donna lieu à de sérieuses et importantes observations seientifiques. L'hôpital fut fermé en 1788.

En 1785, W. Jansen et Hollenhagen, tous deux jeunes médeeins de l'Eeole de Leyde, visitaient ensemble l'Italie pour y étudier la pellagre ; après avoir fait une ample moisson de faits et aequis de nombreux renseignements grâee à G. P. Frank, Moseati et surtout à Strambio, ils popularisèrent leurs connaissances au delà des Alpes. En 1787, Jansen publia même sur ee sujet une dissertation qui lui fait le plus grand honneur.

Salomon Titius, professeur à Wittemberg, élève de G. P. Frank et ami de Strambio, publia dans un ouvrage assez estimable et plein de clarté ses observations personnelles reeueillies dans les hôpitaux de Pavie et de Milan. Quelques années plus tard un médecin vénitien Jaeques Odoardi, diseiple de Pujati, observant parmi les habitants pauvres du distriet de Bellune de nombreux eas de pellagre, publia, en 1776, un travail sur l'espèee particulière de scorbut qu'avait observée aussi son professeur dans le distriet de Feltre. Odoardi note dans ce travail, le premier qui ait été publié sur la pellagre dans les Etats de Venise, que le scorbut en question est une maladie connue déjà dans les eampagnes sous le nom de *pellarina, scottatura di sole, calore del fegato. mal della spienza.* Il rappelle en passant. au sujet de la pel-

lagre de Lombardie, que s'il faut s'en rapporter aux renseignements que lui a procurés le savant Omobon Pisoni, il existerait à Milan une description relative à cette maladie ou à une maladie analogue nommée pellagre. Des indications de Jacopo Odoardi, il résulte pour nous la conviction que dans le district de Bellune et de Feltre se trouvaient de nombreux pellagreux et que ce mal était devenu un sujet sérieux d'observations même hors de l'Italie.

Gaëtano Pujati, le fils du professeur Odoardi, médecin à Spilimberg, trouvait aussi des gens attaqués de ce scorbut et des pellagreux dans le Frioul ; il affirmait que Nascimbeni, médecin distingué de la localité, et décédé à cette époque, avait observé des individus affectés de ce mal. Malgré l'analogie qui semblait apparaître, le scorbut des Etats Vénitiens resta longtemps encore distinct de la pellagre des Etats Lombards.

Heureusement pour la science, en 1789, un médecin, François Fanzago, qui depuis fut professeur à l'Université de Padoue, revenant de Pavie, où il était allé avec l'intention d'étudier la pellagre, vu que dans cette localité son existence était bien connue, s'arrêta à Padoue et il raconte en ces termes ce qui lui arriva dans cette ville. „J'assistais un jour à l'entrée „d'une jeune malade à l'hôpital de Padoue; le méde- „cin lui adressa suivant la règle diverses questions, „auxquelles la malade répondait péniblement et avec „des signes évidents d'imbécillité. Je jetai par hasard „les yeux sur ses mains et je vis qu'elles présentaient „une couleur noirâtre aussi bien que les avant-bras. „L'examinant alors avec plus d'attention, je remar- „quai que l'épiderme était à certains endroits sec, ru- „gueux et se détachait par places, tandis que la „peau en dessous restait blanche et luisante.

„En outre, la mère de la malade me raconta qu'une „faiblesse excessive, surtout des jambes, avait mis la „pauvre fille hors d'état de se livrer aux travaux „des champs. Tous ces accidents étaient survenus depuis deux ans au retour de la belle saison.

„Réfléchissant à ces phénomènes, à l'imbécillité, à la „faiblesse extrême et surtout à l'altération morbide „de la peau des mains, je me souvins tout-à-coup de „la pellagre, maladie dominante sur le territoire de „Milan et il me sembla qu'il y avait la plus grande „ressemblance entre cette maladie et celle de la jeune „fille que j'avais sous les yeux.

„Le médecin de l'hôpital, voyant l'attention avec „laquelle j'examinais cette fille, me dit que, depuis „quelques années, et surtout pendant l'année courante, „il reçevait souvent à l'hôpital de semblables malades, mais qu'il n'avait pas encore d'idées précises „à ce sujet. En l'entendant, je suspendis mon jugement et attendis qu'un nouvel examen m'éclairât „davantage. Je priai ce médecin, le docteur Zuccolo, „qui était mon ami, de recevoir la pauvre paysanne „et non seulement il satisfit mon désir, mais encore „par la suite il me facilita l'étude de cette maladie en „recevant tous les pellagreux qui se présentaient. „Après que j'eus recueilli un nombre suffisant d'observations, je fus confirmé dans mon idée première „et un parallèle rigoureux me permit d'affirmer que „notre maladie n'était autre chose que la pellagre „du Milanais."

Le mémoire, où furent développées ces observations recueillies dans les salles de clinique de l'hôpital de St.-François de Padoue, devint le sujet des discussions les plus acerbes et contraires à la découverte de Fanzago. Il fallut que de nouvelles observations vinssent détruire toutes les incrédulités; parmi ces

observations, nous citerons comme les plus remarquables : celles de Louis Soler qui étudia douze ans cette maladie à San-Polo dans la province de Trévise, celles de Dalla-Bone et celles de Sartogo, qui l'avait observée depuis longtemps dans le district d'Aviano, où le mal était connu sous le nom de *scorbuto-montano*, ainsi qu'à Bassano, Vicence et jusqu'au delà du Pô. L'entêtement des contradicteurs et des incrédules fut grand. Franzago eut à soutenir une véritable lutte contre eux. Dans cette lutte, il fut soutenu et encouragé par plusieurs illustres médecins de Lombardie qui, placés au-dessus des basses passions et des jalousies douteuses, voyaient avec les yeux de la claire raison et appréciaient impartialement ses importantes observations pleines de vérité. Parmi eux, nous citerons Jean Widemar et G. P. Frank. Enfin la vérité triompha ; l'opinion de Franzago fut admise sons conteste, même par les esprits les plus prévenus et qui lui étaient le plus opposés au début. Le gouvernement même reconnut l'urgence de certaines mesures protectrices contre cette maladie et c'est ainsi que la pellagre des Etats de Venise fut considérée comme tout aussi grave que la pellagre de Lombardie et comme réclamant toutes deux les mêmes soins légitimes. Tous les médecins de la province de Padoue furent avisés par une circulaire du 28 Juin 1804 qu'ils avaient à communiquer à l'office de santé de cette ville leurs observations relativement au nombre des pellagreux de leur localité, ainsi que leur avis sur la nature du mal et le traitement qu'ils jugeaient convenable. Fanzago profita de ce mouvement favorable à la science, et, cette année même, il dressa le tableau de la pellagre dans la province de Padoue. Dans ce tableau on trouve le chiffre des malades reçus chaque année à l'hôpi-

tal civil de Padoue, chiffre qui varie entre 60 et 70 dont la moitié mourait. On y trouve la preuve que le mal était ancien et qu'il était répandu d'une façon uniforme dans toute la province aussi bien sur les montagnes que dans la plaine.

Carlo Barbantti, prédécesseur de Storno, alors que ce dernier exerçait à Campo-San-Piero aux environs de Padoue, rapporte que son prédécesseur, alors qu'il exerçait à la campagne, avait souvent trouvé de pareils cas avant même que la pellagre fut en discussion. Les médecins de l'hôpital Saint-François, Zuccolo et Amai, avaient également observé cette maladie au début même de leur carrière médicale, c'est-à-dire vers 1777.

Avant de connaître cette maladie sous le nom de pellagre, le Docteur Piacentini, qui avait une grande clientèle dans les contrées à l'est de Padoue, l'avait rencontrée chez les paysans qui la nommaient *salso*. Ces divers noms, qui servaient à désigner une seule et même maladie, disparurent peu à peu et tout le monde médical fut unanime pour adopter le nom de pellagre, créé et introduit dans la science par les médecins Milanais. Depuis cette époque, la pellagre est reconnue comme un fléau qui ravage presque toute l'Italie, ainsi que le prouve l'ouvrage de G. B. Marzari, publié en 1806 à Venise. Son existence est prouvé sur le territoire de Bergame d'une façon positive par Facheris; dans la province de Brescia par Sabatti, qui la décrit en 1807. Girelli, Baccio, Bargnani contribuèrent à leur tour à la faire connaître. Dans le Tyrol elle est signalée par Mazzanelli et Stoffella; en Piémont par Boerio, Griva, Allioni, Buniva, Moris de Rolandis; dans le duché de Parme par Tommasini, Bellotti, Guerreschi; en Toscane par Targetti, Tozzini, Chiarugi; dans la province de Bologne par Farini. L'invasion s'étendit jusqu'au royaume de Naples.

Mais, tandis que cette maladie exerçait son œuvre de destruetion en Espagne et en Italie, les eontrées voisines se eroyaient à l'abri du fléau, rien ne troublait leur tranquillité et l'assuranee de leurs habitants. Les médecins de ees divers pays, spectateurs passifs, lisaient avee indifférenee les quelqnes travaux qui traitaient de la matière et qni leur tombaient par hasard sous les yeux. Les ravages qui s'étendaient de plus en plus ehez leurs voisins n'attiraient point leur attention et n'exeitaient ehez eux aueune euriosité, lorsque tout-à-eoup en 1829 on poussa, pour la première fois, en Franee, le eri d'alarme. Un modeste pratieien, de la Teste-de-Bueh, présente à la soeiété royale de Bordeaux une courte notiee qui eontenait le passage suivant : „Une maladie de la peau, que je erois „peu eonnue et qui est des plus graves, menace d'at„teindre nos populations des campagnes dans la lo„ealité que j'habite. Je veux exposer seulement ses „symptômes prineipaux afin de savoir si elle a déjà „été observée ailleurs par un autre médecin, et, par „ee moyen, m'arranger de façon à apporter des secours „plns efficacees aux malheureux qui en sont atteints.“ Cette broehure nous apprend que la pellagre, observée et étudiée pendant un demi siècle par les médeeins Espagnols et Italiens, existait en France sans qu'on le sût. Ce fut le rayon qui dissipa les nuages ; la pellagre fut connue de tous, on appréeia la gravité du cas, ses caractères, sa marche persistante. Cette maladie existait depnis longtemps en Franee sans inspirer de erainte ; cela nous cst prouvé par ce fait qu'en 1830 Brière de Boismond, revenant d'Italie, et lisant devant l'Académie des scienees ses déeonvertes à ee snjet, fut éeouté avee une froideur surprenante. L'indignation légitime qu'il en éprouva, transpire dans les lignes suivantes „Beaucoup se figurent que tout

„existe à Paris, et lorsque j'ai publié mon mémoire „sur la pellagre : Qu'est-ce que cette maladie ? disaient „les uns; nous n'en avons jamais entendu parler.“ Et cependant à 200 licnes à peine de Paris des milliers d'ê-tres humains étaient atteints par ce mal épouvantable.

Messieurs Gintrac et Bonnet, tous deux médecins de Bordeaux, trouvèrent des pellagreux, non seulement parmi les habitants pauvres du bassin d'Arcachon, où le fait avait été constaté par M. Hameaux dès 1818, mais aussi dans d'autres localités des environs. Ils constatèrent en même temps que le mal de la Teste-de-Buch était identique à la pellagre d'Espagne et d'Italie.

M. Léon Marchand, un médecin distingué, fut chargé aussitôt de rechercher et d'étudier les cas de pellagre.

M. Théophile Roussel, qui avait observé la pellagre en Italie, étant appelé à remplir la charge d'interne dans le service du docteur Gibert, à l'hôpital St. Louis, observa et étudia avec MM. Gibert et Divergie plusieurs cas de pellagre. A la suite de ces observations, le 17 Juillet 1843, il communiqua à l'Académie des sciences un mémoire dans lequel il signale des maladies qui ravagent l'Italie septentrionale, les Asturies et les Landes de Gascogue. Quelques jours plus tard, M. Divergie présenta un pellagreux à l'Académie Royale, et M. Léon Marchand, à qui l'on avait confié la mission d'étudier cette maladie, après six années d'observations, présenta à cette société un mémoire sur la pellagre des Landes, en signalant dans ces régions l'existence de 3,000 pellagreux. Deux ans se passent sans que l'on s'occupe de la maladie, quoiqu'elle continue à décimer les populations des bassins de la Gironde, de la Garonne, de la vallée de Lauraguais, s'avançant vers les Pyrénées. M. le docteur Miguel, rédacteur en chef du

Bulletin thérapeutique, visitant la Haute-Garonne et faisant connaissance de M. Cales, un praticien distingué de Villefranche, celui-ci lui rapporta qu'il avait observé la pellagre chez un grand nombre de paysans pauvres des environs et en présenta même plusieurs à son examen. M. Roussel s'adresa à son tour au docteur Cales. qui avait observé pendant 20 ans la pellagre dans le Lauraguais, et en tira d'importants renseignements, ainsi que du Dr. Fontan, médecin des bains de Luchon, qui avait observé la pellagre à Izaount (Hautes-Pyrénées). Tout ceci prouve surabondamment que la pellagre existait dans plusieurs provinces de la France.

En présence de ce terrible fléau l'esprit d'observation et d'étude s'éveilla de plus en plus. Le Dr. Roussilhe, chirurgien de l'hôpital de Castelnaudary, enrichit à son tour la science de la pellagre d'une foule d'observations qu'il publia dans le journal de médecine de Bordeaux. Il nous apprend que, dès le commencement de sa carrière, en 1823, il observa dans la localité un grand nombre de pellagreux, hommes et femmes, présentant tous les symptômes essentiels, et qu'il put reconnaître le caractère endémique du mal. De tout ce qui précède on peut conclure que l'existence de la pellagre fut reconnue en Espagne vers le commencement, en Italie vers le milieu du siècle dernier, dans les Landes en 1818, dans le Lauraguais en 1823, et dans le reste de la France en 1842.



CHAPITRE II

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DE LA CONSOMMATION ET DE LA CULTURE DU MAIS, NATURE ET ORIGINE DE LA PELLAGRE

§. 1. **Distribution geographique de la consommation et de la culture du maïs**

Quoique la pellagre soit liée au maïs comme la cause à l'effet, il n'cst pas possible d'identificr, au point de vue géographique, l'histoire de l'une avec celle de l'autre. La pellagre n'existe pas en effet dans les pays chauds où l'on eultive le maïs, d'où il résulte qu'on peut le consommer sans provoqucr cette maladie, eomme on le voit dans certaines parties de l'Asie et de l'Afrique où il s'est acclimaté, attendu que l'altération à laquelle il est exposé est due aux conditions elimatériques. Cette céréale a une zone bicn déterminée, lcs eontrées ehaudes lui, conviennent, et, si ellc se eultive si bien, c'est qu'elle peut supporter la séeheresse, paree que la structure de ses branches profondément cannelécs lui permettcnt de rceevoir l'eau de toutes parts. La nature fait preuve de

plus de talent que les mécaniciens qui obtiennent des médailles aux expositions.

La pellagre est plus en rapport avec la situation sociale de l'homme qu'avce la position géographique du pays qu'il habite, car le maïs altéré par le verdet ne nuit pas à celui qui le cultive, mais bien à celui qui le consomme. Bueherre et Abelle prétendent l'avoir observée sur la côte d'Afrique.

La pellagre est limitée là où le maïs se consomme dans de mauvaises conditions. La propagation de cette plante a conduit la maladie partout où elle a été cultivée, et surtout dans les contrées méridionales de l'Europe comme en Italie, en France, en Espagne, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie et, dans ces derniers temps, même en Grèce. Ses limites sont entre le 42° , et le 46° de latitude nord.

Nous voyons que le maïs se cultive aussi dans la zone torride, sur la côte occidentale d'Afrique, mais nous avons peine à croire que la Pellagrc y existe car alors il faudrait accuser la chaleur. D'après le nom qu'il porte aujourd'hui, on peut connaître l'origine du maïs qui s'appelle en Egyptc Dourach de Syrie, à Tunis blé d'Egypte, en Espagne et en Sicile blé d'Inde, en Toscane grainc de Sicile, en Provence blé de Barbarie, dans les Pyrénées blé d'Espagne, en Hongrie blé de Turquie, en Lorraine blé de Rome. Quoique l'Amériquc soit la patric du maïs, la patrie de la pellagre est l'Europe dans quelques-unes de ses partics méridionalcs.

Si l'on prend une mappemonde, et si l'on jette les yeux sur la zone tempérée, on voit la pctite place qu'occupe la pellagrc, non seulement sur la surface du globc, mais encorc en Europe, d'où on n'a pas pu la chasser malgrć tous les efforts, tandis qu'elle n'est pas connuc dans les pays dotés d'un cli-

mat favorable, où le sol est fertile et la vie à bon marché.

En Europe, tout est inférieur à l'exception d'une seule chose qui est supérieure à tout : l'homme ! Cette supériorité provient de ce que les contrées tempérées sont plus propres au développement de l'organisation. Le succès de la production y dépend bien plus des qualités des agents humains que des circonstances du milieu où ils fonctionnent.

De tous les agents qui concourent à la production, le plus puissant et le plus efficace est l'homme lui-même. Il a sur les autres l'avantage de travailler énergiquement contre la nature.

Mais que de contrées ne sont-elles pas plus ou moins appauvries parce qu'elles sont maltraitées par la nature ! L'homme, pour compenser l'ingratitude du sol et les rigueurs du climat- doit lutter sans cesse, redoubler d'activité et de persévérance pour surmonter les difficultés qui lui sont opposées. Mais ces difficultés ont leur bon côté, car elles entretiennent l'énergie mentale et psychique. Aussi, voyons-nous l'homme grand, fier, ambitieux ; il tire profit de tout sous le rapport matériel, et a fait de l'Europe, sa chère patrie, le théâtre de la civilisation, d'où est partie la lumière dans toutes les directions du globe. Malgré ces progrès de tout genre, l'Europe est devenue comme nous l'avons déjà dit, le berceau ou la patrie de la pellagre. En Occident, elle exerce ses ravages dans des pays où la civilisation est des plus avancées.

De toutes parts, nous rencontrons en Europe les traces de la grandeur humaine, partout nous apercevons quelque chose qui élève l'homme, qui commande le respect et l'admiration, c'est la véritable dignité de la nature humaine. Eh bien, nous avouons

que, au point de vue hygiénique, nous ne connaissons pas pour l'humanité de tache plus honteuse que la pellagre.

§ 2. Nature et origine de la Pellagre

La pellagre dont le nom a été exprimé par une si capricieuse figure de langage par les médecins lombards (*pellis ægra*) a une histoire incomplète, pour ne pas dire obscure.

Dans la pellagre antique, il y a deux histoires : l'histoire moderne et l'histoire contemporaine : elle a deux âges historiques qui se touchent, parce que, de nos jours, comme science d'origine française, elle a été propagée par le savant Théophile Roussel, tandis que l'érudit professeur italien Lombrozo l'a mise en pratique et nous l'a fait connaître en nous prouvant que l'homme et le parasite se dévorent l'un l'autre.

Ce puissant investigateur, cet esprit rare, dont le talent est plus facile à critiquer qu'à égaler, possède à son actif des expériences qui suffisent pour illustrer un homme ; dans ses écrits, en effet, nous trouvons l'homme dans l'auteur.

La pellagre est une de ces maladies qui ne conviennent pas à toutes les saisons de l'année. Ses symtômes apparaissent à une époque encore éloignée du printemps effectif, c'est-à-dire du retour des beaux jours et de la floraison des arbres et des plantes. Malgré la rigueur du temps que l'on observe au printemps astronomique, la maladie donne des signes d'invasion avant même que les symptômes locaux se produisent. Elle est annoncée par quelques phénomènes prodromiques ou avant-coureurs. Le malade éprouve un sentiment de faiblesse, de malaise général, de tristesse, une inquiétude avec un oubli de soi-même;

une sorte d'épouvante incompréhensible, et il ne peut décrire ce sentiment vague qui existe en lui. Il a quelque chose de mélancolique et de souffreteux qui trahit la douleur. Telle est la première phase de la pellagre pendant laquelle les manifestations de la vie active commencent insensiblement à s'éteindre.

Ces symptômes préliminaires ont une durée de quelques mois, et peuvent se présenter sous trois formes, d'où les noms de cutanée, digestive et nerveuse. Ils peuvent être observés simultanément ou l'un après l'autre chez le même individu, avec une marche, un aspect et des manifestations assez variés. Les jeunes paysans qui deviennent pellagreux sont d'une naïveté incroyable pour leur âge. Ils ne se rappellent rien, ils ont tellement perdu la mémoire qu'on croit à les voir qu'à quarante ans ils n'en sauront pas plus qu'ils n'en savent alors. Ils ne conservent pas les attributs principaux de la créature, et semblent avoir perdu les qualités les plus naturelles de l'homme et le caractère que le Créateur lui a imprimé.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les passions même les plus vives s'éteignent chez lui. S'il était chasseur, il éprouvait auparavant un plaisir immense à parcourir pendant l'automne les forêts et les champs, son fusil sur l'épaule, à faire quêter son chien et à revenir à la maison chargé de gibier. Aujourd'hui, c'est toute autre chose. Aucune passion ne le sollicite. Il semble, au contraire, éprouver une aversion pour tout ce qui lui plaisait autrefois. Lorsque les fanfares résonnent, lorsqu'une joyeuse cavalcade passe rappidement dans la campagne à la poursuite du gibier, lorsqu'il voit étendre sur l'herbe la nappe sur laquelle on doit servir le déjeuner, lorsqu'il entend les chasseurs se raconter mutuellement ces histoires qui ont besoin de tant d'indulgence, il

reste absolument impassible, tout lui est indifférent.

Quand la maladie fait des progrès, eertains malades eomprennent d'instinet qu'ils doivent finir par en être vietimes. Cette idée les passionne, ear ils perdent tout espoir de guérison eomme s'ils étaient sous l'influenee d'une fatalité organique. J'ai vu une fois, de mes propres yeux, un pauvre jeune pellagreux désespéré qui sueeomba aidé, il est vrai, par une fièvre cérébrale; dès le eommeneement de sa maladie, il attendait avee résolution le moment effroyable.

En jetant un regard sur les filles atteintes de la pellagre mélaneolique, on déeouvre de même une grande souffranee morale. Ordinairement, les symptômes ne sont pas les mêmes, attendu que la pellagre sans érythème est comme un visage sans physionomie, e'est-à-dire sans forme distinetive ou earaetéristique, absolument comme un numéro sans matricule. Les filles semblent avoir une tendanee vers les symptômes nerveux.

Si l'on recherche les eauses de ces symptômes prédominants qui n'ont pas de limites marquées, on les trouve dans le sexe. Dans l'expression des filles malades on voit quelque ehose de fade et de morbide; quelques-unes observent tout ce qui les entoure avee une attention stupide, elles paraissent tombées dans une sorte de stupeur et regardent d'un œil égaré. Mais ce qu'il y a de plus eurieux, c'est que celles qui observaient la pudeur et qui passaient pour des modèles de sagesse, ressemblent à des automates lorsqu'elles se livrent à leurs oeeupations journalières. Il semble qu'elles n'éprouvent plus aucune émotion, aucune sensibilité, elles n'ont plus aueun respeet d'elles-mêmes, elles sont ineapables de rien ressentir.

Elles vieillissent jeunes; le temps de l'amour, des émotions et de la poésie est déjà passé. Elles ne ré-

pondent plus à aucun idéal, elles n'ont pas même d'amour sénile non plus que les plaisirs matériels du bien-être. Comme effet d'une cause d'inévitable destruction, elles sont déjà sur le chemin d'une ruine complète.

Si l'on dirige ses regards vers les districts où la pellagre est à peu près inconnue ou dans lesquels les cas sont tellement isolés qu'ils passent inaperçus, — 1 sur 1,000 par exemple, — et si nous observons nos agriculteurs pendant l'automne, cette saison la plus réjouissante puisqu'elle arrive après la récolte du blé, du maïs et surtout après les vendanges, nous les voyons plus gais que jamais, jouir du fruit de leurs fatigues passées. Dans ces districts les garçons et les filles dansent modestement une joyeuse *hora* autour d'une flûte ou d'un chalumeau, tandis que, sur le devant du cabaret, les vieillards vident leurs verres en contemplant avec amour la génération qui les suit et en discutant entre autres les prix des céréales, de la laine et du vin. C'est là le véritable bonheur de l'automne. L'agriculteur est l'homme le mieux disposé à la gaieté; nul autre travailleur ne jouit comme lui du fruit de ses fatigues; il supporte courageusement les coups du sort et les oublie avec la plus grande facilité dès qu'un rayon de bonheur, lui sourit. Bien plus que tout autre, en effet, il a confiance dans un meilleur avenir.

Le pellagreux, au contraire, quoique exerçant la même profession, n'a pas la gaieté du cultivateur. Son caractère est aigri comme celui du pauvre devant lequel s'ouvre un long hiver plein de privations, surtout lorsque la récolte lui a manqué. Le pauvre alors est obligé de peser la farine de maïs qu'il mange, de vivre avec l'espoir que Dieu ne le laissera pas mourir de faim et plusieurs d'entre eux doivent se

contenter de la ration que leur donnent leurs exploiteurs ; — des aliments moisis qui altèrent leur santé. Indigné de cette barbarie, nous avons poussé le cri d'alarme à ce sujet, et cet abus permanent, qui avait acquis chez nous le droit de cité, commence à disparaître.

La culture de la terre est l'occupation la plus nécessaire et la plus utile à l'humanité, car elle est le premier pas de la civilisation ; mais il n'existe pas d'occupation humaine qui dépende davantage de circonstances imprévues. Un seul jour peut détruire les espérances les mieux fondées et anéantir le travail de plusieurs mois, toute la récolte prochaine.

Comme nous l'avons vu, la mélancolie est le fond du caractère d'une bonne partie des pellagreux et si l'un de ces malades s'est adonné à l'habitude des boissons spiritueuses, ce malheureux devient alors d'une stupidité bizarre qui lui fait mépriser toutes les formes de la vie sociale, toutes les règles des bonnes mœurs. La vie intellectuelle de certains pellagreux s'arrête là; quelquefois, elle se borne seulement à un simple délire, tandis que chez d'autres toutes les douleurs sont supprimées parce que la pensée meurt et qu'il ne reste plus que la vie matérielle au point que l'intelligence a abandonné le corps. Il est vraiment triste de penser que l'intelligence meurt avant le corps, mais combien n'est-il pas encore plus douloureux de voir dans la pellagre une cause fréquente de la folie !

Nous savons tous que la civilisation et l'association produisent la folie et que, de toutes les maladies, il n'y en a pas une seule qui ait plus de rapports avec le milieu social et le degré de civilisation que l'aliénation mentale. On ne l'a pas observée dans la première phase, mais nous voyons aujourd'hui un développement progressif dans les phases psychiques

et intellectuelles, de sorte que la proportion dépend du mouvement intellcetuel.

Dans la pellagre, les troubles de l'intelligence ne varient pas proportionnellement à l'instruction. Les suicides sont plus fréquents au printemps; cette saison a une grande influence et se fait vivement sentir dans cet état morbide. La corde et l'eau sont les moyens les plus fréquemment employés pour le suicide. Quelques pellagreux maniaques commettent aussi des meurtres. Chez eux la déraison se matérialise en quelque sorte parce que les impressions, introduites par les organes sensoriaux dont la fonction est défectueuse, constituent pour l'intelligence une base fausse qui conduit à des coneeptions erronées.

Nous citerons ici deux crimes horribles que nous avons relatés à la fin de cet ouvrage. Le nommé Ioan Gavrila, du district de Tutova, commune d'Adam, laboureur de profession, berçait un jour son enfant âgé de trois mois, lorsque, tout-à-coup, il crut voir dans le berceau une grenouille monstrueuse; il prit alors une hache et tua son enfant croyant tuer la grenouille. Cet individu avait la physionomie des pellagreux, c'est-à-dire ce masque terrible qui forme le triste apanage de ces misérables créatures. Son regard était calme, mais d'une indifférence absolue. Il nous a été fort difficile de nous entretenir avec lui. Il répondait sans cesse: „Non! Eh bien! oui...“ Ce n'est pas ça!... Non, non, hem! .. Il était en proie à une fureur constante, comme on l'observe ordinairement dans la pellagre. Quand on l'interrogea, immédiatement après qu'il eût commis ce crime, il affirma avec une profonde conviction qu'il avait tué une grenouille. Comme on le voit, eette fausse perception n'a pas été momentanée, car, dans l'état où il se trouvait, il n'avait ni assez de raison pour la recti-

fier, ni assez de puissanee pour la eorriger. Les perceptions erronées sont enracinécs et non superficielles ; ce motif, basé sur une conception délirantc, est en complet désaccord avcc les lois dc la nature et les sentiments humains ; la chaîne logiquc des fonctions intclleetuelles est brisée. Lcs actes du pellagreux étant le résultat d'un esprit malade nc sont plus raisonnés ni dirigés par la réflexion. Dans le cas présent, je déclarai ce malheureux incapable de peser les conséquences de son acte insensé. Que de malheureux sont morts de la main du bourreau ou ont passé leur vie dans les prisons, quoique complètement innocents, avant que la pellagre fût bien étudiée ! Et cela parce que la furie pellagrcuse n'est pas toujours précédée de l'érythème. La littérature médicale cite de pareils cas de condamnations regrettables.

Sans compléter la série de ces exemples, nous allons passer à un second cas. Une paysanne, la femme Zoiţa Militaru, de la communc de Ciuresci, district de Tutova, d'une nature aussi calme que douce, possédait toutes les qualités morales qui assurent à une femme l'estime et l'affcction des siens. Elle était d'une modestie exagérée, pour ainsi dire ; c'était un de ces types qui ont plus de vertu que de physionomie. Elle devint veuve après huit ans de mariage ct n'avait qu'un seul cnfant. Pendant la troisième année de son veuvage, la misère lui fit gagner la pellagre.

D'après le témoignage des habitants de la commune, on n'observa jamais rien d'anormal dans l'état mental dc cette femmc âgée environ de 36 ans. Sa conduite était toujours calmc ; ellc avait le rcgard franc ; dans les conversations ses réponses étaient justes, cc qui prouvc qu'cllc avait dcs pensées logiques et des perceptions claires ; on ne rcmarquait chez elle ni emportement ni fureur. Cinq mois après,

elle tomba dans une espèce de mélancolie religieuse. Presque toute la nuit elle faisait des signes de croix et allait tous les jours à l'église. C'étaient là des conceptions délirantes tant en matière religieuse que sous les autres rapports.

Un jour que son fils, âgé de dix ans. dormait à la maison sur une banquette, elle saisit une hache, lui en asséna plusieurs coups et tua celui qu'elle aimait ardemment, et qui était son seul espoir et son unique soutien. Lorsque, après le crime, le maire arriva. il la trouva dans un calme complet. Mais l'horreur qu'elle inspirait aux assistants faisait craindre un nouvel accès de fureur dont son attitude donnait des signes avant-coureurs. Cet accès ne tarda pas à se produire, car elle sortit bientôt de son calme et se livra aux plus violents emportements. Je la trouvai cependant tranquille; sa physionomie avait pris une expression de souffrance, elle était devenue pensive, on semblait lire sur sa figure une pensée, une question qu'elle n'avait pas, pour ainsi dire, la force de résoudre. La malheureuse avait perdu l'usage de la réflexion qui lui aurait permis de calculer les conséquences de son acte et se comportait comme une véritable folle, indifférente à tout. Ce crime sans motif avait été produit par un égarement mental qui aurait pu disparaître avec le temps.

Sur cette observation scientifique, on peut baser une théorie psychologique. D'abord, chez cette femme, la surexcitation maladive n'a pas été produite par un caractère violent et passionné d'une aliénation mentale subite. Par suite, l'idée fixe, quelle que soit sa nature, ne peut être prise au sérieux chez les sujets atteints de la pellagre, parce que, dans l'idée fixe, l'esprit n'est tourmenté, que par une conception délirante. Pour les pellagreux, il n'y a, par conséquent,

d'aliénation mentale que dans un petit eerele d'idées qui se lient à eette fausse eonception, tandis que, sous tous les autres rapports, ils sont parfaitement sains et savent tout ce qu'ils disent et tout ee qu'ils font.

La folie pellagreuse est générale, elle n'admet ni caraetère partiel isolé ni limites, on n'y voit pas eette lutte de passions à laquelle le malade ne peut se soustraire. Dans la pellagre, les hallueinations sont de toute espèee, et cependant on ne reneontre aucun délire intellectuel avec eette animosité d'esprit. Les symptômes diminuent sonvent temporairement et les limites psychiques présentent des différenees, mais la durée de eette folie n'est pas quotidienne ou tempo-raire, ear elle fait des progrès et la plupart des ma-lades vivent dans les pensées les plus noires.

Voyons maintenant quelles sont les vues de la vie mélancolique dans la Pellagre.

On remarque d'abord que les pellagreux manifes-tent une sorte d'émotion vague, un sentiment de erainte. La plupart d'entre eux sont si timides qu'ils obéissent à toutes les volontés, ils exéeutent aveu-glément tous les ordres et tremblent à la moindre menaee. Ceux qui peuvent travailler ne savent pas pourquoi ils travaillent, ils supportent avee la plus grande patienee toutes les humiliations et tous les mauvais traitements.

Ils sont si tranquilles et si ealmes que leur âme semble eomme ennuyée de gouverner leur eorps. Mais iei la mélancolie est sur un fonds ineulte, quoique quelques-uns aient eu une espèce d'esprit instinetif, tandis que, dans la mélaneolie ordinaire, ee sentiment triste est sévère ; l'âme paraît ici plus fatiguée par la réflexion que par la tristesse. Ils eherehent à exciter, même aussi peu que possible, un mouvement d'esprit duquel sonvent, par une longue méditation sur les

misères de leur vie, sort une espèee de pensée ou pour mieux dire un rêve qui appartient à une soeiété plus avaneée où les qualités personnelles diffèrent beaueoup et où l'on ne trouve la simplieité que dans la monotonie.

Enfin la manie attachée à la pellagre, et qui lui a donné naissanee, ne peut se dégager de cet alliage qui en altère la pureté ; aussi voyons-nous que eette maladie terrible éerase l'esprit et le rend ineapable de réflexion le plus souvent pour toujours.

Pour la pratique médieo-légale, il est très intéressant de savoir que les pellagreux maniaques ne peuvent pas eaeher leurs symptômes devant le médeein. Ils n'ont pas d'indifférence voulue. ce qui trace en quelque sorte une ligne de démareation. Nous pouvons ajouter que l'on ne rencontre des furieux que parmi ceux qui sont atteints d'alcoolisme ehronique; ees malades, dans leurs aeeès délirants, deviennent tellement aveugles qu'ils sont ineapables d'appliquer à leur eonduite les règles de la morale.

Dans la pellagre, on ne reneontre pas de grandomanes qu'étourdit la vanité et qui ne caehent que très diffieilement la supériorité qu'ils s'imaginent avoir, ear le grandomane eroit être un Atlas qui porte le monde, il se eroit aussi au eourant des sujets les plus variés. Ces idées vieiées lui font eroire qu'il est en état de régénérer la terre, et, à aucun prix, il n'abdique ses prétentions au talent et au bel esprit. Une véritable anarehie règne dans la pensée de ees malheureux. Quelques-uns de ees esprits malades se figurent être coupables, surtout au eommeneement, s'ils sont séduits par de généreuses chimères. Ils nous font l'effet de prophètes fanatiques de la réforme soeialé. C'est une véritable maladie ridicule d'une fausse modestie ; ils reçoivent les louanges les plus mons-

strueuses avec une naïveté qui enchante. Dans la pellagre, on ne voit pas non plus de ces maniaques, altérés d'émotions, qui rompent la monotonie ordinaire de la vie par des tentatives violentes, dans l'imagination desquels travaillent des idées terribles et qui restent condamnés à une révolte éternelle.

La mélancolie est le résultat de la pression des sentiments moraux et peut aussi provenir d'une conception délirante. Elle paraît être une véritable paralysie des fonctions mentales. Tandis que, dans la mélancolie ordinaire, les malades ont un talent particulier pour cacher le délire qui les tourmente au point qu'on peut difficilement en trouver l'explication psychologique; on ne trouve pas dans la pellagre cette force de volonté. Le pellagreux n'a pas besoin de lutter contre l'inertie de la volonté pour prendre une résolution que lui inspireraient des conceptions délirantes, comme, par exemple, la résolution terrible de tuer son enfant bien-aimé. Dans les cas que nous avons cités, cette résolution n'avait pas été méditée par les sujets, ils ne pouvaient y résister, et, après avoir commis leur crime, ne se sentaient nullement soulagés de la fureur qui les tourmentait.

Pour faire le diagnostic psychologique, il faut étudier le motif de l'action, l'individualité physique et psychologique du sujet, enfin sa conduite antérieure; ce n'est, en effet, que par un examen approfondi de sa vie qu'on peut arriver à la connaissance exacte de son état mental.

Chez quelques femmes atteintes de la pellagre, nous avons rencontré l'hystérie vaporeuse; la réaction morbide n'occupait que le terrain des manifestations émotionnées, on remarquait en effet une grande sympathie d'émotion. Comme cause principale, nous avons reconnu la misère physiologique, la mauvaise nour-

riture, comme prodromes les malades éprouvaient des insomnies. Le sommeil, qui est la plus grande consolation de l'homme qui souffre, disparaît chez elles.

Un cas de cette espèce mérite d'être rapporté. Mais, à cause des symptômes complexes très curieux et des nombreuses particularités qui l'accompagnent, nous ne le relaterons pas complètement, car ce n'est pas ici sa place.

En 1883, un prêtre de village vint avec sa femme me demander une consultation. Au milieu de ses plaintes, il me dit entre autres choses, que depuis un certain temps sa femme était devenue très méchante. Elle avait un regard uni, mais fixe et pénétrant, une tenue correcte et une physionomie peu commune qui dénotait un esprit ouvert. Aux questions que je lui adressai, elle fit des réponses à demi enfantines et portant le caractère d'un instinct malade. Bientôt commença une véritable causerie dramatique dans laquelle les reproches se mêlaient aux éloges, car elle me disait que moi aussi, homme de science, je la traitais d'une façon scandaleuse à laquelle elle ne pouvait répondre que par un profond mépris. Cette malade n'avait aucun respect pour les convenances; on observait chez elle une espèce d'effronterie pleine de politesse, si je puis m'exprimer de la sorte. Elle divulguait elle-même ses défauts qu'elle cherchait à tourner en ridicule. Mais ce langage, tantôt froid, tantôt prétentieux, ne plaidait pas en faveur d'une honnête franchise.

Chez les autres hystériques, outre les symptômes de la pellagre, on observe des tremblements, des excitations et surtout des palpitations cardiaques, la sensation de chaleur alternant avec la pâleur du visage, le sommeil difficile, des agitations, une exaltation de la sensibilité morale, des névralgies ératiques,

des mouvements convulsifs, une anesthésie incomplète des membres gauches. Mais nous n'avons pas trouvé assoupie l'idée qui se réveille par la sensibilité périphérique.

En remontant jusqu'aux sources historiques de la moitié du siècle dernier, nous ne voyons pas que la généralité des médecins ait adopté une opinion définitive au sujet de l'origine de cette maladie. Plusieurs avis ont été émis relativement à cette question comme cela se produit en pareil cas. Mais aujourd'hui personne ne peut plus rester étranger aux grandes conquêtes de la science moderne, et l'on est conduit à chercher la cause de la maladie dans les parasites végétaux. Nous serions nous-même honteux et nous croirions pris en flagrant délit d'ignorance si nous avions négligé les expériences de l'illustre Lombrozo qui prouve suffisamment qu'elle est unique dans son genre.

Ceux qui veulent étudier la doctrine verdéramique doivent chercher à la découvrir à son foyer initial. C'est là seulement qu'on trouve le type de la maladie qu'on peut voir avec les yeux de l'esprit et du corps les causes qui lui donnent naissance. On peut alors, pour ainsi dire, toucher les faits du doigt et indiquer la genèse de la pellagre.

Nous pourrions prouver ici que la théorie de la misère est une pure hypothèse contredite par les faits. Cette idée est sans fondement, car elle n'a pas son origine dans l'observation des faits qui produisent la pellagre. La théorie de l'alimentation avec le maïs altéré par le verdet est au contraire une réalité, et les réalités ont leur force certaine et pénétrante, car elles sont basées sur l'expérience, sur des phénomènes visibles et éprouvés.

On a donné aujourd'hui à cette théorie une forme

eomplète et définitive dans un monument capital. Nous eroyons quc les théories antizéisles ne sont soutenues par leurs partisans que d'une manière dubitative, c'est-à-dire à titre de conception possible problématique, mais jamais réalisable. Si même les adversaires répondent aux faits par des négations audacieuses, cela provient de leur habitude de contredire ou plutôt de leur amour-propre ; mais ce qui caractérise bien plus encore leur polémique, c'est un abus de raisonnement et de dialectiqne au point que l'étiologie devient une véritable histoire d'exagération. En présence de cette lutte, le bon sens est désespéré et l'on est tenté malgré soi de hausser les épaules.

Quant à moi, je ne trouve, je l'avoue, dans l'histoire de cette maladie rien de plus offensant pour la raison que de voir qu'on veut substituer des théories imaginaires à la vérité et qu'on émet des opinions à la plaee de faits. Je ne veux pas dire par là que l'imagination ne constitue pas l'idée la plus parfaite de la nature humaine ; nous savons tous que cette faeulté plastique de l'esprit est un besoin naturel et qu'elle a une grande influence dans l'état social le plus raffiné et le plus savant, aussi bien que dans le milieu le plus sceptique. L'imagination se transforme sans jamais périr ; elle a sa part de création, mais le plus souvent elle cherche l'originalité dans un ealcul de goût.

Nous savons que le monde vit de contradietions, mais quelques-unes d'entre elles ne peuvent durer et sont destinées à mourir. Les contradictions ressemblent à certains poisons dont on extraît d'excellents remèdes, mais c'est là une question de dose. Aussi, jugerons-nous sévèrement les hommes que nous sommes habitués à estimer beaueoup lorsquc leurs doc-

trines nous paraîtront imaginaires ; car la pellagre, cet effet si grand produit par une si petite cause, nous semble une illusion, parce qu'il n'y a plus ici une force secrète placée près d'une faiblesse apparente.

Malgré les causes débilitantes qui proviennent de la misère physiologique, plusieurs opinions se sont arrêtées sur la théorie alimentaire, ainsi que sur les conditions climatériques et la Constitution du sol. Mais tout cela n'a aucune influence comme cause déterminante de la maladie, attendu que si chez quelques pellagreux les fractures se consolident avec un extrême retard, que si chez d'autres on observe la carie des dents et des ongles, ce n'est pas la faute du sol, car si nous admettions cette hypothèse il faudrait également admettre que la maladie provient du manque de sels.

Si le sol est pauvre en substances calcaires ou si le temps est sec, ou si, malgré la richesse du sol en substances calcaires, en sulfate et en phosphate, le manque de pluie fait que les sels n'étant pas dissous ne peuvent pas être absorbés ; si, outre qu'elle est dégradée, la récolte est encore pauvre en substances minérales, si le maïs est surtout mal emmagasiné, et récolté par un temps pluvieux, l'humidité le fait fermenter et il peut alors provoquer la pellagre à cause du verdet. Il est très vrai que le manque de sels retarde la consolidation des os fracturés, mais cela peut arriver à tout individu sans qu'il soit pellagreux.

Nous connaissons des localités où le sol est très pauvre en substances calcaires et où les eaux qui les arrosent sont peu chargés de substances minérales et d'autres qui n'en contiennent pas du tout ; il en résulte que dans ces localités les plantes sont très

pauvres en substances minérales et que les fourrages contiennent peu de principes calcaires; aussi les bestiaux qui s'en nourrissent sont-ils sujets à une maladie spéciale nommée cachexie osifrage. On peut conclure de là que les plantes et l'homme, qui est l'enfant du sol, peuvent souffrir, mais la pellagre n'est point provoquée par le manque de substances calcaires.

Passons maintenant à un autre ordre de faits. Nous avons observé des enfants pellagreux chez lesquels la cataracte s'est plus tard déclarée. A ce sujet, on se pose cette question : La cataracte en ce cas peut-elle être considérée comme un symptôme, appartient-elle à l'ordre anormal de pathologie pellagreuse, ou a-t-elle une autre origine ?

Quelles indications pouvons-nous donner pour trouver la théorie de ce fait ? On arrivera peut-être à l'expliquer avec le temps et des observations plus complètes. En ce qui nous regarde, nous n'avons pu recueillir chez les petits malades aucun détail de quelque valeur étiologique ; chez eux, en effet, le début ne peut être observé comme chez les adultes ; les hallucinations sensoriales manquent complètement ou, si elles existent, elles sont très faibles, la période d'invasion n'est pas bien marquée, et plusieurs signes précurseurs manquent complètement ou sont si peu clairs ou si peu prononcés qu'ils ne diffèrent pas de la généralité des symptômes initiaux des autres maladies, si bien que la pellagre ne peut être établie qu'après l'apparition de l'érythème et même chez quelques-uns l'érythème est fort simple quoique le prognose présente une double gravité.

Exposons maintenant une autre série de faits et voyons s'ils ont quelque rapport avec la nature de la maladie, nous voulons parler de l'amblyopie qu'on

observe chez quelques pellagreux et même du daltonisme chez d'autres.

Les organes des sens sont particulièrement atteints; par exemple, pour l'organe de la vue on remarque la diminution du champ visuel ; chez quelques-uns même, la confusion des couleurs (dyschromatopsie). J'ai constaté cette infirmité chez deux cantonniers du chemin de fer atteints de la pellagre; ils voyaient les couleurs autrement que les autres hommes et les classaient différemment; ils restaient insensibles aux impressions déterminées par quelques-unes d'entre elles. Pour constater le daltonisme, j'ai employé la méthode de Young ; mais, dans le cas présent, cette infirmité ne peut être regardée que comme une coïncidence. Je ne suis pas cependant éloigné de croire que l'amblyopie que j'ai observée chez quelques pellagreux provenait du vice de l'alcoolisme, attendu que ces individus étaient des ivrognes de profession.

L'amblyopie alcoolique est pour moi plus dangereuse que le daltonisme de naissance. Il est connu que la symptomathologie de l'amblyopie alcoolique se résume dans l'existence d'un scotome central sans signes appréciables à l'ophtalmoscope, presque toujours avec l'altération du sens chromatique.

Lorsque la manie pellagreuse se déclare chez des individus atteints d'alcoolisme, leur cerveau est tellement surexcité par une violente réaction qu'ils se rapprochent bien plus des sauvages que des fous ; ils deviennent de véritables substances explosibles. Leur démarche est chancelante, leur repos même n'est pas assuré et d'autres troubles nombreux indiquent des lésions de la moëlle épinière !

La pathologie expérimentale et comparée de la pellagre jette une grande lumière sur l'étiologie.

Nous avons cité dans cet ouvrage une série d'ex-

périences sur les hommes et sur différents animaux ; nous avons vu, par exemple, chez les oiseaux, que quelques symptômes se confondent avec ceux du choléra ; la crête du coq présente l'érythème sur les deux faces, qu'elle soit portée à droite ou à gauche, elle bleuit et se flétrit facilement, les plumes sont hérissées, l'oiseau est triste et baisse la tête. A l'autopsie, le jabot est plein d'aliments, et le gésier contient quelques petites pierres, dans sa cavité inférieure on remarque une espèce d'enflure de la muqueuse, les glandes intestinales sont légèrement agrandies.

Lombroso, que je ne cesse de citer comme l'autorité la plus grande, a préparé avec du maïs altéré une teinture qu'il a administrée à douze individus sur lesquels il a produit des symptômes de la pellagre : des troubles digestifs, la boulimie, le dégoût des aliments, la diarrhée, l'entéralgie, des lésions cutanées, des démangeaisons, l'éphélide, la desquamation, l'echtyme, des phénomènes nerveux, la mydriase, la somnolence, des vertiges, la céphalée, chez quelques-uns des palpitations cardiaques, l'accélération et ensuite le ralentissement du pouls, une tendance à la syncope. De cette teinture, il a retiré une substance toxico-pellagrozine et une autre narcotico-maïzine.

Je ne sais jusqu'à quel point cette substance toxique peut avoir quelque analogie chimique avec la strichnine, mais on voit qu'elle a avec elle une grande analogie physiologique, car les expériences faites sur les animaux provoquent de véritables convulsions épileptiques en excitant les centres de la moëlle allongée; je ne sais pas non plus si elle irrite également les centres moteurs ou si elle produit des convulsions sur les animaux privés de cerveau; quoiqu'on ne voie pas cette convulsion céphalique qui débute par les muscles de la face, les spasmes sont, dès le

début, cloniques ou toniques à la fois ; la force toxique est plus considérable chez les animaux supérieurs. Bien que les convulsions soient de nature épileptique, la forme présente cependant quelque différence, car il semble que les animaux soient affectés selon le degré de développement du système nerveux. Sur les invertébrés, l'action de cet agent ne présente aucun phénomène.

Il est évident que dans les graines de maïs gâté il existe un poison formé par une population parasite, qui, sous le nom collectif de verdet, se développe non sur la tige, mais après la récolte. Cet agent, outre qu'il altère la structure du sang, a aussi, comme excitant anormal, une prédilection pour les centres nerveux ; car, chez le tiers des malades, il emprisonne l'esprit et détruit les facultés les plus nobles, en attaquant, sans exception de race, l'âge et le sexe. L'action délétère qu'il exerce est l'altération consécutive du sang. Cette doctrine nous paraît en harmonie avec les symptômes que nous observons, car les symptômes généraux qui suivent l'ingestion de cet aliment altéré sont les signes sensibles des modifications qui, d'une manière lente, mais toujours progressive et profonde, s'opèrent dans le sang et produisent ainsi une altération générale tant dans le sang lui-même que dans le système nerveux.

Si l'on fait, chez les pellagreux dont la maladie est avancée, un examen chimique du sang, en dehors de toutes considérations pathologiques, l'analyse prouve qu'il semble modifié dans ses éléments ; la fibrine est au dessous de la proportion normale avec la diminution des propriétés plastiques, de telle sorte que le sang qui est un véhicule de fermentation répand l'atonie générale dans tout l'organisme.

L'urine est en général pâle, souvent décolorée, chez

les uns abondante et d'un poids spéeifique inférieur, ee qui prouve la diminution de la matière solide dissoute par ee liquide. Si on la chauffe on si l'on y ajoute un peu d'aeide nitrique, on voit se produire la coagulation de l'albuminenx. Cependant eette altération de la secrétion urinaire n'est pas un phénomène constant dans toutes les phases que nous étudions.

En examinant au microscope quelques plaques érythémateuses prises sur un pellagreux, nous avons trouvé des granulations moléculaires agrégées en nombre variable, qui ne peuvent être que des globules sanguines à divers degrés d'altération, ce qui constitue l'élément fondamental de coloration. Comme accessoire, nous avons trouvé des re-tes de capillaire sanguin, élément eelluleux, et un peu de cristal qui m'a semblé être de l'hématoïdine.

La pellagre est une maladie doublement singulière, d'abord parce qu'elle peut être à la fois mobile par son érythème fugitif, et fixe par ses symptômes nerveux; d'un autre côté elle peut être considérée comme une maladie nouvelle ou. pour mieux dire aiguë à cause de ses symptômes eutanés locaux ou externes qui se renouvellent en suivant les variations du printemps; elle peut être aussi regardée comme une maladie ancienne ou chronique à cause de ses symptômes nerveux ou internes.

La pellagre fait dégénérer l'humanité; elle atteint la population dont elle plonge l'esprit dans une dégradation profonde. Quoiqu'on ne puisse pas la eonsidérer comme un accident moral, elle est eependant un horrible fléau, ceux-là mêmes qui en guérissent en gardent le plus amer souvenir. Elle crétinise les enfants et leur prépare un épouvantable avenir, car chez eux tous les symptômes se précipitent avec la

plus grande rapidité. Quoique l'érythème soit le plus souvent le phénomène matériel le plus considérable, généralement la diarrhée a quelque chose de spécial qui amène le trouble dans la nutrition; par sa fréquence, elle gêne beaucoup les fonctions de la vie ordinaire, surtout lorsqu'elle devient lientérique; la faiblesse alors augmente avec la diarrhée, l'anémie fait des progrès, l'organisme devient déprimé, l'affaiblissement extrême, les joues creuses, les yeux enfoncés, un œdème se produit, et enfin arrive la mort.

Si l'on examine les vieillards qui sont atteints de la pellagre et chez lesquels la résistance est diminuée, on voit que cette maladie se traduit chez eux par des symptômes tellement caractérisés qu'elle constitue une véritable cachexie ; le souvenir en reste ineffaçable chez ceux qui ont eu l'occasion de l'observer. Extérieurement, ces vieillards ont un regard égaré qui vous épouvante, leur corps répand une odeur spéciale insupportable, leur diarrhée est fétide, enfin le délire se produit. On peut voir chez eux une véritable concentration des restes de toutes les forces organiques, et dans l'expression totale de l'individu on peut lire ce sentiment dans lequel se résument encore toutes les souffrances, après quoi il entre dans le sommeil éternel. Quelle est la cause anatomique fondamentale de la mort, car, dans le plus grand nombre de cas, nous ne la trouvons pas dans l'anatomie pathologique ? Chez les autres, au contraire, qui sont sous l'influence d'une lésion nerveuse trophique, nous la trouvons dans le système nerveux épinière.

Pour résumer en quelques mots l'impression que nous a faite la thérapeutique de la pellagre, nous dirons que, malgré tous les moyens que possède la science, malgré les progrès de la thérapeutique moderne, nous ne savons pas encore quel est le remède

qui soulage ou guérit cette maladie. En présence de cet état morbide, nous ne pouvons faire rien de mieux qu'écarter la cause qui lui a donné naissance en améliorant les conditions hygiéniques, et en préférant les remèdes qui ont une action calmante sur le système nerveux.

Cette maladie mobile a le don de pouvoir être cosmopolite et exerce ses ravages sous tous les climats, sans distinction de race, et comme elle n'est pas une maladie de race, nous ne nous arrêterons à aucune étude spéciale d'anthropologie pathologique ou de pathologie comparée. La pellagre ne dépend d'aucune condition territoriale ou nationale ; les conditions sociales jouent ici le rôle principal. Nous qui l'avons étudiée et qui connaissons les châteaux et les chaumières, nous ne l'avons observée que dans les sociétés peu avancées en civilisation, c'est-à-dire dans les classes inférieures qui ne peuvent se soustraire à la cause, ou qui se trouvent dans la misère par ignorance ou par nécessité. Aussi la voyons-nous devenir dans quelques pays permanente et invariable, quoique jusqu'à un certain point elle soit soumise aux évolutions des saisons, de telle sorte que le temps nous permet de déduire avec une réelle précision si l'année sera féconde ou stérile en pellagre, ou si les endémies permanentes doivent être plus graves et atteindre le point le plus élevé de la courbe ou paroxysme qui pourrait être observé pendant le deuxième trimestre, car elle décline dans les autres, et disparaît entièrement vers la fin du premier.

Le mouvement de la pellagre dépend de la culture du maïs auquel elle est intimement liée. Si le printemps est sec, ce qui retarde la levée de cette céréale, si l'automne est pluvieux, ce qui retarde sa maturité complète, si le maïs est exposé au brouil-

lard, s'il est récolté par un temps humide sans être tout-à-fait mûr et sec, alors dès qu'il est mis dans les greniers il commence à fermenter. Lorsque l'année, au contraire, débute par un printemps pluvieux et finit par un automne long et chaud, la récolte est excellente.

On a prétendu que la pellagre se propageait par l'hérédité ; c'est une erreur, car les pellagreux ne transmettent pas cette maladie à leurs enfants.

Sans entrer dans des détails de statistique qui ne seraient pas ici à leur place, nous dirons pour le moment que la proportion des pellagreux est supérieure à l'augmentation de la population, surtout dans certaines localités de Roumanie où le mouvement de la population se produit en sens inverse avec la pellagre. Pouvons-nous expliquer ce fait par l'hérédité ? Comment expliquer que le nombre des naissances n'a pas dépassé celui des pellagreux ?

Passons maintenant à d'autres faits : toutes les fois que la pellagre se multiplie, nous avons remarqué que l'invasion de la maladie est précédée d'une grande mortalité des animaux et des oiseaux domestiques, poules, chiens, etc. Il en est de même des rats qui habitent les environs des greniers où est renfermé le maïs.

En ce qui concerne l'action des parasites végétaux dans la pellagre, nous ne savons jusqu'à quel point on pourrait en trouver l'explication dans les phénomènes réflexes. Nous savons que dès que le poison est introduit dans le sang il se porte vers le cerveau et la moëlle épinière, influe directement sur les éléments histologiques de l'organe de la pensée, et donne naissance dès le début à plusieurs symptômes, tels que des nausées, des vertiges, que quelques auteurs attribuent aux actions réflexes.

La pellagre, qui est le résultat d'une intoxication chronique, soumet à la même loi tous les organes de la machine animale, parce que le poison ne peut être inoffensif, quelque retard qu'il mette à l'incubation. Le terrain sur lequel il exerce son action morbide est très important, car il semble être fatalement décidé et bien déterminé. Cette influence ne s'exerce pas sur le hérisson et d'autres animaux, tandis que d'autres, comme le porc, résistent à l'action de ce poison. Il serait très intéressant d'étudier ces immunités chez différentes espèces ou races.

Claude Bernard a raison lorsqu'il dit que, dans chaque animal, il y a les conditions physiologiques du milieu intérieur qui sont d'une variabilité extrême ; chez tel animal les phénomènes vitaux ne varient que d'après les conditions précises et déterminées du milieu intérieur, en vertu de certaines conditions anatomiques particulières.

Insistons maintenant un peu sur un point qui forme en quelque sorte un caractère distinctif de la pellagre.

Il est prouvé que les pellagreux ne divulguent ni leurs douleurs ni leurs souffrances; eux-mêmes ne connaissent pas le motif qui les pousse à mettre fin à leur vie. Ce motif reste donc inconnu, car on ne peut pas attribuer leur fatale résolution à des espérances trompées ou à des remords de conscience. Chez eux, la manière de quitter volontairement la vie est accidentelle et non subordonnée à la position sociale, au caractère de l'individu, à son tempérament, à ses qualités et à ses habitudes.

Quelques-uns ont dit que la mort par submersion est généralement choisie par les pauvres qui n'ont pas le moyen de mettre fin à leurs jours conformément à leurs goûts. Certains aspirants à ce genre de mort, semblent se réveiller dès qu'ils sentent la

fraîcheur de l'eau ; ils appellent au secours et font tous leurs efforts pour se sauver. Le pellagreux, au contraire, a pris une résolution inébranlable ; même lorsqu'il sait nager il ne pense pas au salut, et, en l'absence d'une rivière, il se couche à plat ventre et enfonce sa tête dans la vase afin de s'étouffer. Un autre mode de suicide employé par les pellagreux est la corde, une mort hideuse qu'ils ne choisissent pas parce qu'ils ne trouvent pas d'autres moyens pour mettre fin à leurs souffrances. Ce qui le prouve, c'est que j'ai eu l'occasion de voir un chasseur atteint de la pellagre, qui, étant resté quelque temps dans sa maison, se pendit, tandis que son arme chargée était suspendue aux murs de sa chambre. Un autre se coucha sur les rails du chemin de fer et se fit écraser par un train, quoiqu'il eût à sa ceinture un grand couteau parfaitement aiguisé dont il lui aurait été très facile de se servir.

Ainsi qu'on le voit, les pellagreux ne cherchent pas une mort commode et sans souffrances, ils se suicident au contraire comme l'idée leur en vient. On en a vu périr d'une manière affreuse en se jetant dans quelque précipice et accomplir ce suicide atroce sans la moindre préméditation. Dans la pellagre cependant, les genres de suicide les plus ordinaires pour les hommes sont l'eau et la corde; mais, comme toutes les règles, celle-ci a naturellement ses exceptions.

Une chose caractéristique et qui mérite d'être observée, c'est que, dans la pellagre, les suicides ne s'étendent pas au jeune âge, tandis qu'en dehors de cette maladie on voit des enfants de 13 et de 14 ans se tuer de désespoir (des élèves refusés aux examens du lycée et du baccalauréat — c'est un signe du temps). Chez les pellagreux, on a vu des suicides jusqu'à

l'âge de 80 ans, mais ils sont plus fréquents entre 25 et 45 ans.

Chez les femmes, la proportion des suicides n'est pas la même que chez les hommes ; le genre de mort diffère également entre les deux sexes. Comme les hommes, les femmes ne consomment pas leur suicide de telle manière parce que d'autres moyens leur manquent ; chez elles, la submersion est plus fréquente que la pendaison.

Voici quelques exemples à cet égard : Une femme atteinte de la pellagre filait près d'une autre. Quoiqu'elle eût à sa disposition et près d'elle tout ce qu'il lui fallait pour mettre fin à ses jours, des cordes, de la ficelle, etc.; elle alla se noyer. Quelque temps après, on en trouva une seconde noyée dans une petite mare située dans un bois, près du village. Sur les bords de cette mare paissait une vache attachée par une corde que la malade aurait pu facilement employer pour se pendre , car les arbres ne manquaient pas.



CHAPITRE III

DIVISION ET SYMPTÔMES DE LA PELLAGRE, PÉRIODES DIVERSES, SYMPTÔMES CUTANÉS

§ 1. Division et symptômes de la pellagre

On a proposé plusieurs divisions importantes pour l'étude de la pellagre. On a distingué l'intermittente, l'aiguë, la chronique, la fausse et la vraie, expressions dont nous déterminerons plus tard la valeur. Les médecins italiens ont divisé la marche de la maladie, les uns en deux, les autres en trois périodes, selon qu'à son origine elle était confirmée ou désespérée ; Tiliusa l'a divisée en légère, grave et très grave ; Strambio admet trois périodes : l'intermittente, la rémittente et la continue. A l'exemple de la plupart des auteurs, nous admettons aussi trois périodes dans l'étude symptômatique de la pellagre ; mais ces périodes ne sont pas fondées seulement sur la considération de gravité des symptômes, comme ceux qu'ont décrits les auteurs modernes qui les ont établis, en se basant uniquement sur ce caractère, car nous avons pris pour base la marche progressive de la maladie.

I-ère PÉRIODE

Quoique l'on pense que le premier phénomène morbide, l'éruption cutanée et muqueuse, la brûlure de la peau et de la bouche, comme l'appellent les malades, se manifeste dès les premières chaleurs du printemps, nous soutenons, après une longue série d'observations et d'expériences qui plaident en notre faveur, que les symptômes nerveux le précèdent. Et cela est naturel; car, ainsi que nous le savons, cette maladie étant une intoxication chronique, une cachexie, un état d'incubation, qui ne se traduit que par des signes rationnels, doit précéder la manifestation des phénomènes cutanés et gastro-intestinaux. Bien qu'on observe des cas où la maladie débute brusquement, sans prodromes, chez des individus robustes dont la santé est si peu ébranlée qu'on ne trouve aucune particularité, si insignifiante qu'elle soit, qui éveille la sollicitude de leur famille et qui les distingue des autres personnes moins disposées à contracter cette maladie, quoique tous les membres de la même famille soient soumis au même régime, ces cas ne peuvent être considérés que comme des exceptions, car presque tous les sujets ont un type particulier.

Dans cette période, la maladie surprend les individus, presque toujours au printemps, en état de parfaite santé; plusieurs d'entre eux ne lui donnent aucune importance et la regardent comme un effet climatologique.

Aussi, presque personne ne consulte-t-il l'homme de l'art, quoique les prodomes précèdent le commencement de la pellagre; ces prodromes consistent en phénomènes qui appartiennent à l'état nerveux, en divers troubles, vertiges, céphalalgie et autres, comme

nous le verrons plus loin. Nous avons examiné avec le plus grand soin un grand nombre d'individus que nous avons soumis à une expérience, ainsi que nous le verrons à l'étiologie, et nous avons remarqué que généralement la pellagre est précédée de quelques phénomènes précurseurs. Cet examen, nous l'avons fait même à la campagne, et nous avons constaté que les phénomènes cutanés gastro-intestinaux sont précédés d'une incubation, dont la durée est plus ou moins longue et que les phénomènes nerveux ouvrent toujours la marche. J'ai observé des individus dont je connaissais la manière de vivre ; je savais dans quelles conditions ils avaient récolté le maïs, je me suis installé dans la localité bien avant le printemps, je les ai examinés jour par jour, je les ai questionnés particulièrement sur chaque fonction avant l'apparition des symptômes caractéristiques, et j'ai eu lieu de m'assurer qu'il existe une incubation qui commence avant les phénomènes cutanés ou gastro-intestinaux. J'ai insisté sur leur appétit, leur digestion, sur l'état de leurs forces, etc. Je ne me suis pas contenté de la réponse que me faisaient les malades : „Je n'ai qu'un bourdonnement dans la tête et quelques étourdissements.“ Je n'ai pas négligé l'étude des phénomènes prodromiques qui est très intéressante, et, étendant mes recherches sur un grand nombre d'individus que je soupçonnais être atteints de la pellagre, j'ai constaté que presque tous éprouvent de la faiblesse physiologique, de la paresse, de la tristesse et une indifférence prononcée. Sur 50 sujets des deux sexes et d'âges différents, atteints pour la première fois de cette maladie, j'ai observé un état d'incubation chez 22, c'est-à-dire plus du tiers, et cela à l'âge de 20 à 30 ans et de 40 à 50. Les femmes étaient en plus grand nombre que les hommes, 15 sur 22.

Chez les enfants au-dessous dc 3 ans, il cst fort difficilc et même impossible de s'assurer de l'existenee des prodromes. On remarque cependant dans leur expression quelque chose de caractéristique, ils n'ont plus la même gaieté cnfantine. Auparavant, lorsqu'on les mettait devant une glace, ils manifestaient une sorte de joic et de surprise; aujourd'hui, ils restent indifférents. Quoiqu'il soit fort diffieile de comparer la fréquence et la maturité des symptômes prodromiques aux différents âges de la vie, ce qui est certain, c'est que, à partir de 65 ans, nous n'avons trouvé aucun pellagreux chez lequel se soient déclarés des phénomènes précurseurs bicn sensibles et coïneidant avec l'apparition du printemps. Ccs phénomènes, qui ont une durée de quelques mois et rarement de deux à trois ans, eonsistent en une débilité physiologique caractérisée par une dépression de toutes les fonctions en général. Le premier symptôme qui apparaît et qui est constant est un bourdonnement de tête; les malades entendent des sons divers sans qu'ils soient provoqués par aucune impression physique extérieure. Cette irritation interne ou viscérale ouvrc la marehe et fixe l'attention des patients qui disent tous que les bourdonnements des oreilles les ineommodent; ils deviennent apathiques, ils ne s'impressionnent ni ne s'amusent de rien. Leur histoire offre des détails fort intéressants. L'âme des jeunes gens reste fermée à toutes les émotions de leur âge. L'autre sexe n'exerce sur eux aucune influence; rien ne peut les faire sortir de leur apathie, leur imagination paraît corrompue, ils deviennent erédules; quoique paresseux au travail, ils aeeeptent des engagements au-dessus dc lcurs forces et à des prix ridicules, même sans que le besoin les presse. Dans leur pensée, il y a quelque chose de

vague ; ils écoutent avec indifférence tout ce qu'on dit devant eux, ils ne s'inquiètent pas de leur existence, ils perdent toute animation, on remarque un changement notable dans leur caractère. Nous avons observé ces modifications chez des hommes qui exerçaient, avec la plus grande sévérité, ce despotisme conjugal si commun dans les classes inférieures. Quelques-uns, jaloux par orgueil jusqu'à l'excès et défiants par nature, deviennent indifférents ; ils n'ont plus de vivacité, on observe même un affaiblissement dans leurs fonctions génitales. Les femmes deviennent d'une négligence extrême ; celles qui donnaient l'exemple de la résignation et de la philosophie pratique se montrent rebelles, elles se rencontrent sans se saluer, et, si on les interroge, elles répondent brièvement et simplement, en parlant à l'indicatif présent seulement ; lorsqu'elles croient avoir fini, elles recommencent, et, quand elles se reconnaissent dans leur récit, elles deviennent pensives. Chez les enfants, d'un âge un peu avancé, le respect filial diminue.

Voilà le mélange singulier et la curieuse psychologie nationale que rencontre l'observateur lorsqu'il passe plusieurs mois parmi ces malades. Nous avons vu des mendiants aveugles, qui ressemblaient à des spectres, rester des heures entières sans adresser un seul mot aux passants et témoigner même la plus grande indifférence lorsque la charité leur venait en aide, tandis qu'autrefois ils se répandaient en actions de grâces.

Des troubles accompagnés d'hallucinations existent aussi successivement dans les divers sens, dans l'ouïe, la vue et quelquefois le toucher, mais plus fréquemment dans l'ouïe ; j'ai observé des malades qui faisaient le signe de la croix parce qu'ils croyaient entendre les sons de la cloche appeler les fidèles à la

prière. A ces troubles s'ajoutent des vertiges, la cardialgie, enfin une oppression qui démontre une altération positive du sang et du système nerveux.

Ainsi donc, les premiers symptômes de la pellagre ne sont pas les symptômes cutanés ou gastro-intestinaux, mais bien les symptômes nerveux qui, limités à ce que nous venons de décrire, constituent la première période.

Telle est la marche régulière de cette première période ; mais souvent elle ne s'arrête pas là. Nous avons vu la maladie parvenir au second degré, et l'éruption cutanée ne se produire qu'à l'apparition du printemps. Il y a même des cas, qui ne sont pas rares, où la maladie débute sans le cortége des phénomènes que nous avons décrits. Nous ne trouvons rien de particulier, rien de systématique à cet égard; certains malades n'éprouvent quelquefois que de la faiblesse; ils ont une sorte de fatigue avec des douleurs le long du dos, surtout au *sacrum* et *aux extrémités.*

Ces douleurs dorsales sont également mentionnées dans les observations de Strambio ; elles précèdent l'invasion des autres phénomènes ; enfin on observe même au début, quoique très rarement, des tremblements convulsifs et quelquefois aussi du délire.

Voilà comment la maladie arrive au second degré, après lequel vient l'éruption. Nous avons observé quelques cas où les symptômes nerveux et intellectuels étaient assez accentués sans que les autres fonctions fussent atteintes ; mais, la troisième année, sont venus les symptômes cutanés et digestifs, tandis que les symptômes nerveux se sont terminés par la paralysie et la démence pellagreuse.

Nous citerons ici le très éminent professeur Dr. Soutzo qui a décrit les symptômes nerveux, d'une

manière très claire. Voici comment s'exprime cet observateur aliéniste :

„J'ai vu à Marcutsa, institut d'aliénés, l'éruption et la gastro-entérite pellagreuse atteindre des individus admis depuis quelques mois pour agitation compliquée de délire et d'hallucinations, de paresse des extrémités, et même de mélancolie avec stupeur".

En quoi cette pellagre diffère-t-elle de la pellagre décrite par I. Roussel? Faudrait-il admettre une autre variété consécutive à l'aliénation mentale, comme l'a fait Billod? [1] Les lésions du système nerveux n'ont-elles pas pu se développer avant les symptômes cutanés? La maladie n'a-t-elle pas pu arriver à son deuxième degré, et ensuite l'éruption, accompagnée de phénomènes caractéristiques dans l'appareil digestif, apparaître aux premières chaleurs du printemps?

Nous exprimons ici une opinion sans pouvoir l'appuyer d'observations suffisantes mais ce que nous avons vu jusqu'à présent nous porte à croire que l'existence de la tirade symptômatique de la pellagre n'est pas une règle mathématique qui ne comporte aucune exception. L'éruption de la peau peut manquer quelquefois, et quelquefois aussi les phénomènes gastro-entériques, ou ceux-ci peuvent exister et les phénomènes intellectuels manquer à leur tour; et malgré cela, la pellagre peut exister positivement, quoiqu'elle soit moins évidente pour ceux qui jugent avec des idées préconçues.

En résumé, la première période de cette affection est marquée par les symptômes prédominants qui sont la céphalalgie, les troubles de la vision, la gastralgie, la débilité musculaire, la rachéalgie, les hallucinations sensoriales et la marche difficile chez quelques sujets.

---

[1]. *Annales médico-psychologiques.* Paris, Novembre 1851.

Comme nous le voyons, on ne peut pas douter que l'éruption ne soit précédée d'un temps d'incubation marquée par divers symptômes, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cette période d'incubation est essentiellement privée d'une durée plus ou moins longue.

II PÉRIODE

Cette période est caractérisée par des signes positifs; la plupart des malades conservent l'apparence de la santé. La durée en est indéterminée et varie suivant les forces, le degré de résistance et les conditions hygiéniques du sujet; elle peut persister, quoique fort rarement, pendant dix, vingt et même quarante ans. La marche en est lente et reste même longtemps stationnaire; elle procède par crises qui se produisent à des intervalles irréguliers. On pourrait croire que la maladie veut attendre le mois de Mars ou d'Avril pour faire son apparition. En général, elle va croissant, elle dure de trois à quatre années et, le plus souvent, elle conduit lentement et graduellement le malade à un affaiblissement excessif; ses facultés physiques et intellectuelles se perdent peu-à-peu, il devient incapable de raisonner; les phénomènes digestifs s'aggravent et ne tardent pas à mettre un terme à ces souffrances, surtout chez les enfants.

Le progrès de la maladie peut être calculé d'après les conditions d'existence et le degré d'intoxications, quoiqu'il y ait plusieurs exemples de guérison de malades dans la première année de la période, et plusieurs cas où ils se sont soustraits à ce régime funeste par le changement des conditions étiologiques. Mais, dans la majorité des cas, les malades luttent rarement plus de trois ou quatre ans, après

lesquels la maladie suit, quoique avec des intermittences, sa marche ascendante. Quelquefois, cependant, on peut arriver à une guérison radicale par le changement de régime, par une hygiène convenable et un régime tonique.

Dans ces périodes, l'éruption érythémateuse successive se répète plusieurs années chez quelques-uns, sans qu'on observe pour cela une altération dans l'état général, et souvent l'érythême seul constitue la maladie, comme le seul symptôme rationnel de l'existence matérielle qui confirme la pellagre dans cette période.

Mais, ordinairement, les symptômes nerveux et intellectuels accompagnés des symptômes cutanés et gastro-intestinaux sont très-prononcés et d'une grande intensité ; la diarrhée prend quelquefois le caractère de la dyssenterie.

Dans cette période, nous avons observé des cas où les pellagreux, arrivés à la démence, sont revenus à la santé. Les malades sont découragés, tristes, et n'ont plus, comme on le dit vulgairement, de coeur à rien. Ni les joies, ni les amertumes de la vie ne leur causent aucune impression ; leur mémoire est affaiblie, ils paraissent réfléchir des heures entières et, quand on leur demande le résultat de leur longue méditation apparente, ils ne sont pas en état d'en rendre compte ; ils ont la démarche difficile, la langue embarrassée et, souvent, ils sont obligés de faire de grands efforts pour se rappeler un événement qui a dû les frapper vivement. Chez les femmes, chez les enfants et chez les adultes, les troubles de la vision sont également très communs. L'héméralopie, la diplopie qui conduisent aux hallucinations sensoriales ainsi que les diverses sensations dans les organes, comme aux plantes des pieds et aux paumes des

mains, l'hyperestésie cutanée, tous ces phénomènes se compliquent aussi de phénomènes intellectuels.

Ils entendent divers bruits ; ces illusions sensoriales qui, quelquefois, n'ont d'autre source que la conception d'un cerveau malade, ont ici, pour point de départ, un état particulier, quoique nous rencontrions dans d'autres malades les hallucinations et les illusions qui sont les symptômes les plus fréquents de la folie.

Chez quelques-uns on observe un affaiblissement dans les fonctions génériques et même l'impuissance. D'autres fois on remarque des troubles dans plusieurs fonctions de l'économie ; mais il est facile de déterminer si ces nouveaux troubles proviennent d'une autre maladie qui coïncide, mais qui n'a rien de commun, avec la pellagre.

Comme on le voit, cette période est marquée par le redoublement de tous les symptômes et particulièrement par l'aggravation des symptômes nerveux. On remarque toutefois dans les deux périodes une rémission et, quelquefois même, une suspension complète de tous les phénomènes morbides. Les médecins les plus expérimentés pourraient s'y tromper et croire à la fin de la maladie ; mais le calme n'est qu'apparent, les phénomènes nerveux reparaissent avec la retour du printemps ou la deuxième année, et se transforment en une véritable aliénation mentale qui constitue la manie pellagreuse dans sa troisième période.

Il arrive souvent que les symptômes présentent des caractères très variés et de diverses formes irrégulières. Certains malades éprouvent des démangeaisons aux yeux et une soif ardente ; d'autres une sensation de froid et de chaud qui n'est autre chose que l'aberration de la sensibilité ; plusieurs fois on remarque un état nerveux remarquable caractérisé

par la multiplicité, la variabilité et même par l'inconstance des symptômes. Souvent on n'en trouve aucun de prédominant. Enfin c'est un cortège extraordinaire de symptômes qui constituent une affection réelle et distincte ; souvent encore on voit chez quelques sujets une grande mobilité et une exagération de sentiments pervers.

Quelquefois la maladie attaque les individus avec tant de force qu'elle les tue en peu de temps ; d'autres fois, comme nous l'avons dit, elle apparaît consécutivement pendant deux ou trois ans, elle attaque la peau, le tube digestif et se manifeste par des symptômes nerveux, puis elle disparaît pour ne plus revenir. Quelquefois encore les symptômes nerveux se manifestent dès la première période, et l'épiderme est si peu pigmenté qu'il n'attire pas l'attention ; d'autrefois les symptômes cutanés consistent en un érythème simple intermittent qui dure plusieurs années, dans quelques cas où les symptômes extérieurs ou cutanés manquent, nous sommes en présence des désordres nerveux, et c'est sur eux seulement que nous pouvons juger de la gravité du mal, surtout quand les dérangements des fonctions digestives manquent aussi. D'autres fois l'organisme est en apparence très sain, les symptômes cutanées se répètent pendant un certain nombre d'années sans exciter aucun malaise dans les autres appareils.

Souvent cette période a une durée qui varie et qui est subordonnée à la nature de l'alimentation ; si l'individu est soumis continuellement au régime du maïs altéré par le verdet, la maladie va croissant ; si au contraire le régime varie, elle reste souvent stationnaire et parcourt une longue carrière.

Un fait curieux et digne d'être noté, contrairement aux observations de M. L. Coutcj (*sur la tem-*

pérature périphérique dans les maladies fébriles) c'est que, dans cette période, les embarras gastriques de certains pellagreux se compliquent de pneumonies, de fièvres intermittentes et, chez d'autres, de l'érythème pellagreux et de manifestations extérieures marquées par des lésions cutanées. Chez les enfants, lorsque les symptômes se compliquent de fièvres éruptives, nous ne trouvons pas dans toutes les parties du corps l'égalité de chaleur qu'on remarque dans les affections fébriles à marche normale, comme l'ont constaté dans quelques expériences MM. Vulpian, Marey, Claude Bernard et Schit. En nous servant du thermomètre, et en prenant comme terme de comparaison la main et les aisselles des patients, nous n'avons pu parvenir à des règles fixes dans la variété de la température périphérique ; mais la fièvre, non plus, ne produit pas une égalité complète de température centrale et périphérique.

III-e PÉRIODE

La marche de cette période est moins variée et se termine presque toujours chez quelques-uns par la démence ou la stupidité complète. Plusieurs malades quittent leurs maisons et vont se suicider ; c'est là que nous voyons une véritable manie du suicide. Ces pellagreux ne peuvent supporter aucun exercice ; ils sont incapables de se livrer au moindre travail physique ou intellectuel ; presque tous sont en proie à une profonde mélancolie ; les uns ont des visions bizarres, des hallucinations et le délire, une inertie complète accompagnée d'une diminution de la sensibilité, leur marche est difficile, leurs mouvements sont embarrassés, ils sont plus ou moins para-

lysés, soit de tous les membres, soit des membres inférieurs; la rachéalgie, qui par la pression des apophyses dorsales devient plus forte, attaque souvent le sacrum et s'etend vers les extrémités; d'autres fois elle occupe toute la colonne vertébrale ou seulement quelques parties de la région dorsale. Une salive abondante suinte de la bouche, les lèvres se couvrent d'écailles noirâtres; chez d'autres on remarque des ulcérations aphteuses, la langue est souvent crevassée, sèche, sans épithèles et sillonnée de dépressions; chez les femmes surtout les cheveux tombent, chez quelques blondes ils prennent la couleur du chanvre. La peau ne reste pas intacte; chez quelques-uns l'épiderme grossit considérablement et devient noirâtre et sec, on y remarque des crevasses, des ulcères, de grosses croûtes, quelquefois d'une couleur presque noire; chez quelques autres, la maladie présente des caractères analogues à ceux de l'ichtyose ou de l'éléphantiasis. Ces symptômes, qui chez les uns se répètent avec le retour du printemps, disparaissent pour revenir au solstice d'hiver. Tels sont les symptômes inséparables de cette période; ils se produisent et se continuent jusqu'à la mort.

Nous avons observé, quoique rarement, que dans cette période les malades ne présentent sur l'appareil cutané ni pustules, ni papules, ni vesicules, ni même de flictènes. Les symptômes cutanés étaient si peu manifestes que ce n'est qu'après beaucoup de temps et d'exercice que nous avons pu parvenir à les diagnostiquer; ainsi l'érythème était un peu rouge et on remarquait une légère exfoliation de l'épiderme sans la plus petite apparence de phénomènes inflammatoires. Les phénomènes digestifs se manifestaient par un degré plus grand de cachexie et par une aggravation de la diarrhée qui redoublait au point

que rien ne pouvait l'arrêter et qu'elle devenait quelquefois une dyssenterie mortelle ; elle manquait ehez les uns, mais ehez les autres elle persistait en prenant un earactère dyssenterique, en sorte que les malades parvenaient au plus haut point de faiblesse et de marasme et se rapproehaient du terme fatal. Les uns avaient les yeux cernés, la face tuméfiée, les pieds œdémateux ; dans le corps s'infiltrait aussi une sérosité qui inondait les cavités principales ; dans eet état ils finissaient par mourir ; d'autres étaient pris d'un mouvement convulsif alternant avee des lipothymies et tombaient dans le coma dont ils ne se réveillaient plus.

Dans cette période on ne reneontre plus ce calme qui est troublé par de nouvelles reehutes. Quelques malades ont la faee terreuse, jaune et décomposée ; les jeunes gens ressemblent à des vieillards. les émanations de leur eorps répandent une odeur infeete ; le pouls est petit, lent et faible, le eorps exsangue ; d'autres sont déeharnés et réduits à une extrême faiblesse ; toute leur vitalité semble partie attendu que leur sang, l'emblème de la foree dans l'éeonomie animale, eomme l'ont dit les anciens, est tellement pauvre qu'il ne peut pas réparer les forees perdues, et ils tombent ainsi dans le marasme qui met fin à leur vie.

Dans eette période la eaehexie est eonfirmée ; on voit une altération profonde dans l'état général qui a rapport au progrès de la pellagre, et la plupart du temps la mort survient, ainsi que nous l'avons dit ; cependant on a vu et l'on eite des eas, fort rares. il est vrai, où quelques uns des malades ont éehappé à eette période ; mais ils eonservaient toujours les traees ineffaçables de eette maladie. Les phénomènes nerveux augmentent d'intensité, le délire mélaneolique se eom-

plique. En résumé, les phénomènes nerveux se transforment en une véritable aliénation mentale ; quelques malades sont atteints de démence et d'une stupidité complète.

Quant à la guérison de cette maladie dans cette période, elle équivaut à la formule de l'x inconnu de l'algèbre.

De l'énumération qui précède, nous pouvons conclure que les désordres physiques et moraux atteignent leur maximum d'intensité, — et, lorsque la maladie est parvenue à ce point, on voit réunis de nombreux symptômes plus graves les uns que les autres. Rien de plus triste que ce tableau qui présente l'image la plus effroyable. A cette époque avancée, l'aspect du pellagreux devient horrible. même pour l'homme le plus apathique ; la maladie augmente sans cesse et une mort souvent tragique ne tarde pas à mettre un terme aux souffances de ces malheureux ; les ressources de l'art sont impuissantes pour obtenir la guérison ; il n'y a qu'un faible espoir d'améliorer leur état. Le rôle du médecin est inactif, il ne peut rien faire pour ces malades et les voit s'éteindre lentement et douloureusement.

§ 2. Symptômes Cutanés

L'érythème, ce fait matériel qui confirme la pellagre, est tellement classique que, dans la plupart des cas, on peut dire que tout le monde le reconnaît ; nous n'en ferons par conséquent qu'une courte description. D'après la manière dont il se manifeste et les régions qu'il occupe, nous pouvons le diviser comme il suit :

I. L'érythème classique. qui a été décrit par tous

les auteurs et qui occupe les parties exposées à l'air, le dos des mains, les pieds, la figure et le cou ; celui-là est le plus fréquent.

II. L'érythème général qui occupe tout l'appareil cutané ou seulement le dos, les cuisses, et quelquefois la peau de la tête.

III. L'érythème qui est localisé à la plante des pieds et à la paume des mains.

IV. L'érythème qui occupe seulement les ongles des mains et des pieds.

Nous devons maintenant nous poser ces questions ; l'érythème pellagreux existe-t-il sans l'intervention des rayons solaires ? son existence est-elle nécessaire, comme symptôme, pour reconnaître et établir la pellagre ? provient-il d'une cause spéciale ou de causes diverses, ou coïncide-t-il avec un état général quelconque de l'économie ? Voilà autant de questions qui doivent nous intéresser.

Dans l'état actuel de la science, nous sommes autorisés à admettre que l'érythème, ce phénomène qui confirme la pellagre, et qui, à tout âge, succède aux autres phénomènes, les accompagne ou les précède, est l'expression de l'économie qui se trouve dans des conditions déterminées sous l'influence d'un agent spécial, sans l'action duquel il serait sans effet. L'érythème est un élément important qui donne du corps à la maladie, s'il nous est permis de parler de la sorte ; il exerce une influence prépondérante sur les manifestations pathologiques, par suite de l'action si puissante de l'intoxication. De ce qui précède, il résulte que c'est un effet qui appartient à un état général où l'économie se trouve dans des conditions spéciales ; il se développe aussi sans l'intervention des rayons solaires ; ces rayons lui donnent un concours plus actif, mais ils ne sont pas indispensables comme nous allons le voir.

Ainsi, pour nous résumer, nous dirons qu'il n'existe pas de circonstances spéciales qui le créent, mais seulement une cause spéciale, car nous le trouvons dans les constitutions les plus énergiques et dans les tempéraments les plus divers. Mais l'expression de ce phénomène s'aggrave quand la maladie attaque successivement les appareils cutanés, digestifs et nerveux, et finit par une véritable cachexie. La faiblesse de la constitution, l'état dans lequel l'économie semble être plus déprimée et incapable de résister aux influences morbides, facilitent d'une manière plus accentuée l'action de tous les agents morbifiques ; telles sont les circonstances propres à modifier l'érythème.

Ces symptômes n'ont pas un ordre dans lequel on trouve quelque régularité ; les troubles qui les caractérisent sont nombreux ; ils se produisent irrégulièrement ; aussi l'érythème solaire a-t-il été confondu avec celui qui dépend d'un régime insuffisant et vicieux, si commun dans les asiles d'aliénés et d'infirmes ; c'est ce qui a fait que quelques auteurs, comme Billod par exemple, considèrent la pellagre comme une affection consécutive à l'aliénation mentale. Cela est très évident pour ceux qui jugent avec des idées préconçues ; mais ce qui caractérise précisément l'état morbide sur lequel nous voulons attirer l'attention, c'est la variété infinie de ces symptômes et le fait que cet élément morbide n'est que l'expression de quelques troubles primitifs survenus postérieurement à l'intoxication (l'altération, générale du sang et du système nerveux dans ses fonctions), qui, dans l'état d'incubation, n'a aucun rapport avec une lésion matérielle appréciable de nos organes.

Nous avons vu jusqu'ici que les symptômes les plus constants qui caractérisent en quelque sorte la

maladie, sont les symptômes cutanés qui, presque toujours, précèdent ou accompagnent la pellagre. Mais, il ne faut pas croire que les lésions cutanées augmentent toujours en même temps que les lésions organiques, internes ou fonctionnelles ; le contraire arrive souvent, en effet ; lorsque les symptômes nerveux gastro-intestinaux progressent, la desquamation de l'épiderme cesse. Elle disparaît complètement en laissant seulement quelques traces sur la région atteinte : l'épiderme brillant, mince et peu pigmenté ; dans d'autres cas les symptômes cutanés n'ont jamais été bien prononcés ; on ne remarquait ni rougeur, ni érythème ; l'organe cutané présentait à peine une légère desquamation de l'épiderme, et cette desquamation n'avait qu'une courte durée ; il semblait que l'érythème eut fait acte de présence uniquement pour répondre aux exigeances de l'étiquette. Mais ce qui est très vrai, c'est que presque toujours cette maladie présente une grande variété de symptômes et qu'elle varie beaucoup dans sa marche et dans son dénouement.

En résumé, si l'on considère les symptômes cutanés pris dans leur totalité, il résulte qu'il n'en existe pas de pathognomonique et qu'il n'y en a pas non plus d'indispensable pour diagnostiquer la pellagre ; nous ne devons pas conclure de là, comme règle générale, à l'admission du type pathologique, parce que les symptômes se combinent entre eux de mille manières en produisant de grandes variétés ; souvent on ne trouve ni identité de lésion, ni identité du nombre des organes atteints, car, comme nous le verrons, la triadre de symptômes existe rarement chez les mêmes individus ; il n'y a d'identité ni dans leur degré de souffrance ni dans leur expression.

Dans plusieurs maladies nous sommes frappés des

nombreux rapports qui existent entre les organes de l'économie et du fait que les souffrances primitives à peine naissantes réveillent des souffrances consécutives. Mais la pellagre, maladie complexe, est caractérisée par trois ordres de symptômes qui tous émanent de la même cause, et qui peuvent se succéder, s'accompagner ou se précéder comme nous l'avons déjà dit. Ces effets constants ont une cause constante : ces symptômes, qui se produisent isolément ou en même temps dans la même expression pathologique, n'appartiennent qu'à une seule et unique maladie, à une seule et unique entité morbide. Quand l'érythème apparaît, quoiqu'il soit la seule modification imprimée à l'extérieur, il est privé de certains phénomènes sans nier complètement la réalité d'une inflammation locale cutanée, nous nous demandons quelle est la raison de cette évolution mystérieuse d'actes organiques qui a lieu en silence ? Devons-nous admettre l'influence de certaines conditions dans lesquelles se trouve l'économie pendant le développement de l'éruption, ou celle d'autres maladies antérieures qui ont épuisé les forces de l'organisme au détriment du principe ou du capital de vitalité ? Ou bien les privations, l'excès de travail et toutes sortes de misères auraient-ils produit un manque de réaction ? Cette particularité ne peut être invoquée même lorsque l'érythème présente plusieurs variétés par différentes modifications de son caractère.

Quelques-uns ont admis que les deux causes principales qui provoquent le développement de l'érythème, ou, pour mieux dire, la naissance de la maladie, sont l'état de misère et l'influence du soleil.

Nous avons placé sur la même ligne ces deux causes imaginaires, parce qu'elles ont, pour un grand nombre, une grande valeur. Si la misère physiolo-

gique prépare l'organisme et dispose le corps, qui se trouve sous l'influence de causes débilitantes, à contracter la pellagre et l'érythème, considéré comme un effet de l'insolation, alors, outre qu'il faudrait la trouver, cette maladie, répandue sur toute la surface du globe, elle aurait dû se produire en même temps que l'apparition de l'homme sur la terre, opinion que nous ne pouvons pas partager. Si la pellagre était produite par les rayons solaires sur un terrain où l'état général est miné par la misère, (nous ne voyons pas ici de diathèse particulière) comment se fait-il que nous la trouvons alors à l'état endémique dans des constitutions robustes qui sont aussi bien à l'abri de la misère que de l'influence de la lumière et de la chaleur du soleil, comme nous le verrons à l'étiologie ?

Nous avons produit, chez des individus bien portants et qui n'étaient nullement affectés de la pellagre, un érythème solaire sur les régions que nous avons exposées aux rayons du soleil, comme Cherardini. Bien plus encore, nous avons observé un nombre assez considérable de pellagreux, toujours exposés au soleil, chez lesquels il occupait les parties protégées par des vêtements, — le corps, les cuisses et les bras tandis qu'il respectait les régions exposées à l'air, qui étaient en contact avec les rayons solaires et ne présentaient pas cependant la moindre trace d'érythème. C'est là un point lumineux que nous rencontrons dans notre voie et dont on peut tirer logiquement la conséquence que, si les rayons du soleil produisent et développent l'érythème, on est en droit de s'étonner que les parties, qui ne sont pas soumises à leur influence, soient frappées d'érythème précisément à l'équinoxe du printemps, et quelquefois en même temps que les régions découvertes. Presque

tous soutiennent sans conviction que l'érythème est un effet des rayons solaires, c'est même l'opinion générale ; mais rien n'est plus faux que cette opinion. Calderini, Billod et plusieurs autres refusent de lui assigner une autre cause que l'influence solaire.

Quelques auteurs cependant, et surtout les plus modernes, professent d'autres sentiments à cet égard ; nous voyons, par exemple, ceux qui représentent les opinions que nous soutenons admettre, comme condition, une altération générale produite par un principe toxique, tandis que, d'après eux, l'influence des rayons du soleil ne jouerait qu'un rôle secondaire. Cette idée est exprimée par l'homme le plus autorisé dans cette matière. M. le professeur A. Bouchardat dit, dans son traité d'hygiène publié cette année :

„Je n'hésite pas à considérer que le développe-„ment de *micédinées* spéciales dans l'aliment usuel, „joint à l'influence de l'insolation chez les sujets pré-„parés par cette alimentation nuisible, n'est pas une „maladie contagieuse ; je ne la considère pas comme „héréditaire.

„La misère est un élément, mais qui ne suffit pas „pour faire des pellagreux."

„Il est certain que le maïs non altéré, même „lorsqu'il est consommé comme aliment exclusif, ne „produit pas la pellagre. L'évolution de la maladie, „au printemps et au commencement de l'été coïncide, „non seulement avec le retour des accidents d'inso-„lation, mais aussi avec la consommation d'une fa-„rine de maïs altérée par le développement des moisis-„sures. La misère prépare les sujets, l'insolation ac-„tive le développement des accidents cutanés."

Mais aujourd'hui nous devons reconnaître que, sans aller à l'encontre des ans, qui semblent former un nouveau courant autour de cette question, rien,

n'est plus erroné que cette croyance. Nous cherchons à prouver la réalité de ce fait pièces en mains.

Le respect qui est dû à la libre pensée nous a habitués à nous tenir sur la réserve ; c'est ce qui nous a fait réfléchir beaucoup sur cette question, soumise à la critique du monde impartial, afin de pouvoir ensuite discerner la vérité.

Comme nous l'avons dit, l'insolation n'est pas nécessaire pour provoquer l'apparition de l'érythème pellagreux ; le rôle actif de ce phénomène, dans la production et le développement des symptômes cutanés, a été successivement affirmé et nié d'une manière exclusive. Ainsi Calderini soutient la négative ; il a constaté que, sur 352 malades, 72, qui n'ont pas été exposés à l'influence solaire, ont éprouvé une sorte de brûlure aux mains et que, chez quelques-uns, cette brûlure a été accompagnée de l'érythème.

Cherardini, au contraire, a fait des expériences sur plusieurs sujets dont il a exposé diverses parties du corps aux ardeurs du soleil, et ces parties ont été frappées d'érythème.

L'influence de l'insolation est très évidente, nous ne le nions pas ; mais, par elle-même, elle ne peut jamais faire de pellagreux ; et, réciproquement, nous voyons, quoique en nombre restreint, des pellagreux exposés au soleil et qui n'ont pas d'érythème sur les parties découvertes.

Contrairement à l'opinion de Tapoli, Strambio prétend que l'on peut éviter les effets cutanés en restant à l'ombre, sans éviter cependant la pellagre.

Nous avons fait une longue série d'expériences sur un grand nombre de malades en suivant l'exemple de Calderini, et nous avons obtenu les mêmes résultats. Nous avons constaté que ceux qui étaient soumis à l'insolation comme ceux qui étaient soustraits

à l'influence des rayons solaires éprouvaient au printemps, les uns et les autres, les mêmes sensations de démangeaisons aux mains et à la figure, démangeaisons accompagnées d'érythème avec cette différence que celui-ci s'est produit plus vite chez les premiers; les tâches en étaient d'une plus grande étendue, elles étaient d'un rouge sombre et avaient un aspect érysipélateux, tandis que, chez les seconds, on remarquait à peine quelques plaques.

Il résulte de là que la sensation de brûlure que les malades éprouvent à l'ombre s'exaspère si on les expose à l'insolation; les plaques rouges se couvrent alors de vésicules contenant une sérosité jaunâtre; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les parties attaquées, qui ont à l'ombre une couleur rougeâtre, commencent à prendre au soleil une couleur plus foncée et à se sécher. À notre avis, le soleil peut jouer deux rôles bien différents selon que son influence est antérieure à l'éruption ou postérieure à la production des phénomènes cutanés.

Voilà à quoi se borne le rôle de cet astre qu'on a accusé d'être le facteur qui donne naissance à l'érythème; il contribue à imprimer à l'éruption une marche plus aigüe, il bronze les téguments exposés à l'air les dessèche plus vite et fait que l'épiderme tombe même sans apparence de phénomènes phlegmasiques. L'intervention du soleil peut donc provoquer le développement rapide des lésions cutanées qui augmentent notablement et parcourent une période plus rapide ou plus irrégulière. Ce mouvement imprimé par le soleil peut être modéré si l'on soustrait les malades à l'action de sa chaleur et de sa lumière. Alors les symptômes prennent une marche lente, graduée, où l'impulsion imprimée persiste et devient souvent un excitant pour l'économie.

Personne ne pense à contester l'influence du soleil qui contribue au développement de l'érythème pellagreux, mais on ne doit pas le considérer comme le facteur unique et absolu du développement des symptômes cutanés. Nous soutenons, en le prouvant par des faits incontestables, que ce phénomène se produit aussi sans l'intervention des rayons solaires.

D'après les détails qui précèdent, il est évident que, quoique le début de cette affection se produise ordinairement à l'équinoxe du printemps, il ne peut être fixé avec précision à cette seule époque, car on voit qu'il varie non seulement dans diverses parties territoriales mais encore dans la même localité. Ainsi. dans les régions montagneuses, où le printemps ne se fait pas sentir aussitôt que dans les autres, cette maladie arrive aussi en retard ; au contraire, dans les localités ouvertes, plus éloignées du nord du pays et dans lesquelles l'invasion de la chaleur est plus brusque et plus précoce, elle apparaît plus tôt ; ces conditions météorologiques retardent ou hâtent l'apparition de la maladie. Lorsque le temps devient pluvieux et froid après de fortes chaleurs, on observe que l'érythème subit un arrêt après avoir fait son appartion et il apparait de nouveau lorsque les chaleurs recommencent. Chez quelques sujets, au commencement de l'équinoxe de printemps, sans tenir compte des vicissitudes atmosphériques qui sont si fréquentes en cette saison, lorsque les chaleurs apparaissent, l'érythème, qui avait avorté, pour ainsi dire, disparaît. Malgré les variétés accidentelles on observe que, dans la même localité, l'érythème se produit chez quelques-uns sans distinction de sexe, d'âge ou de constitution, vers la fin du mois de mars ou d'avril, et, chez quelques autres, en mai et en juin. Mais bien plus encore : en certains cas l'éruption

survient aussi à d'autres époques de l'année sans que les modifications atmosphériques exercent aucune influence.

Nous avons observé plusieurs cas où il débutait en août, septembre, octobre, novembre, décembre et même en janvier ; mais ces cas isolés qu'on observe au milieu de l'hiver sont très rares, car on sait qu'en règle générale, tous les symptômes pellagreux qui ont apparu au printemps disparaissent presque entièrement quand on entre dans le solstice d'hiver.

Il n'est pas rare que l'érythème et les dérangements gastro-intestinaux apparaissent simultanément ; sur 106 cas, nous en avons observé 72 qui ont débuté par l'érythème, 13 par le tube digestif, 20 par ces deux appareils en même temps et un par l'appareil nerveux. De ce résultat statistique peut-on déduire une régle générale de subordination de symptômes ? Nous le croyons.

Pour constater la pellagre, un seul phénomène est absolument nécessaire ; le plus essentiel est l'érythème, malgré l'absence de certains phénomènes, et quoique les phénomènes cutanés soient plus ou moins modifiés. Cela ne peut rien enlever à la valeur du diagnostic ou de la séméiotique.

Les caractères qui peuvent être pris comme des types bien distincts et qui ne peuvent laisser aucun doute sur la pellagre, sont les suivants :

1° La disposition particulière que l'érythème occupe.

2° Sa présence à l'équinoxe de printemps.

3° Son existence éphémère, intermittente ou continue que le printemps fait naître, que fait disparaître l'automne, et qui apparaît de nouveau ou qui prend un congé illimité !

4° Enfin, après sa disparition, l'aspect du tégument dont la structure laisse des traces caractéristiques.

La peau se dessèche, s'étend, devient plus fine, elle prend un aspect luisant, cicatriciel et pigmenté.

Avant son apparition, l'érythème est précédé d'un état préparatoire ou avant-coureur, consistant en des modifications presque insensibles, de faible apparence, sans signes réels et trop peu caractérisés pour que nous puissions en faire la description. On ne remarque qu'une couleur plus vive qu'à l'état normal et qui ne provoque nullement l'attention ; mais si l'observateur a fait une étude spéciale de cette maladie, ces apparences insignifiantes piquent sa curiosité, éveillent son attention et jamais il ne peut s'y tromper.

Les caractères que l'érythème présente à sa première apparition sont les suivants ; la première manifestation se produit à l'équinoxe de printemps avec une rougeur superficielle érythémateuse qui disparaît sous la pression du doigt, elle est variable quant à l'étendue et à la couleur, elle est souvent accompagnée de l'enflure de la peau qui ne tarde pas à devenir d'un rouge sombre ; la chaleur prend les caractères d'une inflammation des téguments ; les malades sentent alors une espèce de démangeaison et de tension qui les incommodent, qui durent quelques jours et qui disparaissent avec l'inflammation érythémateuse immédiatement après desquamation.

Souvent la disparition brusque de l'érythème n'est suivie d'aucun phénomène morbide, d'autres fois, cependant, il en survient dans les autres régions du corps sans qu'il y ait une continuité érythémateuse.

On nous objectera peut-être que nous avons confondu des faits différents ; mais nous tenons compte de toutes les circonstances individuelles et de quelques symptômes fonctionnels qui suivent de près le développement de ces symptômes dits locaux.

La récidive de l'érythème s'est produite souvent en pleine vacance, en causant de désagréables surprises. Mais dans le cas où l'inflammation est d'un aspect érysipélateux, la rougeur est alors si étendue et d'une couleur si vive qu'on peut la comparer à celle de la scarlatine. Alors il se produit de véritables phlyctènes qui, en se desséchant, laissent après eux des croûtes noirâtres, de grandes et larges écailles ; la peau reste rougeâtre et plus grosse qu'à l'état normal ; mais, en se développant, quelquefois les phlyctènes se percent et laissent couler d'une surface rouge et irritée une matière liquide purulente, ils ont tous les caractères d'une brûlure du deuxième degré sans la douleur et le mouvement fébrile. D'autres fois, comme nous l'avons dit, l'érythème apparaît vers le commencement du printemps et se termine pendant l'été par une ou plusieurs desquamations en laissant après lui des traces très superficielles. Nous n'avons pas ici de complications d'une autre affection cutanée, mais les caractères fondamentaux de la pellagre, quoiqu'ils se soient souvent produits dans la même saison.

Souvent une nouvelle éruption peut venir s'ajouter à la première avant que celle-ci ait terminé son évolution, mais alors l'intensité en est plus faible. Ce n'est pas la seule phase dans l'histoire des lésions cutanées où l'érythème exerce son influence. Les mouvements pathologiques qui le constituent ont encore sur les désordres une action plus considérable.

Les symptômes que nous avons passés en revue se remarquent dans les deux premières périodes de la pellagre ; ils augmentent ou persistent pendant un temps plus ou moins long, nous les voyons ensuite diminuer progressivement aux approches du solstice d'hiver, tendis que l'état général et local continue à s'aggraver.

Il résulte de ce qui précède que la pellagre a ordinairement une marche lente, mais toujours progressive, cependant elle peut offrir des oscillations en certaines saisons ; rien de plus fréquent, par exemple, que de voir les symptômes cutanés disparaître dans l'espace de quelques semaines ; cette circonstance est très importante et peut nous conduire à un diagnostic assez sérieux.

L'érythème est très variable dans ses formes, toutes les lésions qu'il produit ne restent pas, comme nous l'avons dit, stationnaires. A une époque plus avancée, l'éruption cutanée n'a plus l'apparence érythémoïde ; elle est remplacée quelquefois par des pustules, et, le plus souvent, par des protubérances et des vésicules qui forment des écailles ou des croûtes après l'écoulement du liquide ; la peau est rugueuse de sèche. Dans les parties altérées, l'épiderme, après sa chute en forme d'écailles, laisse voir une peau luisante, d'un rouge livide, sur laquelle, après guérison, restent des traces ineffaçables comme des cicatrices de brûlure. Souvent l'altération cutanée est telle que la sécrétion du pigment s'accumule et que la grosseur de l'épiderme forme une couche comme celle qu'on remarque chez nos briquetiers et nos potiers qui se servent de leurs mains pour leur fabrication. Elle a les caractères de l'ichtyose ou de l'éléphantiasis. L'épiderme est très gros, brun, sec, crevassé et ulcéré et porte de grosses croûtes qui ressemblent, chez quelques sujets, à une véritable lèpre (Billod). Ces fissures profondes intéressent aussi le derme ; le liquide qui s'en échappe répand une odeur repoussante ; dans cet état, les malades présentent un aspect qui ferait pitié aux plus insensibles ; ils inspirent la compassion et le dégoût. En certains cas, la peau sèche et rugueuse perd son élasticité de sorte

que, lorsqu'on la pince, le pli persiste quelque temps. A ce degré avancé de cachexie, où l'état général est si profondément altéré, quelques malades présentent sur la figure de petits tubercules d'un aspect terreux qui ressemblent aux végétations cornées.

Au commencement, ces affections, sans être accompagnées d'aucune complication, lorsque la période inflammatoire est aiguë, présentent rarement des phyctènes avec une exagération de secrétion de l'épiderme, suivie, après deux mois au plus, d'une desquamation par des écailles pourprées, grises ou brunes constituées dans l'épiderme, après quoi la peau reprend peu à peu sa couleur naturelle. A un degré plus avancé, on observe l'hypersecrétion de l'épiderme avec une plus grande secrétion du pigment: c'est là l'érythème malin ; la desquamation en ce cas s'opère par l'exfoliation, même en grattant on peut produire une exfoliation et l'épiderme se détache comme une poudre noire.

La forme érythémoïde est accompagnée de boules, de pustules et de papules ; la desquamation présente des croûtes noires et hideuses ; voilà ce qui la rapproche de l'éléphantiasis. Ces croûtes ne tombent que lorsqu'elles sont remplacées ou régénérées, elles tombent aussi souvent par le frottement. Ici, la couche des nouvelles formations a l'aspect décrit par tous les auteurs, celui d'une pelure d'oignon, mince, luisante, rougeâtre, qui, lorsqu'elle durcit, devient hypertrophiée et ne tarde pas, surtout pendant les sécheresses, à prendre l'aspect de celle qui l'a précédée, et, selon que le temps est humide ou sec, l'exfoliation se répète 2, 3 et même 4 fois. La peau conserve une couleur rouge, luisante, qui devient plus foncée sur les bords. C'est ainsi que, même au milieu de l'hiver, nous voyons souvent sur le dos des mains de quelques sujets

des cicatriees qui semblent provenir d'une brûlure superficielle.

Dans eette période, les ongles de eertains malades ne sont pas exempts de l'érythème, ainsi que nous le verrons. Les régions eouvertes de l'épiderme de nouvelle formation ont un aspeet earaetéristique ; malgré cette profonde altération, quoique la perspiration n'ait pas lieu comme à l'état normal, la peau eonserve généralement la sensibilité et la température normales, elle prend une eouleur plus prononeée, le pigment est plus abondant ; la grosseur, légèrement augmentée oeeupe les parties d'une manière plus inégale, la marehe est essentiellement ehronique.

L'érythème, une fois déelaré, peut fort bien rester un eertain nombre d'années stationnaire dans les régions qu'il oeeupe ; il peut également ne faire des progrès que d'une manière très lente ; quelquefois, après avoir suivi une marche rétrograde, il peut disparaître pour toujours ou apparaître après un espaee de temps indéterminé. Quant aux parties attaquées, elles perdent leur eouleur, leur grosseur, leur souplesse et leur élastieité normales. Souvent l'érythème se reproduit pendant tout l'été ehez quelques individus, mais, dans la majorité des eas, il n'a pas un earactére érythémateux, la desquamation qui le suit est irrégulière ; même à l'état aigu, il dure deux, trois, et jusqu'à quatre semaines. L'épiderme des parties altérées se détaehe en lames pourprées. Quelquefois, sans apparenee des phénomènes inflammatoires, de rouge qu'elle était, la eouleur devient rouge foneé, la peau se ride, elle eommenee à se erevasser et l'exfoliation se termine surtout quand l'altération n'a été qu'une rougeur ; alors e'est une légère exfoliation de l'épiderme et les traees des parties atteintes s'effaeent ; mais 'érythème peut se terminer aussi par des résolutions.

Lorsque la desquamation se fait par des écailles, l'épiderme se détache successivement du tégument affecté mais il y adhère par un bord ou par le centre avant de tomber, et il est d'une couleur grise blanchâtre. Si l'on observe l'érythème phlycténoïde en desquamation, il laisse, comme nous l'avons dit, des croûtes noires qui y adhèrent longtemps et qui, lorsqu'elles se détachent, laissent des érosions qui saignent; ces ulcérations répandent une odeur *sui generis*.

§ 3. Régions occupées de préférence par l'érythème

Les parties atteintes de préférence par cet exemptème sont les suivantes : la face dorsale des doigts, des mains et de l'avant-bras ainsi que celle des pieds jusqu'à l'articulation inférieure de la jambe, la partie supérieure du corps comme le cou, la région du sternum, la figure, c'est-à-dire le front, les pommettes, le nez et les bords du pavillon auriculaire ; c'est là le type classique. Nous avons cependant observé plusieurs exemples d'érythèmes qui occupaient, chez quelques sujets, toute la région dorsale, la peau de la tête et la poitrine et, chez d'autres, le tronc, les bras, les cuisses, la plante des pieds et les paumes des mains, tandis que les parties exposées aux rayons du soleil n'en étaient pas atteintes.

Nous avons reproduit, à l'aide de la photographie, plusieurs types principaux avec des caractères non encore décrits et nous avons placé ces types sous les yeux de plusieurs de nos collègues. Sur la demande qu'il nous en a faite, nous avons envoyé un grand nombre de ces photographies, accompagnées d'un mémoire, à l'éminent professeur Mr. le Dr. Felix, qui a été chargé par le comité organisé au con-

grès international d'hygiène de Genève de recueiller tous les travaux sur la pellagre en Roumanie et de rédiger un rapport qu'il a soumis au quatrième congrès international d'hygiène au mois de Septembre 1882.

L'érythème, comme nous le voyons, n'a pas de limite, il est très variable, quelquefois il occupe certaines des parties que nous avons décrites, les deux mains seulement, ou il se borne même à occuper les doigts d'une main, et, chez d'autres, la figure les mains et le dos.

Nous avons observé plusieurs cas dont nous citerons quelques-uns que nous avons insérés aux observations de cet ouvrage: Une rougeur vive, avec une enflure analogue à celle de l'érysipèle, qui occupait la face dorsale des mains, la figure, le tour du cou; tout le côté droit était couvert de petites papules d'où coulait une sérosité inodore; plus tard sont venues des écailles de différentes dimensions. Sur la face dorsale des mains, la couleur d'un rouge vif disparaissait peu à peu, la peau restait lisse et luisante comme la cicatrice d'une brûlure. Le début des symptômes s'est produit au commencement du mois d'avril; ils ont été croissant jusqu'au mois de mai, ils sont restés stationnaires jusqu'en juin et ils ont commencé à décliner sensiblement jusqu'au mois de septembre pour disparaître en octobre. Mais, au printemps de l'année suivante, ils ont réapparu avec les mêmes symptômes en occupant seulement la figure et les mains; cette fois, cependant, les parties protégées par le vêtement n'ont pas été atteintes comme l'année précédente.

Chez d'autres, l'érythème occupe les cuisses, l'abdomen et les bras. Ces parties, qui sont à l'abri de la lumière et de la chaleur du soleil, sont attaquées, tandis que les parties découvertes sont préservées;

mais, le printemps prochain, l'érythème atteint les parties exposées à l'air, telles que la figure, les mains, les pieds, et dure jusqu'au commencement de juin ; alors la desquamation commence, et l'érythème occupe les autres régions décrites et dure jusqu'au mois de septembre. ces régions sont : la plante des pieds ou les ongles seulement. Dans la plupart des cas, cependant, les régions du corps qui constituent le siège principal de l'érythème pellagreux sont le dos des mains sur lesquelles il forme comme un gant ; mais il peut être limité aux doigts seulement et, ce qui est plus commun, au poing et à la partie inférieure de l'avant-bras ; d'autres fois, il se borne seulement aux régions palmaires et se renouvelle à chaque équinoxe sous la forme squameuse ; la peau alors est bronzée. En certains cas on voit l'érythème se borner aux ongles des mains, et disparaître aux approches de l'hiver. Les ongles, qui avaient une couleur nacrée, deviennent d'un gris terre et plus gros ; les bords en sont fragiles et cassants, dentelés, toute leur surface est couverte jusqu'à la racine par l'érythème. Souvent l'érythème occupe, tantôt les deux jambes, tantôt une seule : d'autres fois il se borne au cou-de-pied, et, en quelques cas, à la région plantaire seulement.

J'ai donné plusieurs photographies de l'érythème occupant les paumes des mains et les plantes des pieds à mes amis et collègues MM. les Drs Choenzal et Petrasco ainsi qu'à M. le directeur général du service sanitaire. J'en ai également envoyé un grand nombre à M. le Dr Félix pour les présenter aux membres du congrès international d'hygiène de Genève de 1882.

Ces formes de l'érythème occupant les régions palmaires et plantaires ne peuvent laisser aucun

doute. Ces faits connus se passent sous nos yeux ; ils sont démontrés par le plus simple examen. D'un autre côté, comme nous l'avons vu, une foule de raisons tendent à faire admettre ces formes qui sont devenues aujourd'hui des faits parfaitement démontrés.

En ce qui concerne les régions qu'atteint le plus fréquemment l'érythème, sur 426 cas de pellagre, nous l'avons trouvé : chez 230 sujets, à la figure, aux mains et aux pieds ; chez 76, aux mains et à la figure ; chez 20, à la figure seulement ; chez 19, aux paumes et au dos des mains seulement; chez 18, au tronc, aux bras et aux cuisses ; chez 13, aux paumes des mains et aux plantes des pieds ; chez 12, aux doigts seulement jusqu'à la racine des mains ; chez 11, à une seule main ; chez 8, à la figure, au tronc, aux bras, aux cuisses et à la peau de la tête ; chez 7, aux cuisses et au tronc ; chez 6, aux ongles des mains seulement ; chez 4, aux mains et aux pieds, et chez 2 aux parties génitales.

Ainsi donc, comme on le voit, en certains cas l'érythème dévie, se cache ou prend une nouvelle route ; mais, dès qu'il se manifeste, il ne reste pas inactif, même lorsqu'il apparaît à l'improviste. Quant à sa forme, il est inutile d'affirmer qu'elle est invariable. Les lésions de l'érythème, sur les parties qui ne sont pas exposées à l'air, représentent la même action morbide que celles qu'on observe sur les parties qui y sont exposées ; et cela est naturel car il est, comme nous l'avons dit, de la race de la pellagre, et il a la même origine et la même cause pathogénique. Cette localisation morbide dans la succession des symptômes est si rapide et si complète qu'elle ne peut laisser aucun doute sur leur connexité pathogénique ni sur l'identité de la cause qui les a déterminés.

Il est incontestable que, dans la grande majorité

des cas, l'érythème, qui est un des phénomènes des plus constants de la pellagre, occupe de préférence, comme nous le savons, les régions découvertes ; mais rien n'empêche que toutes les parties de la peau soient atteintes ; il se présente des cas où, pendant une saison, il se fixe sur les parties découvertes ; ou bien il attaque une région une fois seulement, et le printemps suivant il en occupe spécialement le trône. Enfin, dans les différents âges de la vie, on voit, quoique plus rarement, plusieurs régions tégumentaires du corps atteintes ; ou, ni la constitution, ni le tempérament ne servent activement à fixer l'érythème dans telle ou telle région, on le renconte sans distinctions sous la même forme et dans le même siège, aussi bien chez les lymphatiques que chez les débiles, à peu d'exceptions près. Mais, comme nous l'avons dit, ni le climat ni la saison n'ont d'influence sur l'érythème, car il est assez commun pendant l'automne et se montre exceptionnellement pendant l'hiver. Il arrive cependant qu'il représente seul la maladie pendant une série de plusieurs années sans que la santé soit atteinte chez quelques sujets, tandis que d'autres ont une apparence cachexique, quoique les organes digestifs conservent leur activité normale.

En définitif, nous nous croyons autorisés à poser ces questions : Quel est le motif qui retarde l'action de la propriété toxique que le verdet possède manifestement sur les autres systèmes, s'il agit d'une manière continue ? Les anneaux qui attachent ces trois ordres de phénomènes sont-ils brisés après avoir rempli chacun leur rôle indépendant ? L'érythème exclut-il l'expression tragique des phénomènes nerveux ? Mais qui n'a pas constaté que l'histoire de ces signes est étroitement liée aux signes cutanés ? Alors pourquoi ne se produit-il pas d'une façon identi-

que chez tous les individus, et pourquoi chacun d'eux présente-t-il des particularités différentes ?

Voilà les premières questions qui nous viennent au sujet de ces cas; mais il en est d'autres où les symptômes nerveux nous épouvantent et deviennent des plus inquiétants; on peut les reconnaître d'une manière certaine et indubitable. L'état du malade devient critique et prend un caractère aigu qui justifie la crainte d'un dénouement fatal, car cette agitation intérieure devient une véritable manie du suicide sans que l'érythème soit bien prononcé.

Sur ce terrain si riche de faits, qu'il est inutile de souligner en raison de leurs circonstances variées, quelque désir que nous ayons de nous en tenir à un caractère d'ordre exclusif, la clinique ne nous permet pas de l'entrevoir. Elle nous démontre en effet que ces divers états pathologiques se succèdent souvent irrégulièrement; mais, après l'état d'incubation, les lésions érythémateuses, qui constituent d'ordinaire les premières manifestations matérielles de la pellagre, restent, dans cette période, stationnaires pendant longtemps. C'est ainsi qu'on voit un certain nombre de cas où il paraît que l'intoxication n'est pas assez avancée pour produire une altération si profonde. Mais, en réalité, cette idée, loin d'être absolue, n'est qu'un fait qui comporte beaucoup d'exceptions. Les lecteurs jugeront si nos appréciations sont fondées lorsque nous en viendrons à ces faits.

§ 4. Symptômes Digestifs

La série des phénomènes gastro-intestinaux est également multiple et se manifeste d'abord par de légers troubles dans les fonctions digestives; ainsi l'on voit

que chez quelques-uns l'appétit diminue et même disparait complètement. D'autres, quoique rarement, éprouvent une fausse boulémie plus rarement encore accompagnée d'anorexie. L'eructation, les nausées et quelquefois les vomissements prennent, chez les pellagreux alcooliques, une gravité particulière qui détermine un véritable état cachexique et qui présente tous les signes d'une gastrite chronique. Plusieurs malades sont atteints d'une diarhée, qui, chez quelques uns, est remplacée par la constipation; le ventre est quelquefois ballonné mais plus ordinairement rétracté ; à la pression, quelques sujets ressentent des douleurs. les femmes avortent souvent et deviennent anémiques, elles ont les menstrues perverties et remplacées par des leucorrhées, leur faiblesse devient plus grande et se traduit par une altération appréciable dans la nutrition et le manque d'appétit ; le sentiment de cette sensation physiologique est nul, ce qui prouve que l'organisme souffre, et le privilège d'exprimer est donné à l'estomac. Ce centre est aux fonctions vitales ce que le cerveau est aux fonctions de relation, suivant la belle pensée de Grimaud ; en lui se résument et par lui s'expriment la faiblesse et la souffrance des autres appareils, et l'économie souffre du manque de matières réparatrices et de la privation ou de l'insuffisance du stimulant physiologique ou naturel. Chez les enfants, l'altération est plus accentuée selon le degré de résistance, comme nous le verrons plus loin.

Nous allons entrer ici dans quelques détails sur les différents phénomènes digestifs qui accompagnent ou qui constituent la pellagre, mais qui peuvent cependant se manifester isolément; commençons par l'examen de la bouche. La muqueuse prend un aspect gris-rougeâtre ; sur la langue les papilles sont com-

plètement effacées ; elle devient rouge lisse, humide ; quelquefois elle est sillonnée d'aphtes, de gerçures irrégulières à la surface, enflée, tuméfiée et douloureuse, le goût est amer. Chez quelques sujets, lorsque la maladie est plus avancée, la langue se couvre même d'aphtes et de vésicules qui s'excorient et laissent des ulcères superficiels sanguinolents qu'on voit former sur des croûtes noires jusqu'à la commissure des lèvres et presque toujours sur la lèvre inférieure.

Le sillon transversal, qui s'étend d'une commissure à l'autre, a été décrit par M. M. Bouchard et Billod, et nous l'avons souvent observé en forme de bandelette sur l'épiderme noirci qui s'écaille et se renouvelle plusieurs fois ; après la chute de l'épiderme, la muqueuse présente une dépression linéaire cicatricielle qui persiste longtemps. Le malade alors éprouve une sorte de brûlure qui s'étend de la bouche au pharynx et à l'œsophage; il éprouve de même une soif que rien ne peut éteindre ; il se produit également une éructation acide, des cardialgies et des vomissements. Les évacuations sont formées de mucosités aqueuses, quelquefois elles sont dyssenteriques, ce qui augmente la débilité.

Le ptyalisme, cette sécrétion d'une exagération anormale, est tellement abondant que, chez certains malades, outre des crachements continuels, la salive sort encore par la bouche. Cette surabondance de sécrétion peut provenir quelquefois de l'irritation directe de la muqueuse de la bouche et peut être considérée comme un phénomène reflèxe; nous l'avons observé cependant chez un grand nombre de malades qui ne présentaient sur la muqueuse de la bouche et de la langue, ni dans le palais, ni rougeurs ni vésicules, ni ulcérations même superficielles, et chez lesquels le ptyalisme existait. D'autres au

contraire avaient des ulcérations mais sans ptyalisme.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce phénomène trouve son explication dans les lois physiologiques, (1) bien que cette explication ne soit pas suffisante dans quelques maladies de la bouche. Des belles expériences des physiologistes modernes sur l'irritation des nerfs lingaux, brancho-trigémènes, faciaux et grosso-pharyngiens, il résulte que la sécrétion salivaire est augmentée alors même que l'irritation est produite par un ulcère dans la bouche ; il nous est donc permis de la considérer comme une action reflèxe du nerf lingual et gastro-pharyngien. Mais, d'après les expériences de Frerichs, l'irritation de la muqueuse stomacale augmente la sécrétion des glandes salivaires, quoique nous rencontrions souvent cette sécrétion quand nous nous trouvons en présence de phénomènes nerveux, sans qu'il y ait aucune manifestation des phénomènes gastro-intestinaux; car il est certain qu'une irritation du trigémène ou du facial, produite sur le ganglion où ces nerfs n'ont reçu aucune fibre du grand sympathique, peut déterminer une hypersécrétion salivaire.

Passons à un autre ordre de faits qui, jusqu'à ce jour, ont été mal appréciés. Nous avons à approfondir ici une question ; sinon, nous laisserions sans y toucher une partie de l'histoire des symptômes digestifs, c'est-à-dire la question de savoir d'où provient cette brûlure qu'éprouvent les malades. Est-elle un effet d'ulcérations analogues à celles qu'on observe à la bouche et qui s'étend au pharynx et à l'œsophage ? Nous ne le croyons pas ; car cette brûlure existe sans qu'il y ait à la bouche la moindre éruption et même quand les altérations anatomo-pathologiques se réduisent à zéro.

Certains symptômes, avec un caractère de gravité

(1) Niemeyer.

et de persistance, ont peu ou point de rapport avec les lésions qui peuvent justifier les phénomènes morbides observés pendant la vie. Comme nous le voyons, il est souvent impossible d'arriver à une solution à cet égard si l'on veut comparer l'état d'aggravation qu'on voit pendant la vie aux lésions qu'on trouve après la mort. Mais pour expliquer cette différence, nous n'avons pas besoin d'une nouvelle théorie. La contraction au cou, la sensation brûlante à l'œsophage, le sentiment de chaleur et de brûlure à l'estomac, que l'on considère comme un feu intérieur, sont nerveux. Parmi ces symptômes, la diarrhée peut complètement manquer en certains cas ; mais, lorsqu'ils persistent plus ou moins longtemps, et même pendant le cours de la maladie, ils peuvent prendre le caractère dyssenterique, comme nous l'avons déjà dit ; les symptômes cutanés les accompagnent souvent de telle sorte que l'érythème se produit en même temps que les symptômes digestifs. Cette circonstance prouve la communauté d'origine de ces affections ; elle prouve de même que l'invasion des phénomènes digestifs n'est pas la conséquence de la disparition des autres phénomènes, quand l'érythème leur succède ; c'est ce qu'on voit, sans distinction de sexe ni d'âge, chez les adultes, les vieillards et les enfants. Plus ces symptômes se répètent et se prolongent, plus ils prennent une intensité croissante avec tendance à s'aggraver. Mais, en règle générale, après plusieurs semaines ils restent stationnaires, battent en retraite, décroissent peu à peu et disparaissent presque complètement aux approches du solstice d'hiver. Toutefois, on voit souvent des sujets chez lesquels la maladie se déclare au printemps, accompagnant les symptômes cutanés ou leur succédant ; elle disparaît l'été pour revenir avec une nouvelle

recrudescence en automne, quand l'érythème est parti ; en certains cas, elle se produit pendant l'été et cesse en automne ; puis quand les froids commencent au mois d'Octobre, elle apparaît de nouveau, mais cette fois elle a une durée plus courte. Nous avons observé quelquefois que l'érythème revient avec une nouvelle recrudescence du mois de Juin au mois de Décembre pendant que les symptômes gastro-intestinaux continuent ; mais le printemps ramène les symptômes cutanés et digestifs qui s'étaient déclarés le printemps précédent, ce qui peut se renouveler trois ou quatre fois. Telles sont les variétés que la pellagre présente, chez certains malades, dans les symptômes digestifs.

Comme on le voit, le champ de cette maladie est des plus étendus. Indépendamment de ces symptômes, que ce soit l'embarras gastrique ou la gastro-entérite, il en survient d'autres qui impriment à la maladie une forme qui pardonne très rarement : c'est la forme typhoïde qui se développe avant ou pendant la maladie, même accidentellement, et qui n'a par suite aucune relation avec la pellagre.

L'eructation, les nausées et quelquefois les vomissements biliaires, quoique peu communs chez les adultes, sont plus fréquents chez les enfants. Ils proviennent d'aliments plus ou moins altérés ; mais, quand les petits malades se bornent à une nouritture légère et peu abondante, ces vomissements n'ont pas ordinairement lieu ; cet état peut durer quelque temps sans que les fonctions digestives en soient notablement troublées.

Mais, à côté de ces malades, on en trouve d'autres, en nombre restreint il est vrai, qui, pendant le cours de leur maladie, n'éprouvent ni nausées ni vomissements, qui conservent même leur appétit, qui trou-

vent bons les aliments qu'on leur offre et qui se nourrissent facilement sans souffrir d'autres inconvénients qu'une diarrhée aqueuse. Chez les enfants, comme chez les adultes, ces phénomènes se manifestent à toutes les époques de l'année ; on les observe spécialement au printemps, quoiqu'ils soient moins soumis à l'influence de cette saison que les phénomènes cutanés. On les voit, en effet, se produire à des époques indéterminées ; ordinairement ils succèdent à l'érythème, souvent ils apparaissent en même temps, mais, dans la majorité des cas, ils lui succèdent chez les enfants. La diarrhée est le phénomène le plus constant qui se complique souvent de stomatite, les gencives présentent quelquefois un aspect scorbutique, il existe un grand rapport entre ces phénomènes et la faiblesse de la constitution, sans parler de l'influence des conditions hygiéniques ; mais l'état lymphatique scrofuleux ou rachitique sert surtout à établir le pronostic.

Il est facile de comprendre que, sous l'influence de ces impressions morbides, les symptômes gastro-intestinaux, qui semblent être chroniques même dès l'origine, conduisent en peu de temps les malades au marasme. Avant que les troubles intestinaux se déclarent, quelques-uns de ces malades deviennent d'une irritabilité exceptionnelle, mais lorsque ces troubles digestifs apparaissent, la diarrhée est abondante et, lorsqu'elle persiste, leur humeur est sensiblement modifiée ; ils ne conservent pas leur expression naturelle ; quelques-uns perdent l'appétit, mais quand cet état se prolonge il diminue et finit par disparaître ; plusieurs d'entre eux meurent en peu de temps avec ces symptômes avant que ceux qui les suivent se soient déclarés avec tous leurs caractères. Le pouls devient moins fréquent qu'à l'état normal et présente

une légère accélération aux approches de la nuit, les aphtes, quoique peu communs, sort caractéristiques, l'intelligence est intacte. Nous avons observé des enfants de deux et trois ans qui, pendant les derniers jours de leur vie, n'avaient pas perdu connaissance. Tous les enfants qui sont en état d'exprimer leurs souffrances accusent des douleurs gastriques, une sorte de gastralgie ; mais quand la maladie se manifeste au même moment et dans la même localité chez un grand nombre d'enfants, c'est-à-dire lorsqu'elle prend un caractère endémique, l'influence qu'elle exerce alors est générale et profonde. A l'époque de leur dentition surtout, les petits enfants meurent au milieu des symptômes gastro-intestinaux, la diarrhée prend un caractère dyssenterique et devient une véritable phlegmasie des intestins.

Nous avons observé des cas, même chez des enfants qui n'étaient pas encore sevrés et qui étaient nourris avec de la bouillie de farine de maïs altéré, où l'économie était rapidement altérée par ce poison, et, presque toujours, nous les voyions mourir lorsque la pellagre les atteignait à cet âge.

Les symptômes digestifs s'aggravent bien plus chez les enfants pauvres mal logés, mal nourris, et dont la constitution est ruinée dès leur naissance même, ou qui sont affaiblis ensuite par des maladies sérieuses. Au contraire, lorsque ceux qui se trouvent dans de bonnes conditions deviennent malades parce qu'il entre du maïs altéré dans leur nourriture ordinaire, l'altération générale de l'économie est beaucoup moins sensible et quelques-uns même guérissent lorsqu'on les soustrait à l'influence de ce régime funeste.

§. 5. Les symptômes nerveux

Il est très difficile d'exposer d'une manière générale l'histoire des symptômes nerveux, peut-être en raison des causes spéciales qui les produisent. Sous le rapport purement médical ils sont si nombreux et si variés qu'on rencontre divers troubles dans l'intelligence, la sensibilité et le mouvement. Cet acte mécanique surtout nous présente un tableau des plus lamentables qui. de la faiblesse musculaire, arrive à la paralysie générale. On remarque également plusieurs degrés d'altération dans l'intelligence, depuis le simple vertige jusqu'à la démence complète et le suicide ; il y a cependant des cas où les symptômes nerveux ne présentent pas des désordres musculaires bien marqués ni même la paralysie.

Ces phénomènes sont les suivants : Les malades ont un type particulier, leur figure est sans expression, ils sont pâles et d'une couleur terreuse ; les uns sont poudrés de dartres farineuses et le système nerveux présente chez eux des troubles divers. L'aptitude au travail se perd de jour en jour, il se produit une inquiétude mal définie que rien ne peut justifier. Dans cet état, le sentiment moral s'affaiblit, sans altérer l'état de la conscience ; la mémoire devient infidèle ; il se manifeste divers troubles affectifs, une débilité physiologique qui est accompagnée de vertiges, de céphalalgie, de douleurs dorsales, de contractions épigastriques, d'oppressions qui ont une durée indéterminée et qui varient pendant deux ou trois ans ,souvent avec rémission, suivant les prédispositions de l'individu. On remarque de même la dyspepsie qui consiste dans la difficulté et le retard de la digestion, la cardialgie, la pyrosis, une sensation de brûlure dans les viscères, chez quelques uns une sorte

de dysphalgie, de difficultés dans la digestion et des contractions spasmodiques du canal pharyngo-œsophagien. On observe aussi, quoique rarement, les phénomènes moteurs qui consistent dans l'absence de coordination du mouvement avec la conservation de la force musculaire. Chez quelques malades cependant, cette force est diminuée, ils n'ont plus la même énergie, ils éprouvent une faiblesse dans les extrémités, une paresse qui, plus tard, est suivie d'une paralysie complète. A l'autopsie on peut découvrir des lésions dans le territoire correspondant. En mesurant au dynamomètre la force respective des membres supérieurs et inférieurs, on trouve une diminution dans la force contractile de ces derniers. Cette diminution de force existe souvent; l'excitabilité électrique est conservée, mais, plus souvent encore, on observe dans la partie de la sensibilité une espèce d'hyperestésie de la peau, qui ne se manifeste pas également dans les différentes régions; on observe aussi diverses sensations dans les organes, surtout à la paume des mains et la plante des pieds. Les troubles des organes des sens sont communs, l'ouïe est fatiguée à cause des bruits qu'entendent les malades ; il en est de même de la vision où l'on remarque l'héméralopie, la dyplopie, l'amblyopie qui conduisent à des illusions et à des hallucinations sensoriales. La marche des malades est difficile et incertaine, ils vont tantôt à droite, tantôt à gauche, ils tombent et se relèvent, ils ressemblent à des hommes ivres ou qui sortent d'un long sommeil. Chez quelques-uns, ces troubles durent longtemps et deviennent chroniques et incurables; d'autres, dont l'intelligence est atteinte, arrivent graduellement à la démence.

Lorsque la maladie marche progressivement, les facultés intellectuelles déclinent, on observe une plus

grande dépression de toutes les fonctions en général. Comme nous l'avons vu, des idées s'emparent de la plupart des sujets et absorbent toute leur activité ; ils sont silencieux et apathiques ; les traits de leur figure expriment une mélancolie profonde, ils ne s'occupent plus de leur travail, ils tombent dans le découragement et deviennent indifférents à tout ; les sentiments sociaux et domestiques disparaissent presque entièrement ; ils ne s'occupent plus ni de leur famille ni de leur ménage, ils recherchent la solitude. On observe ici cette variété de délire mélancolique que Strambio et Casal ont nommée une mélancolie vagabonde. Les malades, n'ayant d'affection pour personne, maltraitent les enfants. Les uns accusent diverses souffrances et se rapprochent des hypocondriaques et des nosomanes, ils se plaignent qu'un grillon leur est entré dans la tête par les oreilles, qu'il y a fait des petits et qu'ils l'entendent chanter; d'autres affirment qu'ils ont dans le ventre des serpents qui y sont entrés par la bouche pendant leur sommeil et qui se meuvent dans leur estomac.

Dans un grand nombre de cas, le délire ne va pas plus loin ; chez d'autres, au contraire, les phénomènes nerveux ne tardent pas à se transformer en une véritable aliénation mentale où les désordres se manifestent par les troubles des fonctions sensoriales comme les hallucinations, les fausses sensations qui se traduisent par des sentiments douloureux dans plusieurs organes ; par leur persistance, ils arrivent à un délire de sentiments qui constitue la manie pellagreuse. Si cet état morbide du système nerveux atteint un plus haut degré de dépression, on voit alors se déclarer la vraie mélancolie de la manie.



CHAPITRE IV

LA MANIE PELLAGREUSE

§ 1. La manie pellagreuse.

Dans cette forme de manie, nous ne pouvons pas faire une classification symptômathologique comme dans les manies d'une autre nature, parce qu'il existe presque toujours une grande variation dans l'intensité des symptômes, et que, chez quelques sujets, cette variation se produit subitement. Observée pendant tout son cours, la maladie ne présente pas dans sa marche la manie-type. Aussi ne pouvons-nous pas établir une échelle exactement graduée qui parte du simple délire mélancolique qui se manifeste par des troubles intellectuels peu accusés pour arriver à la manie ultrà qui finit par le suicide ou le meurtre.

Pour mettre en relief les phases importantes des dérangements intellectuels, nous ajouterons que, dans la pellagre, il y a, comme allons le voir, plusieurs catégories de dérangement mental, plusieurs variétés d'aliénation intellectuelle ; mais la plus fréquente celle qui est au premier plan, est celle qui représente le délire mélancolique, ou lypémanie. C'est, dans la pel-

lagre, la forme la plus commune d'aliénation, elle attaque le tiers des malades.

Un des symptômes principaux, qui précèdent la mélancolie ou excitation, est la dépression mentale qui, chez quelques-uns, produit, lorsqu'elle se complique de délire, un changement remarquable dans les sentiments et les idées. C'est la mélancolie simple. D'autres malades présentent un état douloureux qui se manifeste par une tristesse et une mélancolie profondes. Dans quelques cas, cette souffrance mentale est accompagnée d'une extrême paresse dans la pensée. Les malades paraissent comprendre difficilement les questions qu'on leur pose. On observe en eux ce qu'on remarque chez ceux qui ont été atteints de l'apoplexie, il leur faut un temps considérable pour répondre aux demandes qui leur sont adressées. Il semble qu'ils éprouvent une espèce de surdité de l'esprit; ils sont pensifs et paraissent n'avoir plus de suite dans les idées, leur perception est obtuse et imparfaite. Leur cerveau est affaibli, ils n'ont plus la force de comparer et d'associer les sensations pour les transformer en idées; ils sont tristes et sombres, ils sont minés par un délire interne qui se manifeste subitement par des actes de violence. D'autres, au contraire, ont une attitude si mélancolique qu'ils semblent donner audience à leurs pensées.

Dans la manie pellagreuse peu avancée et accompagnée d'une mélancolie ordinaire, les esprits semblent plutôt suspendus que détruits. Chez quelques malades, à l'approche du solstice, on voit disparaître tous les symptômes intellectuels alarmants qui inspiraient de graves inquiétudes; la puissance mentale se rétablit chez eux; ils reviennent à leurs sentiments naturels; ils rentrent en possession d'eux-mêmes. Mais on doit se demander combien de temps cette

mélancolie et cette tristesse exerceront leur influence sur l'économie. Il nous est impossible de nous prononcer là-dessus avec certitude, quoique nous ne voyions pas ici une anomalie dans la nature de la maladie ; il est cependant indispensable de nous rendre compte de la suppression des symptômes nerveux ; nous aurons recours par conséquent à une nouvelle théorie d'explication ; l'esprit phisolophique réclame ici un examen de la réalité. Est-ce l'expression de la stabilité de la santé ? Ou bien les malades nourrissent-ils encore comme germe le principe de la manie reculant pour mieux sauter ? Ou bien encore le retour rapide à l'état normal est-il une preuve que les combinaisons qui ont lieu entre le poison et l'élément nerveux de l'organe central supérieur ont été temporaires ?

Pour en finir, faisons le portrait de ces symptômes et une analyse des sentiments exagérés de toute sorte. Il est connu que, dans la pellagre, les phénomènes nerveux procèdent d'une manière lente et progressive sous différentes formes, d'après le tempérament de l'individu, l'état de la constitution et d'autres circonstances souvent difficiles à apprécier. Chez quelques sujets, on ne voit dans la vie mentale qu'incohérence dans les pensées et le langage. Cette faiblesse mentale précède souvent l'attaque de fort peu de temps. Dans cette période, l'esprit n'est pas complètement ébranlé ; mais vient ensuite la période de dépression et de mélancolie qui se complique du délire, lequel passe à l'exaltation et qu'on observe dans plusieurs variétés de manie ; mais il n'y a rien de régulier dans l'intensité de ces phénomènes, dans leur retour ni dans leur durée. Quoique nous ayons, comme l'avons vu, un assez grand nombre de symptômes intelleetuls, on voit cependant des cas où tous ces phénomènes disparaissent.

La conclusion à laquelle nous arrivons, c'est que les cellules nerveuses ne sont pas assez altérées pour être incapables de restauration et qu'elles peuvent rentrer en action, surtout quand elles sont ranimées par un sang pur qui se débarrasse des principes toxiques par un régime non altéré et nutritif, lequel favorise le progrès intellectuel parce que ces désordres sont l'effet d'une intoxication chronique. Le verdet est l'agent primitif et producteur des troubles nerveux ; si l'individu continue à être toxicophage, les désordres intellectuels permanents peuvent se renouveler au printemps prochain, et la mort ne tardera pas à arriver, car le sujet ne pourra pas soutenir sa lutte contre la maladie ; la paralysie succède souvent à la phase précédente qui marche progressivement jusqu'au dénouement qui est la démence ; toute l'énergie vitale est absorbée, et la vie finit par s'éteindre après que l'esprit a disparu.

Dans cette période, la marche de la maladie est fatale et aucune puissance humaine ne pourrait arrêter les phénomènes qui ont déjà détruit l'intelligence. Chez plusieurs malades, on peut observer que la folie disparaît; mais leur convalescence est imparfaite, ils n'ont pas conscience de ce qu'ils font ; cependant, après qu'ils sont restés huit semaines dans un état de raison apparente, l'excitation revient de nouveau, en suivant le même cours qu'auparavant ; c'est le prélude d'un malheur imminent, mais jamais on ne voit une manie chronique et durable où la prostration mentale et l'imbécillité durent plusieurs années, quoique la dégénérescence intellectuelle mette longtemps à se produire. Nous nous demandons si, dans la plupart des cas de dérangement mental, la pellagre peut être provoquée par la manie.

En sa qualité d'homme d'esprit, M. Billod soutient

cette théorie; nous avons ici aussi le malheur de nous trouver en contradiction avec un penseur si profond et si consciencieux dans l'étude de la psychologie d'observations internes.

Mais, pour entrer graduellement dans la réalité, nous sommes conduits à noter que, en certains cas, chez des individus qui ont été déjà atteints de maladies mentales ou qui ont des prédispositions héréditaires à la folie, on peut observer un accès de manie aiguë qui précède de peu de temps l'éruption de l'érythème pellagreux. Mais, dans ce cas, la manie n'a rien de spécial dans ses symptômes, quoique aussi dans la pellagre les troubles de l'esprit n'impriment sur les malades rien de marquant; car, en observant les variétés des désordres intellectuels au point de vue symptômatologique, la pellagre ne produit aucun symptôme nerveux spécifique, elle est seulement dans la marche de la manie pellagreuse une petite particularité que nous avons décrite plus haut.

Nous citerons ici un cas qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous avons eu un pellagreux, nommé Platon, de nationalité grecque, administrateur de la terre de Puesci, homme instruit et de bonne condition, et dans une position matérielle excellente. Ce malade, âgé de 65 ans, d'une constitution favorable pour son âge, était peu anémique; la couleur et l'éruption des téguments sur le dos des mains et sur la figure excluaient toute autre affection. L'érythème s'est manifesté pendant trois ans; dans cet intervalle se sont manifestés aussi les symptômes nerveux qui variaient d'un moment à l'autre, en sorte que le malade avait tantôt une expression sévère et que tantôt il était enfoncé dans une profonde rêverie; il pleurait sans motif et prétendait qu'il faisait le travail d'une femme; d'autrefois il commençait une

conversation insignifiante après laquelle il se tenait à l'écart, triste et abattu, ne pouvant prononcer un seul mot. D'autres fois il entreprenait une espèce de dissertation moitée littéraire, moitié historique; et exprimait à ce sujet des opinions peu vulgaires, ensuite il redevenait calme, mais sa figure me faisait mal à voir, j'éprouvais en sa présence une douloureuse impression, car je le connaissais, je savais qu'autrefois il s'occupait de sciences mécaniques, de calculs et d'inventions.

L'éminent pathologiste Billod passe d'abord en revue les différentes théories qui ont été émises, mais nous pouvons signaler une lacune dans ces appréciations. S'il admet que la manie donne naissance à la pellagre, pourquoi passe-t-il sous silence qu'un état constitutionnel spécial peut, comme nous l'avons dit, jeter des troubles dans un cerveau fort prédisposé comme le ferait un autre état morbide? Il en est de même dans le cas où la manie suit l'épilepsie syphilitique, comme cela arrive quelquefois (Maudsley). Voilà les raisons pour lesquelles nous ne devons pas supposer que la manie donne naissance à la pellagre, parce que ce développement morbide n'est pas dû à une disposition morbide; si on l'admettait, alors la pellagre serait un terme vague qui impliquerait une grande quantité de troubles nerveux de toute espèce.

L'érythème n'appartient pas à la maladie qu'il semble provoquer, car il n'est pas l'expression d'un véritable trouble du système nerveux. Comme maladie spéciale, avec une collectivité de symptômes, la pellagre a aussi une pathogénie spéciale et, de même que de la maladie nous pouvons déduire les symptômes, de même de l'état des symptômes on déduit la nature et la cause de la maladie.

Il est hors de doute que la manie pellagreuse a une cause spécifique. Chaque degré d'altération mentale, depuis la mélancolie la plus simple, qui précéde la formation des idées morbides et des conceptions douloureures, jusqu'à la furie du délire le plus grand où tous les organes de la vie de relation n'ont plus de rapports avec le monde extérieur, où aucune impression n'excite la pensée, où le registre organique est désorganisé jusqu'à la dégénération active des fonctions que nous désignons sous le nom de manie, où le système qui joue dans l'économie le rôle de civilisateur est entièrement compromis, tout cela n'est que l'effet d'une intoxication chronique. Le poison retenu dans le sang devient pernicieux à la nutrition et aux divers tissus. Quoique la théorie fasse de graves objections à cette doctrine d'étiologie, elle est cependant bien connue aujourd'hui, elle est également la plus citée par les savants qui ont pu, sans hésitation, donner à cet égard des preuves réelles pleines d'intérêt.

Les investigations et les travaux de l'éminent docteur Lombroso jettent sur ce sujet une lumière particulière, car le but pratique de la science consiste à connaître les influences qui produisent cette maladie. Les expériences faites sur les animaux supérieurs sont assez nombreuses pour qu'on puisse affirmer quelle est l'énergie des toxiques sur l'homme; cette conquête expérimentale est le patrimoine exclusif du professeur Lombroso, et sera éternellement la gloire de la science italienne. La valeur de cette théorie est aujourd'hui vérifiée par des faits. Nous avons des documents qui s'appuient sur l'expérience et la pratique et qui confirment suffisamment la théorie. Mais ce n'est pas seulement ce qui nous surprend, nos observations ne se bornent pas là. Il

y a une autre raison indispensable à citer et qui prouve l'heureux effet d'une simple modification du régime alimentaire lorsque la maladie est peu avancée.

Quoique la pellagre soit féconde en conséquences funestes à la santé, on peut au début l'arrêter dans sa marche. Nous nous bornerons à citer ici quelques cas où les malades se trouvaient dans un état de faiblesse telle qu'ils ne pouvaient exprimer leurs sensations douloureuses que par des gémissements. Dès qu'on les soumettait à un régime tonique, les forces leur revenaient et les signes physiques de la maladie disparaissaient.

Un pellagreux, nommé Georges Dascalu, de la commune de Goroesci, district de Tutova, âgé de 28 ans, se trouvait dans les conditions hygiéniques que comportait sa position moins que médiocre ; il présentait les désordres suivants : Sur le dos des mains, l'érythème se reproduisit pour la seconde fois au printemps de l'année 1882 ; il était d'une faiblesse générale considérable, sa figure avait un aspect vert jaunâtre, l'appétit s'était affaibli, il éprouvait une soif peu ardente et ressentait depuis quelque temps des douleurs à l'estomac ainsi qu'une sensation de lourdeur à la région épigastrique, avec de la constipation et des maux de tête ; le plus petit exercice lui produisait des palpitations assez violentes ; le pouls était faible et accéléré; il ne pouvait se livrer à aucune occupation sérieuse. Nous le soumîmes à une nourriture légère et substantielle que nous lui donnâmes plus tard en abondance, et, sous l'influence de ce régime, il se produisit en 20 jours une amélioration assez sensible ; peu à peu les fonctions se rétablirent et les forces revinrent, car, trois mois après, il quitta l'hôpital, se sentant tout-à-fait bien, il était même

légèrement engraissé et complètement guéri de l'érythème, qui, depuis lors, n'est plus revenu.

Comme on le voit, ce résultat prouve quel avantage peut résulter d'une nourriture substantielle et non altérée. Nous avons eu, en outre, d'autres malades chez lesquels la pellagre était représentée seulement par des signes physiques, c'est-à-dire que l'érythème qui apparaissait, chaque printemps, pendant une série d'années, disparaissait aux approches de l'automne ; mais la faiblesse faisait chaque année des progrès. Nous avons eu quelques malades parvenus au dernier degré du marasme et dont les forces n'ont pas tardé à revenir ; il nous est arrivé de constater un cas où la diarrhée avait réduit une malade à l'état d'un véritable squelette ; après le traitement par l'opium, le vin, les toniques et les amers, l'appétit qui était nul s'est réveillé et l'alimentation est devenue possible ; l'état de la malade s'est amélioré d'une façon surprenante, elle jouit aujourd'hui d'une excellente santé et aucun symptôme de pellagre n'a plus reparu.

Nous pouvons hautement proclamer aujourd'hui — ce que d'autres soutiennent timidement — que la pellagre est l'effet du maïs altéré par divers parasites, comme nous le verrons à l'étiologie. Il est donc d'une importance capitale d'écarter la cause morbifique et de soumettre le malade à un régime nutritif non altéré qui contienne de l'albumine, de la fibrine, de la graisse et différents sels. Outre que ce régime peut modifier une constitution vicieuse, il peut exercer aussi une influence favorable sur la pellagre. Nous avons vu des cas où, par ce moyen, la guérison a été rapidement obtenue ; les symptômes mélancoliques ont disparu subitement sans que le plus petit signe fît présager un événement si heureux. Il est

connu que l'alimentation joue un rôle important dans notre développement physique et intellectuel. On sait aussi que l'érythème, cette expression matérielle de la pellagre, se manifeste généralement dans les basses classes de la société où la misère est profonde. En tenant compte de cette considération et en partant de cette idée, il résulterait que la manie qui attaque les pauvres a le triste privilège de les disposer à la pellagre.

D'où vient cette exception? Nous ne chercherons pas à réfuter plusieurs erreurs qui ne sont qu'une série d'hypothèses, Nous ne croyons pas, en ce qui nous concerne, à des théories plus ou moins imaginaires; si le fait paraît simple, la cause est unique et non complexe; aussi est-il imposible de l'expliquer par une théorie absolue. Mais il y a encore une autre partie de la question que l'observateur ne peut pas laisser dans l'ombre parce qu'alors nous entrerions dans l'inconnu et que tout resterait en suspens. Nous voulons parler de l'érythème pellagreux et de ses caprices dans ses démonstrations. Quoique l'érythème soit le symptôme le plus ordinaire de la pellagre, il y a des cas cependant où la maladie ne suit pas l'ordre alphabétique, s'il nous est permis de parler de la sorte, et ce phénomène ne nous permet pas alors de diagnostiquer sûrement la pellagre. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois que la santé intellectuelle est compromise d'une manière très accentuée et où les malades se trouvent dans un état de dépression complète. Quelques-uns sont inertes, sans initiative ni spontanéité, ils ont perdu leurs facultés de contrôle; leur équilibre mental est complétement ébranlé, la coordination des fonctions est remplacée par des actes irréguliers et sans but, d'après lesquels on peut facilement apprécier de degré du désordre

cérébral ; la santé des autres est à moitié détruite par l'invasion intérieure d'autres symptômes, mais l'érythème ne se manifeste pas ; quand les phénomènes nerveux atteignent à une dégénérescence intellectuelle complète il apparaît quelquefois, après plusieurs années, d'une manière manifeste et en même temps à l'état chronique, et finit par s'éterniser.

Quoique la présence de ce symptôme, même considéré comme subalterne, soit d'une valeur sérieuse et nous fasse reconnaître, sans aucun doute, l'existence de la maladie à son origine, l'érythème se rencontre souvent en dehors de la marche réglée de la pellagre, bien qu'il semble, en quelque sorte, obligatoire pour annoncer l'existence de cette maladie. C'est là l'opinion générale quoique, comme nous l'avons déjà dit, l'érythème ne participe à la maladie qu'irrégulièrement sans observer aucun ordre de succession, les phénomènes nerveux semblent abortifs et larvés ; la maladie se porte à l'esprit au lieu de se porter d'abord sur le corps. Mais cela ne signifie rien, elle mérite toujours la même qualification malgré la collectivité des symptômes qui se succèdent quelquefois d'une manière irrégulière et parmi lesquels l'érythème, ce *credo* de la pellagre, n'a pas une valeur absolue au point de vue de la santé et du diagnostic. Nous ne voyons pas ici le manque d'harmonie, car quelques symptômes se développent rapidement, tandis que le développement de quelques autres est paralysé ou retardé ou ne se produit que d'une manière très incomplète.

En tout cas, ce n'est ici qu'une question de forme car le fonds ne change en rien. La maladie conserve le même caractère, avec la différence qu'elle se trouve en dehors de la règle générale parce qu'elle n'est pas représentée au début par des signes physiques,

c'est-à-dire qu'elle ne se manifeste pas en même temps que l'érythème. L'érythème, il est vrai, permet d'affirmer avec assurance l'existence de la pellagre, il est souvent un thermomètre d'une haute gravité, mais il n'est pas absolument indispensable pour le compléter le diagnostic.

Baillarger prétend que la mélancolie pellagreuse ne cause pas la mort plus souvent que la mélancolie d'une autre nature. Il faut cependant établir une distinction, et nous croyons que la tendance au suicide caractérise la manie dite pellagreuse. Cette circonstance nous semble particulière dans cette maladie et on ne lui a pas donné, croyons-nous, l'attention qu'elle mérite, attendu que plusieurs malades terminent leur vie par le suicide. De pareilles catastrophes sont à craindre ; ces variétés de tempéraments morbides qui, dans la pellagre, ont la monomanie du suicide pour dénouement pathologique, les impulsions dont les tendances s'expriment bien plus par des actes que par des pensées, tous ces troubles se produisent communément. Cette forme de maladie mentale se présente souvent d'une manière très prononcée ; ici, les hallucinations, là, le délire contribuent à pousser les malades au suicide et même à l'homicide qui terminent le drame pathologique.

Strambio et Antonio Durand ont remarqué chez les pellagreux des Asturies une disposition particulière à se jeter à l'eau. Léon Marchand soutient que les pellagreux des Landes semblent chercher leur genre de mort, et M. Calé fait la même remarque dans le Lauraguais où les malades cherchent la mort au fond des puits ou dans le canal du midi. Strambio a vu dans ce fait une forme spéciale de délire sous le nom d'hydromanie, et a cherché à expliquer cette impulsion par la sensation douloureuse de brû-

lure que les malades éprouvent intérieurement et surtout par la pensée que leur maladie est incurable.

Nous voilà donc en présence de deux arguments. Les uns soutiennent que les malades choisissent leur mort, les autres n'établissent aucune distinction dans les diverses formes de mélancolie. Ces opinions ne sont justifiées en rien. Les malades ne choisissent pas leur genre de mort, seulement, en se jetant à l'eau, ils peuvent exécuter leur plan avec plus de facilité. En outre, nous ne devons pas confondre ces cas avec le délire mélancolique ordinaire, où l'idée et les tentatives de suicide, comme symptômes de dérangement de l'esprit, ont des motifs tels que le désespoir et le prétexte que la vie est devenue insupportable, où l'intelligence est gouvernée par ces impulsions et ne laisse aucun repos aux malades et les conduit au suicide. Quelques-uns cependant ont la conscience que leur état physiologique est anormal, mais rien ne peut les éloigner de leurs idées funestes. Le raisonnement le plus logique est inutile, il est impossible de diriger leur esprit vers d'autres pensées, de substituer une énergie saine à une énergie morbide qui est devenue irrémédiable.

Dans les diverses formes de mélancolie de suicide, quelques sujets savent si bien cacher cette passion que, même dans la conversation, on ne remarque pas que leur esprit est malade ; dans la pellagre, au contraire, quoique l'impulsion au suicide domine les phénomènes nerveux, on n'observe aucun motif à ce dérangement de l'esprit, on voit la démence dans la pensée, dans l'action et dans la raison.

Sous le coup de cette dépression morbide, ils en viennent au suicide, ils n'ont plus l'instinct de la conservation et ne manifestent pas ce désespoir qui pourrait faire soupçonner que l'idée du suicide est

dans leur esprit; ici le manque de forces ou d'énergie organique fondamentales est couvert par la mélancolie de la tristesse, les malades n'ont pas conscience de la nature horrible de cette idée; ce n'est plus, comme nous l'avons vu plus haut, cette agonie mentale qui lutte et ne peut résister à l'impulsion morbide; les pellagreux se donnent la mort sans motifs apparents, quelques-uns commettent même des tentatives criminelles sans la moindre prudence. Ces cas se présentent toujours accompagnés de troubles intellectuels.

Nous avons vu, quoique rarement, des malades commettre des homicides sous l'influence du délire ou de quelque hallucination; d'autres se figuraient qu'ils étaient persécutés et cette idée produisait sur leur esprit une impression terrible; d'autres enfin commettaient des actes de violence dont ils étaient irresponsables, car leurs actes n'étaient pas soumis au contrôle de la volonté, ils commettaient ces crimes sans préméditation, sans réflexion et sans motifs.

Nous pourrions donner de nombreux exemples de suicide. Nous citerons un cas où l'esprit est arrivé progressivement à une véritable démence. Le sujet de notre observation est un paysan nommé Dumitrache Sterea, de la commune de Cărapsescĭ, district de Tutova qui gagnait sa vie à la sueur de son front. Il était âgé de 45 ans, bien conformé, d'une intelligence peu commune et d'un caractère énergique. Au printemps de l'année 1883, il fut atteint de la mélancolie ordinaire; il devint silencieux et pensif mais rien ne faisait supposer qu'il souffrît, qu'il fût miné par un délire interne où qu'il pût un jour devenir dangereux. C'est pourtant ce qui arriva au mois de Mai; il devint alors menaçant, ses enfants s'enfuirent de la maison et donnèrent l'alarme dans

le village ; quant à lui, il s'en alla dans les champs, armé d'une hache, et s'en appliqua deux coups sur les parties charnues du corps ; puis, avec cette même hache, il se trancha la main gauche, à l'articulation radio-carpienne, prît de la main droite la main amputée et rentra chez lui. La maire de la commune l'envoya à l'hôpital où il fut soigné, mais rien n'indiquait qu'il souffrît de ses blessures qu'il semblait ignorer.

Nous pouvons citer un autre exemple de cette variété de maladie. C'est un malade qui commit un infanticide par suite de l'hallucination de la vue et de l'ouïe. Il s'arma, lui aussi, d'une hache et en frappa à la tête son enfant, âgé de deux ans, qui dormait dans son berceau. Il affirmait qu'une grenouille monstrueuse était entrée dans sa maison et qu'une voix amie lui criait à l'oreille de la tuer. Ce malheureux était affecté d'une manière générale profonde, il présentait la forme de lypémanie qui, comme nous le savons, précède l'aliénation pellagreuse et alimente le délire.

En établissant un parallèle entre le sexe, l'âge et le tempérament, nous voyons que les femmes sont moins dangereuses que les hommes ; les vieillards le sont moins que les adultes; quant aux personnes d'un tempérament énergique, orgueilleux et autoritaire, elles le sont beaucoup plus. En général, les enfants sont dans un véritable état d'idiotisme ; ici nous ne pouvons pas croire à la démence, parce que la privation de l'esprit est déterminée par des causes qui ont produit leurs effets, avant ou après la naissance, c'est-à-dire avant que l'esprit ait pu se développer (Mandsley). Chez eux, cela semble un effet congénital, en d'autres termes c'est l'imbécillité. Un examen plus froid et plus approfondi pourrait, comme nous

le verrons, découvrir d'autres signes chez les enfants.

J'ai vu 62 suicidés, dont 9 se sont jetés dans des puits, 21 se sont pendus, 5 se sont tués avec des armes à feu, 2 se sont précipités dans des trous de mines abandonnées, 1 s'est asphyxié en versant sur lui un sac de farine, 2 se sont placés sur des rails et se sont laissé écraser par des trains ; les 22 derniers se sont jetés dans des mares où ils se sont noyés ; mais quoique le nombre des noyés soit plus grand, cela ne veut pas dire que les pellagreux choisissent ce genre de mort.

Si, en Roumanie, ce pays agricole, où la population rurale presque tout entière se nourrit de maïs, on faisait une statistique des pellagreux, le chiffre le plus élevé serait formé par des paysans atteints de la pellagre. Nous croyons qu'il formerait par an 1, 4 par mille habitants, le reste du chiffre serait formé par les autres variétés de folie.

Strambio a prétendu, de même que Brière de Boismont, avoir souvent observé la monomanie religieuse chez les pellagreux. Il n'y a aucune raison de croire que la religion exerce une influence spéciale sur cette forme d'aliénation mentale ; le délire religieux est très rare, nous n'en avons observé que deux cas, l'un chez un moine, l'autre chez un instituteur ; celui-ci faisait toute le journée des signes de croix et chantait des chants d'église ; celui-là se signait également, faisait des mouvements de lèvres sans articuler aucun mot, et semblait réciter des prières ; on pouvait le comparer à une véritable machine organique automatique mise en mouvement par les désordres des centres nerveux.

Comme nous le voyons, ces phénomènes semblent provenir bien plus de la culture de l'individu et des

habitudes intellectuelles là où prédominent les opinions religieuses, et il n'est pas étonnant qu'un pellagreux qui n'est pas serviteur de l'autel ait une dévotion et un caractère religieux et qu'il soit en proie au délire religieux.



CHAPITRE V

LA PARALYSIE PELLAGREUSE

§ 1. **La paralysie pellagreuse**

La paralysie qui accompagne la manie pellagreuse commence par l'affaiblissement des extrémités inférieures, par une invasion lente, souvent sans caractère bien défini, et conduit graduellement et constamment à l'affaiblissement général et complet des forces physiques.

Les individus deviennent comme des machines sans moteurs ; les fonctions locomotrices et intellectuelles présentent des troubles assez graves comme dans la paralysie générale idiopathique ; le caractère de l'altération mentale est plus égal, car la démence pellagreuse accompagnée de paralysie ne diffère pas entièrement, ainsi que nous le verrons, de la démence d'une autre nature. On voit une difficulté de prononciation qui précède la paralysie. L'intelligence est abolie, les facultés intellectuelles et morales sont obtuses, les idées ne peuvent être ni acquises ni conservées à cause du manque du mémoire, de ju-

gement et d'appréciation; enfin l'esprit se trouve dans un véritable état d'indifférence, dans un manque complet de conscience et de raisonnement; aucune émotion n'existe plus, la pensée, toutes les affections sont détruites ; d'autres fois, vient le délire qui interrompt cette prostration des forces et de la pensée ; souvent il se produit divers phénomènes d'excitations motrices, différents accès d'agitation qui, chez les uns, sont accompagnés de convulsions épileptiformes auxquelles s'ajoutent souvent la diarrhée.

Dans cette forme, qui est la plus fréquente, les désordres intellectuels marchent de pair avec les désordres corporels ; la vie de l'esprit, comme celle du corps, est profondément ébranlée. M. Baillarger trouve qu'il y a une grande analogie entre la paralysie pellagreuse et la paralysie générale ; il a observé, en effet, des cas de paralysie générale chez les pellagreux et des cas de pellagre chez les personnes atteintes de paralysie générale.

La première objection nous semble n'avoir aucune importance, car on ne peut pas admettre un effet de tendance naturelle. Quant à la seconde, elle semble avoir plus de valeur, mais, si nous l'admettons, la pellagre alors ne peut être considérée que comme une complication des diverses formes d'aliénation mentale. M. Baillarger, dont les travaux sont très appréciés dans la science, — il suffit de citer pour s'en convaincre, la *Paralysie générale* que tout le monde connaît, — a cependant commis une erreur, en croyant qu'il n'existe pas de différence dans ces paralysies, parce que, dans la pellagre, nous ne trouvons pas les lésions qui revêtent la forme idiopathique ; si nous considérons les lésions anatomiques, nous trouvons une différence assez évidente, ainsi que nous le verrons.

Malgré ses reeherches cliniques, ee savant se trouve, d'après nous, dans l'erreur.

En présenee de ces objeetions sérieuses, et vu l'importanee seientifique du sujet, nous répondrons en passant suecessivement en revue les divers symptômes à l'aide desquels on constate que la paralysie pellagreuse qui aceompagne la démence ne peut être la même que la manie paralytique. Voyons en quoi la maladie qui nous préoeeupe se distingue de la paralysie idiopathique : nous observons deux ehoses qui se rattaehent aux symptômes moteurs : La première, e'est que le tremblement des extrémités ne se produit que plus tard et a son siège dans la moelle épinière, tandis que, dans la paralysie générale, il a son origine dans le cerveau ; la seeonde, e'est que, dans la pellagre, la démarche titubante est caraetéristique tandis qu'on ne l'observe pas dans l'autre maladie. Dans la paralysie pellagreuse, on ne trouve pas la spéeialité du délire propre à l'ambition que l'on reneontre si souvent dans les autres genres de folies. Ce délire joue un grand rôle dans la paralysie générale où les troubles intelleetuels sont très prolongés ; dans la pellagre, au eontraire, il peut prendre toutes les formes exeepté eelle-là. Nous n'avons, en effet, observé qu'un cas de eette espèee de délire dans lequel prédominaient les idées ambitieuses.

Nous eiterons ici d'autres earaetères spéeiaux de la paralysie générale qui, au point de vue de la durée, présentent la plus grande diversité. Quelques véritables eas de paralysie générale aiguë ont une marehe rapide, tandis que les autres sont ehroniques et se prolongent 4, 5 et même 20 ans ; enfin leur durée est indéterminée ; la paralysie eesse quelquefois spontanément ; il est cependant à observer qu'elle se produit le plus souvent pendant l'âge mûr et qu'elle a

une marche chronique ; elle apparaît vers l'âge de 30 ans, plus rarement après 50, elle est une exception chez les vieillards de 60 ans et au-dessus.

La paralysie pellagreuse se développe d'une manière continue, à des âges indéterminés elle a une durée plus courte ; on ne la trouve pas à l'état chronique avec une durée de plusieurs années. M. Luys cite le cas d'un malade qu'il a observé à l'asile d'aliénés de Blois et chez lequel l'affection paralytique durait depuis plus de 20 ans. En un mot, il n'y a pas ici de formes si variées avec des nuances, des distinctions et des diversités de causes.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir à ce sujet une échelle exacte, parce que la maladie se manifeste, et, lorsqu'elle est avancée, on ne peut l'arrêter que difficilement et faire rentrer le malade dans son état normal ; elle ne présente pas des intermittences considérables qui ne sont, comme nous le savons tous, que l'effet des congestions du système nerveux, congestions qui, en se répétant, amènent après elles le stase sanguin avec tendance à former une névrologie excessive provoquée par des causes extérieures. La paralysie générale des aliénés est précédée de divers accidents de congestions cérébrales, tandis que, dans la pellagre, quand on observe quelque altération vasculaire, cette altération est consécutive, parce qu'elle commence par une modification des tissus directs de l'élément nerveux et qu'elle a pour siège anatomique la moelle épinière qui se trouve plus ou moins lésée ; la lésion prédominante est un ramollissement de la région dorsale des cordons intérieurs principalement. Dans la manie paralytique, le siège anatomique est le cerveau où le tissu conjonctival étouffe insensiblement l'élément nerveux ; dès qu'elle se produit, la

maladie se développe et augmente au détriment de la substanee nerveuse qui est soumise à diverses modifications.

En résumé, ees lésions, communes dans la paralysie générale, sont inconnues dans la paralysie pellagreuse ; quoique l'on trouve dans ees deux formes de grands rapports de symptômathologie, nous ne pouvons pas eonstater, dans ces paralysies, que les désordres psyehiques présentent dans les deux formes les mêmes eonditions physiques.

Il existe eneore d'autres earaetères différeneiels sur lesquels nous n'insistons pas. En ee qui regarde l'ataxie locomotriee, nous nous bornons à la mentionner, ear elle ne peut pas avoir lieu dans ee cas. Nous ajouterons que la paralysie pellagreuse se produit prineipalement au printemps, et que les ehaleurs l'aggravent beaueoup. En ee qui eoneerne la thérapie étiologique, elle ne peut avoir un effet durable dans les deux eas ; on pourrait diffieilement exeiter la nutrition de la moelle épinière paree que la nature même du mal empêehe le traitement de réussir, car e'est une perversion qui provoque dans les tissus des altérations spéeiales de nutrition ainsi que l'existenee de modifieations moléeulaires.

M. Luys soutient qu'on ne peut jamais eonstater une guérison définitive, ear, dès que le proeessus seléreux est installé dans le eerveau, la guérison devient impossible. Ce qui est vrai, e'est que nous ne pouvons observer que quelques rémissions qui sont quelquefois si longues qu'elles ont pu être eonsidérées eomme des guérisons.

M. Baillarger affirme que, s'il y a une marehe progressive de lésions dans la paralysie générale, on ne peut alors se rendre eompte que très diffieilement des rémissions et des intermittenees ; il a expliqué ee

fait comme il suit. Nous laissons parler l'auteur: „Les cas de paralysie générale peuvent se diviser en deux classes; la première comprend tous les cas où la maladie se présente dès le début avec les symptômes essentiels: la démence et la paralysie; ces deux ordres de symptômes marchent parallèlement jusqu'à la fin de la maladie. La deuxième classe comprend tous les faits par lesquels la maladie débute: la manie, la mélancolie et la monomanie; les accès de vésanie dominent alors toute la scène, les signes de paralysie sont souvent marqués par des agitations maniaques ou passent inaperçus parce qu'ils sont couverts par les symptômes mélancoliques.

Dans cette dernière classe, on observe des rémissions et particulièrement lorsque la maladie débute par des accès de manie. Les accès de vésanie qui précèdent ou compliquent la paralysie générale avec la persistance des premiers signes de démence paralytique, se guérissent [1].

Mais cette théorie de M. Baillarger a soulevé les objections les plus sérieuses de la part de M. Billod et Dagonet. Nous ne faisons pas connaître toutes les idées nouvelles sur cette importante question; nous ne discuterons pas toutes les opinions de M. Baillarger, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur les doctrines d'un aliéniste si éminent.

Après les travaux de Magnan et de Hayem en France, de Westphal, de Lubinoff, etc., en Allemagne, il a été admis sans contestation que la marche anatomo-pathologique de la paralysie générale des aliénés est une scléreuse interstitielle diffuse, une névroglie des centres nerveux.

M. Luys a apporté une nouvelle lumière sur la

1) Note sur les rémissions dans la forme maniaque de la paralysie général en 1876. — *Annales médicaux psychologiques.*

pathologie en cherchant à confirmer ce fait à l'aide de la photographie. Par ce procédé, il a voulu prouver deux choses : l'enflure et la multiplication des capsules du tissu conjonctif, d'un côté, et, de l'autre, sous l'influence du tissu scléreux l'altération et même la destruction complète du tissu nerveux et de l'élément vasculaire de ce tissu. Telles sont les données précises d'anatomie pathologique dans les différentes formes cliniques de la paralysie générale.

Si l'on examine le cerveau au microscope, on découvre des lésions des vases sanguins, du tissu conjonctif et de l'élément nerveux lui-même. Les recherches de Rochitansky et de Wede ont fait connaître une altération plus ou moins profonde des capillaires de la substance corticale du cerveau. En certains cas, les capillaires ont une apparence tortueuse ; d'autres fois, ils ne présentent qu'une simple courbure où les replis sont plus complexes et forment même des paquets de vases variqueux.

Autour des petits capillaires, des artères et des petites veines, il y a souvent un dépôt hyalin, formé, on le suppose, du tissu conjonctif embryonnaire rempli de noyaux ovulaires ; ce dépôt devient ensuite plus ou moins fibreux, de sorte que les vases ressemblent à des bandes de tissus conjonctifs, on voit même quelquefois des granulations de graines ou de matières calcaires.

On croit que le développement du tissu conjonctif peut avoir son origine non seulement dans les noyaux des parois des vases sanguins, mais encore dans les noyaux de la substance cérébrale proprement dite, de sorte que le développement de l'exubérance fait que l'élément nerveux et l'élément capillaire délicat sont altérés et détruits.

Dans la substance grise, les cellules ganglionnaires

paraissent enflées, leurs prolongements sont rongés, et les tubes nerveux qui pénètrent dans la substance grise sont détruits.

Nous avons en grande partie emprunté cette description à l'œuvre remarquable de Mandoley (Pathologie d'esprit).



CHAPITRE VI

LE DIAGNOSTIC

§ 1. Le diagnostic.

Le diagnostic est très facile lorsque les trois ordres de symptômes se manifestent chez les sujets ; ils ne sont pas cependant tous indispensables pour diagnostiquer cette maladie. La présence d'un seul symptôme, l'érythème, suffit, mais il arrive quelquefois qu'il manque lui-même. Nous avons observé des pellagreux qui ont succombé et chez lesquels la peau avait conservé son état naturel pendant tout le cours de la maladie. Il est incontestable que, dans la majorité des cas, la pellagre se manifeste avec le concours de l'érythème et des autres symptômes qui le suivent.

Ainsi donc, si d'un côté, les symptômes subjectifs passent inaperçus, et si, d'un autre, les symptômes physiques tardent à se produire, il faut alors s'appuyer sur la réunion des points qui résument les symptômes rationnels. Il faut ici beaucoup de pré-

sence d'esprit pour diagnostiquer la pellagre sous les diverses figures qui, comparées entre elles, n'offrent aucun type classique, et il peut arriver, comme nous l'avons dit, que le malade et le médecin se trompent l'un et l'autre. Nous avouons que fort souvent nous avons été obligé de rectifier notre diagnostic, ce qui peut arriver aux hommes même les plus versés dans les connaissances médicales. Mais si l'on observe l'état moral, on voit que même dès le début, il offre un contraste remarquable avant que la maladie ait été confirmée. On remarque l'amertume, la tristesse ; quoique les malades ne se plaignent jamais, ils tombent dans un abattement profond, que rien ne peut faire passer. Ils sont incapables de se livrer à aucune occupation physique ou intellectuelle, ils sont fatigués avant d'avoir travaillé, ils ont peur sans motif, ils perdent l'appétit, ils éprouvent des nausées, leur humeur change complètement, ils ont des vertiges. Tous ces symptômes, qui se manifestent à l'équinoxe du printemps, méritent une attention spéciale, les conditions sociales, si on les observe en détail, aident beaucoup à pronostiquer la pellagre. Les signes physiques propres à l'érytème pellagreux offrent quelques différences ; cependant, par leur marche et par leur siège de prédilection, ils peuvent éclairer beaucoup le médecin. Mais, pour que le diagnostic ne présente aucune incertitude, voyons quels sont les caractères qui appartiennent exclusivement à l'érythème pellagreux pris isolément, c'est-à-dire sans la manifestation presque simultanée des troubles digestif et du système nerveux, et voyons, en même temps, si l'érythème a quelque chose de spécial qui le caractérise suffisamment. Etablissons-le d'abord, pour en faire ensuite ressortir les différences :

Si l'érythème apparaît périodiquement pendant le

cours de la maladie, ou vers les premiers mois du printemps, s'il se fixe sur les points que nous avons déjà indiqués, en se bornant aux effets qui suivent souvent les autres symptômes rationnels, on peut généralement affirmer que c'est l'érythème pellagreux. Ces circonstances ne permettent pas de le confondre avec un érythème solaire ou chronique simple.

En observant attentivement la marche de l'érythème pellagreux, on voit souvent qu'il est sujet à une transformation, en sorte que, dans la plupart des cas, les éruptions conservent le caractère aigu ; d'autres fois, au contraire, le caractère aigu n'existe même pas à la première éruption ; la durée est très variable, l'exfoliation se prolonge, comme caractère anatomique, on remarque l'altération profonde de l'épiderme. Les fissures, l'aspect parcheminé de la peau, la coloration noirâtre, Tels sont, en un mot les caractères propres de la pellagre. Ces circonstances ne se rencontrent dans aucune autre affection de la peau. Quant à la distinction entre les symptômes gastro-intestinaux et l'entérite chronique, cette dernière n'a rien de commun avec la pellagre. Cette dernière maladie se complique souvent d'athamose et sa marche, en outre, est tout à fait différente.

La diarrhée se manifeste souvent chez les pellagreux, au printemps, sans aucun signe de réaction. Quelques-uns n'éprouvent ni douleurs ni sensibilité de l'abdomen à la pression, ainsi qu'on le voit dans l'entérite. Mais quand ces effets débilitants qui consistent dans l'irrégularité des fonctions de nutrition viennent s'ajouter à l'état entérique d'une mauvaise condition hygiénique, d'autres symptômes se joignent à ceux-là : une espèce de découragement et, avec le temps, la diminution progressive des forces. Dans ces conditions, l'observateur peut distinguer la pellagre.

§ 2. Troubles de la mobilité.

La titubation est tellement caractéristique dans la pellagre, que lorsqu'on l'a vue une fois, on ne peut plus l'oublier. Nous savons que la démence pellagreuse ne diffère pas de la démence d'une autre nature, mais on doit se demander si la paralysie pellagreuse est identique à la manie paralytique, si les troubles de la mobilité dans la pellagre ne diffèrent en rien de ceux de la paralysie générale, comme le soutient Baillarger. Les lésions anatomiques sont-elles les mêmes dans les deux maladies, comme le prétend Lagardele?

Voilà des questions qu'il faut traiter sérieusement. Dans la paralysie générale idiopathique, on n'observe pas une titubation aussi caractéristique que dans la pellagre. Dans cette dernière maladie, le tremblement des extrémités est tardif et d'origine épinière, tandis qu'elle est d'origine cérébrale dans la paralysie générale. Le délire de l'ambition, si caractéristique dans la paralysie générale, n'existe pas dans la pellagre, malgré tous les efforts de Brière de Boismond pour le découvrir. Nous distinguons facilement une paralysie pellagreuse de la manie paralytique. Nous indiquerons quelques points très importants d'anatomie pathologique : la lésion prédominante de la pellagre est un ramollissement de la moelle épinière de la région dorsale, de ses cordons antérieurs surtout qui constitue un phénomène cadavérique et non la prolifération du tissu congénital et anostomoseux des capillaires ménengo-encéphaliques qui caractérisent la manie paralytique.

Notre idée sur la paralysie générale est devenue aujourd'hui plus juste ; elle n'était connue aupara-

vant qnc sous nne sculc formc, la forme expansivc. La paralysie générale n'a été décrite comme entité morbidc, indépendante des autres vésanies, que vcrs le eommenccmcnt de cc siècle. Dans le diagnostic de eette maladie, outre lcs phénomènes physiques, le délire de la grandeur jouait alors un grand rôlc et était scul pris en considération. Quant aux formes dépressives qu'on observe assez souvent dans cettc affection, elles n'étaient pas connues. Vers 1860, Baillarger a démontré que lc délire expansif et le délire dépressif peuvent être considérés comme des caractères pathognomoniques dans la paralysie générale.

§ 3. **Pronostic.**

Lorsqu'il y a cachexie, cette affection est le plus souvent ineurable et d'autant plus difficile à guérir que les symptômcs nerveux sont plus avancés. Lorsqu'elle est endémique, il y a encore moins de chances que quand elle existe à l'état sporadique. La mort est prcsque toujours le dénouement de cette maladie, après une durée plus ou moins longue qui, varie selon l'âge, la constitution et le degré d'intoxication, mais qui, d'habitude, ne dépasse pas deux ou trois ans. Cependant, quelqucs malades, véritablement heureux recouvrent la santé. Ces exemples de guérison spontanée se voient le plus souvcnt chez les adultes, tandis]qu'ils sont fort rares chez les cnfants et les femmes. Les récidives nombrcuses peuvent finir par produire et favoriser, chez les individus faibles, le développement des tuberculcs, en provoquant quelques manifestations de eette diathèse, quoique souvent la pellagre frappc des sujets déjà atteints dc cette affeetion qui s'agrave et prend une marche plus aiguë.

Souvent, il survient des lésions accidentelles dans les différents viscères, spécialement à la poitrine. Que de malades sont frappés de maladies comme une phlegmasie de la plèvre et des poumons, que d'accidents peuvent venir compliquer cet état et précipiter la marche de l'affection !

Lorsque le mauvais état moral est endémique et que le degré d'intensité est en rapport avec le degré de l'altération du maïs, l'intensité alors est plus grande, surtout lorsque la culture de cette céréale a souffert davantage. Aussi, voyons-nous que cette maladie n'a jamais été aussi répandue qu'aujourd'hui, et nous pourrions même appeler notre époque, l'époque de la pellagre dans l'histoire du monde agricole.

Quoi qu'il en soit, le pronostic est sérieux, même dans quelques cas où les symptômes apparaissent sous une forme bénigne. L'expérience nous a prouvé qu'au printemps suivant ou après un an ou deux de répit, des malades ont été atteints de nouveau de la furie pellagreuse qui les a conduits au tombeau.

Dans quelques cas, légers en apparence, le pronostic est aussi difficile qu'à l'état aigu ;

La pellagre est mortelle pour les enfants de un à trois ans. A de rares exceptions près, tous ceux que nous avons observés à cet âge sont morts. Ceux qui ont pu être soustrait à un régime vicieux et soumis à un régime tonique ont pu seuls être sauvés.

A cet âge de la vie, des soins insuffisants, une nourriture empoisonnée composée de bouillie de farine de maïs gâté ; expliquent ces douloureux résultats. L'âge est donc un des principaux éléments qui servent à établir le pronostic de la pellagre. Ainsi, sur 204 pellagreux de différents âges, classés comme on le verra dans le tableau ci-après, la mortalité est inverse pour les deux extrémités de la vie, elle est

énorme pour les enfants, tandis que chez les vieillards elle devient chonique et dure plusieurs années. A partir de 20 ans, la maladie acquiert de la gravité à mesure que le sujet s'avance vers 40 ans ; ici, où la vie semble pouvoir résister à ce fléau destructeur, nous voyons que la mortalité est plus grande.

TABLEAU

Ans	Ans	Malades	Morts
1	3	17	15
3	13	25	16
13	20	9	4
20	40	70	29
40	50	42	15
50	60	18	8
60	70	15	3
70	95	8	1
	Totaux	204	86

A cet âge, où les travaux des champs en plein air exigent une énorme dépense de vitalité, les sujets gagnent un appétit plus vif pour satisfaire de légitimes besoins ; leur hématose est plus puissante, la circulation plus active, les exhalations abondantes.

Voici comment Barther, s'exprime à ce sujet : [1]) „L'agitation répétée de tout le corps dans un exercice „convenable et les impressions renouvelées d'un air „libre excitent les forces radicales du principe de „la vie."

[1]) *Nouveaux éléments de la science de l'homme.* T. II p. 168.

§. 4. Constitution

L'état des forces peut servir jusqu'à un certain point, à établir le plus ou moins de gravité de la maladie, mais on ne peut pas le considérer comme une régle générale. Une constitution faible ou forte n'est pas une véritable prédisposition à la pellagre ; il est constant toutefois que les tempéraments exercent une certaine influence sur la maladie, bien qu'elle les frappe tous sans distinction. Ainsi, nous avons observé dans les localité, où cette affection est endémique que, sur 100 pellagreux. 70 avaient un tempérament sanguin, pur ou mixte. En analysant les observations que nous avons recueillies en divers pays de l'Orient où nous avons recontré des pellagreux, nous avons observé que la moitié d'entre eux avaient un tempérament sanguin pur, les autres avaient un tempérament nerveux ou billeux. Nous avons rencontré la pellagre chez des enfants pleins de vigueur et de santé, ainsi que chez d'autres qui étaient faibles, lymphatiques ou lymphatico-sanguins ; ces derniers parvenaient rapidement au marasme. Comme nous le voyons, la résistence est inégale chez les divers individus qui ont une constitution faible et un tempérament lymphatique et délicat ; mais chez ces derniers, l'influence de la maladie est plus grande que chez ceux qui sont robustes et fortement musclés. Chez quelques malades d'un tempérament lymphatique il apparait, en même temps que l'érythème, des furoncles sur divers points de la peau ; ces sujets sont plus tristes, plus découragés que les autres ; ils ont la marche incertaine, la vue troublée, ils maigrissent rapidement et quelquefois d'une manière surprenante, ils tombent dans une cachexie profonde, ils

sont fatigués par des diarrhées ; ils éprouvent une grande irritation nerveuse, ils sont secoués par des tremblements, quelques-uns tombent souvent dans la boulémie.

§. 5. Le sexe

Il est plus que probable que le sexe exeree une grande influenee sur le dénouement de la pellagre. Chez les femmes, la mortalité est beaucoup plus grande que ehez les hommes ; les symptômes nerveux, sont beaucoup plus fréquents. Mais pouvons-nous supposer iei que le sexe ou d'autres eirconstanees exereent une influence direete ? En eomparant les résultats que nous avons obtenus, pendant six années eonsécutives, nous eonstatons que la mortalité est de trois cinquièmes, mais en tenant compte aussi de certaines eireonstanees de la vie des malades, eomme l'état de grossesse, les aecouehements prématurés, quoique le pronostie ne présente aueune gravité pour le fœtus, quand la femme eneeinte devient pellagreuse. Nous avons observé un grand nombre de cas pendant le quatrième mois de la grossesse qui tombait à l'équinoxe du printemps, et nous avons eonstaté de singulières perversions de sensation, de l'odorat, du goût et du toueher; ehez d'autres qui n'étaient pas eneeintes, l'influenee de l'époque menstruelle produisait, quoique pour un temps fort eourt, à la première manifestation de l'érythème, diverses illusions des sens qu'elles n'éprouvaient pas avant de devenir pellagreuses, et qui donnent lieu à diverses erreurs.

§. 6. La Saison

Tous les auteurs ont reconnu que la pellagre est une maladie particulière au printemps, qu'elle se manifeste le plus fréquemment aux mois de Mars, d'Avril et Mai, et qu'elle est très rare l'hiver. Son début varie suivant que la transition de l'hiver au printemps est plus tardive ou plus précoce ; mais on voit qu'il est soumis à certaines conditions météorologiques accidentelles. Plus le printemps est sec et chaud, plus la pellagre prend des proportions épouvantables. C'est ce que nous avons observé au printemps de l'année 1882, en Roumanie, où, après un hiver exceptionnellement sec, le printemps commença au mois de Mars, et se distingua par une sécheresse qui dura jusqu'au mois de Juin ; nous voyons donc que la saison a une certaine influence dans le pronostic.

Après plusieurs observations que nous avons recueillies pendant chaque mois de l'année sur 544 cas, nous sommes arrivés, par des conclusions rigoureuses, en tenant un compte exact des mois où la maladie s'est déclaré, à une statistique basée sur des faits analysée et comparés ; les résultats en sont les suivants·

Février	30
Mars	60
Avril	140
Mai	200
Juin	70
Juillet	26
Août	10
Septembre	4
Octobre	2
Novembre	1
Décembre	1
Janvier	0
Total	554

Ce tableau statistique nous fait connaître le rapport de fréquence de la pellagre, pendant les différentes saisons. Mais, pour expliquer la raison qui fait que le début se produit surtout au printemps, nous trouvons une lacune que le progrès de la science comblera, mais qui est aujourd'hui pour nous un mystère que nous n'avons pas pu pénétrer jusqu'ici, on ne peut pas facilement expliquer la manière dont la maladie se manifeste, on n'a pas encore admis à ce sujet une opinion définitive.

§. 7. Les récidives de la pellagre

Il est connu que certaines maladies ont d'autant moins de durée et de gravité, qu'elles atteignent plus souvent le même individu ; mais cela n'est pas applicable à la pellagre, car presque tous les malades succombent à la récidive ; un grand nombre d'observations ont prouvé que la mortalité est en rapport avec le nombre des années de récidive, de telle sorte que le danger de la pellagre augmente lorsqu'elle atteint plusieurs fois le même sujet ; mais il est fort difficile de reconnaître après combien de récidives la gravité peut parvenir à un dénouement fatal, parce qu'une grande quantité de pellagreux, après avoir parcouru toutes les phases de la maladie pendant trois ou quatre ans, restent stationnaires 10, 15, 30 et jusqu'à 45 ou 50 ans ; nous avons observé un certain nombre de ces cas.

§. 8. La contagion

Il est connu qu'une maladie contagieuse ne respecte ni le rang ni les conditions sociales. Nous ne

disons rien de la contagion de la pellagre, parce que notre expérience de tous les jours et les tentatives d'inoculation avec la salive, le sang et le contact dermatique avec des pellagreux, faites sur notre personne par notre collègue et ami M. le docteur Albasa, sont restées sans aucun résultat, ce qui prouve que la maladie n'a en aucun cas de caractère contagieux.

§. 9. L'Hérédité

Quelques-uns voient une relation intime et constante entre la santé des parents et celle des enfants; nous pourrions alors admettre l'hérédité comme la cause générale et presque unique de la pellagre, qui règne à l'état endémique dans certaines localités. Mais, nous voyons que ni la disproportion de l'âge des parents, ni leur constitution, ni les conditions hygiéniques où ils se trouvent. ni leur état social ne peuvent faire admettre l'hérédité. Toutes ces circonstances peuvent influencer sur la constitution des enfants, sur la beauté de l'espèce, mais jamais ne peuvent produire la pellagre.

Les opinions qui ont été émises en faveur de l'hérédité sont sans aucun fondement. Cette question n'est plus discutée aujourd'hui, parce qu'elle est définitivement résolue, La pellagre n'est pas héréditaire, c'est là un fait positif connu et constaté par tous ceux qui se sont sérieusement occupés de cette maladie.

En résumé, nous croyons que les enfants nés de parents sains deviennent pellagreux s'ils se nourrissent de maïs gâté, et que les enfants nés de parents pellagreux ne sont pas atteints de la pellagre s'ils

se nourrissent avee du maïs de bonne qualité.

Landouzy, Tardieu, Calderini, Baldarini, Maragliano, direeteur de l'hospiee d'aliénés de Reggio, et les eommissions provineiales de Cuneo, de Turin, de Novarre et d'Arcali-Pieeno, dont les rapports sont reproduits dans les *Annales de l'Agriculture*, No 18, admettent l'hérédité.

Quoique nous n'ayons pas le talent essentiel propre à la eritique, eependant, en réfléchissant bien et en suivant le raisonnement de ees illustrations qui ont rendu de si grands serviees à la seienee, nous avons l'esprit parfaitement libre, et dégagé de toute susceptibilité d'amour-propre, et nous avouons que eette opinion nous paraît singulière et voiei les raisons qui nous empêehent de l'adopter.

Si l'on admettait l'hérédité, e'est-à-dire, que la pellagre est une maladie de famille innée et héréditaire, paree qu'elle se manifeste ehez des enfants nés de parents pellagreux, il en résulterait alors qu'avee le temps elle devrait devenir un véritable fléau pour la société.

Nous savons que cette maladie exerce d'effroyables ravages en réduisant l'esprit à la dépression et en produisant d'innombrables misères. Toutes ces souffranees alors seraient destinées à ne prendre fin qu'avee l'homme lui-même. Quant au traitement, personne ne s'engagerait dans un état si eomplexe. Mais la statistique s'élève eontre cette théorie. Ensuite vient une autre question : Qui ne sait que les symptômes nerveux graves font de la pellagre un énergique instrument de désordre, en jetant, au milieu de la soeiété, des hommes maniaques ou mélancoliques ayant des tendanees au suieide ou à l'homieide ? Si l'hérédité existait, combien serait grand le nombre de ces malheureux surtout parmi la population agri-

cole ? Il en résulterait que la plupart de nos paysans en seraient ateints et que le pays devrait être transformé en un vaste hôpital. Mais, par bonheur, cette maladie n'est pas héréditaire.

Passons, maintenant, à une autre séric dc faits : La particularité la plus étrange de la pellagre étant de ne se manifester qu'au printemps et le symptôme principal de eette maladie étant l'érythème, quoique diverses autres affections s'y rattachent ensuite, il ressort de là que, dans leur vie périodique, lcs pellagreux se présentent sous deux natures différentes, pour ainsi dire : A l'équinoxe en état d'action soumise au désordre, et au solstiee en état de repos.

Mais, si l'on admettait l'hérédité, il faudrait qu'à l'état de repos le sujet éprouvât des souffranees, il ne pourrait jamais être tranquille.

Pour ne pas agrandir le terrain de la question, prenons le pellagreux dans une formule générale, quels que soient la forme, le type et ses conditions sociales ou psychiques.

Tous les pellagreux ont deux vies : l'une extérieure, quelquefois plus agitée, et l'autre intérieure et plus cachée. Mais si l'on admettait l'hérédité, l'état d'intermittence ne pourrait pas durer d'une manière bien définie, puisqu'il y a des rapport de succession ou de correspondance et que, les symptômes nerveux une fois déclarés, l'esprit n'a plus le temps de méditer sérieusement, et tous les actes ne sont plus basés sur un principe d'ordrc intellectuel, parce que l'élément intellectuel, perverti par l'hérédité, ne peut plus se dégager et finit par tomber dans d'incurables souffrances qui augmentent en rapport avec leur durée; nous n'avons plus alors affaire à un maladc de réflexion, puisqu'il n'a plus le sentiment idéal et son influence dirCctrice sur les actions, et qu'il a perdu la force de les ana-

lyser. Mais en admettant même que quelques-uns revinssent à eux, comme on a l'habitude de le dire, ils se trouveraient malgré cela dans l'impossibilité de réaliser une volonté, parce que l'hérédité, par la force pulsifique, sans attribuer au sang aucune vertu spirituelle, le met, pour ainsi dire, *in pictura colorilor* et crée une architecture intellectuelle avec de fausses fenêtres.

Aussi, dans ces deux états ou ordres de phénomènes, ne pourrait-on trouver ce point de séparation bien établi considéré comme force vive qui explique à l'esprit et traduise en principe les opérations profondes.

En définitive, quelle espèce d'hérédité peut-on admettre avec deux vies, pour ainsi dire, l'une raisonnable qui tend vers le progrès spontané et répand dans la vie toute la liberté de l'esprit avec tendance à la guérison complète et l'autre, déraisonnable, sans fondement moral, gouvernée par la maladie, qui est attachée seulement comme par une force d'inertie aux besoins inférieurs de l'animalité ?

Nous ne voulons pas dire par là que les symptômes nerveux avancés aient une marche intermittente, comme les symptômes cutanés, mais il n'en est pas moins vraie qu'on a observé une série de cas qui ne sont pas fréquents, il est vrai, où la manie pellagreuse a récidivé et où elle a disparu ensuite pour ne plus revenir, tandis que dans d'autres cas, elle est revenue pour ne plus disparaître. Chez les uns, l'intermittence a commencé même la première année, d'autres, soumis au traitement, ont été guéris. A leur début, en effet, ces vésanies sont loin d'être rebelles à la thérapeutique, et quelques malades, soumis à un régime vraiment psychiatrique, sous l'influence du traitement abortif, obtiennent leur guérison. Mais plu-

sieurs n'ont pas conscience de leur maladie parce qu'elle commence d'une manière insidieuse. Ces folies proviennent d'une force prédominante, due à la constitution humorale.

Aujourd'hui, nous connaissons des paysans bien portants qui, pendant qu'ils étaient fous, erraient dans le village. Les enfants criaient sur leur passage : voilà le loup ! Quelques-uns d'entre ces malheureux s'irritaient de ces paroles et se montraient quelquefois menaçants ; quoique leur folie ne fût pas de forme homicide, et aucun de leurs enfants n'a souffert de la pellagre.

Pour quelques-uns, cette question est difficile à élucider, mais nous croyons qu'elle ne peut pas être prise au sérieux, puisque des enfants encore à la mamelle et nourris avec de la bouillie de maïs altéré deviennent pellagreux un an même après leur naissance.

M. Cazenave de Laroche soutient[1]) qu'il a constaté la pellagre chez des individus riches mais nés de parents pauvres. Il ajoute que c'est une affection absolument héréditaire comme la phtisie ; nous l'avons démontré, c'est une erreur, ou, pour mieux dire, une formule sans aucun fondement en présence de la situation des malades, qu'ils se trouvent n'importe où, et sous quelque configuration géographique que ce soit.

Nous devons ici réparer un oubli. Nous étions, en 1870, médecin en chef du district de Vaslui. Nous avons eu l'occasion de visiter, dans le village de Kitzoc, un institut situé à l'est de la ville et qui était dû à l'initiative privée, sous la conduite d'un prêtre et avec l'aide de cinq instituteurs. Au printemps de

1). *Séance de l'Académie de médecine*, du 28 Mai 1887.

eette année, nous y trouvâmes trois enfants atteints de la pellagre qui avait fait pour la première fois son apparition dans le pays. Nous en avons examiné la cause, et avons déeouvert que ces enfants préféraicnt aux autres aliments la bouillie de farine de maïs, mais que, par négligence, la farine avait été altérée. On changca leur nourriture, et la maladie disparut pour ne plus revenir. Tous ces sujets vivent encore aujourd'hui. L'un est devenu prêtre, l'autre notaire et le troisième administre une propriété après avoir fait son service dans l'armée. Or, si la maladie eût été héréditaire, l'action aurait dû être durable et non point passagère. Bien plns encore, leurs parents étaient des hommes bien portants qui n'avaient jamais été atteints de la pellagre. Deux d'entre eux étaient des montagnards de la commune de Casinu, district de Bacau, de beaux et solides montagnards qui rappelaient les lutteurs des cirques olympiques et dont l'âge n'avait pas encore glacé l'énergie.

Ici, comme dans d'antres questions étiologiques, on ne peut pas se croire en possession de principes absolus.

Quoique ee ne soit pas ici le moment de rechercher les eauses et d'analyser encore la grande question de l'étiologie, qui est l'un des problèmcs les plus importants, eependant, en notre qualité d'observateur, nons dirons quelques mots sans faire l'historique des critiques.

Pour trouver le remède de cette maladie, il faut remonter à la cause. Ce qui est connu aujourd'hui, e'est que les circonstanees hygiéniques étant l'effet d'une alimentation altérée, produisent l'intoxieation qni se trouve confirmée par les expériences de Lombroso. Ce savant éerivain, d'une sévérité antique et d'une conscienee scientifique si rare aujourd'hui, l'a

suffisamment démontré. Celui-là seul qui a des idées préconçues peut ne pas se rendre à la vérité que nous exprimons. De quelque manière que nous cherchions la cause, nous ne la trouverons que dans ces conditions et si nous essayons d'en dessécher la source, nos recherches seront inévitablement condamnées à la stérilité.

Aussi, ne nous laisserons-nous pas séduire par les théories antizéistes en critiquant sérieusement et avec une sévérité rigoureuse, des doctrines que nous ne pouvons pas admettre et en combattant des théories que nous cherchons à réfuter.

Nous qui avons fait une critique sincère, sympathique et même avec les réserves les plus respectueuses, nous demandons ici à nos contradicteurs ce qu'ils ont découvert au point de vue de la doctrine, car si nous consultons leurs œuvres, nous les trouvons plus curieuses qu'intéressantes et, ce qu'il y a de plus étrange dans tout cela, c'est que quelques esprits se contentent d'affirmations audacieuses, là où il faudrait surtout des preuves scientifiques. Le savant Cullin dit qu'en médecine il y a plus de faits controuvés que de théories fausses ; nous avons le courage d'ajouter qu'il y a suffisamment des uns et des autres.

Nous ne croyons pas qu'on trouve aujourd'hui des défenseurs enthousiaste de l'hérédité ; elle a ses côtés faibles si on la juge au point de vue des faits. Ceux que nous avons dejà exposés, ne seront pas, nous l'espérons du moins, condamnés par nos adversaires ; ils sont le résultat de recherches consciencieuses et d'une étude approfondie de cette question, ils arrivent à des conclusions plus précises que celles qui sont connues jusqu'à présent par bien des personnes.

Nul n'a l'intention ni le pouvoir d'empêcher les contradictions assez curieuses qui s'opposent aux théories les mieux fondées ; nous devons avouer, cependant, qu'aujourd'hui que nous ne pouvons plus invoquer comme un prétexte l'insufisance des observations et des expériences et que nous sommes en possession de la vérité. on doit être étonné de voir admettre et soutenir les hypothèses les plus absurdes et les supositions les plus déraisonnables.

Ils est du plus grand intérêt d'étudier et de contrôler les expériences ; nous pouvons alors arriver à des faits certaines.

Notre opinion est basée sur des observation et des expériences spéciales fort surprenantes que nous nous sommes efforcé d'exposer dans cet ouvrage aussi clairement que possible.

Quelques-uns de nos adversaires nous contredisent d'une manière scientifique avec un amour passionné pour la vérité ; d'autres, se basant sur la puissance des déductions, soutiennent leurs théories ; les troisièmes, qui sont malheureusement assez nombreux en Roumanie et dont la plupart vivent en province, en contact avec les pellagreux, contredisent sans posséder les qualités nécessaires pour cela, et ne nous donnent, par aucune de leurs œuvres, l'occasion de réfuter leurs arguments.

Ceux-ci deviennent des tyrans, car ils combattent sans savoir pourquoi, et n'apportant aucune preuve, rendent la discussion absolument inutile.

Il ne suffit pas d'un peu d'instruction et de beaucoup d'aplomb, car lorsqu'un homme, sans préparation, sans études spéciales et sans vocation, traite des questions qu'il ne connaît que par ouï-dire où pour les avoir lues, il ne peut être qu'un spécialiste de commande ou un passionné d'occasion. Il faut être

médecin par conviction et passionné par sa vocation, pour se livrer à une étude spéciale pendant une longue carrière. Nous, qui appartenons à l'école occidentale, nous comprenons que les hommes puissent se passionner pour la lutte de la science, et qu'ils mettent une véritable ardeur et de la sincérité dans leurs convictions sans avoir autre chose en vue que l'amour de la science elle-même. Aussi, après avoir mûrement et très longuement étudié la question, affirmons-nous, qu'en Roumanie, depuis longtemps déjà, le maïs a pris une place considérable dans l'alimentation publique, et que, lorsqu'il est gâté, il produit la pellagre chez ceux qui le consomment.

§ 10 Anatomie pathologique

Dans la première période, il est fort rare qu'on puisse se livrer à un examen anatomique. Il est constant que le poison provenant du maïs tue par une action générale et non locale. Les lésions gastro-intestinales sont en général moins étendues et surtout beaucoup moins profondes qu'on ne pourrait le supposer. Nous avons observé que le pharynx et l'œsophage ont le plus souvent la muqueuse plus rouge mais sans érosions ni altérations dans la consistance des tissus. La muqueuse de l'estomac ne présente aucune lésion qui soit en rapport avec les symptômes observés pendant la vie ; dans quelques cas, nous avons trouvé des ramollissements partiels, dans d'autres, le grossissement des follicules ; mais, dans toutes ces lésions, il n'y a rien qui soit spécial à la pellagre et qu'on ne puisse rencontrer pendant le cours de plusieurs autres affections aiguës ou chroniques. La seule lésion que

l'on pourrait croire, ou qui nous semblerait, dépendre de la pellagre, quoiqu'elle ne puisse trancher la question anatomo-pathologique, consiste en une grande quantité de mucosités en état de décomposition. Cependant, jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons que des résultats négatifs, parce que ce sont des lésions sans valeur, du moins d'après ce que nous avons vu. Les diverses lésions que nous trouvons quelquefois, ne sont pas capables d'expliquer le phénomène observé pendant la vie, et nous pouvons les croire indépendantes, car elles n'ont rien de fixe et elles manquent dans la majorité des cas.

Quelques observateurs ont eu tort de vouloir établir quelquefois l'existence de lésions ayant un ou deux caractères complètement insuffisants. Ainsi, on a parlé de lésions (verga) qui appartiennent à la fièvre thyphoïde, quand la maladie se complique de cette affection ; mais elles sont l'expression de conditions accidentelles qui n'appartiennent pas à la pellagre, elles ne peuvent donc pas être prises en considération.

Sans crainte de nous tromper, nous pouvons affirmer que presque toutes les tentatives faites pour obtenir à ce sujet un résultat positif et constant; n'ont pas abouti, et les auteurs qui se sont dévoués à ces recherches laborieuses, ont été obligés de reconnaître leur impuissance, malgré leur grande expérience de l'anatomie pathologique. Nous avons examiné minutieusement à l'œil nu le cerveau, la moelle épinière et les tissus de quelques malades, sans y trouver aucune altération. En examinant différentes parties au microscope, nous n'avons presque jamais trouvé dans les cellules où dans la substance ambiante, ni caractère anormal, ni aucune altération appréciable de consistance, de volume ou de coloration.

Nous ne voulons pas cependant déduire de ce qui précède que, en règle générale, la pellagre ne présente pas des caractères anatomo-pathologiques ; souvent, nous trouvons des lésions qui sont secondaires et qui constituent un accident de la maladie. Lorsque le pronostic est aggravé par des complications accidentelles, nous trouvons, à l'ouverture du corps, des affections organiques qui justifient les divers troubles fonctionnels qu'on observe pendant la vie, mais qui n'ont rien de commun avec la pellagre. Les désordres fonctionnels n'ont pas toujours un siège anatomique précis et l'état symptômatique, qui est le seul palpable et constant de la pellagre, peut nous servir à diminuer la maladie, car si nous nous en rapportons exclusivement à l'étiologie, nous tombons alors dans les hypothèses les plus aventureuses.

Dans la majorité des cas, nous ne trouvons pas d'anatomie pathologique, et, s'il y a une lésion accidentelle, nous ne pouvons pas la prendre pour un caractère anatomique, parce que la maladie proprement dite est complètement étrangère à cette lésion, car on la rencontre dans d'autres affections. Bien plus, toutes les fois que la moelle épinière, le système musculaire et surtout les organes digestifs aussi bien que les organes sensuels prennent dans la vie une part plus active que le cerveau, et toutes les fois que l'harmonie naturelle des organes est détruite, le cerveau, cette base de l'existence, cesse d'être le conducteur des forces, sans qu'il se présente aucune modification matérielle appréciable.

La nature et l'examen anatomo-pathologique de ces centres nerveux ne conduisent à rien, et le plus souvent, nous ne pouvons trouver, dans l'examen de cet appareil anatomique, que la négation de cette ma-

ladie spéciale. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'altération de la moelle épinière joue un grand rôle dans la production de la paralysie pellagreuse, car elle est d'origine épinière. Mais nous voyons quelquefois que la paralysie n'est pas justifiée par un diagnostic topographique de lésions, en sorte que nous rencontrons souvent des particularités qui prouvent que les symptômes de vie se contredisent et ne coïncident pas avec la localisation Je me rappelle un pellagreux atteint de paralysie qui, après sa mort, ne présentait à l'autopsie aucune lésion, tandis que chez un autre le ramollissement de la moelle était presque arrivé jusqu'à la destruction ; cette lésion profonde n'était pas justifiée pendant la vie par des signes suffisants. Nous avons été surpris, et il nous a été impossible d'expliquer ce phénomène.

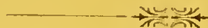
En nous rapprochant de l'idée prédominante du temps, nous indiquerons ici une théorie de M. le professeur Vulpian. D'après ce savant parmi les savants, la sensibilité ne suit pas un chemin tracé à l'avance. Elle passe, selon les cas, par la substance grise ou par les cordons postérieurs. Lorsqu'une de ces parties est compromise, les autres peuvent la remplacer. Mais quand elles sont toutes deux détruites sur une grande étendue, alors l'anesthésie devient complète dans le territoire correspondant ; en d'autres termes, les conducteurs de l'impression sensitive se suppléent facilement, il suffit qu'un petit nombre d'entre eux soient conservés, pour expliquer la persistance de la sensibilité dans telle région où une lésion analogue des conducteurs de la mobilité a produit la paralysie. Mais en plusieurs cas, au point de vue statistique ou anatomique, on voit un parallélisme complet avec l'état physiologique ou dynamique, en sorte qu'une désorganisation de l'élément nerveux, qui a suivi une

marche lente mais toujours, progressive, est en rapport avec une diminution lente et progressive de l'intelligence et du mouvement, au point que si nous appliquons l'étude clinique aux lésions anatomo-pathologiques, nous les trouvons intimément liées à plusieurs cas. Mais, nous nous répétons encore, une paralysie peut exister sans qu'aucune lésion matérielle appréciable l'explique. Quoique dans l'expression symptômatique on ne remarque aucune modification, il est incontestable, cependant, que dans plusieurs examens d'anatomie pathologique auxquels nous nous sommes livré, nous avons trouvé des lésions appréciables du système nerveux de la moelle épinière, qui devient le siège d'un travail pathologique et justifie l'existence de la paralysie pellagreuse, et que ces lésions amènent à ne faire aucune distinction entre cette paralysie et la paralysie générale idiopathique.

Quoique l'anatomie pathologique soit un objet d'étude, pour procéder avec ordre et introduire plus de clarté dans notre sujet, nous devons établir d'abord en quoi consistent les lésions propres à la paralysie pellagreuse, et ensuite, en quoi elles diffèrent des lésions que l'on trouve dans la paralysie générale.

La lésion prédominante dans la pellagre est un ramollissement de la moelle épinière dans la région dorsale, surtout dans les cordons antérieurs. Dans la paralysie générale idiopathique, au contraire, c'est le gros élément de la proliphération du tissu conjonctif et l'anastomose des capillaires meuengo-encéphalites qui caractérisent la manie paralytique. Enfin, on voit souvent une véritable perencéphalite bien qu'il soit vrai que quelque formes de paralysie générale se lient à quelques lésions matérielles des méningites et du cerveau, en se combinant de différentes ma-

nières, mais aucune d'elles ne présente un caractère réellement anatomique, et, à l'autopsie, on ne peut apercevoir à l'œil nu aucun changement appréciable du tissu dans les organes de la cavité cérébro-spinale.



CHAPITRE VII

L'ÉTIOLOGIE DE LA PELLAGRE

§. 1. **L'Etiologie de la pellagre**

La diversité des opinions à ce sujet a donné lieu à de nombreuses polémiques et à de grandes luttes dans les sphères scientifiques.

Lambroso soutient que la pellagre est une maladie qui provient de la misère. Avec le grand talent que nous sommes le premier à admirer, au congrès international de médecine de Paris de 1867, séance du 5 Août, il s'est efforcé de prouver que la pellagre est, non pas l'effet d'une intoxication chronique, mais bien celui d'une alimentation insuffisante.

Il y a des orateurs qui ont le talent de rallier les autres à leurs opinions ; cependant, nous ne pouvons pas partager l'avis de Lambroso. L'idée que la pellagre endémique dépend de l'air humide, non renouvelé, n'est nullement fondée. L'opinion qui consiste à croire au développement de la pellagre chez ceux qui boivent de l'eau non oxigénée, ne présente aucune

garantie. Nous donnerons comme exemple les eaux du Slanic et du Trotuș qui viennent des Carpathes, et qui sont continuellement agitées dans leur cours rapide ; ces eaux sont saturées d'un air beaucoup plus oxigéné que l'air athmosphérique, elles prennent dans leur cours une tension électrique considérable, et cependant, la pellagre existe dans les villages qu'elles baignent

Quelques-uns accusent les localités sans preuves suffisantes, en attribuant au soleil des conditions particulières, d'autres vont plus loin et croient que la frayeur même prédispose à la pellagre. Nous ne citons ces opinions que parce qu'elles ont le mérite de l'originalité.

La plupart attribuent le développement de cette maladie à l'influence des rayons solaires ; mais alors, comment expliquerons-nous que l'érythème couvre tout l'appareil cutané et ne s'arrête pas aux parties qui sont exposées au soleil ?

D'après Billod, la manie prédispose aussi à la pellagre-

Pour éviter une confusion de langage toujours regretable, nous n'attacherons aucune importance à ces exagérations qui sont dénuées de toute valeur réelle.

En ce qui regarde leur prise en considération, ces théories sont si peu importantes qu'on nous permettra, de ne pas nous arrêter. Ces questions sont passées maintenant dans le domaine de l'histoire et ne peuvent pas faire l'objet de notre préocupation.

Nous ne citerons ni les discours, ni les critiques littéraires, ni les imputations que les auteurs se sont mutuellement adressées ; nous passerons tout cela sous silence.

La question a pour nous un caractère objectif, ou

pour mieux dire, un caractère idéal, si l'idéal peut s'appliquer à cette question ; tout se résume en ceci : La pellagre est-elle un effet de la misère ou une intoxication chronique ? Voilà ce qui doit nous préoccuper. Nous soutiendrons cette dernière idée par deux arguments : nier l'influence du verdet et du grain carié, c'est nier l'évidence des preuves qui viennent à l'appui de cette théorie. Ce point une fois établi, il reste à savoir ce qu'est la misère ; le problème ici semble devenir plus compliqué. Le mot de misère signifie beaucoup mais n'explique rien ; cette étrange anomalie est cause d'un grand trouble. A première vue il semble que le point de départ de la pellagre soit la misère qui aurait seule la paternité de cette maladie, sans l'intervention d'une autre cause spéciale ; il semblerait qu'elle eût, depuis les temps les plus reculés, les propriétés des signes représentatifs de valeur étiologique, mais il n'en est pas ainsi. Les causes ont leur orbite propre et distinct ; chacune d'elles tourne dans sa sphère, sans que la disparition de la misère fasse éprouver, du moins jusqu'à présent, la nécessité d'admettre une autre cause en dehors d'elle. Cette doctrine, qui peut paraître imposante, n'a pas beaucoup de partisans et pêche par l'unité de vie.

Billod, bon médecin et bon observateur, attribue la pellagre à la misère, dans son traité où l'on remarque un grand talent d'observation. Mais, dans le développement de l'étiologie, il ne veut pas rompre avec l'impossible et soutient d'une manière fort ingénieuse la théorie des conceptions improvisées ; il ne trouve pas sans doute de bonnes raisons et invoque d'autres causes inconnues jusqu'ici et qui ne peuvent trouver place dans l'histoire de l'esprit humain. Pour découvrir la réalité tout entière, il faut la réalité des faits et non l'hypothèse.

Nous ne voulons pas discuter dans cet ouvrage, car nous ne pouvons pas entrer dans des questions de détail ; nous insisterons sur l'étiologie qui est l'âme de la vérité. Loin de nous l'idée de soutenir des doctrines avec une précision géométrique; je vois aujourd'hui l'étiologie de la pellagre dans un état d'anarchie complète. Les doctrines ont leur temps, comme les institutions politiques ; les lois du progrès les brisent comme les branches mortes d'un arbre qui doit croître et s'étendre sur tout le monde scientifique. Les doctrines ne doivent pas être basées sur des théories d'équilibre, mais sur l'expérience de la vérité. Elles se placent au-dessus de l'égoïsme et ne peuvent admettre le monopole, car elles disposent de la vie de l'humanité. Les médecins sont des agents de l'œuvre de civilisation, leurs lois appartiennent au monde moral et intellectuel ; ils pénètrent, jusqu'à un certain point, dans le jeu de la vie intime des lois de la nature qui règlent la création et l'existence de l'humanité.

Dans le monde des idées, il s'est produit de fausses doctrines qui empoisonnent l'esprit des jeunes étudiants, qui deviennent un ferment de contagion et pénètrent insensiblement dans les masses. Nous n'avons pas la prétention de faire l'érudit, ni de jouer le rôle de critique, mais, en présence d'une douloureuse réalité et de preuves nombreuses, nous osons soutenir avec les médecins les plus judicieux, l'étiologie du verdet et du grain carié

Nous espérons que le jour n'est pas éloigné où l'édifice de la science sera dégagé du simulacre des hypothèses stériles et ou les questions insolubles seront remplacées par la pratique des faits. En ce qui nous concerne, au début de notre carrière médicale, nous ne nous sommes point hasardé à soutenir

cette théorie, quoiqu'elle soit professée par l'immense majorité des médecins et que presque toute la pathologie la suppose. On sent ici plus de péril que d'erreur, car l'attention de l'observateur est distraite de la cause véritable et se dirige activement vers d'autres qui ne sont pas encore bien connues. Nous pouvons dire, sans crainte d'exagérer, malgré tout le respect que nous avons pour le passé, que plusieurs ouvrages officiels contiennent et soutiennent un luxe vraiment superflu de théories sans expérience, desquelles la pratique ne retire aucun avantage parce qu'elles sont d'une valeur nulle ou au moins douteuse.

Nous sommes d'avis qu'il vaut mieux donner une théorie en en laissant tout la responsabilité à l'auteur, — si on ne peut montrer la réalité des choses ou au moins leur état probable, — que de laisser subsister une lacune. Nous trouvons, dans les ouvrages classiques sur le verdet, beaucoup d'arguments qui plaident en faveur de la théorie que nous soutenons et prouvent que, en vertu des lois spécifiques, le verdet et le grain carié modifient l'organisme dans ses actes sécréteurs, moteurs, sensitifs, nutritifs, plastiques et nerveux.

Nos bons observateurs de l'école contemporaine, que nous jugerons avec moins de sévérité, mettent trop d'enthousiasme à soutenir la misère comme étiologie, ce qui ne devrait pas avoir lieu dans des questions scientifiques. Quoi qu'on puisse penser des expériences et des observations les plus probantes, il y a un fait qui est aujourd'hui reconnu par la science, c'est que la pellagre provient du verdet.

Les partisans de la misère qui, par des théories inqualifiables obscurcissent l'étiologie, m'objecteront peut-être que la pellagre peut se manifester chez des

individus qui jamais n'ont fait usage du maïs et qui habitent des contrés éloignées de celles où se cultive cette céréale, c'est ce que Landouzy a prouvé en ces derniers temps, en combattant le verdet avec beaucoup de talent. Mais je vais plus loin, je serai plus libéral J'admets que ces habitants n'ont jamais mangé de grain carié et qu'ils ne se sont nourris que de seigle de qualité supérieure. Mais parce qu'on a observé un ou deux cas de pellagre, cela prouve-t-il que les adversaires du verdet aient raison? Nous ne le croyons pas. Que devient en effet la question de l'endémie? Comment expliquerons-nous les milliers de cas que nous avons observé pendant douze ans dans des localités où l'on fait usage du maïs, dans un pays agricole où la culture de cette céréale est partout répandue? Un ou deux cas isolés qui se produisent à des intervalles peuvent-ils prouver contre le verdet? Qui n'a trouvé des fièvres intermittentes dans les localités entourées de foyers marécageux? Doit-on assigner pour cela à ces fièvres une cause miasmatique?

Examinons avec un peu de sang froid, sans exagération et avec un jugement calme d'où provient cette calamité qui accable nos pauvres cultivateurs. La pellagre ne peut être attribuée ni à la misère ni à un régime alimentaire exclusivement végétal, pas plus qu'à la fatalité. Ce sont là des thèmes fort commodes pour des polémistes qui vivent dans l'absolu de leurs idées et de leurs opinions. Si nous nous livrons à une observation rigoureuse, nous arriverons à un résultat positif.

Si nous jetons les yeux sur les états les plus avancés dans la civilisation, comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche, nous voyons que, dans un pays où la population est, par kilomètre carré, deux fois et demie plus nombreuse qu'en Roumanie, les

terres sont trop fractionnées pour qu'on puisse donner à chaque habitant ce qu'il lui faut pour vivre. Nous voyons dans les villes de nombreux ouvriers qui surmontent avec la plus grande peine les difficultés de la vie. Pourquoi dans ces pays, où il y a tant de misère, la pellagre n'existe-t-elle pas ? Et pourquoi dans le nôtre, que sa situation agraire et son état social semblent mettre à l'abri de la misère qui accompagne la civilisation moderne, la population rurale tombe-t-elle victime de cette maladie? Par quelle porte ténébreuse s'introduit la pellagre ? Ce n'est pas là un mystère, la réponse est facile comme nous allons le voir.

Nous croyons que toutes les opinions émises sur l'étiologie et qui se résument dans l'étude des causes générales de la misère, n'embrassent que les causes prédisposantes de toutes les maladies. Le terrain étant ainsi préparé, la discussion devient plus facile.

Voilà dans quelle situation se mettent les partisans de la misère quand ils conçoivent des idées qui s'appuient sur des faits imaginaires. Il faut chercher ailleurs la cause des phénomènes et cette cause doit être particulière pour la pellagre. Son influence se ressentira d'une manière appréciable, car, comme nous l'avons dit, il ne suffit pas de dire : maladie de misère. Cela n'a aucune valeur, on se trompe complètement, on ne peut pas prendre en sérieuse considération des raisons qui ne sont que des hypothèses. Nous ne voulons pas dire que la misère n'a aucune influence sur la pellagre qui est éminemment une intoxication chronique ; elle lui imprime certaines modifications, elle lui donne des allures particulières et en aggrave la marche et les symptômes ; ce que nous soutenons, c'est que quelles que soient ces modifications, elles n'auront jamais le pouvoir de cons-

tituer la cause déterminante. Cette théorie est tombée le jour même de sa naissance, elle est donc morte aujourd'hui, malgré toutes les divergences de vues.

Passons à autre chose :

Si la pellagre provient de la misère, comment expliquer qu'il n'y ait aucune relation entre la cause et l'effet ?

Expliquons-nous :

I. La pellagre règne à l'état de repos et à l'état d'action.

II. Cette maladie est endémique dans un grand nombre de localités.

III. Si nous mettons en présence la misère et la pellagre, nous les voyons procéder en sens inverse. La première augmente avec le froid, tandis que la pellagre part avec le solstice pour revenir à l'équinoxe du printemps.

Ces circonstances nous semblent étranges et nous croyons ici devoir poser cette question : si la pellagre est le fruit de la misère, ne faudrait-il pas qu'elle marchât de pair avec celle-ci ? Nous ne pouvons pas douter cependant que la misère ne soit plus grande pendant l'hiver, quand le froid est excessif et que le laboureur est sans travail. Et cependant, la pellagre, avec sa marche intermittente, disparaît précisément lorsque la misère, favorisée par le climat et d'autres circonstances, trône partout en maîtresse. C'est là pour nous un phénomène des plus singuliers.

Le printemps marque le retour ou la naissance de la pellagre. Pendant cette saison où tout sourit dans la nature, où une évolution s'opère dans les organes de reproduction, d'hématose et de nutrition, où tout est vivifié par un soleil bienfaisant, le pellagreux souffre seul.

Après avoir difficilement supporté les rigueurs de

l'hiver, lorsque tout le monde attend avec impatience cette saison charmante, ils éprouvent une tristesse involontaire qui est l'avant-coureur de la pellagre. Dès que les premiers jours du printemps apparaissent, cette maladie meurtrière produit ses effet ; les pauvres enfants qui en général trouvent leur bonheur dans les jouets, les laissent de côté lorsqu'ils deviennent pellagreux.

Quand la maladie attaque le fonds moral, les malheureux qui en sont atteints vivent en dehors de la société, ce sont des unités sans valeur, des voix sans échos, des ombres sans corps, enfin des molécules flottant dans un désert.

Voilà jusqu'à quel point de dégration peut tomber cette pauvre humanité qui s'enorgueillit d'être le chef d'œuvre de la création ; voilà les effets de ce poison, ou, s'il nous est permis de parler de la sorte de ce venin social qui s'étend et apporte de grandes modifications dans les fonctions des organes ; qui ne sait que l'intelligence est atteinte par ce régime funeste ? Nous savons tous que la nourriture substentielle et non altérée est l'agent hygiénique le plus puissant et dont le pellagreux est privé.

Le verdet s'infiltre silencieusement dans l'organisme du paysan et y introduit un germe de mort ; il passe et il est passé sans aucun contrôle dans l'alimentation quotidienne, il décime chaque jour la population, affaiblit les individus, leur enlève toutes leurs forces et toute leur énergie, les conduit à un état d'anémie et de faiblesse complètes et finit par les tuer. Les forces vitales ne peuvent pas résister longtemps à cet ennemi, l'organisme est obligé de céder. Si les cimetières pouvaient parler, ils nous diraient combien de victimes ils renferment, lui appartenant. La pellagre exerce ses ravages sans bruit;

qui pourrait savoir combien de générations ont succombé à ce fléau, qui aujourd'hui exerce son œuvre de destruction au grand jour et, pour aussi dire, d'une manière officielle ? Celui qui a eu l'occasion d'observer ces types que se rapprochent de l'animalité, trouve ample matière aux réflexion les plus tristes.

Si la misère est effectivement la cause de la pellagre, nous tombons, dès les premiers pas, dans la contradiction. Vu l'état actuel de la question, cette théorie ne peut pas résister à l'examen. On a émis plusieurs opinions relativement à la nature de la cause de cette maladie. Quelques-uns attribuent cette cause à la misère et appellent la pellagre *mal de misère.* Cette qualification, qui n'explique rien, ne suffit pas, car elle nous jette dans un vaste champ d'hypothèses ; si la pellagre a le triste privilége d'attaquer seulement la classe travailleuse dans les communes rurales, et si elle est très repandue, devons-nous pour cela l'attribuer à la misère ? En ce cas, notre rôle se bornerait seulement à protéger le paysan contre ses exploiteurs et à élever son état moral pour assurer la force nationale et la sécurité du pays.

Pour comprendre la véritable cause de la maladie qui nous occupe, nous devons nous rendre compte de l'état des choses, car, en présence de la réalité et de preuves incontestables, comme aussi en présence de la simplicité de la théorie que nous allons soutenir, il ne peut plus rester aucun doute. Pour démontrer l'erreur des partisans de la misère, nous choisirons la voie la plus courte qui nous conduit directement à la vérité.

En établissant un parallèle entre les habitants de nos campagnes, nous voyons que les uns sont maîtres de leur sort, tandis que les autres sont trop pauvres pour être moralement et intellectuellement en état de

penser à l'amélioration de leur existence; chez-eux en effet, le mauvais état moral et intellectuel est endémique et exerce une grande influence sur la population: la petite propriété est complètement tombée, à peine donne-t-elle des signes de vie, son avenir est incertain. Quelques localités de la Moldavie nous offrent une preuve frappante à l'appui de cette thèse, nous pouvons dire que cette contrée est la patrie de la pellagre; presque toute la génération actuelle de la population agricole d'au-delà du Milcow, est menacée de ce fléau. L'alimentation vicieuse donne des résultats funestes. Un concours de circonstances fatales conspire malheureusement contre ces pauvres agriculteurs, cette maladie terrible fait de nombreuses victimes; nous verrons dans le chapitre suivant comment, sous l'influence d'un régime alimentaire altéré, le paysan perd son énergie physique et morale; nous soulèverons le voile qui couvre les exploiteurs de cette misère, en faisant entrer nos lecteurs dans le secret des coulisses.

Nous commencerons d'abord par les habitants des parties montagneuses de ce pays, où l'on voit une grande différence relativement au bien-être, comparativement à celui des habitants de la plaine dans quelques localités où la pellagre est endémique. Dans les montagnes, nous trouvons des villages situés dans des positions ravissantes, la beauté de la nature et un paysage enchanteur inspirent et réveillent l'imagination; les conditions de la vie sont excellentes sous tous les rapports, le régime alimentaire est animal et végétal à la fois; le corps, bien vêtu, peut résister aux rigueurs du climat, les habitants ont une énergie physique de premier ordre, leur intelligence est peu commune, ils aspirent à améliorer la race de leurs brebis, ils vivent par l'imagination autant que

par le côté réel de l'existence, chacun s'efforce de prouver sa valeur personnelle et ses qualités de bon administrateur. Les hommes sont robustes, d'une taille élevée et d'une carnation éclatante. Mais au printemps, l'érythème se manifeste, il dure plusieurs années et se renouvelle à chaque équinoxe. Les femmes sont quelquefois mères de six enfants, elles conservent leur menstruation jusqu'à 52 ans, elles sont issues de parents sains qui ont atteint une extrême vieillesse, elles sont de haute taille, d'une rîche nature, et pourtant l'érythème apparaît au mois de mars et disparaît au mois de juin.

Ces montagnards s'occupent un peu d'agriculture, mais ils se livrent surtout à l'élevage du bétail et au commerce du bois de sapin, ainsi qu'à la confection du fromage, industrie qui a pour base les substances végétales et animales si nécessaires dans les transformations successives de l'économie domestique. Ils ont toutes sortes de bétail, mais la brebis est l'animal qui a le plus de prix à leurs yeux, ils possèdent des races excellentes dont la laine est très recherchée pour sa finesse et son élasticité; toute la famille porte des vêtements confectionnés avec cette laine tissée par les femmes ; ils entretiennent leur corps dans un état de propreté convenable et changent de chemise toutes les semaines, leurs habitations sont construites selon les règles de l'hygiène, leur alimentation se compose de toute sorte de légumes, de bouillie de farine de maïs, d'œufs, de viandes, de lait etc. Mais par suite des rigueurs climatériques, le maïs tarde souvent à mûrir et il n'est pas arrivé à une parfaite maturité lorsque le brouillard le surprend ; il devient alors un peu blanchâtre à cause des pluies et de l'humidité et il ne peut même pas sécher dans les greniers.

Cette humidité provenant de l'air trop saturé se fait sentir également sur les autres produits du sol. Les fruits, quoiqu'ils atteignent leur parfaite maturité, n'ont ni goût ni saveur, les fleurs sont sans parfum, les grains se gâtent avec une facilité extrême, le blé ne peut pas être conservé jusqu'à la récolte prochaine, la farine s'altère, et principalement la farine de maïs.

De gros nuages interceptent les rayons du soleil, souvent des semaines entières s'écoulent sans qu'on aperçoive cet astre. Dans ces régions montagneuses, le printemps arrive tard et l'automne avec ses brouillards et ses froids arrive de bonne heure, les ensemencements ont lieu en retard, aussi le brouillard et le froid surprennent-ils les céréales quand il ne sont pas encore mûrs. Les cultivateurs sont forcés de procéder à la récolte du maïs avant sa maturité, de là vient que la partie farineuse, qui est pleine d'eau, fermente, se moisit et se décompose. Cette céréale souffre beaucoup de la rigueur de notre climat; le sol est très fertile, surtout dans les lieux ouverts; comme composition chimique il contient du silice, de l'alumine et du carbonate de chaux ainsi que des matières organiques à l'état d'humus résultant des décompositions végétales de feuilles et de plantes.

Le régime végétal est peu représenté dans la classe des acotylidonnés, mais les monocotylidonées sont en grande quantité. Dans les plaines, il y a des iridées, des graminées. des orchidées, la classe des dicotylidonées abonde en renonculées, crucifères, légumineux, rosacées, cario-filatées, boraginées, solanées, mais les malvacées, les curcubitacées et plusieurs autres familles ne sont représentées que par fort peu d'espèces.

Dans des recherches que j'ai faites au district de

Putna, je me suis arrêté à la montagne de Vrancea qui m'a surpris par sa position pittoresque, mais j'ai été frappé surtout par le degré de culture. L'instruction publique y a fait de grands progrès. Le paysan n'est pas isolé, il sait qu'il est membre de la société et que le principe des majorités consacre ses droits et reconnaît son existence d'individu libre. Chez ces montagnards, les idées démocratiques sont profondément enracinées, ils sont fiers de se proclamer les descendants des anciens républicains de Vrancea. Ils professent un culte passionné pour le lieu de leur naissance. Les jeunes gens aspirent à se distinguer dans l'armée, ils sont toujours les plus forts aux exercices corporels, presque tous ont une constitution vigoureuse, le travail physique les occupe sans cesse, leur corps est robuste et plein de vie. Ces hommes forment une race des plus belles, jamais, ils ne laissent leur esprit se développer aux dépens du corps, et ils ne négligent ni les exercices ni l'hygiène, Ils aiment la terre; pour eux la propriété est tout, parce que jamais ils n'ont cultivé le sol comme des serfs, attendu qu'ils sont propriétaires depuis les temps les plus reculés. La propriété est leur bonheur et leur idéal, c'est là qu'ils se sentent vivre, ils sont liés au sol de leurs aïeux par des traditions, et cet amour de la propriété augmente leur amour pour le pays.

Ils aiment leur charrue et leur costume simple et pittoresque. L'agriculture et l'élevage des brebis sont leurs seules occupations. Ils ont conservé scrupuleusement la langue nationale, ils sont religieux et ont conservé la simplicité et la pureté de leurs mœurs. Comme militaires, ils sont infatigables et affrontent courageusement le danger. Lorsqu'ils voient le pays menacé, ils prennent bravement le fusil, ils

ne reculent devant aucun sacrifice et couverts de gloire, ils retournent à leurs charrues. Ils aiment, ils ont toujours aimé leur pays et le travail ; par leur travail, ils concourrent au soutien de l'Etat pendant la paix et en temps de guerre ils défendent la patrie les armes à la main.

Les femmes sont d'une beauté physique admirable ; leur figure gracieuse et bien accentuée, les rend pénétrantes ; elles possédent la force et la santé, un corps vigoureux ; un observateur habile voit en elles la preuve évidente d'une race-type ; elles ont une taille élevée, un corps plein non de graisse mais de muscles solides et bien développés ; elles sont vertueuses et n'oublient jamais l'idée du devoir ; elles mangent avec appétit, ce qui prouve une santé excellente. La force, la vigueur, le courage et l'activité sont les qualités de ces habitants des montagnes. Les femmes avec leurs époux parcourent à cheval de grandes distances, elles travaillent à la coupe d'arbres séculaires et, quelquefois même, elles vont à la chasse dangereuse de l'ours. La nourriture de ces montagnards se compose de viande, de lait, de graines, d'œufs, de fromage, de bouillie, de farine de maïs, de fruits secs, de pommes de terre, leurs habitations sont spacieuses, bien aérées et bien construites.

A première vue, il semble impossible que la pellagre prenne racine au milieu d'une population dont le régime alimentaire est substantiel et qui se trouve dans de bonnes conditions hygiéniques. Elle se manifeste cependant quoique dans des cas assez rares. Pour nous rendre bien compte nous devons dire quelques mots du climat. Quoique le nôtre soit tempéré, nous sommes souvent exposés aux intempéries par les nombreux changements dans les qualités physiques atmosphériques, par la différence de la tem-

pérature, de l'hygrométrie et de la pression barométrique.

Fort souvent, il se produit une véritable panique parmi les cultivateurs. La récolte du maïs est compromise par les froids ; au mois de septembre, il semble qu'on soit parfois en plein hiver. Nous avons observé en 1881 que la température s'est abaissée en quatre jours de 20 degrés à zéro. Souvent, le printemps commence par un temps très beau et favorable à l'agriculture, mais il suffit de quelques pluies suivies de fortes chaleurs ou d'une sécheresse prolongée, pour détruire toutes les espérances. Le plus souvent, les labours sont en retard par suite de ces changements climatériques, en sorte que les labours de printemps ne commencent que vers la moitié du mois d'avril (vieux style), et en général, ces paysans sont les derniers à ensemencer leurs terres. D'autres fois, quand on se trouve au cœur de l'été et que le temps semble assuré, il survient des pluies torrentielles comme au mois de décembre, ainsi qu'il est arrivé en 1881, où des pluies continues ont fait le plus grand mal aux récoltes ; puis, après des pluies de plusieurs jours, un soleil ardent vient tout à coup tout compromettre par des évaporations rapides : On voit souvent un temps superbe pendant les mois d'octobre, novembre et décembre, mais il n'est pas rare de voir, même pendant l'hiver des tempêtes accompagnées de foudre, de tonnerre et de grêle.

Souvent le temps est conforme à la saison Le thermomètre descend à quelques degrés au dessous de zéro, ce qui est bien pour la terre et cause un arrêt favorable dans la végétation ; une couche de neige protège les champs contre les gelées qui sont probables même après le mois de janvier. La Roumanie est un pays qui peut être considéré comme l'un des

plus froids de l'Europe. Elle se trouve entre le 43e et le 48e degré de longitude septentrionale et le 20e et 27e degré de longitude orientale, d'après le méridien de Paris, avec une température annuelle de + 11°,7 ; pour l'été, de + 22°,5 ; pour l'automne, de + 12°,7 ; pour l'hiver de —2° 6. Nous voyons ici des saisons bien distinctes qui deviennent excessives. La température la plus élevée qu'on ait pu constater est de +40°, et la plus basse de —28°,9. Le froid se maintient pendant l'hiver à une température de — 13° et de — 17°. L'époque du froid intense est le moment de prédilection de l'apoplexie qui est assez commune, ainsi que d'autres affections cérébrales qui, sous l'influence des variations rapides et fréquentes de l'atmosphère, se produisent au printemps et en automne. La phtisie pulmonaire fait tous les ans de nombreuses victimes. L'été, la chaleur est souvent insupportable, quoique la colonne thermométrique ne dépasse pas 11°,9.

Attirés par les positions de Peatra, d'Ocna, de Soveja, d'Oitus, nous avons parcouru la ligne des montagnes et remarqué un fait qui intéresse beaucoup les géologues ; c'est-à-dire qu'on trouve du sel gemme là où il y a des émanations de pétrole.

Pendant nos excursions dans les parties montagneuses du district de Neamtzu, nous avons trouvé des villages situés dans une position ravissante. Les habitants en sont robustes, ce qui n'empêche pas la pellagre d'exercer parmi eux ses ravages ; leur culture intellectuelle laisse à désirer, peu d'entre eux savent lire et écrire, mais, en général, leurs facultés corporelles sont très riches et cependant nous trouvons la pellagre dans ces localités.

D'où vient ce mal ? Peut-il être attribué à la misère ? Si nous admettons cette hypothèse, nous chercherons en vain, la solution de la question qui nous

occupe, car on trouve cette maladie aussi bien chez le paysan plongé dans la plus profonde misère, que chez celui qui vit dans de bien bonnes conditions. Nous ne voulons pas dire par là qu'il n'y a pas de pauvres dans les montagnes ; mais la plupart des montagnards sont à l'abri de la misère et cependant la pellagre ne les épargne pas. D'où vient donc cette maladie singulière et terrible qui se manifeste en divers points du pays, sous la forme endémique et sporadique, chez les paysans des centres marécageux où les eaux sont stagnantes et produisent des miasmes qui empoisonnent l'air, comme chez ceux qui vivent dans l'abondance, qui vivent au milieu d'un air pur et dont les habitations sont entourées des eaux les plus aérées, les plus légères, les plus cristallines et les plus vivifiantes ?

Il n'y a ici aucun mystère ; le fait est très simple ; le maïs, qui est l'aliment principal de la population, souffre des rigeurs des saisons, il n'a pas le temps de mûrir ni de bien sécher ; on fait de la bouillie avec la farine de cette céréale qui n'ayant pas atteint son degré de maturité devient toxique, et le riche et le pauvre qui en mangent deviennent pellagreux.

Entrainé par les positions admirables que je rencontrais, je pénétrai dans les grandes chaînes des Carpathes qui s'étendent à l'ouest de Tergul-Ocna, district de Bacau, et je remontai le cours du Slănic. Dans ces contrées sauvages etpittoresques, la nature déploie un luxe splendide qui tend à surpasser les sites les plus beaux de la Suisse. Le Slanic roule bruyamment ses flots dans un lit de rocher sonores ; sur les flancs des collines qui l'environnent, on aperçoit çà et là de petites chaumières communiquant entre elles par des sentier, qui, en serpentant

dans diverses directions, aboutissent à la rivière. Ces deux chaînes de collines sont couvertes de forêts de sapins, peuplées de bêtes sauvages, les bergers seuls osent les habiter. Dans les excavations naturelles, le sol change à chaque pas, la structure extérieure a un aspect des plus variés, de grandes masses de rochers rangés dans une position verticale, constituent la croute solide de la terre, qui ne présente, dans son intérieur, aucune trace ni aucun vestige de matières organiques.

Nous avons fait cette petite description afin de prouver que l'on trouve la pellagre partout où l'on fait usage du mais, et que cette maladie n'a pas de limites géographiques. Si nous admettions l'opinion contraire, nous établirions des théories sur des bases qui n'ont aucun fondement; nous avons trouvé sans exception la pellagre dans des localités qui diffèrent entièrement par leur composition géologique, par la nature des eaux et par le degré de sécheresse ou d'humidité.

En continuant nos recherches quelques lieues plus loin, nous avons remarqué que ces deux chaînes de montagnes se ressèrent tellement, qu'elles forment un espèce de col ; elles se réunissent au-delà du ruisseau par un pont formé d'un tronc d'arbre jeté d'une rive à l'autre, et si étroit qu'il faut s'armer d'un grand courage pour traverser, sans trembler et sans éprouver des vertiges, le Slanic, dont les eaux bouillonnantes et blanches d'écume grondent à une profondeur de plusieurs mètres. En avançant, nous avons rencontré sur les flancs des montagnes de petites maisons protégées par des sapins et habitées par des montagnards qui appartiennent à la classe aisée ; ils croissent dans l'abondance, ils se nourrissent de lait de chèvre, de fromages, d'œufs, de lard, de

gibier et de poisson (truites). Par suite de la position accidenté du pays, ils ne font, ils ne peuvent pas faire de l'agriculture. En ces lieux, les rayons du soleil sont pâles et de courte durée. Comme nous le voyons, les conditions de l'existence de ces hommes sont bonnes sous tous les rapports ; s'ils ne font pas de l'agriculture, ils se livrent au commerce des pierres et du bois de construction ; ils importent leur maïs d'une autre localité et, peut-être, par raison d'économie. ce qui est le plus malheureux des calculs, ils l'achètent bon marché et d'une qualité inférieure; voilà comment ils gagnent la pellagre.

En nous dirigeant un peu plus vers l'ouest, dans la commune de Comanesti et les villages des environs, en compagnie du prêtre catholique, d'origine italienne, de la commune de Têrgu-Trotuș, un homme instruit qui avait observé plusieurs années la pellagre en Lombardie, avec le concours et la recommandation du regretté patriote et homme d'état C. Negrea, auquel nous devons plusieurs des découvertes que nous avons faites dans l'étude de la pellagre, nous suivîmes le cours du Trotuș et nous nous mîmes à observer la commune de Doftana, où se trouvent plusieurs goîtreux ; il y a là une véritable misère morale ; ces hommes sont idiots, stupides, incapables de rien comprendre. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables brutes et n'ont pas conscience de leurs actions. Celui qui a eu l'occasion d'observer une fois ces types qui se rapprochent de l'animalité, ne peut plus les oublier jamais, surtout quand la pellagre vient compliquer ces affections diverses. Chez quelques-uns, cependant, la pellagre n'altère pas l'état préexistant quand elle atteint seulement l'appareil cutané, et d'autres qui habitent la même localité, mais qui ne sont pas goîtreux, présentent un autre type et pos-

sèdent quelque intelligence, car toutes les affaires de la commune leurs sont confiées.

En établissant un parallèle entre ces deux classes d'hommes qui habitent la même localité, nous voyons que la pellagre attaque les uns et les autres. Tous sont robustes et vivent dans de bonnes conditions, il n'existe chez eux, ni cachexie, ni débilité, et cependant ils deviennent pellagreux. Chez quelques uns, la maladie dure près de vingt, ans, l'érythème la constitue tout entière. Chez d'autres, atteints depuis moins de temps, l'érythème occupe de préférence le dos de la main droite, ou les doigts, ou les ongles seulement. Dans ces conditions, faut-il admettre un état particulier de disposition aux accidents cutanés ? Nous ne le croyons pas, nous ne considérons pas, ainsi que Billod, l'érythème comme une maladie distincte ; nous connaissons toute la souveraineté des symptômes cutanés, mais jamais ils ne peuvent être limités par une disposition naturelle et consentie, s'il nous est permis de nous exprimer de la sorte.

Dans ces localités où les eaux du Trotush coulent dans de profondes vallées, l'atmosphère est ordinairement humide. Le printemps et l'automme se ressemblent beaucoup, car l'humidité forme leur constitution atmosphérique. Les vents du nord sont très froids, dès le commencement même du mois d'Octobre, le maïs est surpris par le brouillard, quoiqu'il soit récolté en temps opportun, il n'est pas bien sec, il est par suite soumis à la fermentation, et par nécessité il est mangé dans cet état. La manière dont on le conserve est défectueuse ; on l'enferme dans des greniers mal exposés, mal couverts, vicieusement construits, où l'air ne circule pas librement. De cette manière, en admettant même qu'il soit bien sec et bien mûr, il n'est pas à l'abri de l'humidité, et l'on sait que l'humidité l'altère bien vite.

§ 2. La pellagre dans les villes.

Si, en quittant les montagnes, nous nous dirigeons vers les villes, nous rencontrons d'abord les laboureurs qui en habitent les extrémités. En général ils vivent bien, leur régime animal et végétal est suffisant, leurs habitations sont spacieuses, aérées, construites d'après les règles de l'hygiène, ils sont bien vêtus. c'est vainement enfin qu'on chercherait chez eux la misère. Mais en jetant les yeux sur les hangars où ils conservent le maïs, on y découvre aussitôt les causes de la pellagre.

En abandonnant la circonférence des villes et en pénétrant dans le centre, où la population est très nombreuse, nous trouvons de misérables ouvriers israélites qui vivent dans de véritables souterrains. Une seule chambre sert, à toute une famille nombreuse, de dortoir et de cuisine à la fois; l'air y est corrompu et vicié; aussi l'hématose y souffre-t-elle de l'insuffisance d'oxigène, la circulation devient accélérée, la respiration ralentie présente un état de faiblesse, le manque de vigueur et la diminution de l'action musculaire; cet élément de force organique est en souffrance. Eh bien, dans ces habitations, on trouve la phtisie, les scrofules, les rhumatismes, la débilité et toutes les autres maladies qui sont l'entourage de la misère, mais on n'y voit jamais la pellagre! Ces malheureux sont rèduits à la plus profonde misère, à peine quelquefois mangent-ils un morceau de viande. Le reste de la semaine, leur nourriture se compose exclusivement de végétaux, d'oignons, de pommes de terre, de radis, d'ail et de pain. C'est à eux qu'on peut appliquer ces paroles d'un grand écrivain: „La vie est une maladie que le sommeil améliore et que la mort guérit.“

Arrêtons-nous un moment à la misère de cette classe infortunée. Au risque d'être qualifié d'hébréophile et d'indigner ceux qui, dans leur fanatisme national ne trouvent pour cette race qu'insulte et mépris, nous dirons la vérité tout entière ; nous allons liquider cette question comme elle se présente, sans détours et sans artifice, en laissant de côté les phrases sonores et vides.

Le système que pratiquent quelques peuples en plein XIX-e siècle, nous paraît un système erroné et peu conforme au temps où nous vivons. Ce n'est pas en perpétuant les souffrances ni en comprimant les aspirations que l'on peut atteindre le but. Ce ne sont là que de vaines tentatives, car aucune loi ne pourra empêcher les Juifs, de se multipler.

Qui ne sait que la nature a doué cette nation d'une intelligence remarquable et d'une activité dévorante. On lui reproche, il est vrai, le manque d'honnêteté et de bonne foi dans les transactions, l'absence totale de dignité personnelle, une soif du lucre qui lui fait employer les moyens les plus condamnables pour parvenir plus rapidement à la fortune ; mais si quelques hommes ne pensent qu'aux distractions et aux plaisirs, si, pour satisfaire leurs goûts, ils dépensent plus que leurs revenus, s'ils dévorent même leur capital et ont recours à des emprunts, faut-il en conclure que c'est la faute des Juifs ?

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que les banquiers et les usuriers israélites sont un immense danger pour l'avenir social de l'humanité. Ils n'ont qu'une volonté, celle de s'enrichir à tout prix, l'or exerce sur eux une irrésistible fascination, ils ne reculent devant aucune manœuvre pour s'en procurer.

Pour les médecins, la science n'a pas de frontières, devant eux les montagnes et les mers, la religion et

la nationalité disparaissent. Nous profiterons de ce privilège pour aller partout où nous réclameront les souffranees de l'humanité.

Nous pouvons dire que Paris, la ville de lumière et de publicité n'est pas à l'abri de la misère. Que de malheureux y prennent la triste résolution de quitter cette vie si pleine d'amertume pour les déshérités ! Et cependant la pellagre n'y existe pas !

Si nous allons à Londres, la ville la plus grande et la plus civilisée de l'Europe, nous voyons que cette ville présente un effoyable tableau de vices et de misères ; nous y voyons une loi fatale : la misère augmente en même temps que le progrès.

Jean-Jaques Rousseau a dit avec raison que la civilisation est la souree de tous les maux. Aujourd'hui, de quelque côté que nous dirigions nos regards, nous trouvons que la misère est inséparable du progrès. Hector Frence, dans ses œuvres, a fait une admirable description de la vie à Londres, des vices les plus dégradants qu'on trouve dans eette ville et qui dévoilent, une profonde misère morale et physique. L'auteur dit : „Pour les femmes pauvres de Londres, il n'y a que trois voies : le vol, la prostitution ou la mort. Pour elles, le travail n'existe pas, car s'il y a eent milles places vacantes dans les fabriques, il se présente deux eent mille concurrentes. L'Angleterre, qui s'est placée à la tête du mouvement humanitaire en travaillant à la plus belle œuvre, — à l'abolition de l'eselavage, est rongée par la misère. A l'hôpital Fields, on voit des parents qui vont engager leurs enfants au mois où à la semaine, mais qui en réalité vont les vendre. Leur morale est tellement élastique, qu'il leur suffit que leur fille leur apporte quelques schellings par semaine et qu'ils ne lui demandent jamais comment elle les a gagnés.

Dans cette fourmillère d'êtres humains de tout âge et de tout sexe, un cœur de pierre serait touché de tant de misères. Quand donc une porte de salut s'ouvrira-t-elle pour toutes ces créatures infortunées? Le moment est-il encore éloigné où ces souffrances seront soulagées? Cette classe gémira-t-elle encore longtemps dans la misère, ou devons-nous admettre une triste exception?

Nous devons repousser énergiquement cette pensée désolante. La misère qui ravage tant d'existences n'est plus aujourd'hui un secret, mais il faut avoir le courage d'analyser ces convulsions douloureuses qui paraissent une exagération et qui ne sont que la vérité même. Celui qui a sondé la profondeur de l'abîme peut seul se rendre compte de la terrible réalité où le courage et l'espérance s'éteignent sous les coups d'une destinée implacable, et cependant on ne voit pas la pellagre au millieu de tant de misère.

On sait quelles épouvantables souffrances accablent les infortunés Irlandais, parmi lesquels la misère fait tous les jours des victimes au point que, sur 1,000 d'entre eux, il y en a au moins 50 qui meurent littéralement de faim. On connaît la vie de ces malheureux. Ils se tuent à cultiver les terres qu'ils ont affermées, ils vivent dans de misérables chaumières qui tombent en ruine. Le père, la mère et 5 ou 6 enfants y sont entassés et y couchent les uns sur les autres comme des animaux. La famille est quelquefois complétée par une bête à cornes, un porc ou quelques poules, mais le fermier n'en mange jamais, il vend tout pour payer son fermage. Sa nourriture, comme celle de sa femme et de ses enfants, ne se compose que d'une légère bouillie de farine d'orge et de pommes de terre ou d'autres racines qu'il ne pèle même pas afin de n'en rien perdre; le

pain et la viande, surtout, lui sont absolument inconnus. Cependant, malgré cette effroyable misère, on ne trouve pas de pellagreux en Irlande.

Si l'on traverse l'Océan pour se transporter en Amérique, on y voit la plus cruelle misère a côté de la prospérité. A New-York, aussi bien que dans quelques grands centres industriels, on peut constater un épouvantable progrès dans le paupérisme. L'exposition de Philadelphie a dissipé bien des illusions et a démontré que la solution du grand problème économique et social n'est pas plus avancé en Amérique qu'ailleurs. A New-York, par exemple, à côté d'un luxe insolent, on rencontre à chaque pas la plus hideuse misère. Il y a dans quelques quartier, des ouvriers que les tourments de la faim conduisent progressivement et lentement au tombeau, et malgré cela on ne voit pas la pellagre !

Mais si elle était fille de la misère, ainsi que le prétendent les antizéistes, comment se fait-il que nous ne la trouvions pas dans ces conditions ? C'est là cependant qu'elle devrait avoir son quartier général. Ce fait est très significatif; si pour les uns il semble une anomalie, il n'a pour nous rien d'étonnant, et nous espérons que plusieurs partisans de la théorie opposée se convaincront de la vérité et se rendront à l'évidence, car c'est dénaturer les faits, que de prétendre que la pellagre est une maladie de misère. Cette théorie si radicalement nulle passe dans le domaine de l'oubli, tandis que la doctrine verdéramique, prouvée scientifiquement par des faits, devient réelle et positive. Nous ne discuterons pas plus longtemps les théories antizéistes, car nous avons confiance dans la loyauté des savants et dans leur amour pour la vérité. On sait d'ailleurs quelle est celle des deux théories opposées qui remportera définitivement la victoire.

Les faits sont toujours venus confirmer nos dires, par la raison que nous avons toujours cherché à nous rendre compte de la nature des choses et de leur conséquence. On sait dans quelles conditions se maintient la vie de l'homme, et l'on connaît de même la fragilité des organes humains, si admirables à tant d'égards et si faciles à détruire.

Le verdet est un toxique à action élective, en sorte qu'il a des tissus sur lesquels il agit de prédilection. Mais pouvons-nous admettre qu'il respecte les autres ? L'intervention de ce poison n'est-elle pas absolument indispensable dans les phases et le développement de tous les symptômes de cette maladie? A-t-on jamais expliqué par quel mécanisme ce poison peut agir ? Il n'a aucune importance au point de vue des altérations, nous ne pouvons même pas savoir si ces altérations existent, ni dans quel rapport elles se trouvent avec le complexe des symptômes cliniques, car il n'y a pas une période d'anatomie pathologique. Chez ceux-mêmes qui succombent, on trouve souvent, à l'autopsie, des maladies intercurrentes, comme la pneumonie tuberculeuse, la péricardite, sans trouver aucune altération appréciable qui se rapporte à la pellagre. Mais il ne faut pas oublier un fait qui est incontestable : c'est que bien que nous ayons affaire à une intoxication chronique, le phénomène se produit au commencement, et les autres effets viennent ensuite. Bien plus encore : il peut arriver que plusieurs éléments attaqués ne soient pas suffisamment saturés, en sorte que le degré d'intoxication paraît varier ; il semble qu'il y ait une espèce de hiérarchie physiologique.

Le verdet est regardé surtout comme toxique pour le système, mais on sait que, même dans ce système, il y a des parties plus délicates que les autres, et

que la cellule nerveuse de la substance grise semble être atteinte la première et s'altérer, comme organe de prédilection, plus facilement et plus rapidement.

Chez les hommes, ce poison se porte non seulement à la cellule de la substance grise du cerveau, mais encore à la moelle épinière, aux muscles de la vie animale, aux fibres musculaires, aux intestins, aux cellules glandulaires et même enfin aux globules rouges du sang. Les recherches sur l'anatomie normale et pathologique du sang n'ont pas donné encore des résultats définitifs, surtout chez les pellagreux affligés d'une anémie profonde et chez lesquels les cas de cachexie sont fréquents et tenaces ; mais on sait qu'en modifiant l'alimentation du sang, on modifie également la vie de conscience. En passant par les capillaires, le sang se modifie dans son volume, dans sa vitesse et dans son courant, surtout quand il s'y ajoute cette substance du maïs avarié qui ne s'assimile pas à l'organisme quoiqu'il semble qu'elle varie d'après la nature des tissus. De plus, elle n'est pas de la nature de celles que l'organisme, peut chasser par sa sueur, l'urine, les excréments, ou par une oxidation. Elle s'accumule dans le corps et fait l'effet d'un véritable poison ; ainsi s'expliquent les troubles nerveux.

Pour mieux faire comprendre que la pellagre n'est pas l'effet de la misère, nous nous servirons d'une comparaison, sans nous arrêter davantage à la question d'origine qui est déjà jugée.

En Roumanie, le district de Gorj attire et retient le passant par mille séductions. Qui pourrait être indifférent à ce grand concert où la forêt devient un véritable orchestre qu'anime le doux murmure des zéphyrs ? Ce concert est une musique voluptueuse qui impressionne délicieusement l'imagination.

Les habitants de ce district, fils des Carpathes, ont une conformation thoracique plus développée que les habitants des vallées et des plaines où les conditions géographiques et celles de la vie sont tout autres. Ils sont énergiques et vigoureux ; leurs habitations sont spacieuses, propres et bien entretenues. Ils se nourrissent de lait, de fromage, de viande et d'autres produits analogues. Ils sont sobres et ne se livrent pas à l'alcoolisme. Les femmes de ces braves cultivateurs sont bien portantes, honnêtes et vertueuses ; elles confectionnent les vêtements nécessaires à leurs enfants et à leur mari, la vie de famille est leur idéal, leur religion et leur culte.

Les habitants de Gorj ont donc tout ce qu'il faut pour être heureux, ils respirent l'air pur et embaumé des montagnes, mais ils ont un ennemi implacable, la pellagre, qui provient du maïs altéré dont ils se nourrissent.

Nous avons déjà vu comment cette céréale arrive dans les montagnes et quelle influence désastreuse elle exerce lorsqu'elle est altérée. L'opinion publique du pays n'est pas encore bien formée à cet égard ; toutefois, le fait est aujourd'hui évident, et il n'est plus permis de douter de la réalité du danger qui n'est pas de ceux qu'on peut oublier. La pellagre, en effet, si elle ne frappe pas brutalement, a des conséquences fort graves et imprime à l'humanité des traces profondes de dégradation. La nourriture est la cause déterminante du progrès physique et intellectuel de l'homme, elle est le premier besoin de la vie.

Maintenant que nous connaissons les causes de la maladie par la pratique de la vie populaire qui vaut mieux que la théorie, nous pouvons, sans anticiper sur les résultats de nos recherches, entrer de plein pied dans la vérité.

Armés de ces conclusions, même préliminaires, nous est-il possible d'admettre des conditions étiologiques diverses ? Pouvons-nous abandonner la théorie verdéranique? Quelque divisées que soient les opinions, il est constaté aujourd'hui que, dans l'étiologie de la pellagre, il y a un facteur qu'il faut distinguer. Le soleil exerce-t-il quelque influence sur l'origine de cette maladie ? Nous ne le croyons pas, il y a ici une condition constante, bien déterminée et commune à tous les pellagreux sans aucune exception : C'est que le maïs qui leur sert d'alimentation est, en raison de son humidité, attaqué par des parasites. En ce qui concerne la misère physiologique, elle peut, quand elle se met de la partie, donner une plus grande efficacité à cette alimentation et activer sa force morbifique, cela et rien de plus puisqu'il est prouvé que nous rencontrons la pellagre hors de la misère.

Poussant plus loin nos observations, nous nous rendîmes au monastère de Neamtz pour y étudier la pellagre chez les moines ; nous en trouvâmes un qui présentait du diagnostic, c'est-à-dire un érythème spécial qui se répétait au printemps depuis un si grand nombre d'années, que le malade lui-même ne se souvenait plus de l'époque où il s'était manifesté pour la première fois.

Un après, en visitant l'institut des aliénés du monastère de Neamtz, nous y trouvâmes ce même moine interné. On nous raconta alors que ce pellagreux, en proie à une véritable folie religieuse, avait dit un jour, à son supérieur, que Dieu lui était apparu pendant la nuit et lui avait demandé comme une preuve de son amour, de le lui sacrifier. Le supérieur, voyant que la folie le poussait au crime, feignit de se rendre à sa demande et de consentir à mourir pour être agréable à Dieu, mais il témoigna

le désir de remplir, auparavant, ses devoirs de chrétien, ce que le fou accepta en lui promettant de garder son sang comme une relique.

Voilà comment la pellagre fait des victimes parmi les moines chez lesquels les conditions d'existence et de moralité sont bonnes cependant. Chacun sait que dans les régions montagneuses les villages sont riches; non seulement le paysan y est aisé, mais il est actif et indépendant. Ici la cause de la pellagre est évidente, il ne nous reste qu'à trouver la route qui nous conduit à la vérité.

Des penseurs éminents, comme Théophile Boussel et Lombroso ont ouvert cette voie; il ne nous reste qu'à contrôler et à développer leurs idées.

Nous ne pouvons pas accuser la bouillie de maïs, mais lorsqu'elle est faite avec de la farine altérée, les physiologistes, dans leurs recherches, trouvent qu'elle détermine, chez les personnes qui s'en nourrissent, des phénomènes d'intoxication qu'on voit se produire plus rapidement chez les jeunes gens, car, à cette période si intéressante de la vie, les malades commencent à perdre l'appétit ou à devenir capricieux ; ils éprouvent, surtout après leurs repas, une faiblesse et des nausées auxquelles se joint la dyspepsie ; ensuite viennent des palpitations cardiaques, une lassitude des nerfs, des maux de tête, symptômes qui sont accompagnés d'un dégoût pour le travail.

Ces premiers troubles dépendant de la pellagre ont une action qui leur est propre et qui ne peut donner lieu à aucune erreur d'appréciation. Aussi n'hésiterons-nous jamais à dire que, dans la pellagre, on voit dès les premiers symptômes, l'ensemble symptômatique d'une espèce d'intoxication qui passe à l'état chronique, car la nature de cette maladie con-

corde essentiellement avec les circonstances qui l'entretiennent et lui donnent naissance.

Le maïs, quelle que soit sa variété, produit la pellagre quand il est altéré ; le meilleur même, s'il est conservé dans des greniers mal construits et mal aérés, gagne, après quelque temps, des propriétés toxiques sous l'influence de l'humidité.

Dans les monastères des montagnes, parmi les moines comme partout, la pellagre est activée par la nature des circonstances au milieu desquelles elle se développe. On observe dans ses états successifs toutes les formes des phénomènes qu'on remarque dans les localités de la plaine.

Une véritable nécessité de valeur sociale doit nous porter à délivrer de cette maladie notre population qui jamais n'eut à lutter avec une fatalité plus horrible. Aussi devons-nous nous efforcer de la faire disparaître, maintenant surtout que nous en connaissons la cause. La doctrine verdéramique est aujourd'hui la seule admissible. Nous avons combattu toutes les autres théories car, si nous les avions acceptées, il aurait fallu chercher des arguments contre l'axiome qu'il n'y a pas d'effet sans cause.

Au printemps, lorsque tout renaît dans la nature, la vie intellectuelle des pellagreux s'altère ; ils ne comprennent rien de ce qu'ils voient ; ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils éprouvent, ils ne se demandent pas d'où leur vient le mal, ils sont comme des enfants qui ne savent rien du monde ni des tourments de la vie, ils vivent dans des hallucinations.

Mais ces phénomènes nerveux sont souvent accompagnés de symptômes physiques caractéristiques de la pellagre. L'érythème reparaît en effet comme une vieille nouveauté, mais quelquefois il a un aspect si surprenant qu'il semble revêtir une forme nouvelle.

Pendant la plus grande partie de l'année, les malades sont plongés dans une indifférence complète. Nous savons qu'au fond du cœur humain il y a toujours quelque rêverie impossible à traduire, mais chez ces malheureux il ne se reflète aucune sensation intérieure.

Comme nous l'avons déjà dit, la pellagre se reconnaît à l'aspect spécial de la figure et des mains. Quelques figures agréables et d'une expression bienveillante changent sous l'influence de cette maladie quand elle est avancée, car alors la physionomie exprime la douleur et la crainte, en sorte qu'elle fait du malade un objet de compassion. Chez d'autres pellagreux, la figure devient plus sombre et plus triste, elle exprime une préoccupation douloureuse, une souffrance continue. La curiosité de l'observateur est ici on ne peut plus excitée. Au printemps, apparaît l'érythème qui est l'estampille officielle de la pellagre et dont la marche est en rapport avec l'état de l'atmosphère ; l'hiver il est au beau fixe et tourne à la tempête avec le solstice du printemps. Quoique cette maladie laisse à ses victimes quelques instants de repos, elle n'en est pas moins un épouvantable fléau pour notre population des campagnes. Qui n'a observé que les femmes ou les jeunes filles qui sont atteintes de la pellagre, fût elle même bènigne, ne portent plus de rubans ni de fleurs sur leur tête, ni aucun de ces ornements qui d'habitude donnent plus de charme à leur beauté. Leurs figures gaies autrefois deviennent tristes, quelques-unes mêmes sont dures. Quand la maladie est avancée, les malades semblent plongés dans une méditation douloureuse ; leur regard et leurs paroles ont l'indolence de quelqu'un qui est dégoûté de tout ; c'est enfin une existence privée de tout plaisir.

Si nous jugeons la pellagre d'après les conditions qui lui donnent naissance, nous verrons qu'il n'y a qu'un moyen pour la combattre, c'est d'en écarter la cause. Aujourd'hui, le bon sens et l'habileté ne suffisent plus. Quoique les paysans n'aient pas encore suivi les évolutions des habitants de nos villes, le cercle de leurs besoins s'est cependant fort étendu. Malgré cela, si les montagnards ne sont pas riches, ils ne sont pas pauvres non plus, ils vivent à l'abri de la misère. Ils ont des maisons spacieuses et gaies où le soleil entre à flots. On ne voit pas chez eux ces habitations qu'on trouve dans quelques localités de la plaine et qui sont les véritables enfers de la civilisation moderne. Malgré les transformations opérées dans toutes les branches de l'activité sociale, nous devons avouer, sans accepter les appréciations de ceux qui ont des intérêts de caste que, dans leur grande majorité, les laboureurs ne sont que des prolétaires.

Si nous dirigeons nos regards vers les vallées et si nous nous arrêtons aux considérations de la vie plus que modeste des habitants, nous voyons que, dans quelques communes, dans celle de Darmanesti, par exemple, ils sont goîtreux presque tous. Mais cela provient de l'influence du milieu dans lequel ils se trouvent. On observe aussi parmi eux la pellagre, qui a toujours le verdet pour cause.

Mais, dans la plaine aussi bien que dans la montagne, les malades ne présentent que des symptômes locaux. Chez fort peu d'adultes seulement, j'ai pu observer quelque antérite chonique ou aiguë. Quant aux phénomènes nerveux, les cas sont encore plus rares, le plus souvent le système nerveux n'est pas atteint.

Où est donc cette aliénation mentale dont l'exis-

tence est afirmée par des auteurs qui paraissent convaincus de sa force oppressive non seulement sur le système nerveux, mais encore sur la nutrition et par suite sur la muqueuse et la peau? La manie pellagreuse imprime-t-elle une si grande modification sur les tissus? Il ne faut pas oublier un fait: Lorsque les phénomènes nerveux se manifestent, ils sont quelquefois si importants et si sérieux, qu'ils peuvent produire une véritable manie, avec tendance à l'homicide. Quelquefois encore, ses symptômes éclatent avec tant de puissance qu'ils laissent après eux des traces physiques et intellectuelles ineffaçables, car dès que la chaîne est brisée, la raison s'envole pour ne plus revenir. Et quand nous nous trouvons en présence de ces malheureux et que nous mesurons la grandeur du péril, nous restons les bras croisés et nous avons l'air d'invoquer la miséricorde du Ciel.

Mais ce qui est curieux, c'est que l'érythème se conduise d'une façon singuliére; il ne suit pas une marche régulière, sa forme change, quoique le fond reste le même. Mais quand il occupe les parties couvertes, il donne des résultats négatifs bien que l'on puisse observer la même uniformité de couleur qui existe dans les quatre membres; mais il n'est accompagné d'aucun symptôme qui indique une lésion fonctionnelle quelle qu'elle soit. Aussi, dans ces conditions, les malades n'en font aucun cas, ils ne consultent un médecin que lorsque l'occasion s'en présente. Chez plusieurs, cet érythème intermittent n'a pas une longue durée; il n'a pas non plus de fixité, et cela ne peut être attribué qu'au milieu dans lequel ils se trouvent, quoique la vie qu'ils mènent soit loin d'être la même.

Au printemps, l'érythème est plus léger et moins manifeste. Cependant, sur les traits affaibles des ma-

lades, on devine la maladie qui les ronge. Dans la pellagre des goîtreux, l'érythème a des nuances mystérieuses que l'œil d'un observateur qui n'en a pas l'habitude, ne reconnaît pas et qu'il ne reconnaîtra jamais, surtout s'il attaque des parties déjà atteintes une première fois. C'est ainsi qu'on voit une rosace qui, d'un rose pâle arrive à un rose sombre, exister sans l'engorgement des parties atteintes. Trois ou quatre jours après, l'épiderme s'écaille et tombe par petits fragments, sans douleurs ; la peau alors apparaît, luisante, pour prendre peu à peu sa coloration naturelle.

Passons à un autre ordre de faits : On est surpris de l'indifférence de ces hommes en présence des blessures ou des fractures qu'ils se font. Cette force de résistance est, sans aucun doute, le résultat d'une qualité naturelle. Chez cette population frugale, grossière et presque sauvage, les enfants sont privés des soins qu'exigent leur âge fragile, les plus forts seulement vivent et présentent plus tard un coefficient de résistance qui profite à la race. Nous avons rencontré des enfants pellagreux âgés de treize mois, dans un état général défectueux et dont l'ossification était peu développée ; quelques-uns d'entre eux n'avaient même pas une dent. Que peuvent devenir ces petites créatures quand on pense que la pellagre affaiblit même les plus vigoureux, au point que des hommes gras et bien portants deviennent pâles et décharnés sous l'influence de cette maladie qui ouvre la porte à tant d'autres. Lorsqu'elle est compliquée de la diarrhée, elle conduit fatalement l'appareil gastro-intestinal à un état déporable, à une dyssenterie muqueuse et glaireuse accompagnée de gaz et de coliques qu'on ne peut supporter que par la suppresion de tout aliment, le

lait excepté. Cette demi-diète peut seule apaiser la diarrhée et les autres troubles qui s'y rattachent. Chez quelques enfants, on voit aussi des éruptions qui assombrissent le tableau. Les ganglions, les démangeaisons et les rougeurs de la peau sont presque constants. On observe égalcment des écoulements par le nez et les oreilles. Quelques-uns ont des prédispositions cérébrales.

Plusieurs adultes sont atteints de la dyspepsie dont la marche est progressive et fatalement ascendante. De temps en temps, cependant, elle est interrompue par des phénomènes gastriques fébriles d'une évolution lente. L'alimentation mal faite rend la digestion difficile, car souvent elle est accompagnée de rôts, d'aigreurs et même de régurgitations. Plusieurs souffrent d'une espèce d'étourdissement, mais cet étourdissement n'a pas son origine dans l'estomac.

Dans les régions montagneuses, où certains habitants sont goîtreux, on observe une grande disproportion dans le développement de la pellagre; le nombre des malades est beaucoup plus élevé chez les hommes que chez les femmes. Par suite de leurs goîtres, ils parlent comme s'ils avaient une ataxie de la voix qui est altérée et désordonnée, dont le timbre et le ton sont modifiés et qui subit un tel changement qu'à les entendre parler, et sans même le voir, on reconnaît qu'ils sont goîtreux. Le goîtreux atteint de la pellagre a une sorte de facies particulier, sa bouche est entrouverte, son regard est vague, ses traits expriment la stupidité. Mais, chose étrange, quand on l'interroge, il répond d'une manière sensée. Il a une tendance à porter la tête en avant comme s'il écoutait avec attention ; malgré son extérieur ridicule, il se conduit avec beaucoup de dignité, c'est pourquoi lorsqu'on le voit de près on n'est point porté à rire.

Lorsqu'on entretient avec eux des relations intimes, on observe que, malgré leur ignorance, ils sont assez aptes au travail. La plupart sont de grands enfants auxquels éehappe souvent l'importance morale d'une question, ce qui les frappe avant tout, c'est la réalité et la forme des choses. Ils regardent plus qu'ils ne pensent, tout ce qui brille les attire, tout ce qui est beau les captive et tout ce qui est fort les domine. Quelques-uns sont riches, ont du bétail et vivent dans l'abondance. Chez ceux-ci, personne ne pourrait eroire, avant de l'avoir vu, à la possibilité de l'érythème invétéré, on observe une tristesse profonde qui les fatigue et les écrase. Dans ces conditions, nous avons vu deux jeunes pellagreux unis par les liens du mariage. Sur l'insistance de leurs parents, ils se fiancèrent, sans s'être dit qu'ils s'aimaient ; il semblait que cela fût sous-entendu et inévitable, la noce eut lieu sans réflexion de part et d'autre. Les jeunes gens étaient cependant en proie à un profond découragement. Je les revis trente jours après leur mariage. Le mari restait des heures entières seul dans un coin de sa maison, il semblait que son esprit fût tellement plein de pensées qu'il ne pouvait pas les exprimer. Sa femme paraissant prendre part à eette douleur muette, souffrait de bourdonnements aux oreilles. Voilà ee qu'on voit à la lune de miel, c'est-à-dire à la plus belle époque de la vie conjugale.

Les femmes de ees hommes sont très bonnes, mais violentes, elles ne peuvent rien garder sur le cœur, elles disent tout ce qu'elles éprouvent.

Ces montagnards préparent le bois de construction et se livrent à la pêche des truites quoiqu'ils n'en retirent pas de grands bénéfiees. Ce produit de luxe est eonsommé par les elasses opulentes et, lorsqu'il est de qualité supérieure, il est fort reeherehé.

Cette fois encore nous avons mis en évidence les fausses théories en nous appuyant sur des exemples, car rien n'éclaire mieux une question que les exemples dont la valeur se mesure par la comparaison. Ce ne sont pas de pures fantaisies qui échappent à toute démonstration scientifique. Après tant de preuves, la doctrine antizéiste peut-elle encore résister à l'analyse ? Ne suffit-il pas d'une cause unique pour expliquer un phénomène complexe ? Appuyée sur ces observations scientifiques, l'étiologie de la pellagre ne peut avoir d'autres bases que la doctrine parasitaire; et, quoique nous soyons aujourd'hui dans la période microbienne, cette maladie doit son existence non pas à un microbe spécial, mais à un parasite végétal spécial. Logiquement parlant, nous ne pouvons pas l'expliquer d'une autre manière. Ceux qui ne reconnaissent pas l'importance de cette doctrine, ne voient qu'un des côtés du problème que doit résoudre la science moderne. Mais aujourd'hui, l'existence de cette maladie, qui se présente à peu près tous les jours et que presque tout le monde a observée, est du domaine vulgaire ; il semble cependant qu'elle n'ait pas suffisamment impressionné ceux qui se sont attachés à l'étudier sous tous ses aspects.

La science moderne n'a pas besoin d'hypothèses inutiles qui doivent être rejetées comme des complications gratuites. Nos observations sont motivées par des raisons positives; car, ainsi que nous l'avons dit, la pellagre, comme une conséquence des parasites végétaux, ne cesse de faire des victimes que lorsque nous écartons ce poison de la nourriture des consommateurs. Le verdet a une influence désastreuse que nous expliquerons plus loin, lorsque nous en ferons l'histoire naturelle.

En jetant un coup d'œil sur le développement mo-

derne de la pellagre, s'il nous est permis de nous exprimer de la sorte, on reconnaît les conséquences du maïs avarié lorsqu'il sert d'aliment. Mais, si nous analysons les effets successifs de cette substance toxique, nous pouvons nous résumer comme il suit ; ils sont assez particuliers, car ils attaquent la vie physique et animale et se font sentir jusque dans la moelle épinière. Voilà pourquoi l'intérêt de la population agricole exige qu'on apporte quelques modifications dans la culture et la récolte de cette céréale. Au point de vue du succès, le choix des moyens est d'une importance capitale. Ces modifications doivent porter principalement sur deux points : le degré de maturité et celui de sécheresse qui sont deux facteurs hygiéniques d'une grande valeur. Ces mesures, largement décrites dans la prophylascie de cette maladie, ne seraient cependant pas efficaces si l'emmagasinement de la récolte était défectueux. A défaut d'engrais, il faudrait même que le sol se reposât pour satisfaire à la loi de restitution. Il est de même nécessaire de nettoyer le terrain. Ce que nous avons dit est d'ailleurs aussi vieux que le monde; mais à qui nous adresser pour faire cesser un état de choses si triste, qui a plongé dans la misère notre principal facteur de production en épuisant le sol qu'il cultive ?

Il faut donc nous adresser à ceux qui sont intéressés dans la cause, les éclairer, leur montrer le danger et provoquer leur intervention. Tout cela est très important au point de vue économique. Nous nous demandons si les intérêts de l'agriculture nationale sont en harmonie avec le principe de la liberté et si, aujourd'hui, l'agriculture ne souffre pas plus de l'incertitude qu'elle ne souffrirait d'une décision énergique. Nous devons savoir que l'agricul-

ture américaine, dont le développement est tout nouveau, marche à pas de géants, tandis que certains Etats de l'Europe autrefois célèbres restent stationnaires ; quant à nous, nous rétrogradons. Si l'on veut se faire une idée de la malheureuse influence de notre système d'agriculture, on n'a qu'à jeter les yeux sur nos campagnes dans les champs desquelles règne une sorte de tristesse. Le climat a aussi beaucoup changé, on constate souvent des sécheresses depuis qu'on a ravagé les forêts. Voilà comment la main de l'homme produit la désolation quand elle travaille contre la nature, car les bois sont les régulateurs atmosphériques.

Par sa fréquence en Roumanie, la pellagre présente un matériel fort riche d'études. Les cas de suicide deviennent plus nombreux dans les villages que dans les villes, les cultivateurs nous donnent le contingent le plus grand ; quant à la saison où cette maladie se manifeste, tout le monde a pu constater que c'est le printemps.

Que de beautés le printemps n'apporte-t il pas avec lui ! Quand nous jetons les yeux sur ce globe immense, nous ne pouvons qu'admirer la magnificence de la nature. Mais le printemps renouvelle ou amène la pellagre et qui peut dire les souffrances qu'elle produit !

Le printemps est le même chaque année, il ne fait que changer de vêtement, mais aux pellagreux il change le physique, les sentiments et la vie mentale qui s'éteint peu à peu et marche rapidement vers sa fin.

Quelles que soient les opinions sur la nature de la pellagre, il est un point incontestable, une question qui nous paraît résolue : il est prouvé aujourd'hui, et au-dessus de toute controverse que la pel-

lagre appartient à la famille de ees maladies qui doivent leur existence à unc intoxication chronique. Il ne s'agit pas iei d'un organisme parasitairc visible à l'œil nu.

La pellagre ne proeède point par la voie inflammatoire proprement dite, ni par la voie néoplastique; elle n'est pas une transition entre les maladies provenant de fermentations et les maladies simples parasitaires ; aussi ne peut-elle trouver sa place près de la lèpre

Cette maladie, quand elle se manifeste aussi par des symptômes cutanés, présente des signes généraux qui permettent de les distinguer à l'aspeet des physionomies, mais les lésions que nous trouvons quelquefois ne sont pas confirmées par l'hystiologie. Faut-il donc admettre, comme plusieurs sont portés à le croire, que cette affection nommée pellagre est peu connue dans ses eauses et dans son mécanisme ? Nous ne croyons pas qu'on puisse interpréter de la sorte tant de faits qui ne laissent aucun doute sur les résultats de l'intervention du maïs altéré par le verdet, car ce grand coupable est ce qu'il doit être, c'est-à-dire du poison, et, quand il est placé dans certaines conditions, il peut produire la mort. Il détruit l'organisme sain, surtout pendant une maladie, e'est-à-dire quand le terrain est préparé. Cette question a non seulement une grandeim portanee théorique, mais elle a eneore une haute valeur pratique. Soyons franc : nous ne voyons rien de nouveau dans la doctrine que nous soutenons, car Théophile Roussel, Lombroso et d'autres l'ont soutenue longtemps avant nous.

L'expérienee a prouvé eomment on peut provoquer cette maladie ehez les hommes et chez les animaux, comment on peut la guérir et comment le verdet, poison très actif, exeree ses ravages ; autrement on

ne pourrait l'expliquer que d'une manière hypothétique, et le temps semble venu de mettre de l'ordre dans le chaos des hypothèses qui, au lieu de l'éclairer, obscurcissent la pathoginèe de la pellagre au détriment de la prophylaxie. Ce but final n'est-il pas celui de la médecine ?

Dans la pellagre, la vitalité s'épuise non point par un vice héréditaire ou par une cause personnelle ; ce n'est pas en quelques mots seulement que nous avons résumé, au point de vue clinique, l'étiologie de cette maladie.

Mais trouvons-nous quelque chose de constant dans cette évolution ? L'hérédité n'y joue aucun rôle, les parents des pellagreux peuvent être atteints de phtisie, de syphilis, de scrofules, de cachexies diverses ; toutes ces maladies peuvent être constitutionnelles. transmettre aux descendants une constitution faible et leur enlever presque toute la résistance vitale; mais lorsque, par suite de causes bien connues, la pellagre se manifeste, sur ce terrain où les forces d'assimilation ne peuvent plus fixer dans les tissus les principes azoteux, elle devient alors chronique dès le début.

La plupart des pellagreux sont dyspeptiques. Nous savons tous que les parois glandulaires de la cavité stomacale sécrètent un liquide incolore et limpide qui est le suc gastrique, uniquement apte à transformer chimiquement et à résoudre les substances albuminoïdes, le blanc d'œufs, la viande, la fibrine végétale et autres.

Nous savons en outre que, pour opérer, ce suc doit contenir deux éléments, un ferment pepsine et un acide, c'est-à-dire l'acide chlorhydrique combiné avec des bases organiques faibles, ainsi que M. Schiff l'a démontré depuis longtemps, et comme M. Ch.

Richet l'a réeemment confirmé à Paris, avec la pepsinc elle-même, par une séric d'cxpériences physiologiques. Le concours de ces deux agents a pour résultat de transformer les albuminoïdes en pcptoncs solubles afin qu'ils puissent êtrc absorbés ct transformés en sang.

Lorsquc la pellagre règne endémiquement, il arrive à plusicurs malades, ou que la pepsinc se produit très lentement par un procédé que je ne puis décrire ici, ou elle fait défaut; de sorte qu'il vient un temps où, au moment de la digestion, les actions de chimic vivante sont suspendues. L'action de l'acide est seule et ne pcut faire autre chose que remplir les substances ingérées sans les dissoudre. De là vient l'embarras gastrique et voilà comment s'expliquent les nombreux cas de dyspepsie.

Ces faits de physiologie prouvés par des expériences sur les animaux semblent être à quelques-uns de simples hypothèses. Mais une hypothèse scientifique peut être considérée comme justc, lorsqu'elle est en harmonie avec les faits connus qu'elle veut expliquer.

Cette forme de manifestation que nous avons décrite n'est pas moins digne d'intérêt, parce que, bien qu'ellc soit dans une période aiguë, elle se montre au maximum d'intensité. La preuve en cst que les conceptions et la féeondité diminuent, les avortements sont plus fréquents et la mortalité augmente. Il nous semblerait que c'est là un thème élastique de paradoxes si la clinique ne revêtait pas une physionomie des plus caractéristiques et si la pellagre ne formait pas le premier plan pathologique de localité, paree qui l'antagonisme est une théorie, car les autres maladies sporadiques aiguës suivent aussi leur cours. Ces aidémis annuelles forment, eomme nous l'avons déjà dit, le domaine de la pathologie.

Voilà des faits et constants qui cependant ne convaincront pas tout le monde. Au lieu de les accepter, plusieurs médecins préfèreront courir après des chimères en supposant des causes qu'ils ne pouront démontrer, surtout s'ils négligent la manière dont la maladie se développe et son caractère souvent endémique. En résumé, nous croyons qu'il faut considérer la pellagre comme l'effet du verdet. Nous n'ignorons pas cependant qu'on a cité, et nous avons même observé, quelques cas fort rares où l'alimentation du maïs faisait complètement défaut. Mais pouvons-nous regarder ces observations comme inattaquables? Nous ne le croyons pas; quoiqu'il y ait des exceptions où le blé carié produit des phénomènes analogues, il ne faudrait pas s'appuyer là dessus pour faire de l'étiologie une théorie qui ne permettrait pas d'expliquer la gravité et l'état d'endémie, contrairement à l'immense majorité des opinions.

Tel est mon avis. Je ne le développerai pas davantage, car j'ai émis des faits précis et positifs qu'on ne peut pas qualifier de simples théories ou d'imaginations et qui prouvent la fausseté des causes inventées au détriment de la vérité.

Dans son Traité de la pellagre, page 233, Billod s'exprime comme il suit sur les causes de cette maladie :

„En commençant l'étude de l'influence exercée par les maladies sur le développement de l'état général auquel se lie la pellagre et qui constitue, suivant moi, un des points capitaux de l'histoire de cette affection, je n'ai pas besoin de faire observer qu'il ne s'agit pas ici de démontrer une chose que personne ne conteste, à savoir: que certaines maladies ont pour effet de produire de la débilitation. de l'asthénie, mais bien de prouver que cette asthénie, cette débi-

litation constitue une prédisposition à la pellagre, en tant que maladie cutanée, et d'établir à quel degré.

Or, de toutes les maladies, celles qui semblent exercer la plus grande influence sur le développement de la pellagre sont à coup sûr, et les faits aujourd'hui abondent à le prouver, certaines maladies du système nerveux et, en particulier l'aliénation mentale, et c'est pour ce motif que nous croyons devoir commencer l'étude de l'influence exercée par les maladies sur le développement des accidents caractéristiques de la pellagre par celles des maladies mentales nerveuses".

Basé sur les raisons ci-dessus, l'auteur admet, croyons-nous, d'une manière négative : que la pellagre est une maladie d'origine cérébrale ; cela prouve jusqu'à l'évidence que ses observations ne présentent aucune garantie, car elles sont dénuées de toute valeur réelle et négligent la pratique des choses. Nous ne pouvons considérer cette théorie que comme un caprice de l'imagination. Mais tout homme est libre de créer des théories à son goût.

Si l'on admettait cependant celles qui sont contenues dans le traité dont nous venons de parler, ainsi que quelques personnes y sont malheureusement disposées, il faudrait admettre que la Roumanie et les autres pays où la pellagre existe présenteraient l'aspect d'un vaste musée pathologique d'aliénés, et l'Etat roumain cesserait d'exister.

Eh bien! tout en avouant mon infériorité, je me suis mille fois posé cette question surtout en ces derniers temps : quelles objections les partisans de ces théories présentent-ils contre le verdet ? Pour soutenir leur opinion, qui pour nous est inadmissible, ils apportent des preuves imaginaires, mais ils négligent précisément ce qui les sépare de la vérité.

Sans faire une guerre de mots, vidons cette question une fois pour toutes en écartant les paroles vides de sens, en évitant les observations incomplètes et les doctrines dangereuses. Il est temps d'en finir avec ces théories. Nous n'aurons le droit de décréter la victoire que lorsque nous aurons eu le soin de l'organiser, car ce n'est que par des théories bien établies que se forme la résidence officielle de la force scientifique. Pour traiter sérieusement une affaire sérieuse d'un intérêt scientifique supérieur, si nous ne pouvons pas étudier chaque jour la vie du malade — ce que ne permettent à l'observateur ni le temps ni la liberté d'esprit — il faut au moins étudier la maladie à son début et dans son foyer. Tout ce qui est contraire à cette ligne de conduite est un faux idéal qui se perd dans des abstractions obscures.

Toutes ces questions sont élucidées par un esprit supérieur profondément versé dans toutes les connaissances historiques ; mais il est nécessaire d'un concours pour les résoudre, car ces notions, comme toutes les théories destinées à être développées, ne sont autre chose que des généralités de quelques données historiques ; les idées ne ressortent pas clairement de ces théories, l'auteur s'appuie principalement sur des connaissances que lui ont fait acquérir des observations recueillies dans des établissements d'aliénés. Ce principe de conduite est un idéal abstrait qui n'est pas basé sur la réalité. Quand nous nous hasardons à des principes incertains et sans vues profondes, nous sommes toujours mal préparés à nous défendre contre certains courants d'opinions de vérité universelle. Ces sortes d'idées ne sont ni des doctrines ni des théories, mais l'élévation naturelle d'un bon esprit qui serait un don précieux s'il produisait d'heureux fruits et s'il se ralliait à la réalité des faits.

Les observations reeueillies et groupées par l'auteur sont de nature à nous surprendre. En examinant la question au point de vue étiologique, nous constatons un désaeeord. ear il n'y a pas en réalité un seul fait où l'on voie une eoncordanee de lésions ou de signes qui justifient que la pellagre est provoquée par la manie. Nous n'avons pas de données fondamentales qui plaident en faveur de eette théorie ; ni les faits ni la théorie ne semblent justifier son étude elinique.

Ces théories ne peuvent avoir d'autre effet que eelui d'ébranler puissamment nos eonvietions sans nous éelairer, et de nous ouvrir un nouvel horizon. Mais ils sont en petit nombre, eeux qui ne veulent pas se rendre à la vérité et qui restent entêtés jusqu'à la fin. Si les symptômes nerveux précèdent les autres manifestations, faut-il admettre pour cela que la pellagre est de nature cérébrale ? Cela suffit-il pour que nous nous endormions sur nos lauriers ? Nous eitons cela eomme une euriosité, ear la sagesse la plus élémentaire nous défend de prendre ees théories en considération.

Il y a des eas où la pellagre débute sans la plus petite apparenee d'un érythème quelconque. Même dès le début, quelques malades éprouvent seulement des étourdissements, qu'ils prennent pour des indispositions, et qui se renouvellent pendant longtemps à ehaque équinoxe ; puis la manie éclate et, après un temps indéterminé, l'érythème fait son apparition.

Comme la pellagre existe d'une façon intermittente et, dans quelques eas rares seulement, d'une manière eontinue, la manifestation de eette maladie dans l'appareil eutané est quelquefois obseure et impossible à préeiser exaetement ; elle passe inaperçue même lorsque quelques troubles se prolongent ;

il n'est donc pas étonnant que cette affection se produise dans les centres nerveux quoique l'érythème en soit le caractère dominant.

Nous avons observé que dans les localités où la population est simple et primitive, où elle est restée véritablement rustique, la pellagre est aussi plus classique. Exceptionnellement, les symptômes se manifestent chez quelques sujets par le système nerveux, après quoi l'érythème se montre fort tard. Nous voyons que les symptômes extérieurs ou cutanés manquent, et les symptômes internes nous servent seuls à mesurer la gravité de la maladie, qui quelquefois est constituée par une série de dérangements des fonctions digestives, où les accidents dyspeptiques sont fréquemment provoqués par un régime défectueux. Ces troubles gastro-intestinaux conduisent directement les enfants au marasme. Dans cet état d'asthénie, l'organisme étant plus délicat est aussi plus facile à altérer, ce qui commence par une faiblesse progressive des muscles. D'autres fois, comme nous l'avons dit, nous n'avons que les désordres nerveux après lesquels apparaît aussi l'érythème.

Nous avons observé même depuis peu de temps, des faits qui ont une analogie frappante avec ceux décrits par Billod. Malgré l'opinion contraire qui s'est produite à ce sujet et qui obscurcit la question, une folie spéciale ne peut pas provoquer la pellagre; cette argumentation n'induira personne en erreur.

L'une des raisons principales qui ont engagé Billod à placer l'aliénation mentale qui accompagne la pellagre au nombre des manies provenant d'intoxication, comme les manies paludéennes et alcooliques, c'est qu'il existe entre elles une telle ressemblance qu'on ne peut pas établir même une distinction dans leur forme. Il est alors difficile de dire à quelles

causes il faut attribuer ces manies, à moins qu'elles ne soient considérées comme des maladies qui ont commencé sans étiologie connue. Ces faits qu'il croit positifs sont pour nous inexplicables. Comment! ces formes de manie si semblables se confondraient l'une et l'autre? La ressemblance des symptômes peut se confondre à un état avancé seulement. Mais à l'aide d'un examen objectif, en commençant par l'inspection de l'érythème et en terminant par celui de l'état mental, on peut écarter toute confusion. Ces séries de phénomènes nous intéressent; car, avant l'examen objectif, il faut déterminer les phénomènes subjectifs en faisant l'historique du malade, en voyant comment les phénomènes se sont produits, surtout quand on sait combien il est difficile d'établir d'une manière générale l'histoire des symptômes cutanés. Dans les antécédents des malades on trouve des circonstances qu'on rencontre souvent dans la vie du pellagreux; un simple érythème qui passe inaperçu; un an après commencent les phénomènes nerveux, et ensuite l'érythème apparaît de nouveau d'une manière très manifeste et suit sa marche intermittente. Nous avons recueilli plusieurs observations de ce genre que nous insérons à la fin de cet ouvrage.

Voilà donc que cette hypothèse tombe devant les faits. Billod oublie de nous dire dans quels pays, la France et l'Italie exceptées, la pellagre est causée par la manie; partout en effet il y a des établissements d'aliénés et nulle part on n'a observé que la pellagre fût de nature cérébrale. Je suis loin de ne pas reconnaître la grande ressemblance qui existe entre ces deux manies; mais la science possède à ce sujet un grand nombre d'observations et de faits intéressants que nous décrirons. Quelques-uns ne veulent établir aucune distinction entre la manie pella-

greuse et la manie ordinaire, quoique dans la première le malade soit en proie à la tristesse et finisse généralement par tomber dans une noire mélancolie dont le dénouement est l'idiotisme ou la démence ; c'est là un fait incontestable.

La stupidité est la forme ordinaire de l'aliénation mentale (la démence aiguë d'Esquirol.) Les idées d'homicide sont très rares et celles de suicide communes. Ces malheureux mettent fin à leurs jours de diverses manières, mais le plus souvent par l'eau ou la corde. Lorsque la manie ne succède pas à l'état aigu de l'érythème, mais qu'elle survient primitivement, presque toujours elle coïncide avec le printemps. A peine au sortir des rigueurs de l'hiver, quand il lui est permis d'espérer renaître avec les beaux jours, le malade est atteint par la pellagre, la mélancolie se traduit par une indifférence profonde, il est découragé, rien ne l'impressionne, il ne peut pas se rendre compte de sa situation, il n'a de cœur à rien.

La plus élémentaire connaissance de la nature humaine nous montre l'impuissance de la manie à produire la pellagre. Telles sont aujourd'hui les opinions au point de vue individuel ; examinons-les maintenant à un autre point de vue : au dessus des passions.

Dans certains cas, le tableau clinique se réduit à rien ; l'érythème est tellement méconnaissable qu'on ne peut en admettre l'existence que d'une manière incertaine ; il peut alors servir de diagnostic, mais seulement en des cas très rares.

En effet, l'érythème est le compagnon si ordinaire de la pellagre que tous les médecins le croient indispensable au début de cette maladie ; j'ai partagé moi-même longtemps cette opinion ; mais elle me semble trop exclusive quand je vois que les symptômes ne se succèdent pas régulièrement dans leur ma-

nifestation. A première vue, il paraîtrait que nous avons des anomalies qui n'appartiennent pas spécialement à cette affection. Toutes les modifications dans la complexe des phénomènes rendent le diagnostic incertain.

Pour nous résumer, nous dirons que la pellagre ne peut pas être considerée comme ayant une relation avec la lésion d'un système anatomique spécial, quand les phénomènes nerveux se manifestent au début de cette maladie. Voilà donc que Casal s'est trompé quand il a dit que la matière morbifique est rejetée des parties profondes vers les extrémités en se montrant sous la forme d'une croûte squameuse.

Cependant, en quelques cas exceptionnels, la pellagre ne s'annonce point par l'altération de l'appareil cutané, les troubles nerveux jouent le rôle principal et ensuite apparaît aussi l'érythème. Quoique souvent les troubles physiques du corps soient insuffisants pour justifier les troubles nerveux, la maladie débute par l'appareil cutané, mais la modification est si peu importante que cette période de manifestation peut passer inaperçue ; souvent la face prend une couleur terreuse et est couverte de dartres farineuses, tandis que les troubles nerveux s'expriment par des agitations et un délire de persécution même sans hallucinations. Qui n'a eu l'occasion d'observer chez nous, surtout dans les localités marécageuses où le paludisme forme le premier plan pathologique, la manie d'origine palustre marquée au début par des accès intermittents ? Ces troubles nerveux, qui sont dus aux infections paludéennes, peuvent se manifester chez des pellagreux, sous une forme plus ou moins latente, à une période assez éloignée des accès intermittents. Comme nous ne sommes pas en état de nous rendre compte de la durée de l'érythème, il suffit pour nous con-

vaincre de prendre l'histoire antérieure du malade, de rechercher avec soin ses antécédents pathologiques, et même tous les cas de troubles cérébraux ; et si nous ne parvenons à découvrir aucun antécédent héréditaire ou personnel de quelque importance, si l'érythème se présente seul comme lésion matérielle, si un examen attentif nous présente des douleurs dans la région splénique, tout cela nous prouve que ces troubles nerveux ne proviennent pas de la pellagre, mais des infections paludéennes. Nous avons observé des faits de cette nature où les malades ont été guéris.

Nous pouvons commettre des erreurs en clinique lorsqu'on nous présente un pellagreux sous l'influence de la manie paludéenne. On sait que les établissements d'aliénés sont peuplés par toutes les classes de la société ; si la manie prédispose à la pellagre, comment se fait-il que cette dernière maladie n'atteigne que les classes inférieures tandis qu'elle épargne les autres ? Telles sont les raisons que nous croyons assez solides pour soutenir l'étiologie du verdet et écarter tous les doutes.

M. Cazenave de Laroche, qui a fait de nombreuses recherches sur la pellagre, soutient qu'elle ne peut être l'effet du maïs, attendu qu'elle est très rare dans les pays où la culture de cette céréale est fort répandue et qu'elle se trouve dans les contrées où on ne cultive pas le maïs. Pour M. Cazenave la cause est complexe : la misère, les mauvaises conditions hygiéniques, quelques conditions climatériques et individuelles en particulier. Ces arguments ne nous semblent pas suffisants.

Les observations cliniques de tous les jours, les expériences faites sur les animaux prouvent assez la force toxique du maïs altéré. Aujourd'hui, il ne

peut plus exister aucun doute sur cette question. Nous ne croyons pas qu'il y ait un seul médecin qui ne dise dans sa conscience que la misère physiologique peut préparer l'organisme à la pellagre, mais que la véritable cause de cette maladie est un principe toxique; souvent même la farine de maïs fermente lorsqu'elle est tenue dans des lieux humides et en grandes quantités. Ces observations se trouvent dans le traité des maladies épidémiques de Collin de 1879.

Il y a des faits assez concluants pour faire considérer la pellagre comme la conséquence possible de ce poison. On voit assez fréquemment des rapports directs entre eux. En ce qui regarde l'influence du maïs sur les excitations individuelles, M. Cazenave ajoute qu'il ne faut pas s'exagérer cette action, quoiqu'il avoue que c'est un excitant et il en donne pour preuve que, dans les symptômes des pellagreux, la folie est celui qui domine. Nous donnerons notre avis sur cette délicate et importante question en faisant appel aux intéressantes découvertes de Lombroso, expérimentées aussi par Husemann, dans les mémoires duquel nous trouvons des questions nouvelles, un grand amour de la science, beaucoup de bon sens et de modestie, qualités qui caractérisent le savant, mémoires enfin dans lesquels on ne voit qu'une seule chose: l'étude impartiale.

Dans le cours de cette étude, nous nous sommes appuyé sur les expériences de ces hommes éminents, car, ainsi que le dit un proverbe, on n'emprunte qu'aux riches.

Nous avons suivi leur exemple et nous osons affirmer, car nous y sommes autorisés par les expériences que nous avons faites et que nous ne croyons pas inutile de rapporter ici, que les effets produits

sur les animaux sont les mêmes que ceux constatés par Husemann, avec l'olévrésine de Lombroso ou la maïsine, substance extractive d'Erba. Les expériences prouvent que ces substances toxiques, tirées du maïs altéré par la fermentation, portent leur action sur le cerveau d'abord, ensuite sur la moelle et la protubérance ; la mort vient par la paralysie qui semble résulter d'une intoxication par des narcotiques. Quelquefois cependant, les effets de l'intoxication sur les animaux soumis à des expériences sont des convulsions de toute nature, toniques, cloniques et même tétaniformes, et paraissent être l'effet d'un autre poison plus toxique qui se rapproche de la strychnine et qui peut se produire dans le maïs fermenté sous l'influence de quelques circonstances particulières ; mais ces principes strychnoïdés et acoloïdés, extraits du maïs en putréfaction par une fermentation artificielle, et qui présentent certains caractères physiques d'Ergotine nommée Pellagrozéine, ne peuvent être que l'élément constitutif de la partie malade du grain extrait par la teinture alcoolique préparée par Erba. C'est ce que nous croyons, sans pouvoir le démontrer suffisament; aussi laissons-nous aux savants le soin de répondre à ce raisonnement, quoique nous ayons obtenu des résultats identiques à ceux de la Pellagrozéine de Lombroso.

On a donné au soleil une grande importance en lui attribuant un rôle dans la cause morbifique et en l'accusant d'être l'ennemi du pellagreux. Comme fait incontestable, en se plaçant au point de départ, on voit qu'à l'apparition du printemps les premiers rayons du soleil, quelque pâles qu'ils soient, provoquent l'érythème et que l'insolation prolongée hâte le développement des autres phénomènes nerveux. Pour discuter toutes ces théories, soutenues à grands

frais d'arguments par ceux qui s'occupent de cette maladie, je me résume et je dis que tous les éléments qui constituent le climat n'ont d'autre rôle qu'un rôle secondaire. Si le soleil était l'auteur principal, il devrait alors agir de même sur tous les pellagreux qui s'y exposent et occuper seulement les régions découvertes, mais nous voyons souvent le contraire.

Au commencement de nos études sur la pellagre, nous nous conduisions dans nos examens en prenant pour ban l'érythème des parties visibles exposées et nous enregistrions soigneusement toutes les nuances. Mais, à la suite des résultats obtenus après de longues observations, nous nous sommes arrêté à l'opinion que nous professons aujourd'hui — et nous n'avons qu'à nous en applaudir — c'est-à-dire que l'érythème varie et occupe divers points de l'appareil cutané qui jamais n'ont été exposés au soleil, il ne se borne pas aux régions décrites par les auteurs, il semble vouloir donner un vote de blâme au soleil pour le discréditer. Aussi le voyons-nous occuper quelquefois tout l'appareil cutané et respecter les mains, les pieds et la figure, contrairement à la règle générale. D'autres fois, outre les parties découvertes, il occupe les épaules, les genoux, la peau de la tête chez les chauves, ainsi que tout l'appareil cutané ; il apparaît et disparaît capricieusement à chaque équinoxe de printemps, de telle sorte que le même individu ayant un érythème général présente les plus curieuses manifestations. En un an, l'érythème occupe les parties exposées ainsi que tout l'appareil cutané pendant les mois de printemps. En été, lorsque le soleil devient plus brûlant, il abandonne les parties exposées, tandis qu'il persiste jusqu'au mois de septembre dans les parties couvertes. Nous devons dire

que nous ne tronvons pas ces manifestations fidèlement décrites dans les traités classiques de médecine ; ces traités contiennent plusieurs théories qui ont obscnrci la situation en ce qui regarde la cause de la maladie, surtout la partic que l'érythème occupe de préférence.

Tons les auteurs conviennent que l'érythème, commc effet des rayons solaires, occupe senlement les parties exposées. Cette théorie nous paraît fort curieuse et ne pent plus se produire en présence des nombreuses informations qui plaident en notre faveur. Bien plus : lorsque l'érythème, cet effet matériel, diminue, il se produit une amélioration apparente ; il apparaît de nouveau en Novembre en redoublant de fureur quelles que soient sa forme de manifestation et la région qu'il occupe, qu'il soit général ou particl, ambulant ou fixe. D'autres fois sa furie redouble au milieu de l'été et ne s'apaise qu'aux approches de l'hiver.

Comme on le voit, il y a de nombreux cas où le cours de la maladîe n'est pas régulier et présente des oscillations qui souvent ne coïncident pas avcc les variations thermométriques et hygrométriques, de telle sorte que les modes de manifestation sont complexes et qu'ils varient suivant la constitution, le tempérament, la durée et le degré d'intoxication ou la force dc la cause qni donne naissance à la maladie. L'érythème, quand il existe, ne désigne pas un phénomène unique toujours identique à lui-mêmc; il répond au contraire à une série de variétés, il n'est même quelquefois que l'apparence d'une manifestation, avec quelque force qu'interviennent les rayons du soleil pour lui donner un concours plus actif. Ainsi donc, on le voit, les rayons du soleil ne sont pas indispensables pour lui donner naissance. Il n'est pas ètonnant que la pellagre, commc maladic générale

occupe les parties du tégument qui ont des dispositions morbides, mais on n'en peut pas tirer la conclusion que les rayons solaires sont capables de produire les causes déterminantes de la manifestation de l'érythème. Alors il faudrait croire que tous les pellagreux, qui ont l'érythème et qui n'ont pas été exposés aux rayons du soleil, ne présentent pas assez de garanties de diagnose, et cependant le fait existe. Comme nous l'avons vu, chez les enfants qui, à peine sevrés, sont nourris de bouillie de farine de maïs, l'érythème occupe des parties qui n'ont jamais été exposées au soleil. Par conséquent, si nous accusons le soleil d'être un facteur principal dans le développement de l'érythème, nous tombons dans des théories problématiques, nous ne tenons pas compte du fait pathologique d'après lequel le mécanisme se développe sur l'appareil cutané tout entier, soumis ou non à l'influence des rayons solaires ; car il n'existe pas un état pathologique distinct qui nous permette d'attribuer la pellagre au soleil et non à l'état général. Nous devons donner à cet astre une juste valeur ; il n'exerce qu'une influence artificielle sur l'apparition des phénomènes. Ainsi donc, comme on le voit, nous n'avons aucun caractère climatologique ; il est plus que probable que la maladie apparaît au printemps, quoiqu'elle ne se reconnaisse pas toujours bien au début. Quelquefois elle vient sans prodromes, de telle sorte que le médecin et le malade se trompent l'un et l'autre sur la nature de la maladie. Nous n'avons ni accidents nerveux, ni troubles digestifs, ni aucune manifestation de la part de l'appareil cutané. Alors le médecin ordinaire, qui a besoin d'éléments pour établir son diagnostic, n'aperçoit pas la pellagre ; quoique, dès le début, presque tous les malades présentent un type particulier auquel ne

manque pas l'originalité; mais l'observateur sévère, par la seule perception de son esprit et abstraction faite des symptômes, découvre la vérité, comme nous l'avons déjà dit. Il existe en effet beaucoup de cas où les symptômes les plus importants font défaut, ou bien, tout en prédominant, ne présentent pas une succession régulière ; quelquefois ils se compliquent d'accidents plus ou moins sérieux.

L'érythème, qui est un des sýmptômes les plus remarquables de la période d'invasion, peut souvent faire complètement défaut à la pellagre. Très souvent cet érythème, qui constitue toute la maladie, n'a qu'une durée éphémère et disparaît pour ne plus revenir. D'autres fois, il apparaît avec le printemps au mois de mars et disparaît bientôt après au mois de mai, pendant que les rayons du soleil sont le plus brûlants. En septembre il apparaît de nouveau jusqu'à la fin du mois de novembre. Nous avons souvent observé cette recrudescence ; mais dans certains cas la manière dont elle se présente est très variée ; l'érythème n'existe pas, les phénomènes digestifs constituent toute la maladie ; mais il semble qu'elle soit conditionnelle, et que, dès que les symptômes digestifs cessent, ils soient remplacés par les symptômes nerveux. Si l'on met à l'épreuve la mémoire des malades, on remarque un contraste frappant, entre leurs facultés intellectuelles et les actes qu'ils commettent.

Les anciens s'imaginaient que la pellagre était due à l'influence du soleil. Cette opinion n'est pas soutenable. Quoique l'apparition de l'érythème coïncide avec le retour de l'équinoxe, le soleil, même de nos jours, ne peut avoir rien de commun avec la pellagre. Au commencement du printemps en effet, le soleil présente l'aspect le plus triste ; souvent il ne se montre pas à cause du temps pluvieux. Chez la plupart

des malades, la pellagre se manifeste avec une précision remarquable ; nous ne voyons pas ici, dans le développement de l'érythème, une expression de l'influence solaire. Il nous semble illogique d'admettre que la maladie se manifeste plus tôt ou plus tard, selon que les chaleurs sont précoces ou tardives, puisqu'elle se produit à la même époque pour tous, c'est-à-dire au printemps. Nous avons observé qu'elle ne varie dans aucune localité, ni au nord, ni au sud, et qu'elle n'est nullement soumise aux conditions météorologiques. Dans notre pays surtout, le printemps est souvent pluvieux et même froid ; le soleil ne paraît pas pendant plusieurs jours et, malgré cela, la pellagre se manifeste au mois de mars et dure jusqu'au mois de juin ; en sorte que l'érythème se renouvelle en même temps que l'équinoxe, quoiqu'il ne soit pas rare d'observer des cas où l'érythème se perpétue en restant inoffensif, soit que le printemps commence ou finisse, soit que le malade soit exposé ou non aux rayons du soleil.

En général, il se peut que l'influence solaire commence à s'exercer chaque année, quand les printemps sont très beaux et très réguliers, ou réciproquement; l'intensité de l'éruption varie ; chez les uns, l'érythème commence à se manifester vers les premiers mois du printemps, chez d'autres, il n'apparaît que le 30 avril, et même au mois de mai chez les plus avancés en âge. Mais cette périodicité même, peut se succéder dans quelques cas, comme nous l'avons dit, sans être accompagnée de l'érythème. En même temps que ce dernier, vers la fin de l'automne, la maladie entre en vacances, s'il est permis de parler de la sorte. Elle fait croire à une santé parfaite ; car le malade se livre à ses occupations agricoles sous les rayons du soleil sans que l'érythème appa-

raisse. Mais il ne faudrait pas se faire illusion, car ce calme, que le soleil ne peut déranger, est souvent le prélude de complications nouvelles avec aggravation, qui se produisent à l'équinoxe du printemps.

Que le soleil soit brûlant ou qu'il reste caché, il ne peut avoir, dans le développement de la pellagre, qu'un rôle qui consiste à préparer le terrain par une disposition particulière de l'éruption cutanée. Dans ces conditions, les rayons du soleil trouvent l'organe préparé et plus facile à être lésé, en sorte qu'un petit érythème solaire favorise la fructification de l'érythème pellagreux, qui est mis en état de se développer sans l'intervention du soleil. Les expériences de Girardini, qui a voulu prouver l'influence de la lumière du soleil sur l'éruption cutanée pellagreuse, perdent toute leur valeur. Les observations cliniques, sans avoir recours à ces expériences et sans l'intervention des rayons solaires, nous donnent des résultats frappants. Chez les uns, l'érythème se borne à la paume des mains et à la plante des pieds, tandis que les parties découvertes restent intactes, et que les parties couvertes sont atteintes par l'érythème, qui dans quelques cas n'occupe que les ongles, dans d'autres, seulement le dos d'une main ou même les doigts uniquement. Ces circonstances si contradictoires, prouvent jusqu'à l'évidence que le soleil ne peut être la cause déterminante du développement de l'érythème. Comme nous l'avons dit, il y a des printemps pluvieux pendant lesquels le ciel est chargé de nuages ; le soleil ne paraît presque jamais, ce qui n'empêche pas l'érythème de se manifester dans toute sa richesse.

Dans les localités ombragées des Carpathes, où le soleil ne paraît que de dix heures du matin à deux

heures de l'après-midi, on voit des habitants qui ne s'occupent pas de l'agriculture, qui ne sont point par suite exposés aux rayons solaires et chez lesquels l'érythème existe dans toute sa force. Dans ces localités ombragées, où les brouillards sont très communs, le soleil n'exerce pas longtemps son action, ses rayons sont pâles, mais l'érythème est dans tout son éclat.

Après une longue série d'expériences que nous avons faites sur un grand nombre d'individus, dans la prison de Dobrovetzu, et particulièrement sur six individus soumis au régime du maïs suspect, auxquels nous avons fait soigneusement éviter les rayons solaires du printemps, nous avons constaté l'érythème le plus classique qui puisse exister, ainsi que nous le décrivons dans le chapitre suivant en parlant du verdet. Nous avons eu l'idée, inconnue jusqu'ici, ou négligée chez nous, de faire des expériences sur les hommes. Cette négligence est d'autant plus regrettable que l'étude n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire ; et cette étude peut seule donner la mesure de la manière dont la plupart des médecins sont instruits et familiarisés avec cette maladie, qui présente chez nous des cas si nombreux qu'il suffit d'un peu de bonne volonté pour arriver à des résultats satisfaisants.

Nous nous sommes bornés à donner des détails précis et débarrassés, autant que possible, d'un historique souvent inutile, de recherches sans intérêt et de discussions stériles, quoique nous soyons sortis de cette réserve pour montrer dans quel état se trouve l'étiologie, qui n'a pas été encore suffisamment étudiée dans les ouvrages spéciaux que nous avons consultés. Peut-être avons-nous blessé l'amour-propre de ceux qui ont porté si haut la science de la pellagre, en

faisant dans cette partie d'incontestables conquêtes.

Nous savons que ces blessures provoquent de grandes susceptibilités, aussi éviterons-nous de longues critiques. La lumière doit être cherchée hors des idées de spéculation. Les exemples, prouvant que l'érythème peut se développer sans l'intervention des rayons solaires, ne sont pas rares. On a pu observer ce phénomène chez les condamnés des salines. Je citerai un exemple, un seul, mais si caractéristique, si positif qu'il est impossible d'en contester l'évidence.

Le sujet de nos observations est un individu âgé de 79 ans qui est resté vingt ans aux salines où il était condamné aux travaux forcés. L'érythème pellagreux se manifesta chez lui la deuxième année de sa peine et dura quinze ans. Cet octogénaire vit encore et est guéri aujourd'hui. Il raconte que, pendant qu'il était malade dans la mine, l'érythème apparaissait sur les mains, les pieds et le visage, et lui causait de grandes démangeaisons; cette douleur le mettait souvent dans l'impossibilité de travailler, parce que le contact prolongé avec le sel augmentait ses souffrances qui duraient souvent trois mois. Il ajoute que plusieurs condamnés se plaignaient de souffrir plus ou moins de la même manière.

Avant la révision du code pénal, les salines étaient le lieu où l'on envoyait les condamnés aux travaux forcés. Aujourd'hui ce système barbare est supprimé; mais alors la vie des condamnés était véritablement insupportable. Dans les mines, l'hiver succédait à l'hiver, la nuit à la nuit; c'était comme la mort dans la vie. Aucun rayon de soleil ne venait jamais réchauffer ces malheureux et cependant au milieu de ces ténèbres l'érythème se manifestait. Nous avons parlé des salines, je ne l'ai fait que dans le but de prouver que cette maladie se développe

sous les trois ordres de phénomènes sans le concours des rayons solaires.

Cette théorie du développement de l'érythème pellagreux forme la base de l'éducation professionnelle des pellagrologues. En faisant dans les salines une étude sur la science géographique, on pourrait ajouter une page à l'histoire physique de notre globe.

Dans l'histoire du développement des phénomènes cutanés, il n'y a pas de question assez difficile à comprendre pour qu'on puisse s'embrouiller dans les subtilités de la conception scientifique. Voici un autre exemple: au printemps de l'année 1887, au mois d'avril, nous fûmes invité par notre collègue, le dr. Abaza, à faire partie d'une consultation chez Mme E. B., femme d'un employé administratif. Cette femme était âgée de 26 ans, elle avait une constitution robuste, un tempérament sanguin, et des antécédents pellagreux. Ses frères et ses sœurs étaient parfaitement sains. Elle souffrait depuis un mois environ et ressentait des démangeaisons fort vives aux parties génitales. L'érythème spécial avait fait son apparition et s'était rapidement développé dans ces parties aussitôt après s'être manifesté aux mains. La peau et la muqueuse avaient grossi et étaient d'un rouge foncé. La malade éprouvait en urinant de vives douleurs. L'éruption, qui avait commencé sur le dos des mains par une rougeur, et qui ne lui produisait pas une grande gêne, ne tarda pas à prendre une forme pustuleuse et à donner aux mains un aspect repoussant. Au printemps de l'année 1886 l'érythème, d'après ce que nous dit la malade, occupait quelques régions de la figure, c'est-à-dire le nez, les pommettes et les oreilles, et, après une marche lente et irrégulière, il se termina par une légère desquamation.

Nous soulignons dans cette observation les manifestations extérieures parce que, dans le cas présent, l'érythème semble avoir deux patries, l'une de convention et de forme sur les régions découvertes, et l'autre sur les régions cachées ou couvertes.

Dans ces conditions, soutenir aujourd'hui qu'un érythème pellagreux ne peut pas se développer sans l'intervention des rayons solaires, n'est-ce pas abdiquer toute raison ? De deux choses l'une : ou l'érythème est par lui-même un phénomène, et alors il serait inutile, cliniquement parlant, de rattacher son développement aux rayons solaires, ou bien il n'est pas un phénomène par lui-même, mais uniquement par l'effet du soleil.

Mais une autre question se présente : tous ces phénomènes s'accomplissent-ils sainement dans l'état général ? Si nous les faisons passer au contrôle, nous pouvons observer que les fonctions, les plus importantes pour la vie mentale, s'accomplissent sans le concours d'un raisonnement, car souvent le malade ne pense pas et ne peut pas s'associer à d'autres idées parce que l'action centrale et collective du cerveau a été affaiblie.

Il y a ici une intoxication chronique ; par conséquent la genèse est la même pour les trois ordres de phénomènes. On nous objectera peut-être qu'il est impossible de dire avec certitude pourquoi on n'a pas pu découvrir le baccile pathologique de la pellagre. Mais cette maladie est-elle héréditaire ou contagieuse? certainement non, et du reste nous décrivons suffisamment ce parasite comme on le verra plus loin.

Le docteur Scheling a soutenu, au congrès médical de Genève de 1880, que la pellagre est beaucoup plus fréquente dans les parties marécageuses où règne le paludéisme.[1] On peut soulever ici une question

[1]. Journal de l'Hygiène, 16 Novembre 1880.

d'interprétation pathologique ; car, à la suite des preuves que nous développerons, on peut conclure que les arguments prétendus exacts invoqués par l'auteur, ne peuvent plus avoir aucune valeur. Cette hypothèse se rapproche fort peu de la vérité, car pour que l'opinion fût exacte il faudrait, comme l'exige la science, que la majorité des pellagreux se trouvât partout dans les mêmes conditions hygièniques, ce qui ne peut pas exister. Pour rendre encore plus évidente la propriété inhérente au maïs altéré, il suffit d'observer les habitants des montagnes pour faire une intéressante étude comparative. Quelques mots suffisent pour prouver que l'auteur, dans l'intérêt de ce qu'il soutient, prend uniquement le paludéisme pour base ; c'est pour ce motif que nous faisons une petite description de géographie médicale afin de démontrer que ce ne sont là que de pures imaginations.

Nous qui nous occupons depuis longtemps de l'étude de la géographie médicale de ce pays, nous sommes en position d'affirmer que, dans la distribution des maladies en Roumanie, la cachexie paludéenne est la forme dominante de la pathologie des pays bas, et qu'elle a pris de telles proportions qu'on peut la considérer comme une véritable calamité nationale. De vastes marais, commençant au district de Tutova, dans la commune de Càrja, s'étendent parallèlement au Pruth et s'unissent au lac de Bratesh, près de Galatz. D'autres commencent au nord de cette ville et s'étendent de Braïla à Calarashi, se rapprochant du Danube ; à ceux-là s'ajoutent encore le delta de ce fleuve et les marais de la Dobrodja dont les émanations toxiques, portées par le vent du sud, se répandent sur les parties basses du pays. Les habitants des environs de ces marais sont soumis aux endémies paludéennes, qui sévissent pé-

riodiquement au printemps dès que les eaux se sont retirées, et à l'automne après les pluies torrentielles. Ils sont atteints d'hydroémie, d'anasarque, leurs abdomens sont pâteux ; outre ces altérations morbides, on observe chez eux des accès pernicieux qui affectent différentes formes, ainsi que d'autres états morbides dont la marche et les symptômes sont sensiblement modifiés par l'élément paludéen. Ces influences toxiques disparaissent aux approches de l'hiver ; pendant 3 à 4 mois, les eaux étant gelées, les habitants de la vallée du bas Danube sont préservés des vapeurs paludéennes. Malgré la misère qui ne manque pas dans ces régions, la pellagre n'y existe qu'à l'état sporadique, tandis qu'elle existe à l'état endémique dans les districts montueux du pays. Le nombre des malades est proportionnel à l'état de la culture du maïs; nous trouvons ici un pellagreux sur 70 habitants et même deux pour cent ; dans les localités plus ouvertes, un pour cent, tandis que dans les villages des bords des rivières, et particulièrement du Pruth où il y a des marais, on ne trouve qu'un pellagreux sur 500 habitants. Comme nous le voyons, plus nous avançons vers le nord, plus le chiffre augmente, et plus nous descendons en suivant le cours des eaux jusqu'au Danube et à la mer Noire, plus il diminue jusqu'à ce qu'il finisse par disparaître.

Il nous reste à examiner maintenant quels sont les changements défavorables qui se produisent sur la pellagre dans les régions marécageuses. Sous l'influence de ce milieu, la maladie subit certaines modifications ; elle débute le plus souvent par la région faciale, parce qu'elle est caractérisée par l'existence de l'érythème pellagreux qui a une marche lente et une durée moyenne de deux ans.

Comme nous l'avons dit, la pellagre est très rare

dans les localités palustres et, quand elle s'y manifeste, elle prend une forme particulière : chez les uns on remarque un peu de diarrhée, chez les autres plusieurs éruptions érythémateuses ; le plus petit nombre souffre d'une douce et inoffensive folie en sorte qu'il semble qu'on ait à faire à une affection locale à laquelle l'organisme ne prend aucune part. Aussi ne pouvons-nous conclure que, dans ces localités, la pellagre n'exerce pas sur l'homme une influence plus considérable et plus spéciale que sur quelque animal que ce soit; car nous savons que, quoique en apparence l'organisme soit difficile à ébranler, il n'en est pas moins profondément altéré. Les malades meurent, parce que l'organisme n'a pas pour ainsi dire la force de donner l'alarme. Lorsque la pellagre atteint les individus qui souffrent du paludéisme chronique, elle leur imprime un type particulier. Chez les uns, toutes les fonctions sont perverties, l'intelligence même n'échappe pas à ce désastre. Un habile observateur, prenant en considération leur aspect, lit dès le début dans leurs yeux la démence future ; on trouve aussi des crétins paludéens, mais non des goîtreux. Chez presque tous les cachectiques l'organisme s'atrophie et la rate seule s'hypertrophie. C'est ainsi que l'influence de la malaria se fait ressentir sur la densité de la population. Jamais la pellagre ne pourra passer pour une maladie paludéenne; qui peut admettre cette théorie imaginaire, et où en est la justification ? Est-ce uniquement pour combattre la doctrine verdéramique qu'on accuse même les marécages ? Ceci est grave et mérite d'être pris en considération, car ce n'est rien moins qu'aller en sens inverse de la vérité. Cette doctrine véritable, inaugurée par Théophile Roussel, est parvenue aujourd'hui à un

état de développement qui semble satisfaire les esprits.

Mais la pellagre est-elle une maladie de nature rachitique, due à une mauvaise alimentation et à de mauvaises conditions hygiéniques, où l'on puisse trouver les traces d'une évolution pathologique de la plus vieille antiquité ?

Dans les localités marécageuses que nous avons décrites plus haut la pellagre n'existait pas autrefois, quoique les marais existent depuis un temps immémorial et quoique la nourriture des habitants soit fort grossière; il est vrai que ceux-ci se nourrissent aussi de poissons, ce qui forme une nourriture largement réparatrice. Là, tout le monde connaît les effets du maïs altéré, et le malade devient lui-même son propre médecin en évitant de le manger lorsqu'il est de mauvaise qualité ; la pellagre est donc une exception dans ces localités. Nous avons vu des professeurs et des prêtres faire véritablement œuvre d'humanité en éclairant à ce sujet les paysans. De cette façon chacun vit non seulement de sa vie propre et individuelle, mais encore de la vie commune ou sociale, ce qui constitue un progrès pour le développement de la civilisation.

De tous les cultivateurs établis sur les bords des marais, les jardiniers sont ceux qui s'entendent le mieux à la culture du terrain. En plusieurs points, ils ont transformé le sol primitif par des engrais en apportant des villages et des villes des immondices avec lesquelles ils sont parvenus à donner la vie à un sol inculte : qui ne sait que de cette source impure est sortie la prospérité de l'agriculture ?

La nature, dans sa fécondité, chrysalide chaque jour, se débarrasse des larves, des restes incultes et montre avec orgueil une figure embellie par l'art,

c'est là un fait qui entre dans l'économie générale et permanente de la nature. Il n'y a pas de spectacle aussi grand ni aussi moral que celui d'un homme qui cultive le domaine que lui a donné la nature. Combien la pensée ne s'élève-t-elle pas à la vue de ce système économique qui fait que le plus petit brin d'herbe, même lorsqu'il tombe en décomposition, est utile et précieux à l'homme.

Chaque année, les plantes meurent, et en mourant elles restent dans le sol et assurent l'avenir à celles qui les suivent. Cette couche, formée par des débris végétaux, prépare un terrain particulier sur lequel le temps développe peu à peu une fécondité infinie de vie et de mort.

Les générations végétales s'accumulent sur les générations, les débris sur les débris. La campagne présente alors l'image des hypogées d'Egypte où les vivants grandissent au compte des morts ; les plantes des champs et les arbres des forêts sont nourris par leurs racines dans ces sombres galeries où dorment leurs ancêtres, les végétaux accumulés couches sur couches.

Ces débris constituent une genèse nouvelle, la genèse des phénomènes actuels de la création ; c'est là qu'est tout le secret de la nature.

Les différentes phases de cette évolution plus ou moins rapide, le travail lent des actions chimiques par lequel les végétaux se transforment en un terrain richement préparé pour recevoir la semence, tout cela justifie l'idée des anciens peuples qui avaient fait une divinité de l'agriculture.

L'agriculture donne encore du travail aux classes pauvres et a transformé en grande partie le prolétariat.

Ces cultivateurs, qui s'occupent plus spécialement de jardinage, ont la figure ouverte et la marche libre;

l'esprit d'économie est la base de leur tempérament qui d'ordinaire est influencé par les femmes. La femme participe aux travaux de son maître, elle mène le même genre de vie, mais elle perd au travail de l'agriculture une partie des qualités délicates de son sexe.

Ces hommes résistent moins aux méthodes nouvelles; leur amour du travail, leur persistance que rien ne décourage, toutes ces qualités font que les produits de l'industrie rurale dont ils s'occupent, sont très abondants.

Leurs bestiaux même ne sont pas moins poétiques; ils ont de la réputation. On peut observer ici comment la loi de l'affinité naturelle comprend le règne animal tout entier; et c'est naturel car, là où les hommes se distinguent par la taille et les femmes par les agréments de leur sexe, les races domestiques sont belles. Quand on observe les écuries sous lesquelles les cultivateurs abritent leur bétail et leurs instruments de travail, on voit que tout annonce une véritable opulence rustique, leurs maisons ont un air d'élégance et de propreté qui ravit.

Les rigoles dont ils sillonent le sol, ainsi que leur système d'irrigation, font que l'eau qu'ils amènent vivifie tout sur son passage et développe la prospérité agricole. Il se passe ici ce que l'on remarque à la formation embryonnaire du corps humain, où les vaisseaux sanguins traversent et développent la physiologie des organes.

Sans écrire l'histoire intellectuelle des agriculteurs, nous devons reconnaître que, sur cette base matérielle s'élève une éducation morale qui n'existe pas dans beaucoup de pays. Deux grandes qualités distinguent ces cultivateurs: la constance et le dévouement. Ils sont sobres et ne consomment que de l'eau-

de-vie de prunes et cela en quantités modérées ; ils préfèrent cette boison indigène aux cognacs les plus renommés. En revanche, autant ceux-ci sont sages et actifs, autant la majorité se livre à l'ivrognerie et vit dans la misère, surtout dans les communes où sont établis des tziganes.

Depuis longtemps, on dit que la misère existe parmi ces derniers, mais on n'a présenté au monde civilisé que la partie politique et militaire ; la vie intime des habitants est restée dans l'ombre. Ce n'est pas là cependant l'aspect le moins intéressant ; aussi allons-nous décrire la vie de quelques habitants primitifs, d'origine tzigane, des bords des marais.

Quel contraste frappant entre le tableau de travail et de richesse des jardiniers, et celui de la misère que présentent les tziganes qu'on voit mêlés aux agriculteurs de ces localités !

Sous le rapport de l'intelligence, nous pourrions placer la plupart de ces malheureux au degré le plus bas où puisse tomber une créature humaine ; ils n'ont que des instincts, mais aucune culture ; ils n'ont aucune idée ni de Dieu, ni du devoir, ni de la vertu. Moralement, ils sont esclaves de leurs superstitions ; on ne voit chez eux nulle trace de religion, ils ne connaissent du vrai Dieu ni le nom ni l'image.

Comme nous l'avons dit, ils n'apprécient nullement la culture de l'esprit, aussi n'ont-ils pas d'écoles ; de même ils ne s'habillent que fort rarement ; c'est l'effet du climat qui ne leur convient que pendant l'été ; mais l'eau de ces marais, où croissent des plantes marécageuses, tient en suspension des matières terreuses qui leur attaquent l'épiderme et produisent des ulcères.

Leurs femmes sont loin d'être attrayantes ; au contraire on éprouve à leur vue un invincible dégoût.

Elles ont les commissures des lèvres ulcérées, il s'échappe de leur bouche une salive d'un rouge sanguinolent; elles ignorent les règles les plus élémentaires de la propreté, elles ne se peignent que très rarement et leur chevelure est un terrain des plus favorables au développement de la vermine. On en observe quelques unes dont les tempes sont comprimées, les narines largement ouvertes et dont l'arcade dentaire est trop avancée, en sorte qu'on pourrait les considérer comme des vestiges de l'invasion des Huns.

Ces habitants, autrefois nomades, sont très pauvres. Le père doit nourrir bien des bouches; quoiqu'il habitue de bonne heure sa progéniture au travail, il ne peut sortir de la misère. Nous en avons vu quelques-uns disposés à vendre leurs enfants au premier venu pour quelques francs ou de vieux habits. Qu'on n'aille pas croire que ce soient là des exagérations, ce sont par malheur des faits trop réels. On ne peut lire sans frissonner l'histoire ancienne du monde; eh bien, on observe ici sur ces nègres un reflet de la barbarie primitive.

Chaque tzigane ne possède qu'un seul vêtement une pelisse de peau de chèvre ou de brebis, dont il se couvre également la nuit. Il ne la quitte jamais, même lorsqu'elle est trempée par la pluie. Lorsque les enfants et les femmes lavent, ils restent absolument nus. Ils couchent sur la terre, car un lit est un luxe pour eux. Chacun peut se figurer la situation de ces malheureux lorsqu'ils tombent malades. Ils font venir alors une sorcière pour les désensorceler; celle-ci prononce sur les patients quelques paroles inintelligibles, et se retire après avoir reçu quelque argent. Par suite de l'absence d'un traitement rationnel, ceux qui sont sérieusement malades meurent tous.

Ces hommes sont superstitieux à l'excès. Ils habitent, non pas des maisons construites en briques et blanchies à la chaux, mais des trous creusés dans le sol. Leur nourriture est très simple; quand ils mangent de la viande, ils la laissent d'abord se faisander. Ils chiquent, du petit au grand, et mâchent comme des ruminants le tabac dans leur bouche. Les questions religieuses ne les impressionnent pas et les villages sont trop pauvres pour pouvoir payer un prêtre, aussi leur enterrement a-t-il lieu sans de grands sacrifices.

Au point de vue physique, les caractères qui dominent particulièrement dans cette race sont: chez les uns, le front et l'arcade sourcillière développés avec bourrelet proéminent; chez les autres, le front plus bas, et les mâchoires si fortes que la tête semble petite à côté des maxillaires. Enfin il se trouve parmi eux des types qui se rapprochent des nègres mongols, des Hottentots et des Australiens. De tendances belliqueuses, ils ont peu profité du contact de la civilisation, on voit cependant çà et là quelques traces de progrès graduels mais très lents. Mais où ne voit-on pas des vestiges des anciens barbares qui ne manquent pas chez les peuples les plus civilisés?

Tous les tziganes ne présentent pas ce type, car une autre race, qui appartient à l'agriculture, a la tête plus ronde, plus large, ce qui dénote l'énergie et la force musculaire. Les femmes sont belles, elles ont de grands yeux noirs, doux et intelligents, de petits pieds et de petites mains. Ce type se conserve dans les parties montueuses; là, en grande partie, la structure robuste du corps concorde physiologiquement fort bien avec la conformation du crâne. Parmi eux on trouve toutes les variétés des peuples actuels de l'Europe; leur langue est un mélange de

dialectes ; ils habitent les versants des forêts et s'occupent pendant l'hiver à faire des pétrins, des cuillères, etc , en sorte qu'il leur faut du bois en abondance. Il semble que ces tziganes n'aient pas oublié leur climat natal, quoique bien du temps se soit écoulé depuis qu'ils se sont établis dans ce pays, dont la température ne leur convient pas comme celle des pays du soleil où l'homme n'a besoin ni de vêtements, ni d'habitations chaudes.

Les peuples les plus favorisés par la nature sont, en général, les peuples stationnaires. Les races d'orient, qui jouissent d'un terre bénie parfaitement propre à la culture, s'endorment bercés sur le sein de leur mère.

L'Indien, dominé par l'influence du climat dans lequel il est enveloppé comme par les anneaux d'un serpent, doit l'immobilité de ses institutions à l'immobilité de la température, des saisons et des astres qui rayonnent sur sa tête. Les lieux uniformes ont fait que ces peuples, qui paraissent être toujours du même âge, ne connaissent nullement le travail.

Le développement moral des nations se nourrit des difficultés qu'elles rencontrent sans cesse, car le sentiment même de la liberté d'un peuple est la conséquence de sa lutte avec la nature. Avant de s'élever à une indépendance morale et politique, la société doit d'abord vaincre les forces physiques de l'univers. Presque tous les Etats de l'Europe en sont un exemple : les Hollandais ont modifié, selon leurs besoins, la terre, l'eau et même le climat de leur patrie.

Quoiqu'ils se soient fondus en quelques points avec les peuples auxquels ils se sont mêlés, les tziganes, comme nous l'avons dit, sont restés en grande partie à l'état primitif. Ici, en Europe, ils devraient prendre des mesures pour se mettre à l'abri des nombreuses

injures du temps, qui peuvent donner naissanee à diverses maladies, ear nous voyons que la phtisie exerce de grands ravages sur eux.

Parmi ees habitants, nous avons observé aussi quelques vieillards aux figures ridées et affables, mieux vêtus et en quelque sorte plus eivilisés. C'étaient les représentants de l'harmonie primitive, musieiens de père en fils ; ils jouaient surtout dans les villages; leurs enfants sont plus modernisés, ils sont pâles et faibles ; ehez quelques-uns, le signe de leur raee se eoneilie fort bien avee une sorte de pâleur mate qui leur donne l'air de véritables artistes.

Puisque nous avons parlé en passant des eoutumes des habitants des bords des marais, nous dirons quelques mots de ees eaux stagnantes. Elles ont leur origine dans les débordements qui, pendant le eours des sièeles, ont laissé des traces de ehangements des rivières ; elles n'ont pas préexisté, ear elles ont eneore lieu aetuellement. En certains lieux on voit des traees d'aneiens marais qui n'existent plus. Aujourd'hui un oeéan de verdure, véritable paradis du bétail, remplace un oeéan d'eau qui a disparu. Ces eaux stagnantes se sont approprié la vie végétale, les plantes aquatiques y naissent abondamment et peuplent ees marais, surtout lorsque rien ne s'oppose à leur eroissance. On ne peut pas se faire une idée de leur profusion. L'eau est eouverte d'une eroûte de mousse qui est une véritable forêt mieroseopique. Quelques plantes ont une tige élevée eomme le nénuphar, et sur les bords s'étalent des milliers de roseaux.

En quelques endroits la pêche a changé les conditions de la nature ; vers la fin de l'automne, ees plantes meurent et tombent au fond des marais où elles forment une eouche de débris végétaux. Quand eette

couche est pleine de racines, elle devient plus légère que l'eau, s'élève et se répand sur la surface du lac comme un gazon sur un sol flottant; les oies et les canards sauvages s'y ébattent, y pondent, y couvent et y font éclore leurs œufs. Dans plusieurs marais il existe des débris d'arbres gigantesques carbonisés dont la couleur peut s'expliquer par les grands phénomènes de la nature, car toute décomposition végétale produit de la chaleur.

Il reste maintenant à découvrir la nature des événements qui ont précipité ces habitants primitifs au fond du sol de ces marais. Leur présence en ces lieux indique que, dès l'établissement même de l'homme dans ces régions, il y existait des forêts séculaires. Ces champs déserts ont été peuplés autrefois par les enfants spontanés du soleil qui se sont détruits. Cela signifie qu'un grand changement est survenu dans la géographie botanique après la dernière évolution du globe. Les restes des marais prouvent qu'il y a eu de la végétation en ces lieux, car le sol de la Roumanie était couvert de forêts qui répandaient, comme le dit Pline, de l'ombre sur le froid. Peût-être y a-t-il eu une lutte du ciel contre les titans du règne végétal, car les arbres les plus forts et ceux dont les racines sont les plus profondes ne résistent pas à l'impétuosité des vents du Nord-est, qui sont de véritables ouragans.

Mais aujourd'hui les forêts sont dévastées par la main de l'homme, parce que les générations actuelles ne s'occupent malheureusement pas des générations qui doivent venir après elles. La charité qui s'étend sur l'avenir a été aussi inconnue autrefois, et c'est pourquoi les anciens ne ménageaient pas non plus les forêts.

Déjà quelques économistes qui regrettent leur des-

truction ont proposé de planter des arbres dans les terrains incultes, afin de pouvoir perpétuer ce combustible national.

Le sol de la Roumanie a été, pour ainsi dire, l'antique vestale qui a entretenu dans ses propres bras le feu sacré de la civilisation orientale et le feu matériel.

Dans les campagnes, les forêts sont remplacées par des roseaux qui servent de matériel combustible. Quelques-uns ont prétendu qu'en Bessarabie, (province que les Russes ont enlevée à la Roumanie), il y a un champ de matière bitumineuse faite de plantes marines, et que nous pouvons considérer comme un ouvrage des marais qui ont étouffé la végétation avec du sable et l'ont convertie en tourbe. Presque toutes les tourbes sont nées dans les lacs ou les marais, et il existe divers systèmes de formation qui varient d'après la profondeur de l'eau et d'après la flore aquatique ou marécageuse.

Nous ne venons pas ici faire l'histoire de la formation des tourbes sur les hauteurs ou dans les plaines, car cette constitution originale de faits a été remaniée et bouleversée par d'autres agents de la nature, tels que les incendies des forêts, les débordements des fleuves et des rivières, les invasions et les mouvements de la mer Noire, car la Roumanie a été autrefois le bassin de cette mer, ce qui est attesté non par l'histoire, mais par la vue du pays. Toutes ces choses ont opéré des changements qui ont laissé des traces. Les phénomènes, qui ont minéralisé la vie végétale, continuent leur action sous nos yeux dans le poème actuel de la nature ; car, si les lois morales ont changé avec l'établissement de la société, les lois du monde physique n'ont par changé depuis l'origine des choses. En prenant pour exemple

le Pruth, nous voyons que souvent il perd et cherche son lit, c'est là un fait constaté par la présence des terrains d'alluvion.

Sur la rive gauche de cette rivière, commence la Russie avec la Bessarabie. Là les marais sont nombreux, et avec la boue qui y existe dans quelques parties, les habitants se font une espèce de tourbe, matière formée de détritus végétaux accumulés par les années, dont ils se servent comme combustible.

Les Russes ne voient-ils pas dans la transformation de ce terrain, dans cette substance lumineuse et ignée, l'image de l'homme amputé ?

La rétrocession forcée de la Bessarabie à la Russie a été une conséquence de la victoire de l'armée roumaine sous les murs de Plevna. Qui n'a ressenti alors un sentiment d'admiration réfléchie. Pour être connue et apréciée, la Roumanie a besoin d'être observée de près. Ses qualités ne sont pas de celles qui s'imposent ni de celles qui forcent l'attention et la sympathie. Le Roumain a plus de qualités que de défauts. Tous ceux qui visitent ce pays sont reçus avec l'affabilité qui est dans les moeurs et les coutumes de ce peuple, en sorte qu'on trouve à chaque pas cette obligeance parfaite, cette bonhomie fine et éclairée, cette sincérité d'âme qui sont dans le génie de la race et qui font que chacun éprouve pour le caractère roumain un sentiment plus tendre que l'estime.

Un nouvel ordre social prendra peut-être des racines en Bessarabie, car le Roumain est tolérant par nature, mais jamais le temps n'effacera la différence d'origine avec l'élément étranger.

Le régime végétal est accusé de produire la pellagre ; mais nous connaissons des cultivateurs auxquels la nourriture animale est presqu'inconnue. Ra-

rement, peut-être deux jours par semaine, mangent-ils un œuf, un peu de fromage ou un morceau de viande, le végétalisme seul constitue toute leur nourriture.

Il est quelques auteurs qui ne connaissent que théoriquement la pellagre, qui n'ont jamais mis les pieds sur le sol où se trouve son foyer naturel, et qui se livrent à toutes sortes d'appréciations et de commentaires. Pour plusieurs de ceux-là, la question de l'étiologie se réduit à une alimentation insuffisante et à l'abus du régime végétal. Au milieu de ce choc d'idées, nous venons, ainsi qu'on va le voir, prouver le contraire. Il est curieux que dans cette question, comme dans bien d'autres, quelques personnes émettent une opinion et se placent à un point de vue complètement étranger à celui qu'elles devraient adopter si elles cherchaient à se rendre sérieusement compte de la nature des choses.

Le végétalisme peut produire une extrême faiblesse dans l'organisme des individus qui se soumettent à ce régime soit par nécessité, soit par fanatisme religieux, mais jamais il ne produit la pellagre. Nous avons observé des individus qui avaient contracté l'habitude de ne se nourrir que de substances farineuses et que, malgré cela. nous avons trouvés relativement forts ; cependant si l'on établit un parallèle entre ceux qui sont soumis au régime végétal et ceux qui suivent un régime animalisé, on trouve que ceux-ci sont beaucoup plus forts que ceux-là, la quantité de force est bien supérieure chez les derniers, ainsi que l'a constaté une longue étude faite par Spencer. Si nous observons les animaux, nous y trouvons la même chose. C'est la nourriture et non pas la race qui rend l'homme vigoureux en développant une quantité de force qui varie selon la richesse de

l'alimentation, et qui lui donne une musculature de bonne qualité.

Nous n'insisterons pas sur eette série de eauses imaginaires au sujet desquelles il n'y a rien de précis, tandis qu'il existe une autre cause générale dont l'aetion ne peut être contestée. Dans eette série les exeeptions ne peuvent pas prendre la plaee des règles ; le régime végétal ne peut pas devenir une eause, ees théories sont eontestables ; que de faits ne pourrions-nous pas eiter qui contredisent cette opinion ! Que de fois n'avons-nous par trouvé des individus qui ne mangent un peu de fromage ou de poisson qu'une fois par semaine ! En visitant les monastères de Neamtzu, d'Agapia, de Varatie où il y a un grand eouvent de nonnes, qui aetuellement s'élèvent à plus de 300, et dont quelques-unes appartiennent aux familles les plus aristoeratiques de la Moldavie, nous avons trouvé plus de 30 religieuses, âgées de 65 ans, qui, depuis 20 ans, ne mangeaient que des légumes farineux et très rarement un peu de lait et des œufs. En passant à Neamtzu, nous y avons vu des moines d'un âge avaneé ; fervents chrétiens pour lesquels le monde est un objet d'épouvante et d'horreur, animés de la foi religieuse, ils vivent retirés dans les montagnes, se eonsaerant à la prière au milieu des austérités les plus dures, perdus dans ees lieux solitaires où, depuis 40 ans, quelques légumes forment leur seule nourriture et l'eau de la souree, leur unique boisson. Ils ne vivent que pour l'autre monde et ne eonsidèrent eelui-ei que eomme un pénible voyage après lequel ils trouveront la réeompense de leurs fatigues. Il faut être fanatisé jusqu'à l'exaltation par la foi religieuse pour coneevoir seulement la pensée de passer sa vie dans ees lieux sauvages. Telles sont les réflexions qui se pré-

sentent à l'esprit de l'observateur qui, pour la première fois, voit ces vieux moines se martyriser depuis des dizaines d'années.

Le végétalisme ne produit jamais la pellagre. Tous ceux qui ont étudié cette maladie ne peuvent que reconnaître un rapport intime entre l'usage du maïs et le développement de cette affection. Les antizéistes présentent d'autres faits qui plaident dans le même sens, quoiqu'ils n'aient aucun argument à opposer à la théorie que nous soutenons ; nous voulons parler de l'alimentation insuffisante. Sans aborder le rôle de critique que nous laisserons pour le moment de côté, nous ferons simplement remarquer que, dans l'inanition, les symptômes nerveux mis particulièrement en jeu ne se rapportent pas aux cas visés par quelques auteurs. Il n'y a pas ici de distinction d'aptitudes individuelles, l'alimentation insuffisante ne peut provoquer la pellagre. Nous savons que les Chinois, qui font concurrence à tous les ouvriers du monde et qui inondent aujourd'hui l'Amérique, vivent avec une économie inconnue jusqu'à eux. Une poignée d'orge leur suffit pour se soutenir pendant 24 heures ; quoique cet aliment soit moins substantiel que le maïs on ne voit pas la pellagre parmi ces millions d'individus ; bien plus encore, on ne la trouve ni chez les Nègres, ni chez les Japonais.

Ce que nous avons démontré jusqu'ici n'étant que des principes et non les détails que nécessite une pareille étude, pour ne pas remplir cet ouvrage de particularités que tout le monde connaît, nous terminerons en donnant seulement quelques preuves des embarras qu'on éprouve dans la description de l'étiologie.

Nous ne pouvons pas admettre que l'on considère la pellagre comme la conséquence de la famine, parce

qu'on ne l'a jamais observée en Galicie (Autriche) ni dans les autres provinces pauvres de cet empire, non plus qu'en Silésie où il y a souvent des disettes, ni en Perse, ni même en Islande, cette grande île, pays de la glace, dont le sol montueux est plein de volcans et de lacs, et qui voit souvent se former de véritables barrières de glace autour de ses côtes.

L'hiver de 1881 à 1882 ayant été beaucoup moins rigoureux qu'il ne l'est habituellement dans les régions polaires, des montagnes de glace se sont détachées des côtes et ont formé un immense mur le long de l'Islande. Cette année-là, l'été est arrivé beaucoup plus tard ; c'est au point qu'au commencement du mois d'août, la navigation dans ces parages était encore impossible ; la végétation a manqué presque complètement, on n'a récolté ni orge ni pommes de terre ; les animaux, les brebis, les chevaux et les rennes, qui constituent la principale ressource des habitants, périssaient par suite du manque de nourriture. L'Islande ressemblait alors à un vaisseau perdu au milieu des glaces polaires ; 40,000 hommes sont morts de faim, et cependant on n'a pas constaté un seul cas de pellagre !

Les médecins espagnols regardent l'abus des alcools comme étant de grande importance dans le développement de la pellagre. Cette théorie, prise en elle-même, n'est justifiée par aucune bonne raison, car, si les alcools pouvaient produire la pellagre, cette maladie devrait être répandue dans tous les pays du monde, et en ce cas comment expliquer que la pellagre se manifeste chez des enfants âgés de 11 ans, qui de leur vie n'ont jamais bu d'alcool, ainsi que chez les animaux ?

Le pellagrologue le plus distingué, M. J. B. Calmazza (prix de l'académie de médecine de Madrid

pour un mémoire sur la pellagre en 1885), antizéiste comme presque tous les médecins espagnols, attribue à l'abus de l'alcool une grande importance dans la développement de la pellagre.

Cette théorie est pour nous comme si elle n'existait pas. Nous avons suivi avec la plus grande attention le développement des thèses scientifiques des auteurs espagnols, et nous avouons que leur manière de voir au sujet de la pellagre, qui se développerait sous l'influence des alcools, nous a fort intrigué. Nous demandons encore si l'abus de l'alcool est la cause principale sur laquelle les antizéistes s'appuient avec tant de conviction. Comment expliquer alors que dans les pays où l'abus des alcools est malheureusement si répandu, surtout dans la classe ouvrière, on ne rencontre aucune maladie qui ait la moindre analogie avec la pellagre? Ces théories peuvent être dignes d'un esprit fort et d'un libre-penseur, mais elles ne parviendront à convaincre personne. Avec la permission des honorables savants espagnols et sans manquer au respect dû à toutes les opinions, nous leur demanderons : pourquoi ne constate-t-on pas la pellagre dans les pays où l'ivrognerie, cette plaie hideuse, cette infirmité morale, a pris des proportions effroyables et est devenue une véritable calamité ? Si les écrivains étendaient plus loin leurs observations, s'ils étaient plus en contact avec la classe agricole, on connaîtrait plus facilement la cause véritable.

Après avoir étudié la population rurale dans les différentes parties régionales de la Roumanie, conformément à leur état topographique, géographique, etnographique et statistique, nous sommes en mesure de soutenir que l'alcoolisme, de même que les autres conditions de la vie, n'a rien de commun avec la pellagre. Cette maladie n'a de rapport intime qu'avec la

culture du maïs, qui est inoffensif s'il a été récolté en pleine maturité, et s'il est bien emmagasiné, qui est nuisible au contraire s'il a été atteint par les brouillards de l'automne et s'il a été rentré humide dans les greniers où il fermente, ce qui se voit dans les contrées montagneuses.

La pellagre n'existe pas dans tous les pays où la population se nourrit de maïs ; il y en a où la culture de cette céréale est fort répandue sans qu'on y trouve cette maladie. On la rencontre seulement dans les contrées où, par suite de l'influence climatérique, le maïs n'a pas atteint sa maturité ou est récolté par un temps humide et vicieusement conservé ; ces circonstances font que la pellagre devient endémique; aussi voyons-nous qu'elle est inconnue sous les latitudes géographiques où le maïs mûrit toujours et où le grain en est parfaitement sec, comme on le voit en France dans la Bresse, la Bourgogne, la Franche-Comté, dans les parties méridionales de l'Italie, dans quelques provinces de la Turquie Européenne et Asiatique, en Grèce(1), en Egypte, aux Indes, au Pérou, au Mexique, dans l'Amérique centrale, la Bolivie et l'Equateur.

Nous ne faisons pas ici le procès du maïs, nous constatons seulement qu'à la suite des circonstances décrites plus haut, il est attaqué par le verdet. Qui ne sait qu'autrement cette céréale forme un aliment excellent, sain et réparateur, et qu'elle est en outre des plus fécondes. Mais, pour que le maïs réunisse toutes les conditions d'un bon aliment, il faut qu'il soit mûr, parfaitement sec et récolté par une saison favorable, ce qu'on observe dans les localités

(1). Une intéressante communication de Bouillot traitant cette question à l'Académie de médecine de Paris, séance du 9 Avril 1878, dit qu'il a entendu le médecin du roi de Grèce, homme très distingué, soutenir que la pellagre ne se manifeste que chez les individus qui se nourrissent de maïs altéré.

dont nous venons de parler, et dans lesquelles cette maladie est à peu près inconnue. Si l'on observe la pellagre chez des individus qui n'ont jamais mangé de maïs, on peut en attribuer la cause au blé carié comme nous le verrons plus tard. Par cela nous nous rapprochons de l'opinion de M. Hardy qui ne voit qu'une seule pellagre, qui n'exclut pas le maïs comme cause, mais qui ne croit pas cette cause unique et attache de l'importance à la misère, à la frayeur, à l'alcoolisme, enfin à toutes les causes dépressives qui, d'après lui, peuvent déterminer cette maladie.

Des observations profondes et des preuves décisives ont démontré que, quand il est sain, le maïs est un excellent aliment; mais, lorsqu'il est altéré, il détermine plusieurs maladies et particulièrement la pellagre. On a aujourd'hui constaté le rapport entre l'alimentation avec le maïs altéré et cette maladie qu'on trouve à l'état endémique en Italie, en Roumanie, ensuite en France et en Espagne. En Espagne, dans quelques provinces, (les Asturies et la Galice) la population se nourrit de maïs, et la pellagre y est endémique. Dans d'autres où les habitants ne mangent pas de cette céréale (Madrid, Cuença, la Basse, l'Aragon, Burgos, Cualdajara, Zamora) on trouve la pellagre qui ne peut être attribuée qu'au blé carié, quoique MM. Costallat et Rayer considèrent la pellagre de l'Aragon comme une pseudo-pellagre.

Nous avons rencontré quelques pellagreux en Galicie où la culture du maïs est inconnue ; la population pauvre se nourrit surtout de pommes de terre et de pain de seigle. Nous citerons ici quelques observations très intéressantes afin de montrer comment on peut être induit en erreur. En 1871, dans une excursion que nous fîmes en Galicie, nous trouvâmes

des pellagreux du type classique, dans la population ruthène ; les hommes de 25 à 40 ans étaient seuls affectés de cette maladie, ils appartenaient à la même race que les Russes et les Polonais. Cette découverte me surprit quoique les malades ne fussent pas nombreux ; ils ne s'élevaient guère qu'à onze individus, tous robustes. Ils étaient très pauvres et dans des conditions bien inférieures à celles du paysan roumain ; leur alimentation était végétale et animale en même temps ; quelques-uns de ceux qu'avait atteints la pellagre se livraient à l'abus des boissons alcooliques. Nous nous demandâmes comment ces hommes robustes, à la fleur de l'âge, étaient seuls atteints de la pellagre, qui épargnait leurs enfants et leurs femmes. Nous ne trouvâmes rien de suspect dans leurs antécédents, ce qui nous fit croire que nous étions en présence d'une fausse pellagre. En ces dernières années, nous nous sommes adressé au Dr. Tomanic de Lemberg, médecin renommé, d'une longue pratique qui possède des propriétés en Galicie et qui, en cette qualité, est souvent en contact avec la population rurale ; nous lui avons demandé s'il avait observé la pellagre dans ces localités, et notre éminent collègue a bien voulu nous faire une description du plus haut interêt, relativement à la manière de vivre des habitants, à l'état de misère dans lequel ils se trouvent, au régime alimentaire, surtout végétal et souvent insuffisant, mais il a ajouté qu'il n'avait jamais observé la pellagre.

Au printemps de l'année dernière, nous avons fait une nouvelle excursion dans quelques villages de la Galicie, et nous y avons encore trouvé douze pellagreux du type classique, et toujours rien que des hommes. Nos recherches, cette fois, ne sont pas restées sans résultat et voici ce que nous avons dé-

couvert : la population étant fort nombreuse et manquant de travail, quelques ouvriers s'engagent en Roumanie chez différents propriétaires, fermiers ou distillateurs, au mois et à des prix bien plus avantageux que ceux qu'on leur offre dans leur propre pays. Outre les salaires, on leur donne la nourriture qui se compose de fromage, de viande et de farine de maïs. Il peut arriver pour quelques-uns que cette farine provienne de maïs altéré par le verdet, lequel produit la pellagre.

Nous dirons encore quelques mots sur la cause qui donne naissance à cette maladie. Nous commencerons par démontrer que le maïs altéré par le verdet en est la cause puissante. On comprendra sans peine, nous l'espérons, que ces résultats dépendent de la différence dans les qualités pathologiques de cette plante ; cela nous semble une des plus grandes vérités en médecine, et nous croyons être en droit de nous demander si l'homme qui ne mange pas de maïs est atteint de cette maladie. La réponse est la suivante : le blé carié peut fort probablement donner naissance à la pellagre. Ce qui nous a engagé à entrer dans la voie féconde des observations et des expériences sur les hommes et sur les animaux, c'est que nous n'avons pas voulu nous exposer à faire fausse route. Nous avons cherché au contraire à donner à cette théorie une sanction expérimentale et scientifique. Quoique cette idée de faire des expériences sur les animaux ne soit pas nouvelle, elle n'en a pas moins le mérite d'être basée sur la vérité.

Nous invoquerons en faveur de cette théorie les arguments suivants, que nous décrirons dans ce chapitre, et nous espérons, après les preuves évidentes que nous produirons, trouver les esprits mieux disposés à accepter une solution définitive et convaincre

les incrédules eux-mêmes. Après avoir contrôlé les faits et les documents de ceux qui se sont occupés de cette maladie, après dix ans d'études continues et d'observations sur plus de dix mille cas, nous croyons pouvoir nous flatter d'avoir dégagé la vérité de toutes les erreurs qui l'entouraient.

C'est en donnant nos soins aux prisonniers de Dobrovetzu que nous avons pu juger pour la première fois de la valeur de nos expériences. En notre qualité de médecin en chef du district de Vaslui, nous étions chargé de soigner les prisonniers malades de ce pénitencier qui, en 1870, contenait près de 300 condamnés. Nous avions pour aide un sous-chirurgien qui restait en permanence avec les malades et, deux fois par mois, j'allais les visiter moi-même ; j'y allais naturellement plus souvent en cas de besoin. Au mois d'Octobre, je reçus plusieurs réclamations de la part des prisonniers ; ils prétendaient que la bouillie de farine qu'on leur donnait était amère, et qu'ils étaient obligés de la refuser par ce que, disaient-ils, elle était préparée avec du maïs altéré. Nous nous livrâmes à une enquête minutieuse, et nous observâmes attentivement la farine que l'entrepreneur leur donnait pour en faire de la bouillie. Nous remarquâmes qu'en effet le maïs qui était destiné aux prisonniers était réellement altéré par le verdet, et nous découvrîmes qu'un accord existait entre l'entrepreneur et le directeur du pénitencier qui faisaient des économies à leur profit ; c'était là un calcul des plus honteux. Mais, par suite de circonstances que nous ne pouvons pas reproduire, et en outre, dominé par l'idée que nous avions sans cesse de faire des expériences sur les hommes, nous imposâmes silence à nos sentiments d'humanité, et nous tolérâmes cet acte immoral, mais sur 5 ouvriers seulement, tailleurs, bottiers et tanneurs, et nous prîmes des mesu-

res pour qu'à l'apparition du printemps ils fussent soustraits à l'influence solaire; ces hommes chez eux se nourrissaient de pain ; nous le tolérâmes de même pour trois laboureurs des plus jeunes et des plus robustes dont la nourriture exclusive était la bouillie de farine de maïs. Ils étaient tous condamnés à deux ans de travaux forcés et purgeaient la première année de leur peine. Nous les laissâmes travailler. comme d'habitude dans les ateliers. Le printemps suivant, nous examinâmes chacun d'eux en détail; chez ceux des villes, tailleurs, bottiers et tanneurs, non seulement nous ne découvrîmes dans leurs antécédents rien qui pût avoir quelque chose de commun avec la pellagre, mais nous pûmes même nous assurer que jamais ils n'avaient entendu parler de cette maladie ; les trois laboureurs au contraire la connaissaient sous le nom de rougeur ou brûlure. Quoiqu'ils n'eussent jamais souffert de cette maladie, ils la connaissaient si bien que l'un d'eux nous fit avec beaucoup de clarté l'historique des symptômes nerveux. Bien plus encore : les laboureurs et les ouvriers nous déclarèrent, ce qui est naturel, qu'au printemps ils se sentaient plus gais et plus vigoureux que jamais, ce qui prouve qu'ils n'avaient été nullement indisposés.

Les ouvriers qui disposaient quelque peu du fruit de leur travail, se nourrissaient plus substantiellement, car ils avaient l'autorisation d'acheter de la viande séchée au soleil, du fromage, des oeufs en dehors de la nourriture réglementaire. Nous les encourageâmes à se nourrir substantiellement, mais nous leur faisions indirectement interdire le pain. On leur augmentait la portion de vin et ils ne jeûnaient ni deux jours par semaine, ni même pendant le carême de Noël, tandis que la position des trois autres ne leur permettait pas d'améliorer leur nourriture.

Voilà où en étaient les choses au mois de Janvier ; rien de saillant n'était survenu ; de mon côté, régulièrement chaque semaine, je venais m'assurer si mon aide-chirurgien suivait mes prescriptions. Au bout de quelques semaines, la puissance de travail et les forces des patients baissèrent sensiblement ; j'étais très anxieux d'apprendre le résultat de ces expériences qui, pour la première fois, ont été tentées sur l'homme et des effets qu'elles produisaient ; je me rendais bien compte de la haute importance que présenteraient les résultats de ce premier et unique essai dont la science pourrait largement profiter. Je veillais donc en gardant le silence le plus absolu, craignant les conséquences d'une responsabilité ; c'est la raison pour laquelle j'ai évité la visite d'une commission médicale qui aurait pu vérifier sur place mes faits et gestes ; je me bornais à communiquer à mes confrères de la localité que je m'attendais à me trouver en face d'une grande théorie réalisée par la voie expérimentale sur la réalité des faits, c'est-à-dire sur un terrain où l'observateur ne peut jamais se perdre.

L'une des questions les plus importantes qui occupent et qui occuperont longtemps encore le monde scientifique est la question des ptomaïnes.

Ces alcaloïdes, produits extraits de la putréfaction des cadavres ou de la putréfaction de différents micro-organismes, sont l'objet de l'étude des plus grands savants de notre siècle.

Par l'action toxique de ces ptomaïnes, on explique maintenant la mort qui provient de différentes infections et de maladies parasitaires. Après de nombreuses recherches faites dans les laboratoires de divers pays, quelques savants sont parvenus à isoler ces substances et à faire des expériences sur elles.

C'est ainsi que, il y a quelques mois, des savant

français ont prouvé devant l'académie de médecine de Paris que la mort provenant du choléra est due aux ptomaïnes, développés dans la culture pure des baceiles virgules, dont les injections produisent des symptômes analogues à ceux du choléra.

C'est à la même académie de médecine qu'un savant français, M. A. Gautier, a présenté un mémoire très intéressant sur les ptomaïnes.

Après en avoir fait l'historique, il a exposé qu'on croyait depuis longtemps que les différentes substances toxiques, trouvées dans les cadavres, y avaient été introduites criminellement pendant la vie. En 1856, Panum produisit une vive réaction en s'élevant contre cette doctrine, et soutint que les matières putrides contiennent un puissant poison.

Depuis lors de nombreux travaux ont été publiés sur cette matière, mais ce n'est que depuis 1870, et après les intéressantes recherches de M.M. Gautier et Selmi, qu'on est parvenu à avoir des idées assez claires sur la constitution de ce poison, qu'on a fixé comme un alcaloïde qui a été nommé ptomaïne.

Après avoir indiqué dans tous leurs détails les procédés pour extraire ces ptomaïnes de la chair putréfiée, M. Gautier étudie leur action physiologique. Il cite un grand nombre d'expériences faites sur les chiens, les lièvres et les grenouilles, à l'aide de l'éther, du chloroforme ou de l'alcool.

L'action de ces agents se manifeste rapidement. Des différentes expériences, il résulte que les plus empoisonnés sont les extraits opérés à l'aide de l'éther. Les sels sont peu actifs, les solubles dans l'éther le sont beaucoup plus. Le tableau comparatif du poison avec cet alcaloïde peut se résumer comme il suit. Chez une grenouille, il produit : 1) la dilatation de la pupille, 2) des convulsions tétaniques immédiatement

suivies de la flascidité des muscles, 3) le ralentissement des battements cardiaques, rarement une accélération; 4) la perte absolue de la sensibilité cutanée ; 5) la perte de la contractibilité musculaire.

Chez les chiens, auxquels on a injecté un gramme d'une solution aqueuse d'un extrait d'éther, après 40 minutes on observe : 1) La pupille irrégulière qui ensuite se rétracte entièrement ; 2) une infection très grande des vases de la conque de l'oreille par la paralysie des vases moteurs ; 3) la respiration devient plus difficile ; 4) la perte de la contractibilité musculaire ; 5) les convulsions succèdent à la somnolence. Dans ces expériences, on observe une très remarquable déperdition de la contractibilité musculaire, même sous l'influence des plus puissants excitants.

Tandis que, par l'empoisonnement par le curare, la contractibilité musculaire par l'excitation des nerfs moteurs a disparu, et que l'excitation de la fibre musculaire proprement dite reste intacte, dans l'empoisonnement par la ptomaïne, la contractibilité de la fibre musculaire est aussi abolie et laisse les muscles dans un état de flascidité, mais l'on ne voit pas de tétanos comme avec le sulfo-cyanure de mercure.

Ces alcaloïdes ressemblent un peu à ceux qui sont extraits de champignons vénéneux et spécialement à ceux des muscarines. M. Gautier fait ensuite une étude comparative entre les ptomaïnes pris dans les cadavres et différentes substances extractives animales et végétales, avec lesquelles on peut empoisonner quelqu'un, en indiquant leur analogie et le moyen de les distinguer et en prévenant de la sorte les erreurs de jugement en matière de toxique ; il prouve encore qu'il existe une grande ressemblance entre la ptomaïne et la vevrine, etc.

A la suite de ces expériences, nous arrivons aux conclusions suivantes :

I. Le maïs attaqué par des parasites peut produire, sans être artificiellement fermenté, une intoxication chronique suivie de mort.

II. En soumettant les grains sains à la fermentation, on peut se procurer des substances extractives toxiques

III. Les phénomènes d'intoxication varient selon l'état de maladie ou de santé des grains mis à l'épreuve.

IV. Avec toute espèce de céréales on peut, par la macération, se procurer une matière de laquelle on extrait du poison.

Nous citerons ici quelques faits très intéressants qui, jusqu'à un certain point, plaident en faveur de cette théorie. Ces faits sont connus de tous les médecins qui ont pris part à la guerre russo-turque de 1877; ceux qui se sont donné la peine d'observer les biscuits destinés à la nourriture des soldats russes, ont été réellement indignés. Sans entrer dans des développements trop détaillés, nous tenons à dire deux choses : l'entrepreneur et le sous-entrepreneur, chargés de l'approvisionnement de l'armée russe, ne présentaient aucune garantie morale. Chez ces hommes sans conscience, la soif de l'or dépassait toutes les bornes. Ils possèdaient le secret de rendre élastique la conscience de la commission chargée de prendre livraison des vivres. On ramassait tous les rebuts de la consommation du vieux blé avec de l'ivraie, récolté par un temps humide, attaqué par des insectes et du charbon mal emmagasiné, etc. Toutes ces matières, plus détériorées les unes que les autres, étaient mêlées à du seigle, et l'on en préparait d'immenses quantités de biscuits, au point que dans

la ville de Bêrlad que j'habite, 21 fours fonctionnaient jour et nuit avec 300 ouvriers. Et lorsque les biscuits étaient confectionnés, personne ne s'occupait de la manière de les conserver jusqu'au moment de leur transport en Bulgarie. Ils restaient des mois entiers, entassés en immenses pyramides de sacs couverts par une simple toile goudronnée et exposés, à cause du manque de wagons, à toutes les variations atmosphériques.

Après la paix de San Stefano, une grande partie de ces biscuits, qui n'avaient pas été consommés, furent vendus à bas prix par adjudication publique. Des naïfs, au nombre desquels plusieurs charretiers, en achetèrent, soit pour engraisser des porcs, soit pour nourrir des chevaux ; mais ceux-ci tombèrent malades en sorte que leurs maîtres furent forcés de renoncer à leur donner des biscuits comme alimentation. Voilà des faits qui ont été observés sur les animaux et qui prouvent la nécessité de distinguer cette alimentation altérée.

Les caractères physiques des divers parasites, (sporisorium may du baron Cesati, Verdet, Vert-de-gris, Verdérame) sont les suivants : ils occupent le sillon du grain ; ils se composent, d'après Balardini et Ch. Robin, de spores unicellulaires, sphériques, bruns, à surface nette et contenu homogène ; ils sont larges de $0^{mm.}$ 00,4 jusqu'à $0^{mm.}$ 006 ; c'est la reticularia ustilago de Linné, la quatrième espèce de charbons de Bosi, l'ustulago carbo de Tulasne. Jules Kuhn prétend avoir trouvé dans le verdet plusieurs espèces de champignons vénéneux. D'après Tardieu, c'est une affection tellement fréquente dans le grain qu'il faut conserver le maïs d'une façon toute particulière pour empêcher qu'il en soit attaqué.

Nous ne partageons pas cette opinion, car on n'observe

cette maladie du maïs que lorsque le temps est pluvieux et quand cette céréale est mal conservée. L'année dernière, MM. N. Ciacometti, professeur, Lombroso, C. Monselise, Arcangeli, ont décrit de nouveau les grains altérés par le verdérame à cause de la récolte prématurée ou de la mauvaise conservation [1]. M. Ciacometti dit que les graines présentent autour du sillon des taches vertes qui s'étendent en forme denditrique le long de l'embryon et se perdent dans l'endosperme. Ces taches sont bien développées, elles ont les filaments minces, transparents, sans couleur; les filaments fertiles sont, en grande partie, droits, beaucoup plus larges à l'extrémité libre. Ils sont remplis de petites gouttes liquides, d'un vert jaunâtre et se terminent par une tête converte de sporules sphériques, simples, colorés, vert-jaunâtres, d'un diamètre de 0,$^{mm.}$ 0,025 ; sur quelques points, ces sporules ont les têtes réunies en une sorte de chaîne courte ; ce sont les Artrosporéeles de Leveille, genre *Aspergillus Michelis*, espèce *Aspergillus glaucus, Tries.*

M. Lombroso a trouvé dans ce maïs altéré d'autres aspergilles et le *penicillium glacum maydis* ; mais on n'a pas pu constater, malgré toutes les recherches d'Arcangeli, ni l'*Oidium lactis* ni *l'europtium* que l'on voit d'habitude dans le maïs artificiellement fermenté; D'après M. Monselise, le verdérame est un aspergille, *aspergillus glaucus Tries varietate viscenscens*, que l'eau bouillie avee du sel détruit; le maïs altéré a un poids spécifique de 1,2554, tandis que le grain de maïs normal de la même variété pèse 1,2673.

On voit aussi une grande modification dans la quantité de matières albuminoïdes ; elle est par exemple de 7.80 % dans les grains malades, et de 11,1 %

[1]) Prof. C. Monselise richerche chimico-tossico-logiche, instituite sopra alcuni campioni di mais par la studio della Pellagra, Mantosa 1881.

dans ceux qui sont sains ; on trouve aussi une différence dans l'huile du maïs ; dans les grains altérés, elle est de 5,06 %, et de 4,92 % dans ceux qui ne sont pas altérés. (Ces résultats peuvent différer beaucoup, dans le maïs sain on trouve de 8 à 12 %). Enfin Monselise croit que l'altération la plus importante consiste dans la perte complète de la glucose, de la dextrine et des matières gommeuses que le maïs normal contient dans la proportion de 1,785 %, tandis qu'on n'en trouve que des traces dans le maïs altéré. En résumé, selon M. Monselise, le verdérame est un aspergille qui, dans l'eau bouillante salée, perd ses propriétés toxiques, et la bouillie confectionnée avec du maïs altéré peut être mangée, sans danger, quoiqu'elle ait le goût et l'odeur de moisi. Ainsi donc, d'après l'opinion de M. Monselise, dont nous avons reproduit les considérations ci-dessus, les grains alterés perdent leur puisance toxique dans l'eau bouillante. M. A. Selmi, de Bologne, croit que le développement de ce poison est tout à fait spécial, et que la maladie se produit à la suite seulement d'une modification conditionnée des macédénées, dans la substance du grain altéré, mais non par l'action directe des champignons du maïs sans que celui-ci subisse d'abord une transformation chimique. Ainsi donc les grains, qui emmagasinent dans leur sein même une quantité de champignons auxquels ils servent de berceau, jouent le rôle d'ouvriers mystérieux, en d'autres termes, d'atelier de création toxique. Ainsi une portion d'alcool glycérique, qui fait partie du grain à l'état normal, se transforme en aldéhyde acrylique et, après s'être uni à l'ammoniaque, qui se développe des substances albuminoïdes décomposées, forme l'acroléine ammoniaccale.

En analysant la théorie dans toute son étendue,

nous voyons que l'auteur ne peut la dominer entièrement; pour qu'elle acquît toute sa valeur, il faudrait que nous sachions ce que devient l'aeroléine ammoniaceale lorsqu'elle est portée à une température de 100 degrés. Il faudrait dans ce cas que seuls les animaux qui mangeraient le grain non bouilli fussent atteints de la pellagre, et que les hommes fussent exempts de cette maladie. Il ne faut pas oublier que la science de nos jours, malgré tout le progrès qu'elle a réalisé, est encore parsemée d'erreurs qui disparaîtront difficilement. Chacun a ses propres vues qui, d'après nous, ne sont que des sources de déductions et de suppositions les unes plus curieuses que les autres. Les uns ont essayé d'expliquer le fait en supposant que l'entophyte du maïs ne peut être la cause directe de la pellagre; cette explication ne semble pas exacte. Quant à nous, si notre avis peut avoir une importance quelconque, nous osons dire que nous sommes convaincu de la vérité de la théorie verdéramique, sons cependant cesser d'avoir confiance dans les belles expériences de Lombroso, sur les alcaloïdes du maïs altéré par la pellagroséine. Nos expériences nous ont permis de constater les effets de ce poison sur les animaux, ce qui nous donne lieu de croire que les mêmes effets peuvent également se produire sur l'homme. A première vue, plusieurs choses nous paraissent illogiques, mais en pesant les preuves, en contrôlant les faits, nous nous convainquons de leur réalité; il faut être dominé par une idée fixe pour dire : „c'est impossible“ car c'est très peu scientifique. Si la pellagroséine n'est pas la seule substanee toxique qui se trouve dans le maïs altéré, ni le seul agent qui intervienne dans la production des aecidents pellagreux, comme Lombroso le soutient, s'il en est ainsi, que peut-on opposer au ver-

det dont l'action est aujourd'hui si prouvée ? Et si ces parasites résident dans la périspermie du grain et spécialement dans la partie qui constitue l'embryon, résulte-t-il de là que le grain n'a pas de propriétés toxiques ? Voilà une question à laquelle nous répondrons plus loin, en prouvant que la matière toxique existe aussi dans le verdet ; le verdet est un poison réel, des faits incontestables le prouvent.

Il est juste de constater que nous devons à Lombroso des recherches spéciales qu'il a décrites avec beaucoup de précision en établissant la nature d'un principe toxique et en signalant des particularités inconnues jusqu'à lui ; dans son excellente œuvre, il a su fournir des preuves, il a extrait, comme nous l'avons dit, des principes actifs du maïs artificiellement fermenté. Nous connaissons tous la compétence avec laquelle il a ardemment poursuivi la solution d'un problème auquel se rattache un question d'expérimentation aussi séduisante que complète. Tout parasite a son histoire et ses périodes ; considéré à ce point de vue, quand le maïs est affecté de plusieurs parasites fongoïdes, qui n'ont ni un caractère commun, ni des effets égaux d'intoxication, quelle est celle de ces végétations macédénées qui, ayant attaqué le grain, devient toxique ? En ce qui nous concerne, nous ne croyons pas que le verdet soit un aspergilles : jusqu'à un certain point, nous reconnaissons avec M. Monselise qu'il peut ne pas être aussi dangereux qu'on le croit ; mais cela dépend du degré et de la durée de la température, et de la manière de préparer le pain, ainsi que du degré de développement du parasite ; car la composition intime du grain donne à l'aliment qui en est formé, un goût plus ou moins aigre et amer, et une odeur de moisi plus ou moins développée ; cela dépend surtout de la position de

l'homme exposé à l'influence de ce régime altéré et de sa vigueur, quoiqu'il soit incontestable qu'en un grand nombre de cas, ainsi que nous l'avons décrit, nous avons observé des accidents plus ou moins manifestes chez des individus dont les conditions hygiéniques étaient excellentes. Nons avous constaté chez eux des inappétences, des vertiges, des embarras gastriques, la prostration des forces et enfin l'érythème au printemps. La farine de maïs, quoiqu'à un degré moins altéré pendant la mouture, présente des caractères analogues à celle qui provient du blé carié, de telle sorte que, sans avoir été trop échauffée par l'effet d'une vitesse excessive du moulin, elle a une odeur particulière, pareille à celle des bourres de fusil, en même temps qu'une odeur de moisi plus ou moins développée suivant son degré d'altération.

Il n'y a plus de doute aujourd'hui que le maïs altéré ne contienne des principes toxiques. Récemment encore deux chimistes italiens, Brugnatelli et Zenoni, ont extrait du maïs altéré un alcaloïde possédant des propriétés toxiques. Quoiqu'on ait constaté ce poison à diverses époques, quoique plusieurs auteurs aient remarqué qu'il existe une relation entre l'alimentation par le maïs altéré et la pellagre, ce qui est actuellement reconnu par les pellagrologues les plus renommés de l'Italie, tels que Lombroso, Cherardini, Bartholozzi. Cuerreschi, Selmi et Michalacci, savants d'un grand mérite et d'une vaste expérience, et grâce auxquels l'étiologie de la pellagre est sortie de sa phase de cristallisation ; quoique leurs adversaires, Lusanna, Morelli, Damaria, Sacchi, Bonfigli, Monselise, Calmazza n'aient rien à leur opposer, malgré tout, nous sommes loin d'être arrivés à un accord parfait, les différences d'opinions sont encore bien

tranchées, un abîme semble les séparer ; aussi des discussions du plus grand intérêt sont-elles sorties d'un cercle restreint en s'étendant jusqu'au grand public médical. La science moderne peut être fière de ses conquêtes. Ce sont là des faits incontestables qui parlent par eux-mêmes. Quelques adversaires admettent tacitement cette doctrine, mais ils ne veulent pas reconstruire ce qu'ils contribuent à renverser.

En résumé quel que soit le parasite que contienne le grain altéré, dès que les effets toxiques sont constatés, et en présence des résultats des expériences, tout argument qui ne se base pas sur des faits, mais sur des hypothèses, ne peut avoir aucune valeur. Il ne peut exister aujourd'hui aucune divergence, si ce n'est au sujet du point de départ de quelques-uns, qui soutiennent que sur les grains malades se trouve une collectivité de parasites dont ils divisent les caractères physiques en catégories spéciales.

En considérant cette association avec ses formes multiples, on doit se demander quel est celui de ces parasites auquel on peut attribuer les effets toxiques capables de produire la pellagre. Si nous pouvons formellement affirmer l'existence de ces parasites, il nous semble fort difficile de les classer selon la force du poison ; mais il est probable, il est même certain croyons-nous, qu'il existe encore d'autres mucédénées que ceux que nous avons déjà décrits, qui échappent à l'observateur ou qui demandent une plus grande perfection d'examen.

Comme nous le savons, sous l'influence de certains agents spéciaux que nous avons décrits, le maïs tombe malade, et dans ces conditions commence le développement des divers parasites végétaux qui se ressemblent plus ou moins, mais qui ont tous une origine commune. Mais, puisque ces parasites ont des

causes spéciales qui proviennent de la même source. comment se fait il que quelques-uns subissent de telles modifications qu'ils sont presque inoffensifs. tandis que d'autres ont des propriétés si toxiques ? Serait-ce parce que le corps du grain peut être attaqué dans différentes régions ? En ce qui nous concerne, nous ne contestons pas les propriétés toxiques de l'aspergilles, mais nous ne pouvons pas le confondre avec le verdet, et voici pourquoi : parce qu'il est prouvé d'une manière irrécusable que le poison de celui-ci ne perd pas son action dans l'eau bouillante salée, et que l'aspergilles ne produit pas des effets d'intoxication pareils à ceux du verdet, quoique son existence soit constatée d'une façon précise par les investigations les plus modernes ; on ne voit pas cependant qu'il soit la cause directe du mal. Nous ne pouvons, d'un côté, considérer l'intervention de ce parasite comme indispensable à la maladie, mais il nous est imposible, de l'autre, de lui nier formellement des propriétés toxiques qui deviennent inoffensives dans l'eau bouillante : il ne peut donc avoir de relation avec l'étiologie de la pellagre que moyennant les conditions d'existence dans le corps du grain. La description la plus élémentaire suffit pour établir son existence, mais jamais on n'a prouvé sa qualité de parasite pathogénique, et nous ne sommes par en mesure de savoir en quoi il diffère d'autres parasites au point de vue physiologique.

Quant à l'assertion que le verdet perd toutes ses propriétés dans l'eau bouillante salée, elle est complètement inexacte Nous ne voulons pas dire que la pellagre ne se manifeste pas en dehors du verdet, ni que celui-ci ne pourrait se développer avec d'autres parasites. Mais, selon nous, ceux qui prennent l'aspergelles pour le verdet sont dans l'erreur, parce

que, en ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas expliquer comment les personnes qui se nourrissent du maïs altéré par le verdet ne deviennent pas réfractaires à ce parasite. D'ailleurs toutes ces discussions perdent leur valeur quand nous passons de la théorie à l'expérience. En effet, si l'on examine attentivement les faits cliniques, si l'on considère en outre les expériences faites sur les animaux, on constate qu'il existe une corélation incontestable entre le maïs altéré et la maladie qui nous préoccupe. Aujourd'hui tout le monde connaît ce rapport intime qui peut être constaté sans soumettre le maïs à une ébullition artificielle.

Voyons maintenant quelles sont les propriétés médicinales du maïs ; à savoir celles de l'épi encore petit en décoction employé comme médicament contre la toux et celle de la fleur contre le catarrhe chronique. Nous croyons qu'on a exagéré la vertu de la tisane de maïs dont les propriétés nous paraissent problématiques, mais nous avons constaté à plusieurs reprises les excellents effets de la décoction de maïs quand il est encore crû, comme diurétique : les urines deviennent limpides et faciles.



18

CHAPITRE VIII

QUELQUES MOTS SUR L'AGRICULTURE EN ROUMANIE

§ 1. Quelques mots sur l'agriculture en Roumanie

L'agriculture est la base du développement économique de la Roumanie ; plus elle progressera, plus sera solide l'appui sur lequel on pourrait fonder l'économie de l'Etat.

Dès la plus haute antiquité, l'agriculture a été pour les peuples leur principal moyen d'existence, c'est pourquoi, on la plaçait sous la protection des Dieux, ce qui donna naissance à différentes pratiques religieuses, qui tendaient à la faire aimer du peuple. Dans les prières de la religion chrétienne „notre pain quotidien", elle est dépeinte comme le symbole de la vie. Sur le terrain économique, l'agriculture est le régulateur de l'augmentation de la population, ce qui a donné naissance à l'adage „là où il y a un pain, naît aussi un individu." La Roumanie, aussi bien au point de vue climatérique que par la nature même du sol, est favorable à l'agriculture ; ses habitants s'adonnent presque exclusivement à la culture de la terre, dont les produits forment la base de leur alimentation.

Tous les pays considèrent l'agriculture comme un des principaux facteurs de production. Chez nous, toute la production se résume dans l'agriculture ; c'est pourquoi elle doit être le principal objet de la sollicitude générale. De ses progrès dépendent les autres progrès, et, suivant qu'elle est bonne ou mauvaise, elle augmente ou diminue les forces du pays ; Pour atteindre notre complète émancipation il y a encore l'industrie, qui nous manque, et qui est nécessaire pour la lutte sur le terrain économique. Nous sommes encore peu avancés dans le développement de la richesse ; les ressources de la vie sont l'agriculture et l'industrie agricole ; tout l'avenir de ce pays dépend de ce que peut produire le sol et de l'emploi de ses produits. En Roumanie, la routine est encore puissante, tandis que dans les autres pays civilisés, comme la France, la science est fière des progrès de l'agriculture qui, en se perfectionnant, a agrandi son domaine ; le champ d'étude en est devenu très-vaste, et il faudrait lui donner aussi chez nous, sur la voie du progrès et de l'amélioration, une impulsion nouvelle et scientifique, qui corresponde avec l'état présent des choses. A cet effet, la pratique est insuffisante, il faut encore la science appliquée au moyen de préceptes fondamentaux, comme par exemple l'étude des différentes espèces de terrain ; quoique pour le maïs, il ne faille pas de préparations particulières, le terrain a cependant besoin de certains soins. Il en est de même pour les autres céréales, tout dépendant encore du drainage et des instruments aratoires. Le risque est dans la conservation des produits récoltés, car les sacs dans lesquels se conserve le maïs insuffisamment séché au soleil ou au moyen d'appareils spéciaux, sont ou mal exposés à la ventilation et à la lumière, ou presque

jamais débarrassés des moisissures, ou encore non mis à l'abri des eaux pluviales qui les pénètrent facilement, ou enfin fabriqués de fils si épais et si serrés qu'ils manquent d'interstices pour l'air et la lumière. Quelquefois par contre, ils ont une largeur exagérée et de là résulte qu'une grande partie du maïs s'altère. La cause principale du mal dont nous souffrons est dans l'organisation du système agronomique, mal que plusieurs de nos économistes ont déjà remarqué. Une culture à peu près uniforme a fait sacrifier les pâturages, et l'on n'a pas pensé que, par là, on affaiblit et on appauvrit le terrain qui ne peut être continuellement fertile.

Sans lieux de pacage disparaissent le bétail et l'engraissement du sol ; cette négligence est la grande plaie de l'agriculture en Roumanie ; car sans l'accroissement du bétail on manque du moyen naturel d'engrais ; c'est pourquoi, afin de maintenir la prospérité, il ne faut dédaigner ni les pâturages, ni l'entretien des bestiaux, dont le manque se fait sentir à cause de certaines crises fortuites et aussi à cause des mesures de douane. Par ce système vicieux, qui a dégénéré en véritable calamité, combien de fortunes ont été compromises, à cause de cette fatale routine. Aujourd'hui chacun connaît le mal, qui se perpétue quand même et qui menace de persister encore, malgré les révolutions économiques : de là, baisse de capitaux, ce qui se ressent de jour en jour, surtout dans un pays comme celui-ci, où la population est clair-semée ce qui empêche et le progrès de la culture et la conservation des fortunes. Les affermages sont de même devenus de plus en plus difficiles.

Auparavant, il y avait une progressien lente mais régulière de hausse; aujourd'hui par contre, la baisse

est partout, et tout est dans un tel état de décadence que l'on ne peut plus retirer de profit, à moins d'utiliser les bras de famille et le petit capital provenant des produits passés; cela détermine aussi une dégénérance physique de la population agricole qui a baissé et s'est profondément altérée. L'hygiène publique et privée, appliquée au paysan roumain, est aussi rudimentaire que primitive ; c'est pourquoi la pellagre, cet ennemi naturel, trouve pour se produire un lieu propice dans la classe agricole. C'est seulement lorsque l'amélioration matérielle viendra au secours de la population rurale, par l'industrie, quoique l'esprit d'association ne se soit pas encore éveillé, qu'on pourra reprendre de nouvelles forces, et l'on pourra mettre une barrière à la marche actuelle de la pellagre, cette maladie populaire. qui dessèche à sa source la santé de la nation. Qui ne sait que cette maladie est plus généralement, comme nous l'avons vu, le résultat de l'oppression, de l'état d'ignorance et de servitude dans lequel est plongé le paysan roumain ? Une légère amélioration sociale pourrait facilement arrêter les effrayants progrès de cette maladie, qui ne prendrait plus racine, avec autant de facilité, dans le sein de la population rurale, qui forme la majorité du peuple roumain. Nous avons traité cette question sociale, parce que la base du pays est malade et se trouve en voie d'effondrement; si son sort ne s'améliore pas, l'édifice entier risque de tomber.

Qui peut résister à cette terrible maladie ? Ni la jeunesse, ni la différence de sexe, ni la constitution physique n'y peuvent rien. La pellagre travaille sourdement, férocement, courbant le vieillard après mille souffrances, sans différence de sexe ni d'âge ; Elle tue l'intelligence ou la ravit pour quelque temps et marque le corps de son empreinte hideuse.

Voici l'origine de la pellagre, que l'on croit un des points les plus obscurs de l'étiologie générale. Nous pouvons combler cette lacune, nous autres médecins de cette époque, car elle appartient à notre temps.

Il n'est pas nécessaire d'aborder la question de l'étiologie, qui est entourée d'un grand nombre de questions secondaires, ce que nous avons déjà dit; aujourd'hui on sait que cette maladie provient du maïs gâté, qui forme la base de l'alimentation de la classe inférieure, car, comme nous l'avons vu, soustraites à ce régime funeste, les fonctions des organes digestifs deviennent plus actives, plus régulières. Nous pouvons surtout observer cela par l'augmentation de l'appétit, et par la rapidité de la digestion. On peut voir ces changements même chez ceux dont la vie, par la continuation d'un régime exclusif est arrivée à un état de faiblesse déplorable, parce que l'emploi exclusif du maïs a permis de juger cette grave question; c'est pourquoi nous ne craignons pas de dire que l'abus de cet aliment altéré est la cause puissante qui donne naissance à la pellagre.

Le manque de bétail, les besoins pressants, les impôts dûs à l'Etat, les corvées agricoles, qui lient les paysans aux propriétaires, sont autant de causes qui empêchent les premiers de labourer et de semer à temps, et ainsi ils ne peuvent avec la rétribution du travail d'un été, assurer une bonne nourriture à la famille et au bétail, pendant l'hiver. Quand la récolte est très-mauvaise, alors, depuis l'agriculteur grand propriétaire jusqu'au dernier paysan, une fois la balance faite, il vient ce qui résulte du travail et de la dépense, qu'une année entière a engloutis dans la terre; le maïs, qui a été semé et récolté à temps, console encore l'amertume des agriculteurs, mais la

plus grande partie des maïs tardifs, et en général ceux de champs de paysans, est attaquée par le froid ou la pluie d'automne et gâtée, de manière que le grain est blanchâtre, qu'il sent le moisi et qu'on est obligé de le moudre aussitôt ; en l'utilisant comme aliment dans de pareilles conditions, on provoque la dyspepsie et la soif, et même la manière dont se prépare la bouillie n'est pas absolument bonne. Ce sont là les calamités dont souffrent aussi bien ces propriétaires que les paysans, car, lorsque la récolte est de mauvaise qualité, rarement on voit des prix anormaux causés par le manque de récoltes dans les autres pays de l'Europe, qui remédient en quelque sorte aux dommages apportés ; sans cela, nous verrions qu'en général, les productions agricoles sont loin de couvrir le travail et les dépenses d'exploitation. L'étude de l'agriculture est d'une grande nécessité pour l'instruction des enfants de nos cultivateurs, afin qu'ils puissent comprendre les grandes ressources qu'une exploitation du sol bien dirigée offre à leur avenir ; en même temps elle relève la force et la prospérité du pays. Dans l'organisation de l'instruction publique, il faudrait donc faire inscrire cette étude dans les programmes. Dans ce pays, où elle seule est la base fondamentale, il faut lui donner une impulsion scientifique inconnue jusqu'à présent ; de cette seule façon on pourra activer le progrès dans cette direction, car là est aussi l'avenir du commerce et de l'industrie.

La littérature agronomique est fort peu répandue; les paysans n'ont pas la moindre idée des sciences physiques et naturelles. Le grand naturaliste Linnée a dit que, l'agriculture n'est que la connaissance des trois règnes de la nature appliqués à l'existence de l'homme. A cause du mauvais système d'agriculture

et des changements de température, les paysans sont quelquefois menacés du manque de maïs, comme par exemple en 1864, quand le besoin a été si grand que notre esprit se refuse à en calculer les tristes conséquences. L'agriculture devrait changer de procédés, suivant que le sol nous présente les mêmes qualités et les mêmes propriétés physiques, car la différence topographique fort variée dépend, pour le maïs, de la nature d'un sol argileux ou trop consistant. Le siliceux est trop sec à cause du manque de l'humidité et chaud, ce qui dessèche les plantes ; ce terrain ingrat, recouvert par-ci par-là de bruyères plus ou moins vivaces, est rebelle malgré tous les efforts de l'agriculture, aux améliorations de fertilisation ; et le laboureur perd le fruit de ses sueurs sur un sol sablonneux de silice et de chaux. Ce sol découvert, frappé de stérilité, est d'une couleur qui varie du blanc au rougeâtre, d'après le degré d'humus et d'oxyde de fer ; l'humidité atmosphérique, qu'il gagne par les temps pluvieux, n'est que passagère, l'action absorbante de ce sol arénacé se fait sentir dès que l'air cesse d'être humide ; à cause du vent d'est, une évaporation rapide s'opère à la surface du sol, ainsi que sur le régime végétal et animal. L'homme surtout souffre d'une manière sensible de l'influence de cet état physique de l'air, et principalement les fonctions de la peau ; ceux qui sont atteints de la pellagre sont dans un état de complète déviation des fonctions assimilatoires, de troubles, d'énervement, de désordres fonctionnels, d'une faiblesse générale ; les tissus sont décolorés à cause de la déglobulisation du sang ; tout traitement est impossible dans un pareil cas ; les conditions pathologiques préexistantes s'opposent à l'assimilation des médicaments, en rejetant de l'économie du système les préparations

principales qui enrichissent artificiellement le sang, comme si les lois de l'organisme n'étaient pas faites pour les recevoir.

Dans quelques endroits nous trouvons le maïs semé sur des collines formées de bancs de sulfate de chaux plus ou moins épais sur la partie supérieure du terrain de sédiment; celui-ci est l'acide le plus oxygéné de soufre ou d'acide sulfurique qui, saturé de chaux, donne naissance à ces sels, et le paysan dans son ignorance perd son temps et son travail sur ce terrain stérile. Quoique ce soient des exceptions, le fait existe cependant et il est d'autant plus regrettable que le sol du pays est généralement très fertile. La cause qui a beaucoup contribué à ce que quelques paysans reçoivent un terrain aussi stérile, est la suivante : lorsqu'on leur a donné des propriétés, les anciens possesseurs leur ont donné les champs les plus accidentés et les plus stériles. C'est d'une pareille bassesse que se sont rendus coupables les membres des commissions ad hoc, ce qui a laissé de profondes traces à ce sujet, et des suites dont la population rurale se ressent encore en partie aujourd'hui.

Je me fais un devoir de cœur et de conscience de provoquer par cet écrit les réflexions des âmes généreuses. On m'objectera peut-être que, dans une œuvre purement médicale, les questions sociales n'ont rien à chercher, ni l'économie, ni la politique ; comme je traite d'une maladie populaire, afin d'arriver à mon véritable but, c'est-à-dire la cause de cette maladie, je me permets d'avoir une doctrine à moi, parce que, comme médecin de paysans, j'ai sacrifié toute ma carrière médicale pour étudier cette question que je médite depuis une douzaine d'années avec une longue série d'expériences à l'appui, et que je crois cette question de la plus haute importance.

Le système de culture varie suivant les régions ; au sommet des montagnes, on soigne les forêts; à leur base et dans les plaines immenses, principalement la vigne et les plantes fructiféres; aujourd'hui on a bien ressenti presque partout la nécessité d'un système mixte, dans lequel la culture des céréales alterne avec les pacages; de cette façon les terrains se reposent pendant quelques années ; mais, dans les districts plus fertiles, on ne voit guère que le système d'une culture uniforme ; quelquefois, on y fait cependant alterner les semences, comme le blé, l'orge, ou le maïs.

Des terrains cultivés, la moitié est semée de maïs, la troisième partie de blé, la dixième d'orge, millet et sorgho, le reste de vignes, de légumes, laitues, et plantes fructifères. Le revenu total de l'agriculture en Roumanie se monte à peu près à 700 millions de francs; ce pays possède beaucoup de forêts. Il n'y a aucun pays en Europe qui, proportionnellement à sa surface, contienne autant de richesses en forêts, autant pour la quantité que pour la qualité. Le revenu de la sylviculture dépasse 200 milions de francs, dont la moitié à peu près se dépense pour le chauffage des maisons pendant l'hiver ; les forêts sont répandues sur tout le territoire de différents côtés, et occupent pour 2 $^1/_2$ millions d'hectares d'étendue, dont plus de la troisième partie est la propriété de l'Etat. La culture des céréales occupe également $2^1/_2$ milliards d'hectares, les pâturages pour bestiaux 2 millions d'hectares, un million est couvert de vergers, et 200,000 hectares de laitues et légumes ; en calculant au prix moyen de 200 francs, l'hectare représente un capital de propriété foncière en Roumanie de 3 milliards, la moyenne du revenu dépassant 27 francs par hectare. Chacune des branches mentionnées de l'agriculture donne naissance à différents produits et ensuite

à différentes industries et négoces; mais, pour ce qui concerne les céréales, on ne peut aujourd'hui que difficilement tenir tête à la concurrence des Etats-Unis d'Amérique. Il serait à désirer, pour la propriété agricole et pour l'avenir, que les propriétaires eussent plus de soin de l'amélioration des terrains, l'irrigation serait une des conditions les plus nécessaires. Le manque de bras demande impérieusement des hommes pour la colonisation et des capitaux étrangers pour la fondation de banques rurales de crédit agricole, l'augmentation des voies de communication et des machines agricoles, l'amélioration des grains ; quand nous aurons tout cela, nous pourrons faire concurrence à l'étranger, au moins en partie. Les économistes, les capacités administratives, dévoués à l'agriculture, ont causé, par des applications mécaniques, une véritable révolution en réduisant au plus petit minimum possible le travail de l'homme.

Aujourd'hui l'agriculture mécanique a changé l'ancien mode de culture ; ainsi, d'un terrain bien soigné on peut retirer autant de gain que possible et avec la plns grande économie de temps, d'argent et de travail.

Voilà comment les Américains savent améliorer l'agriculture; et aussi le bétail, les canaux et les systèmes d'irrigation naturelle, déjà employés par les peuples de l'antiquité, sont considérés aujourd'hui comme de la plus haute importance en agriculture. Pour obtenir de véritables gains, il faut travailler dans le sens de la nature, c'est-à-dire employer le travail de l'homme seulement pour secourir dans leur action les agents naturels, qui sont toujours plns économes. Aujourd'hui, cela est entièrement confirmé par l'expérience dans l'industrie agricole; l'en-

grais chimique joue aussi un grand rôle. Les plus grandes autorités scientifiques, MM. Chevreul, Dumas, Bosingault, Liebig, ont déclaré la nécessité de donner au sol les éléments nutritifs. C'est là une des conditions de la fertilité du sol. Voici dans quels termes énergiques M. Dumas s'exprime à ce sujet: «Toute agriculture qui ne reconstitue pas le sol est „dévastatrice, toute population urbaine qui perd ses „immondices prépare son suicide.“ Dans des pays où les terrains sont étendus, inexploités, comme ceux de l'Amérique et de l'Australie, la question d'une culture méthodique et scientifique ne s'impose pas au cultivateur comme une condition sine qua non. Là, le cultivateur, ayant à sa disposition, des étendues immenses de terrain, peut en exploiter graduellement les parties, en laissant le reste se reposer. Il n'en est pas de même pour la petite propriété ; ici s'impose d'une manière impérieuse une culture systématique et intelligente.

Il faut donner annuellement au terrain ce qu'on lui enlève annuellement, et il faut lui donner une culture qui produise autant que possible sur une étendue de plus en plus petite, gagnant de cette manière par intensité, ce qui ne se peut gagner par étendue.

D'après l'état actuel de la propriété rurale, nous sommes un pays de petite propriété, en laissant de côté les propriétaires grands ou moyens qui exportent ; il s'agit ici de ces centaines de milliers de propriétés dont l'étendue varie pour chacune de 5 à $2^{1}/_{2}$ falches. dans la catégorie desquelles se trouve la grande majorité du pays. Nous sommes donc dans cette catégorie de pays, comme la France, la Belgique, l'Italie du Nord, où la culture s'impose d'après les dernières méthodes de l'agronomie. C'est pour-

quoi la culture systématique de la propriété rurale est d'une grande importance; il faut l'avouer, une bonne partie des paysans propriétaires ne sont pas même aujourd'hui émancipés de leurs ex-maîtres, car beaucoup gagnent leur nourriture, non de la culture de leurs lopins de terre, mais du travail de leurs bras qu'ils louent, et cela provient de ee que le paysan est encore soumis à la coutume routinière de culture extensive. Il est vraiment fort triste qu'il ne puisse pas faire lui aussi une eulture seientifique, afin de pouvoir tirer profit de son terrain. Le paysan, auquel l'instruetion manque, ainsi que le capital et l'esprit d'innovation, tout ee qui est exigé pour une réforme, est justement mis dans la néeessité fatale de ehanger son mode de eulture; sans exiger des eonnaissances d'une grande étendue, eependant la culture intensive demande l'engrais du terrain, un outillage perfectionné, la culture seientifique, un esprit éveillé et ouvert à toutes les améliorations, le soin de l'amélioration des races d'animaux utiles à l'exploitation, soit comme moteurs, soit comme producteurs.

Il règne sur l'étude des propriétés physiques du sol la plus grande ignorance parmi les cultivateurs, quoiqu'elle soit d'une importance eapitale pour l'agriculture. Nos laboureurs ne connaissent pas les causes qui provoquent les phénomènes intimes du sol, c'est pourquoi les débutants doivent à leur ignorance de nombreux insuccès, qui sont la cause principale de la pauvreté constante des terrains les meilleurs, pauvreté qui a un contrepoids désastreux sur l'industrie agricole. Voilà pourquoi on ne peut entreprendre une culture suivie d'une espèce déterminée. Il est done naturel que, à part les hommes de science, le terrain arable soit resté inconnu à nos eultivateurs. Aujourd'hui la scienee a pu pénétrer

quelques secrets, en ayant recours aux artifices; mais elle est encore pauvre en faits précis, afin de pouvoir donner des conseils pratiques. Nos bons laboureurs, que nous traitons à la légère de routiniers, doivent leurs vrais succès à une pratique que le hasard leur a fait découvrir. Etudions cependant le fait.

Quoique il n'y ait pas ici lieu d'entrer dans l'étude des propriétés physiques du terrain arable, nous nous contenterons cependant de faire travail d'agriculteur en indiquant quelles sont ces propriétés qui, par leur exagération, troublent les transformations matérielles; car la matière est soumise aux lois que le génie de l'homme est parvenu à découvrir. Ainsi donc le rôle à peu près unique du cultivateur, consiste à entretenir le travail des forces naturelles du sol, en lui facilitant son action. Il faut favoriser l'action désagrégeante par des labourages systématiques, afin d'obtenir et d'augmenter cette divisibilité des corps qui exerce une action immédiate sur la perméabilité du sol.

Les agriculteurs devraient savoir employer, pour engraisser le sol, de ces substances qui ont pour but de lui restituer les éléments perdus, c'est-à-dire les éléments qui lui viennent en aide pour la transformation des forces. Qui ne sait pas aujourd'hui que le degré de fertilité du terrain dépend des propriétés physiques qui exercent une action immédiate, et sont encore en relations étroites avec les conditions climatériques des localités. Un terrain stérile sous un soleil torride peut devenir fécond avec un climat moins excessif, parce que les phénomènes météorologiques peuvent remplacer les défauts que présentent le sol dans sa composition chimique. Tantôt la chaleur a du calorique insuffisant, tantôt l'humidité favorise les réactions chimiques, et permettent le jeu

des phénomènes dans des conditions plus normales.

Les engrais chimiques font que les nitrates sont attaqués, sur certains terrains, par les microbes, qui exercent une influence considérable sur toutes choses, vivantes ou mortes. M.M. Dehnémain et Maquenne se sont occupés des phénomènes de nitrification qui se produisent dans les terrains arables sous l'influence des organismes microscopiques; MM. Doyen et Dupetit ont publié un mémoire sous le titre de *recherches sur les réductions des nitrates en parties minuscules.* Cet ouvrage est divisé en 4 parties : 1) Etude sur quelques microbes nitrificateurs. 2) Les produits de réaction. 3) Le mécanisme de la réduction, et 4) Applications agricoles. Ces savants chimistes ont pu isoler le principal agent de destruction des nitrates, qui est la Bacterium de netreficius; ils ont étudié les formes, le développement, l'activité et les propriétés. Dans des circonstances favorables, ces bactéries détruisent les nitrates avec dégagement d'azote ou de protoxyde d'azote. Ici il ne se passe pas de fermentation proprement dite, mais une combinaison de matières organiques par l'oxygène, en produisant une grande chaleur qui se dégage avec formation d'ammoniaque, en présence des matières organiques azotées. La conclusion de ces chimistes fait voir qu'il faut éviter de mettre du nitrate comme matière fertilisatrice sur les terrains trop compactes ou trop humides.

Je ne veux pas dire que chez nous on ne travaille pas la terre; au contraire, mais il faut avouer, que nous allons à rebours du progrès. La terre de ce pays donnait auparavant avec une culture plus primitive, des taux quadruples; mais aujourd'hui, nous n'avons comme qualité, pas même de quoi semer, et il faut vraiment être myope pour ne pas voir comme la

plupart des maïs sont rachitiques. C'est une preuve évidente que nos terrains sont malades d'inanition minérale, car, depuis tant de siècles, le terre a dépensé sans interruption et sans renouvellement les substances les plus puissantes et les plus délicates, et ainsi elle s'est appauvrie. Si on avait économisé ces substances et si on les avait rendues à la terre, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Qu'est-ce qui lui suffit comme autrefois ? L'acide carbonique, l'oxygène, le nitrogène ou l'azote ? Mais encore ces substances minérales comme le soufre, le chlore, le phosphore, le fer, le manganèse, le silice, le calcium, la magnésie, la potasse, les sulfuroxydes de fer etc. . . . . Il y avait une époque où les terrains de ce pays étaient riches et produisaient de 24 à 30 de chaque ; mais à présent, dans une localité le calcium manque et le terrain ne donne que 12 ; dans d'autres, il n'y a pas de potasse et il ne produit que 7 ; ici, il n'y a pas d'azote et il ne donne que 6 ; là enfin, il n'y a pas de phosphore et les végétaux ne produisent pas de graines, mais seulement de la paille.

L'ammoniaque sature les végétaux à graines et augmente leur croissance. Le phosphore, le chlore, le calcium, la potasse, le carbonate, le soufre, le nitrogène, etc. forment dans les corps des végétaux ce qu'il faut pour produire la semence.

Pouvons nous exiger du terrain qu'il donne ce qu'il n'a pas ? comment pourrions-nous prendre quelque chose puisque nous ne lui avons rien rendu ?

En Angleterre, vers le commencement de ce siècle les hommes n'avaient rien à manger, parce que le sol ne pouvait pas même nourrir la moitié de ses habitants. Alors on a fait venir des instruments de toutes les parties du monde ; la science s'est ensuite

occupée de la question, en sorte qu'aujourd'hui le sol nourrit toute la population quoiqu'elle ait augmenté du double.

En l'année 1856 seulement, l'Angleterre a fait venir de tous les pays du monde de grandes quantités d'os qu'elle a payés 120,000,000 de livres sterlings, dépense qui a surpassé le chiffre de son industrie. Il est résulté de cela que le sol a produit quatre fois plus qu'auparavant. (Payenne).

En Asie Mineure, où il y a plus de 500 villages grands et riches, le sol nourrissait autrefois même une partie de l'Europe et de l'Afrique; mais les habitants ont tellement abusé du sol qu'il est maintenant devenu stérile.

Aux environs de Rome où le terrain était autrefois si fécond, il y a eu plus tard un temps où les animaux ne pouvaient même pas trouver leur nourriture.

En Pologne, en Podolie et dans l'Ukraine, au XVI-e siècle, le sol donnait 25 pour un; plus tard il ne donne plus que 6. Aujourd'hui qu'on y cultive le terrain conformément à sa nature, il donne de 16 à 20.

En Portugal, où le sol était autrefois si fertile, les habitants aujourd'hui meurent de faim.

Les terrains près du Rhin étaient naguère aussi fertiles que ceux des bords du Nil, ils sont actuellement les plus faibles.

En Amérique, dans l'Ohio, la Georgie, l'Albanie, York, le Canada, le Maryland, la Virginie, la Pensylvanie, où les terrains étaient excellents, il n'en est plus de même aujourd'hui, car les habitants en cherchent d'autres pour les cultiver.

De 1840 à 1850, la colonie anglaise a produit trois fois moins de sucre et de café que de 1809 à 1810.

Tous les Etats civilisés ont subi ces inconvénients jusqu'au jour où ils ont reconnu leur faute; mainte-

nant, ils introduisent dans les terrains des substances eombinées d'après la nature des végétaux qu'ils cultivent pour que ces végétaux tirent du sol les substanees qui eonviennent à leur organisme.

Le Portugal, la Turquie, la Roumanie. la Hongrie, la Pologne, les eolonies anglaises, ont tous exporté de grandes quantités de différents produits, tels que : grains, spiritueux, animaux, laines, peaux, bois et autres, mais par eontre aussi des artieles de luxe, sans rendre à la terre ce qu'ils lui avaient pris. En Flandre et dans eette partie de la Suisse où les terrains ne sont pas fertiles par leur propre nature, le travail pratique les a rendus aptes à produire.

En Franee, près de Paris, à Vineennes, il y avait un grand emplaeement dénudé très sablonneux qui n'avait jamais été fertile,et qui était même dépourvu d'herbe ou de verdure. En 1859, il servit de eampement à l'armée de Solférino et, en 1860, il commença à se eouvrir d'herbe. Dès la seeonde année on y a semé du blé qui a rapporté de 10 à 11 pour cent. A Edinbourg, il y avait un champ de 200 facches, que l'on avait tellement exploité que, depuis quelque temps, il ne se couvrait plus d'herbe; mais, dès qu'on y établit un eanal avec des ramifieations, il rapporta de 6 à 7 pour eent par an.

En Belgique, en Allemagne, en France, en Italie. en Suisse, en Autriehe et en Russie, ainsi que dans les Etats-Unis de l'Amérique, on engraisse les terrains avee du fumier animal. Cette espèce d'engrais s'emploie en Chine depuis un temps immémorial.

La seienee agrieole appelle à son aide pour l'étude du sol, des engrais et de l'eau : la physique pour la eonnaissanee des lois organiques de l'univers ; la méeanique pour déeouvrir les meilleurs moyens d'utiliser les forees ; l'hydraulique, pour établir l'art

rationnel d'humeetation et de guérison du sol ; la géologie, pour la découverte des amendements enterrés dans le sol; la physiologie animale et végétale, pour connaître l'organisation et les besoins des animaux utiles ; l'entomologie, pour la destruetion des inseetes nuisibles; enfin l'aide de la législation, de la statistique et de l'éeonomie politique. La scienee agricole détermine les rapports de l'agriculture avec le eommerce, l'industrie, les lois et les institutions politiques des peuples (L. Gossin. L'enseignement agrieole).

Les agriculteurs devraient eonnaître leurs terrains et la manière dont le sol subit l'influenee de quelques conditions météorologiques variées. D'après le savant ingénieur agrieole, Léon Dumas, le terrain agrieole n'est qu'une fraction de mieroeosmes, où nous voyons la matière soumise et obéissant aux lois que le génie de l'homme est parvenu à découvrir. Dans cette masse pulvérulente, eomposée de particules, nous trouvons toutes les formes de désagrégation qui, sur une vaste échelle, transforment les roches en terre. La force d'attraction qu'exerce la matière sur elle-même, manifestée dans l'espaee, s'appelle gravité et pesanteur ; quand elle est produite par un astre sur un autre astre, elle s'appelle attraetion moléculaire. Il en est de même quand il s'agit de ce monde en miniature que nous appelons corps. C'est là la première cause d'aetivité du sol labourable. Qu'est-ce donc que l'affinité sinon une attraction moléculaire ? Pour les chimistes, elle en est une, qui s'exerce entre eorps différents ; mais nous savons tous qu'en cette occurence, il y a assez de probabilité que la matière est une. La diversité d'aspeet et les propriétés différentes dépendent d'un groupement particulier des atomes, hypothèse déjà admise pour les forces physiques qui ont une origine commune.

De toute façon, l'attraction moléculaire, favorisée par certaines conditions, nous explique suffisamment les différents changements que nous observons dans les degrés de ténacité du terrain. Plus le volume des corps se réduit, plus leur surface de contact augmente et par suite aussi leur tenacité. Même les liquides, qui humectent la surface des corpuscules, favorisent leur agglutination, aidée ensuite de la pression atmosphérique. De cette façon, le sol peut reprendre sa cohérence primitive et revenir à l'état de roche. Quoique cette manière d'envisager les choses ait été contestée, cependant la ténacité tient bien plus de l'état physique du sol que de sa composition minéralogique. D'un autre côté, il arrive un moment où la réduction de volume est telle, que l'élément terreux devient susceptible d'entrer en combinaison avec un liquide, neutre, acide ou salin, qui l'absorbe et lui facilite le trajet dans les parties avoisinantes. Comme nous venons de le voir, tous les phénomènes physiques, qui contribuent à augmenter la divisibilité des corps, exercent une action immédiate sur la perméabilité du sol. Les terrains tenaces dont les particules sont étroitement liées, comme on le voit dans plusieurs endroits argileux, laissent peu d'interstices entre eux. Ainsi donc le volume d'air est forcément modifié, ainsi que celui du gaz ou des liquides qui s'y trouvent.

La manière de labourer produit plusieurs effets sur un pareil sol, où le travail est plus considérable que sur les terrains légers. Léon Dumas dit : Les mouvements intimes de la matière, jusqu'à ceux qui sont hypothétiques et que nous appelons éthers, changent de caractère en se modifiant. Le travail continu des particules et des molécules par un frottement réciproque, transforme en parti le mouve-

ment calorifique. D'où il résulte que, plus les mouvements seront étendus, plus le sol se chauffera et plus ce sol surchauffé sera riche. Mais par quels moyens pourrons-nous apprendre, si le mouvement d'attraction ou de chaleur se transforme en mouvement de lumière ? Ce fait ne peut être impossible, car le mouvement moléculaire donne naissance à l'électricité. Ainsi donc toutes ces forces, la chaleur, la lumière, l'électricité et, bien entendu aussi, le magnétisme, viennent au secours de ces mouvements intimes que nous appelons réactions chimiques, et qui ne sont autre chose que des mouvements moléculaires. La terre présente un cycle de phénomènes constants qui s'entretiennent, grâce aux transformations de ces forces. Un fait que ne devraient pas oublier les agriculteurs, c'est que, toute propriété physique exagérée est un mal. C'est pourquoi ils doivent veiller à conserver au sol des propriétés d'intensité moyenne. Il est év dent que les mêmes moyens ne peuvent être applicables à tous les pays. Enfin pour terminer, nous ajouterons qu'une ténacité moyenne donne naissance à une perméabilité suffisante pour permettre à l'air et à l'eau de circuler et d'opérer leur action salutaire, sans en exagérer les effets.

En Roumanie, les moyens d'existence que la nature a ménagés sont multiples, et ils peuvent lutter contre les forces avares de la nature. La population rurale ne s'adonne qu'au travail des champs, qu'aux occupations agricoles ; mais ce n'est pas par division du travail ; la vie du laboureur est commune aux différentes espèces de travaux, parce que la nature de l'occupation est la même.

Cette population brave et pauvre, qui gagne sa nourriture quotidienne en s'exposant aux intempéries, se tue par un excès de travail sans qu'il y ait une

légitime répartition des produits, et cela parce que le problème du travail n'est pas encore résolu. En face de ces faits économiques et moraux, on se sent pris d'une admiration émue. Le meilleur remède contre le paupérisme serait que la population ne se basât plus uniquement sur l'agriculture.

La Roumanie est le grenier de l'Europe; si l'histoire se taisait, l'économie politique rechercherait les causes matérielles qui ont relevé la puissance morale de cet Etat. La première origine du commerce roumain a été basée sur les céréales, le bétail et les bois de construction; et, sans aucun génie commercial, ses produits ont rapporté de l'or et ont donné naissance à un commerce international. Ceci n'a rien que de fort naturel, car, de même que dans le corps de l'homme un organe a besoin de l'aide des autres organes, un pays doit user, pour prospérer, de relations extérieures, base de la répartition qu'ouvre aux sociétés la voie féconde de l'échange.

L'agriculture a été connue dès le commencement de la vie sociale; elle a servi à toutes les sociétés modernes de théâtre de développement moral et a beaucoup influencé la civilisation, sans laquelle l'homme ne pourrait aucunement s'assurer de ses forces.

Depuis quelque temps, l'agriculture est en décadence; à la vue de cet état déplorable, quelques économistes se sont demandé si les terrains ne s'étaient pas appauvris. Mais était-ce possible? La science n'hésite pas à se déclarer affirmativement. Le champ de la vie végétale est une source de richesses sans limites, tant que les forces de reproduction font équilibre aux moyens mécaniques de destruction. Mais le jour où cet équilibre sera rompu, alors il faudra prendre garde, car les terrains les plus fertiles se changeront en solitudes désertes.

Notre siècle a vu naître un art ingénieux, qui se propose de restituer au sol, par des moyens chimiques à la portée de l'homme, ces substances qu'il a épuisées ; je me demande seulement s'il n'aurait pas mieux valu prévenir cela par des mesures intelligentes, au lieu d'en être réduit à raviver les terrains par des moyens artificiels.

Le danger d'un appauvrissement des terrains est-il réellement à craindre ?

Pour en juger, il suffit de jeter un coup d'œil sur les champs et de s'assurer que toutes les dépenses qu'on fait sont inutiles.

Personne n'est contre l'engraissement, car le principe sur lequel il est basé est inattaquable. La richesse du règne végétal constitue le capital de ce pays agricole ; ce capital, par lequel pourraient croître les moyens alimentaires des peuples, appartient au génie humain. Les générations actuelles n'en peuvent avoir que le revenu et il n'en faut détruire le fond ni par négligence ni par avarice. Il faudrait penser que nous travaillons de pair avec les forces des générations passées.

L'Etat, qui est le plus grand possesseur de terrains, doit veiller, non seulement sur les intérêts du présent, mais aussi sur l'avenir ; il est donc en droit de protéger les forces prolifiques des terrains affermés, contre les moyens d'exploitation périlleux ; il doit prévoir une convention quaurrons et dans l'intérêt de l'agriculture, défendre les terrains exploités contre les ravages.

Passons maintenant à un autre ordre d'idées ; il faut savoir d'abord pour quelle cause la pellagre, s'est généralisée dans le sein de la population, ou en d'autres termes, quel est dans notre organisation sociale et au point de vue hygiénique, le défaut qui a

produit ce mal. Jusqu'en 1864, le paysans formaient en Roumanie deux classes distinctes, les *razechis*, et les *clacachis*; les premiers étaient propriétaires du sol ; ils payaient l'impôt à l'Etat, supportaient toutes les charges à l'exécution des travaux de ressort public; les seconds n'avaient pas de terrains, c'est-à-dire que tout ce qu'ils produisaient passait aux mains du propriétaire de la terre, car n'ayant pas de sol, ils étaient en quelque sorte asservis aux propriétaires. Les maîtres avaient de grands domaines qui formaient autrefois dans ce pays la propriété territoriale. Aujourd'hui malheureusement presque toutes leurs fortunes ont passé aux mains des usuriers, de façon qu'une grande partie d'entre elles n'est plus qu'une expression. L'état d'asservissement des paysans était réellement triste et injuste, parce qu'ils étaient oppressés et exploités. Il n'y a que deux extrêmes sociaux: la richesse et l'esclavage, et cela sans que les malheureux soient jaloux de la supériorité des maîtres, car la contagion de cette passion n'a été communiquée à personne. Par la loi de 1864, tous les *clacachis* devinrent propriétaires de terrains par émancipation; par cette mise en possession on les a relevés de toute espèce de dîme ou de tribut personnel envers les nobles et les monastères. On a distribué plus d'un million et demi d'hectares, à 410,000 familles. On se faisait alors beaucoup d'illusions, et le paysan se croyait lui aussi libre et indépendant. Mais à cause du manque d'argent pour pouvoir exploiter le terrain qui lui avait été donné, les impôts dûs à l'Etat ont augmenté, car toutes les branches qui composaient le mécanisme de l'Etat, devaient être payées et l'argent nécessaire était en grande partie soutiré aux habitants des campagnes.

Dans cette nouvelle condition, que devait faire le

paysan ? Il avait le terrain, mais les moyens de le cultiver lui manquaient. Il s'adressa aux propriétaires et aux fermiers, qui, ayant besoin de travailleurs, profitèrent de cela.

Dès lors, une suite de tristes conséquences ; ils ont été obligés de faire des dettes, et une grande partie est tombée dans la misère, qui est la mère du vice. Les plus découragés se sont adonnés à l'alcoolisme, qui, dans certaines parties du pays, a pris des proportions inquiétantes. De là un perpétuel asservissement du paysan, une masse d'abus ; la loi du travail agricole l'oblige à tenir ses engagements ; son travail d'un été ne lui suffit pas pour payer les dettes contractées ; le champ demeure en friche, le maïs est le dernier semé et recueilli, par suite il est de mauvaise qualité, et il ne peut qu'employer ce mauvais maïs moisi, qui sert même ainsi à peine pour l'entretien de sa famille. Ce régime funeste produit des effets qui, avec une rapidité phénoménale, rendent la plupart des paysans décharnés, faibles, et aux premiers rayons du printemps, la pellagre se déclare et exerce sur ces victimes son œuvre de destruction. Par un excès d'ignominie, on les oblige, dans cet état à un excès de travail. En perpétuant un tel état de choses, l'agriculture, qui est la seule source de richesse de notre pays, arrivera sous peu à la plus complète décadence, et l'amènera à une ruine absolue. Mais on doit espérer un travail de régénération, en faisant la base de la société d'éléments travailleurs ayant la dignité personnelle. En effet, c'est un phénomène vu dans l'histoire des peuples que cette aversion qu'ont les paysans pour toute liaison avec leurs propriétaires, et ce n'est que poussés par de cruelles nécessités qu'ils se mettent en relation avec eux. L'ambition et les prévarications

de ces derniers ont été tolérées pour des motifs politiques, à cause des disputes de partis. Cette pauvre classe déshéritée des paysans a été laissée dans l'oubli, au lieu d'être l'objet de la sollicitude générale, et depuis peu seulement la bienveillanee des hommes de progrès a eommeneé à intervenir afin de remédier au mal.

C'est un devoir qui s'impose à nos hommes d'état, qui doivent lutter de eoneert avee tous les hommes honorables pour faire disparaître cet état de ehoses. Il faudrait à eet effet, un eontrôle sérieux sur eeux qui minent à la base l'édifiee national. Il faut une justiee sévère et répressive eontre ees spéeulateurs insatiables, qui sont habitués à martyriser le paysan pour leur propre intérêt. Quelques eœurs généreux, émus de pitié, ont pris aujourd'hui l'initiative de venir en aide aux paysans et, voyant qu'il ne faut point user de palliatifs éphémères, mais de remèdes énergiques, ils ont beaueoup amélioré eet état de ehoses.

Le relèvement du peuple est la base de la force et de la prospérité nationales, que nous ne pouvons éearter ni retarder sans mettre en danger l'existenee même de l'Etat Roumain. Pour arriver au but il faut des mesures prudentes, qui puissent exelure la misère, en donnant à la population rurale une culture morale et soeiale. Je sais que la transformation d'une organisation soeiale ne peut se faire en un elin d'œil; mais je réelame des améliorations salutaires exigées par le progrès. Le sentiment national, qui paraissait endormi, s'est réveillé, et e'est là le plus beau signe de l'amélioration d'état du paysan. Il faut relever aussi son état matériel, en améliorant sa nourriture; l'étude de la pellagre, qui ne peut guère intéresser que des médeeins spécialistes, nous montre différentes nuanees d'état; par

exemple, la couleur de l'érythème qui varie tant, ne peut provenir que du mélange de plusieurs substances ; nous voici obligés ici d'atteindre une question des plus brûlantes : la question de l'agriculture et des relations qui existent entre les paysans et une partie des exploitateurs. Prenons comme exemple les paysans de la Moldavie, car ceux de la Valachie sont relativement dans de meilleures conditions.

Quiconque voyagera en Moldavie, pendant que la récolte n'est pas amassée, aura l'occasion de voir de beaux champs de maïs ; mais, aux environs des villages, il est jaunâtre et mêlé d'herbages et d'autres verdures. Il est facile de comprendre à qui appartiennent les beaux champs et à qui les autres. A cause de la nature de leur engagement, les paysans ont vendu leurs bras afin de gagner quelques sous. Ils ont travaillé pour les champs du propriétaire et ont négligé les leurs. Cela fait que le sentiment de propriétaire n'est guère enraciné chez les paysans ; ils se dégoûtent de travailler leurs propres champs et finissent par s'habituer à leur position servile. Ils passent ainsi de propriété en propriété suivant qu'ils y voient plus ou moins de gain. A l'automne, tout le revenu de leurs champs passe pour payer des dettes faites là où ils s'étaient engagés, et l'hiver les trouve sans pain, sans abri, et ils n'ont rien à donner à leur famille. Il est curieux de voir un pays où la bouillie de maïs manque à ceux qui ont travaillé sans interruption pour l'obtenir. Que peut faire le médecin en face d'un pareil désastre ? Avant d'appliquer un remède, il attaque la cause de ce mal. En réalité, la médecine reste passive quand elle voit la vie succomber sous un régime aussi funeste, car la répétition ou la continuation de cette cause morbide physique et morale entretient sans

interruption le mal; et afin d'obtenir quelque effet avantageux, réellement efficace, de l'emploi des médicaments, il faut d'abord détruire la cause qui ronge la racine, pour ainsi dire. Les vertus physiques de ces patients au corps affaibli, courbé, enclin aux sensations désordonnées, ont disparu ; ils manquent de goût, d'expression, ils ont une couleur terreuse, et il est évident que la dégénérescence physique entraîne la dégradation morale ! Ils sont faibles, timides, incapables d'un travail sérieux, la formation normale de la fibre musculaire est en souffrance ; leur disposition d'esprit est morbide, ils ont en aversion même leur famille; leur système nerveux est totalement ruiné, ils sont impuissants par suite et les femmes sont stérilisées. Les fonctions utérines deviennent incapables de reproduction; les menstruations sont irrégulières et souvent font totalement défaut; toute leur constitution est affaiblie et ils sont condamnés à une vie de souffrances ; les femmes sont incapables de remplir les fonctions de la maternité. Les organes génitaux participent d'ordinaire à l'atonie de tout le système ; dans cet état irrémédiable. la dyspepsie fait des progrès, l'infiltration, l'émaciation, la toux sèche, les fièvres changent leur jeunesse en vieillesse, sans que l'heure fatale sonne. C'est en vain que nous attendons une révolution salutaire dans la constitution, le degré d'intoxication dans lequel se trouvent ces malheureuses, même si nous les soumettions à un régime approprié, empêche les actions chimiques de s'exercer d'une manière fructueuse sur les aliments, de manière à former les principes assimilateurs, et dans cet état elles gagnent souvent des maladies organiques, toujours fatales, et sont invariablement atteintes de tubeseuleuse. Les enfants sont pris de marasme. La phtisie

trouve chez elles un vaste champ de destruction. On peut dire que cette maladie, qui tue toutes les populations rurales, est la maladie de l'époque ; la pellagre un peu avancée la favorise en provoquant la diathèse, même sur des sujets à peine atteints des affections thoraciques d'un caractère aigu.

L'état sanitaire de notre paysan était laissé dans les premiers temps aux caprices du sort ; il s'est fait à présent quelques améliorations, mais dont beaucoup sont restées dans le domaine de la théorie. Il faudrait aussi en faire sérieusement la pratique. Lorsque l'hygiène pénétrera chez le travailleur des champs, la pathologie végétale, qui donne naissance à la pellagre, et de même la scrofule, disparaîtront et ces malheureux regagneront la santé. Quelques villes ont été réformées par l'hygiène, et entre autres les chefs-lieux de districts, mais dans les campagnes tout est encore à faire. Un ouvrage original d'hygiène publique et privée à l'usage du peuple serait une œuvre nouvelle et fort utile, car il faut non seulement préserver l'agriculteur de l'influence mauvaise d'une habitation ou d'une nourriture défectueuse, mais encore contre les causes débilitantes qui l'environnent. Nous avons la constitution la plus libérale du monde, car elle contient une clause en faveur de la liberté individuelle. Mais si les auteurs du pacte social ont voté une constitution digne de l'Etat le plus civilisé, il aurait fallu qu'en même temps la civilisation entrât dans les moeurs du pays, car cela ne se décrète pas.

Au premier abord, chacun pourrait se demander pourquoi tant d'inertie et de retard dans l'amélioration de cet état de choses ; mais la cause en doit être cherchée autre part ; nous allons l'indiquer : La Roumanie, à peine née d'hier pour une vie po-

litique, a dû, afin de se régénérer, modifier ses conditions d'existence sociale, en créant un nouveau système économique qui, dans les conditions morales du pays, ne lui a pas permis jusqu'à aujourd'hui d'étudier les moyens d'augmenter la richesse nationale. Partout les paysans sont exposés aux exploiteurs et, en épuisant toutes leurs forces, ils s'assurent à peine de quoi vivre. Tel était l'état des choses avant la guerre de 1877. Un gouvernement réformateur, inspiré par de bonnes traditions, est venu mettre fin à cette anarchie au moyen de lois rigoureuses, de mesures de protection et d'encouragement, et il est parvenu à réaliser de notables progrès.

La population agricole y a sa place marquée, appelée qu'elle est à bénéficier de ces progrès sous l'impulsion de ces réformes, d'un mouvement économique plus accentué, par des banques agricoles qui se sont formées, sous l'influence d'une situation à laquelle personne ne pouvait se soustraire. Les réformes apporteront une amélioration sensible dans l'état social et économique du pays, qui va de paîr avec les progrès du temps, en sauvant le paysan d'un esclavage déguisé, tandis qu'auparavant tout le fruit de ses peines allait grossir des taux et le laissait sans pain pour l'hiver, et ne pouvant cultiver son terrain à cause de ses engagements agricoles, ni recolter à temps le peu qu'il avait, gâté encore et lui donnant cette terrible maladie, la pellagre.

Le blé carié nous offre un problème qui a échappé à l'attention des écrivains, mais qui nous intéresse beaucoup, et sur lequel je m'exprime avec quelque réserve, à cause du manque d'expérience suffisante. J'ai tout de même émis cette opinion, basée sur le peu d'expériences faites sur un petit nombre d'animaux.

La littérature médicale italienne et française est riche en traités sur la pellagre, mais tous ces ouvrages spéciaux, destinés à former une somme de connaissances, passent ce sujet, et les observations sont insuffisantes pour détruire toutes les obscurités de clinique.

Avant d'entrer dans les détails de cette lacune regrettable, je crois devoir faire une distinction importante en divisant cette série de faits, qui se trouvent dans le courant de cette étude, en deux catégories distinctes, c'est-à-dire, 1) la pellagre produite par le maïs altéré, et 2) celle provenant du blé carié, quoique la symptomatologie n'offre pas de grandes différences dans les deux cas. Les résultats obtenus par des expériences faites sur des animaux, m'ont donné les matériaux que je vais exposer dans cet ouvrage sous une forme aussi condensée que possible. Il est bien entendu que je ne demande pas d'être cru sur parole. Je ne puis entrer dans la discussion de la physiologie expérimentale, car je n'ai pas la prétention de trancher définitivement cette question complexe, mais j'ai seulement le désir de faire connaître les résultats auxquels m'ont amené une expérience qui, basée sur des faits et contrôlée, compte déjà des partisans tels que mes collègues MM. les Docteurs Choenzel et Petrașcu.

Entrons donc dans quelques détails d'étude pratique, sans discuter à nouveau les opinions émises sur ces différents points de l'étiologie et sans parler des cas rares, isolés et perdus Nous pouvons dire que l'étiologie habituelle de la pellagre se résume en deux mots : maïs altéré et blé carié. Le nombre des malades est en rapport direct avec le nombre de population qui se nourrit de maïs altéré et de ces cas rares où il se nourrit de blé carié. Dans les ex-

périences que j'ai faites sur des animaux, en les nourrissant de blé carié, j'ai observé plusieurs troubles d'intelligence, quelquefois passagers. Les chiens, que j'ai soumis à l'expérimentation, devenaient furieux, ils aboyaient sans motif et mordaient dans le vide ; ils semblaient lutter avec un ennemi invisible, et ensuite ils se retiraient comme si on les avait menacés ; les poils de la queue étaient toujours hérissés ; ils hurlaient quand on leur donnait un os avec de la viande, ils le saisissaient en regardant furieusement de tous côtés et semblaient toujours se défendre. Parmi les troubles visuels, on observe aussi chez eux un défaut dans la concordance des mouvements, ce qui nous a conduit à faire sur eux l'expérience suivante: en excitant les nerfs moteurs des muscles de la vie animale, la vitesse de propagation est affaiblie. L'anatomie pathologique comparée ne confirme aucun résultat, l'ouverture de plusieurs cadavres de chiens abattus, à différentes époques de la pellagre. Nous n'avons pu confirmer aucune lésion appréciable des centres nerveux, des enveloppes, ni dans les nerfs, ni dans d'autres organes, et cependant tous ont été examinés avec la plus scrupuleuse exactitude.



CHAPITRE IX

PROPHYLAXIE SYMPTOMATIQUE

§ 1. Prophylaxie symptomatique

A cause des complexités de cet état pathologique il est difficile de procurer l'éfficacité d'un médicament; toutefois, on n'a pas dit le dernier mot sur le traitement clinique, et il faut préférer certaines préparations sur lesquelles nous attirerons l'attention. Pouvons-nous réellement stériliser l'organisme et le rendre impropre à cette semence morbide qui attaque le système nerveux? Il est hors de doute que nous ne pouvons défendre l'organisme seulement avec des moyens thérapeutiques. La source de ces malheurs à récidives sans fin, ne peut se dessécher si les effets prophylactiques ne donnent pas de résultats complets; en présence de cet ennemi, qui augmente chaque jour le nombre des victimes, les médecins sont impuissants s'ils n'usent pas de mesures prophylactiques énergiques. La thérapeutique n'a donné jusqu'ici contre ces souffrances que des modérateurs; mais quand la maladie est avancée et les fonctions fatiguées, nous restons simples specta-

teurs, parce que la thérapeutique ne peut en rien retarder la marche de la maladie.

S'il faut admettre une guérison, ce que je ne crois pas possible, il faut chercher un traitement; je me contenterai ici de donner des indications exactes, en tant qu'elles sont prouvées par la pratique, et d'indiquer les moyens à employer pour ne pas charger cet ouvrage et lui donner une utilité pratique. Le traitement varie suivant que les symptômes sont abdominaux ou cérébraux, mais la faiblesse fait d'autant plus de progrès que les organes digestifs participent eux-mêmes à l'aggravation des fonctions nerveuses. La perte de l'appétit, une digestion difficile, un vomissement bilieux et la diarrhée, constituent des symptômes graves de la pellagre.

Souvent, malgré l'usage des toniques et des aliments réparateurs, qui relèvent l'activité des fonctions, il faut employer l'opium qui paralyse les mouvements intestinaux, diminue la sécrétion de la muqueuse et les vomissements. On ne peut préciser jusqu'à quel point peut aller l'amélioration, mais il faut encore changer de régime, seul agent modificateur de la nutrition. Considérant la perversion des fonctions assimilatrices, les désordres et les troubles nerveux, la déglobulisation du sang, et enfin l'atonie générale, on croit que l'arsenic est plus efficace quoiqu'il ne puisse pas provoquer une ressorption pathologique. Cela est vrai, et les meilleurs résultats sont dus au professeur Lombroso, qui a même écrit à ce sujet une monographie sur la pellagre. Par nos propres expériences, nous pouvons aussi recommander ce médicament et en le suprimant, toutes les autres formules diminuent de valeur.

Nous avons même guéri un malade qui, depuis plusieurs années, souffrait d'une manière chronique, avec

de longues récidives ; à part l'érythème, il avait une dyspepsie d'une persistance opiniâtre à tous les traitements. Et cependant, la prudence conseille une grande réserve dans l'emploi de cette préparation, car à la longue, elle peut déterminer de graves phénomènes d'intoxication. Il faut remarquer qu'elle peut déterminer la paralysie des organes génitaux et alors il faut souvent user de la strychnine, ou de l'électricité; quelques-uns admettent que le soufre combat la dermatose, et par ses propriétés stimulantes et irritantes, fortifie les tissus, reprime les récidives en ramenant la vitabilité des tissus; mais je ne connais à ce sujet qu'une expérience qui ait réussi. J'ai essayé dans ce cas de bains, mais sans résultat.

On m'objectera que la pellagre est une maladie chronique et que celles-ci sont incurables, même alors qu'elles ont une apparence plus bénigne qu'aiguë. Cette maladie fait cependant exception, car quoiqu'on y voie des altérations profondes avec caractère chronique, on a souvent vu guérir des cas laissés à eux-mêmes, et cela seulement grâce au changement de régime.

Le pronostic le plus fréquent ne se base pas sur un état chronique, mais appartient au cas d'intoxication, et cela surtout quand il y a altération mentale. De plus, cette maladie ne paraît pas liée à certaines conditions anatomiques. Même en cas de lésion, on n'a point vu jusqu'à aujourd'hui de cas hystologiques confirmés.

Afin de faciliter la diagnose, il faudrait populariser la connaissance des causes de cette maladie. Tout phénomène morbide est souvent vague et indéterminé; il faut empêcher la maladie d'arriver au point extrême. Dans la pellagre, le phénomène le plus évident est l'érythème, mais nous ne pouvons le diviser

ici en externe et interne, car au fond tout le phénomène est commun.

L'érythème pellagreux n'a pas toujours des limites naturelles; il devient souvent menaçant pour tout l'appareil cutané, et une fois ancré quelque part rien ne l'en peut déloger. Ici les médecins peuvent intervenir de plusieurs manières; quand le visage est seul attaqué, le malade a comme un masque immuable sur la figure. La pellagre n'est pas complète seulement par cette dermatose, et d'ailleurs une simple éruption ne peut attaquer la santé; elle doit disparaître au solstice, car son point culminant est l'équinoxe du printemps.

Abstraction faite de l'érythème, le malade manque et de passions, et de mouvements d'âme ; il devient concentré, renfermé, peureux, misanthrope, fuyant même sa famille Enfin il n'a même pas conscience de ses actes; il doit donc être soumis à un traitement psychiatrique, car il peut arriver à commettre des actes contre sa personne ou ses propres intérêts, quoiqu'il n'aille pas jusqu'à attaquer le public. La folie pellagreuse est fort rare, et soit intermittente, soit continue, elle arrive très rarement à être furieuse. D'un autre côté, le malade en vient à un tel état de sauvagerie qu'il devient rebelle à toute éducation. Mais, quand nous sommes en présence de complications provenant de maladies organiques, les symptômes prennent une forme particulière ; il faut alors tenir compte du degré de température corporelle.

Même dans la pellagre sans complications, on ne peut user de substances amères, excitantes ou aromatiques qui réveillent les fonctions digestives. L'action n'est que passagère et n'apporte avec elle aucun élément réparateur. Il faut chercher pour cette maladie des substances qui travaillent de deux manières

différentes; d'abord en agissant sur l'estomac et en provoquant la digestion, ensuite en déterminant l'absorbtion. Il faut user de reconstituants et spécialement de ceux qui peuvent être employés en cas de fièvre. Celle-ci suspend la sécrétion des muqueuses et du suc gastrique car une grande chaleur provoque toujours l'atonie de l'estomac. Le médicament attaque alors les tissus où il fixe les substances azotées absorbées. La dyspepsie a un grand rapport avec la pellagre, dans divers états morbides. Je ne puis m'occuper ici de questions aussi complexes et aussi peu élucidées. Je me contenterai d'interpréter, au point de vue thérapeuthique, les phénomènes chimiques de la digestion stomacale quand elle est troublée par une cause pathologique comme la pellagre. On sait comment s'opère normalement la digestion: les matières acides provoquent chez des malades nerveux ou impressionables une sécrétion excessive; alors la digestion cesse, l'estomac jette son contenu dans les intestins et provoque de violentes diarrhées. D'autres fois l'estomac atteint d'atonie, comme cela s'observe souvent chez les vieux pellagreux, reste indifférent d'abord et provoque ensuite une sécrétion acide plus forte, ce qui donne naissance à ces éructations gazeuses et âcres nommées pyrosis et considérées comme des signes de dyspepsie; on ne peut mettre en application aucun autre moyen, aucun médicament plus efficace, afin d'arriver au but, que la prophylaxie. En même temps que des agents médicamenteux, il faut faire concourir aussi des moyens hygiéniques. Le régime modéré et proportionné avec l'activité des organes digestifs est une bonne condition, car il ne faut pas imposer à ces organes un trop grand travail pouvant troubler l'économie.

Il faut de même recommander, dans des cas de dys-

pepsie, des amylacées qui facilitent la digestion des aliments farineux.

§ 2. La prophylaxie

Je n'indique point ici de plan thérapeutique à suivre; c'est un traitement moral seul qui peut agir efficacement en déracinant une habitude vieille et vicieuse. Il faut empêcher l'usage du maïs altéré et donner des indications sur les aliments qui ne contiennent pas de poison, en en recommandant de substantiels une amélioration de ce genre est d'autant plus difficile qu'il faut un changement de vie ; les conseils du médecin ne peuvent avoir qu'une faible influence sur la vie sociale des classes populaires. En Europe, il n'y a point d'unité de civilisation; dans chaque pays le genre de vie est différent. En Roumanie, le paysan mène une vie de labeur qui demande des soins trop négligés. Les paysans qui, au premier abord, paraissent sains et vigoureux, ont un défaut organique justifié seulement par le maïs altéré. Cet état de choses provient de conséquences économiques et de rapports sociaux fort divers. Il y a entre le paysan et l'exploitateur un conflit éternel, c'est-à-dire un péril réel qui ne doit pas s'agrandir outre mesure. Le gouvernement, basé sur des institutions démocratiques, doit faire des lois pour protéger et défendre ce précieux trésor de l'humanité ; il faut arrêter l'avidité de certains exploitateurs, en améliorant la position matérielle et morale de la classe agricole. La prophylaxie est entre les mains des hommes et peut faire disparaître cette maladie. Pour obtenir cet effet, il faut faire directement appel au patriotisme des propriétaires, afin qu'ils agissent et comprennent que c'est dans l'intérêt de l'agriculture.

Cette maladie, qui tue le corps et l'intelligence, peut avoir des résultats incalculables. Il faut considérer que tout repose sur cette classe laborieuse qui se consume de travail.

De tous les pays attaqués par la pellagre, la Roumanie est le premier en ligne. Il faut faire disparaître la haine qui sépare le cultivateur du propriétaire ; il faut à cet effet, prendre des mesures qui tranchent directement la difficulté, c'est-à-dire d'un unique remède : empêcher l'usage du maïs altéré. Pour arriver à ce but, Casal avait proposé déjà en 1762, de remplacer le maïs par un autre aliment. Des savants ont demandé son exclusion de l'alimentation, et des écrivains comme Michetti (1878) Vana (1880) Maragliano (1878) Capretti, Cuidi (1880) Pellet, qui en 1881 a adressé à la société d'agriculture de France un rapport sur cette question, ont proposé, entre autres mesures prophylactiques, de diminuer par tous les moyens possibles, la production du maïs, afin d'arriver à le faire disparaître et le remplacer par d'autres végétaux substantiels, en rapport avec la nature du sol.

Mais, est-ce que cette amélioration est réellement praticable ? Je ne nie pas l'avantage hygiénique du blé sur le maïs; mais ce dernier ne peut disparaître entièrement, surtout là où il est la base de l'alimentation ; de plus il est une garantie contre la famine. Il faudrait plutôt en restreindre la culture et la varier. Lombroso en recommande la cuisson prolongée; il remarque que les Tyroliens ambulants se nourrissent de polenta bien cuite et ne souffrent pas de pellagre comme les Italiens, qui la préparent rapidement. C'est une observation que nous avons aussi pu faire mainte fois dans de fréquentes excursions que j'ai faites l'année passée, à travers les districts

et les villages de la Roumanie. J'eus une fois l'occasion de trouver la clef de ce problème : pendant l'hiver les chefs de famille, manquant d'autre occupation, s'engagent chez différents propriétaires ou possesseurs de forêts des environs, pour couper des arbres, au prix de leur nourriture journalière ; ils habitent des huttes de terre basse et on leur apporte de la nourriture pour une semaine ; c'est du malain mêlé de courges, qui a l'avantage sur le maïs de pouvoir se conserver plus longtemps et de ne pas fermenter si vite, quand il est bien cuit. C'est là leur unique nourriture; dès les premiers beaux jours les enfants et les femmes nourris de maïs altéré, deviennent pellagreux, tandis que les hommes restent sains. On en peut conclure que le maïs altéré devient inoffensif au moyen d'une cuisson prolongée ; il perd ainsi les propriétés toxiques que l'eau bouillante et salée ne peut détruire. Entre autres cas analogues avec ceux déjà décrits plus haut, nous avons pu observer comment un prêtre de village, qui possédait plusieurs centaines de brebis, avait engagé à cet effet quelques jeunes gens. Comme ils devaient toujours rester auprès de leur troupeaux, même pendant l'hiver, ils se nourrissaient de malain, d'oignon, de fromage que leur envoyait le prêtre, nourriture préparée dans les mêmes conditions que celles des brûcherons. Le prêtre et ses serviteurs se nourrissaient de maïs, de viande, de fromage et de végétaux, suffisamment substantiels. Au printemps cependant, ils étaient attaqués de l'érythème pellagreux, tandis que les bergers étaient sains. J'ai vu de même une variété de tziganes, de ceux qui font des chaudrons et qui sont nombreux en Roumanie. Ils s'engagent en été chez les propriétaires pour différents travaux qu'ils exécutent avec beaucoup d'habileté. Pendant l'hiver, ils habitent

les forêts mises à leur disposition à condition de travailler en été. Là, ils se font des huttes; ils ont suffisamment de bois pour cela, ainsi que pour le chauffage et les objets qu'ils confectionnent pendant l'hiver; la quantité de maïs dont ils ont besoin est gardée dans les huttes où ils habitent. Ils moulent ce qu'il leur faut pour chaque jour, et jamais la pellagre ne se déclare chez eux. Cependant les habitants des villages environnants en souffrent..

La différence provient du mode de conservation du maïs: tandis que les premiers le conservent dans des huttes où la température est élevée, ce qui le sèche bien; les autres le placent dans des sacs où ils s'imprègnent d'humidité. On sait comment sont bâties la plus grande partie de leurs maisons et comment ils entretiennent une température élevée en faisant passer la fumée de la cheminée dans le mur; c'est ainsi seulement que le grain peut être suffisamment séché. Nous citerons encore un autre exemple qui n'est pas de moindre intérêt. Semer, moissonner et rélcoter se fait de la même manière et en même temps sur les mêmes champs par les paysans et les tziganes.

Les premiers cependant, quoique aussi pauvres, savent se procurer de temps en temps de la viande, du fromage, des œufs, des végétaux succulents et variés; mais tous mangent du maïs. Les preniers l'ont récolté en temps humide et sont atteints au printemps de pellagre, quoiqu'ils aient vécu dans des conditions de vie meilleures; le nombre de faits ramassés de plusieurs côtés, plaide suffisamment en faveur de la cuisson prolongée du maïs et de son dessèchement artificiel. Voilà des faits qui m'autorisent à croire que, sous l'influence d'une température élevée, on détruit les parasites logés dans le grain.

Les résultats obtenus, les expériences faites sur des animaux, m'ont paru suffisamment encourageants pour attirer l'attention sur cette intéressante question. Ce problème vital me paraît résolu dans le sens positif.

Les résultats statistiques ne sont pas sans valeur, car les chiffres peuvent fort bien montrer la vérité. Nous avons vu que tous ceux que j'ai observée ont échappé à la pellagre ; un seul du moins est mort des suites de cette maladie. Ici on ne peut admettre une immunité vis-à-vis de cette maladie, où l'organisme soit un moyen de culture défavorable au développement, parce que nous ne voyons aucun autre moyen préservatif que celui du dessèchement artificiel du maïs, de la température élevée et de la cuisson prolongée. Pour obtenir le dessèchement artificiel, Bourguignon, Th. Roussel et Costallat exigent une température de 150 à 180 degrés.

C'est pourquoi on peut conclure que ces mesures sont d'une nécessité et d'un intérêt immédiat. Un autre bon moyen a donné de bons résultats; c'est celui de choisir différentes variétés de maïs entre autres ceux dont les grains se cuisent plus rapidement. Ainsi, en Roumanie, les espèces cinquantine et orangée sont seules bonnes. Lombroso est contre la quarantine et la sessantine; il recommande l'élemée, l'amée et la pattilée. Dans les climats tempérés cette culture doit être proscrite. J'ai observé qu'en Roumanie des commerçants vendent des espèces de farine achetées avec un rabais de 7 $^0/_0$, et mêlées de différentes espèces de maïs ; les meuniers, qui en ont de grandes quantités, font ces mélanges avec des grains altérés et le vendent. Il faut au contraire beaucoup de soins, dans l'emmagasinement du maïs; il faut de l'air et une bonne ventilation.

Un moyen d'intervention pratique serait celui-ci :

obliger les communes à construire à cet effet des fours communaux, forcer les habitants à soumettre leur maïs au dessèchement avant de l'emmagasiner, et de leur donner en même temps les instructions nécessaires pour que sa conservation se fasse dans de bonnes conditions; de plus ces décisions devraient avoir forme légale. Un grand écrivain et homme d'état français, Jules Simon, dit dans son livre sur l'Ecole, en 1865. „Une blessure profonde que nous devons signaler, existe encore dans notre enseignement primaire, c'est le grand nombre de communes manquant de locaux scolaires.“ Tirer les paysans de l'alcoolisme a crée une situation des plus pénibles, et ceux qui sont chargés de leur éducation morale et intellectuelle devraient leur venir en aide. L'agriculture et l'industrie doivent se soutenir mutuellement; la formation de banques rurales est absolument nécessaire ainsi que la création d'écoles spéciales d'agriculture pratique. Il faudrait établir des autorités communales de surveillance, qui préviendraient les autorités supérieures des changements nécessaires. Il faut des conseils et des exemples à l'appui, enfin user de tous les moyens possibles pour éloigner cette calamité. Il faut que le travail soit rétribué suivant sa juste valeur, avec des heures fixes d'occupation normalement calculées. Il faut aussi faire en sorte qu'ils soient nourris convenablement. Quel triste spectacle que celui de tous les jours, de jeunes gens travaillant par nécessité en se vendant, et sans pouvoir jamais raviver leurs forces d'une manière rationnelle et proportionnée à la somme de travail dépensé. Le paysan, par lui même, est trop enclin à la négligence et à se laisser guider. C'est pourquoi il faudrait des comités de surveillance principalement pour leur nourriture. Cet état d'abus à

trop duré; il est temps d'y remédier. Il y a, il est vrai, des propriétaires qui s'efforcent de faire des améliorations; mais ils sont trop isolés.

Il faut des hommes prudents et modérés, et qui sachent diriger la bonne volonté du paysan, mais dans des conditions sûres pour lui. Il faut des hommes pleins de l'amour de l'humanité, pour éliminer ces exploitateurs éhontés qui ont des privilèges d'aristocratie financière, et extorquent égoïstement le paysan à leur profit. Qui pourrait prendre en main, la eause de ces opprimés? N'est-il pas hideux qu'ils soient victimes de ceux qui profitent de tout le fruit de leurs travaux et les condamnent à une mort prématurée? Le gouvernement devrait cependant faire. aussi quelque chose; mais comment stimuler le pouvoir administratif? Nulle part comme en Roumanie la pellagre ne fait autant de victimes. Je crois que le paysan, une admirable machine agricole, a trop peu excité l'intérêt. En effet, en comparant l'état actuel avec le passé d'il y a 20 ans, on a fait d'énormes progrès. Le paysan a le droit de contrôle parce qu'il participe aux affaires publiques par des représentants, quoiqu'au second degré; mais les améliorations apportées aux communes laissent encore beaucoup à désirer. Quand le paysan sera défendu dans sa santé par une amélioration dans son genre de vie, il faudra aussi lui imprimer la dignité personnelle en cultivant son esprit. La mortalité diminuera alors considérablement. Il faudrait empêcher le trafie de boissons fermentées, qui ne font qu'aggraver le mal dont ils souffrent déjà; cela est aussi du domaine de l'hygiène morale. Ici malheureusement, nous ne pouvons faire que de bien tristes réfléxions. Peut-être me reprochera-t-on, dans cette étude, de faire des tableaux trop noirs de la décadence

morale; mais je suis poussé par des motifs louables et l'indignation des injustices subies par ces malheureux, m'émuet de pitié. Cette brutale et barbare passion de l'argent, qui pousse les exploitateurs à des infamies, est une des plus grandes hontes du siècle. Mais comment s'orienter au milieu de tant de ruines? Peut-on s'appuyer sur la civilisation qui doit finir par tout changer? Mais celle-ci n'est qu'une phase; elle n'a presque rien modifié dans l'état intime des choses: il faudrait un nouvel ordre d'idées avec des conditions et une forme bien déterminées. Dans la société, telle que nous la voyons actuellement, il n'y a que des apparences splendides cachant d'horribles dessous. L'émancipation sociale est devenue un fait sûr pour l'avenir. C'est là une question d'humanité qui s'impose à toute société progressive; il faut donc donner la main aux classes desheritées et les préparer aux bienfaits futurs, par une instruction et une éducation appropriées. Nous savons que le travail est un trésor, source de prospérité et de bonheur, qui orne, embellit et soutient la vie, élargit l'esprit, l'ennoblit et l'éllève. Mais ce n'est pas un travail du genre de celui de nos paysans, qui lui donne à peine un morceau de polenta, empoisonné qui souvent le conduit à la mort. Combien de populations rurales détruites par la pellagre! le paysan par lui-même ne s'en rend pas compte, n'y comprend rien et reste indifférent; il faut que d'autres prennent l'initiative de l'amélioration et s'en fassent un devoir sacré. Je ne fais pas là un tableau trop chargé; je ne me laisse pas entraîner par mon imagination; je montre simplement qu'en plein XIXe siècle, il y a des despotes qui profitent de la faiblesse morale des individus, et commettent des sacrilèges moraux. Quoi de plus révoltant que de voir une

société qui tolère toutes ces *abus*? L'incertitude est dans l'application d'un remède à cet honteux état de choses qui amène, par la misère et la maladie, le paysan au plus bas degré de l'humanité. Il faut la sévérité d'une conscience droite et juste pour appliquer le baume souverain. L'Etat doit protéger le pauvre par des lois qui, en inspirant le sentiment du respect de la légalité, effraye les oppresseurs. Il n'y a pas de plus grand ennemi de l'intérêt général que l'intérêt personnel, et rien ne s'oppose plus opiniâtrement à la raison qu'une habitude invétérée. Les paysans du nord de la Moldavie sont les plus attaqués par la pellagre, et leur régime est des plus odieux. Quand ils sont malades, ils ont une peur affreuse des médicaments, et ont l'étrange manie de recourir aux remèdes de vieilles femmes, qui les traitent avec des préparations végétales. Cela leur inspire une confiance qui a pour ressort une tradition et une superstition, fort anciennes encore profondément enracinées dans quelques parties du pays. Il devrait y avoir une association entre le paysan et le propriétaire qui devrait prendre soin non seulement de le rétribuer, mais aussi de l'aider dans des moments difficiles. Mais voyons ce qu'on peut entendre, dans l'économie agricole, par ce mot d'association, métiage, compagnonnage; en d'autres termes, comment faut-il unir ces trois facteurs de la production de la richesse agiscule, d'après les lois de la justice et de l'humanité. En voici le dernier mot : le produit agricole est donné, moitié par le terrain uni au capital et moitié par le travail, d'où il résulte que le revenu doit être partagé également moitié au terrain, moitié au travail.

Mais, afin de bien travailler, il faut encore que le régime politique du pays ne cherche pas à influen-

cer, car alors les capitaux n'ont plus d'assurance et, sortent du commerce. J'ai montré combien funeste peut être cette influence, quel discrédit apporte à l'agriculture ce système malheureux. En faisant cette courte observation, je n'ai pas la prétention d'embrasser tout ce qui peut se dire sur ce sujet ; mais nous ne démordrons pas de cette opinion que toute influence politique est fatale. Il ne faut ouvrir la porte de la vie publique qu'au mérite, aux hommes capables, c'est là le vrai triomphe d'une civilisation libérale. Montesquieu dit qu'un pays ne devient pas prospère à cause de sa fertilité, mais à cause de sa liberté, et Emile de Laveleye ajoute que la liberté est la fille de la raison et la mère de la richesse. La décadence d'un état est le résultat du despotisme. Voilà quelles belles pensées philosophiques inspire le goût de la sagesse. En vérité la liberté donne raison à l'avenir.

Pensant à la manière dont se produit ce fait, j'en ai cherché l'origine. Il y a des gens qui croient que cette classe de travailleurs est formée seulement pour obéir, et que leurs descendants sont pour toujours prédestinés au même sort servile. Mais ils oublient que l'oreille publique les entend. Devant des systèmes aussi menaçants, devant ce duel de deux principes, si je puis m'exprimer ainsi, nous ne pouvons rendre justice qu'à celui qui évite le scandale. J'ai divisé cette réponse en deux parties ; la première traite des conditions dans lesquelles ont vécu et vivent les classes de travailleurs, seulement pour l'intérêt des maîtres, et ensuite je considère une dernière espérance, l'association, seul moyen de détruire cette hydre, produit des mœurs d'une société malade, où l'égoïsme a pour frère puiné la soif de l'argent.

§. 3. L'Association

Sous le rapport des qualités sociales, les vertus modernes sont presque partout les mêmes ; l'homme physique est presque partout le même, et la morale en elle-même varie peu d'après le temps et le lieu. La seule morale pratique que l'on voit, est l'hypocrisie, la rivalité ; les uns ont dit que la grande coupable est la civilisation. Est-ce parce que les nécessités sociales sont relativement doublées, qu'il faut pour cela détruire toute civilisation et retourner en arrière ? N'allons nous pas déjà assez à rebours, surtout pour ce qui concerne l'industrie agricole ? Sous ce rapport, nous ne pouvons plus nous faire d'illusions. Nous manquons de la direction des intérêts matériels de l'humanité, et la société actuelle semble ne pas contenir en principe les éléments nécessaires au remède. C'est en vain que nous essayerions des améliorations tant que nous laisserons une base vicieuse. Ce ne serait là qu'un palliatif qui masquerait une plaie pour en découvrir une autre. L'existence de l'homme est soumise à beaucoup d'éléments complexes ; mais, puisqu'il en est ainsi, comment faire disparaître ces vices, remédier à ces maux ? Nous voyons aujourd'hui un état d'hostilité, en grande partie sourde, qui se traduit par un stoïcisme amer. De l'enfance à la vieillesse, le travailleur traverse une période pénible et douloureuse ; mais est ce que le sort ne doit être fatal que pour ces malheureuses créatures et a-t-il donné son dernier verdict ? Il faudrait dans ce cas, et en se confirmant au principe chrétien que : „la souffrance est sainte", s'abandonner à la misère.

On croit que ce principe est un baume consolateur dans l'âme de ceux qui souffrent; mais cela ne peut calmer la faim ; une douleur n'en efface pas une

autre; elle finit par s'implanter au lieu de la vie, et ne soutient pas ceux qui ont bessoin de courage et d'espérance. Si nous considérons l'histoire de l'humanité dans sa marche progressive, nous voyons que toute époque vraie de prospérité a correspondu à une situation sociale dont le niveau moral était relativement élevé. Mais aujourd'hui il semble que tout soit changé. Pour empêcher la généralisation des désordres, il faudrait une nouvelle situation économique, avec une morale basée sur la science et sur la culture intime de l'homme.

Il faut chercher le moyen d'amélioration sur le terrain de la démocratie pacifique, et pour passer de la théorie à la pratique, ou du problème philosophique au problème économique et social, nous disons: Aujourd'hui le travailleur est dans l'impossibilité d'assurer son existence par un travail réel; c'est pourquoi, comme nous l'avons vu, la plus grande partie mène une existence précaire et pleine de nécessités, sans espérer de pouvoir jamais changer cet état de choses. Il faut en arriver à ce que le travail ne leur manque jamais, afin qu'ils ne soient jamais réduits à la paresse; mais il leur faut un salaire juste, qui leur donne un genre de vie sain et qui leur permette de s'assurer aussi du pain pour leurs vieux jours.

Je sais comment ces malheureux, talonnés par le besoin, supportent tout courageusement et font taire leur douleur avec la plus grande fermeté. Le grand tort de la société actuelle, est basé sur l'individualisme qui divise, opprime, tue, au lieu de protéger et de réveiller.

Chacun s'abandonne à ses propres forces, parce qu'il n'est en liaison effective avec personne; c'est pourquoi une seule classe d'hommes peut arriver à quelque chose.

Tout système est mauvais qui préconise la divergence d'intérêts ; de cette façon, le prolétariat ne disparaîtra jamais.

Tant que cette maxime régira le code et la société, il n'y a pas de réel progrès possible.

Nous mourrons donc d'une maladie qui a un double caractère : d'un côté l'absence radicale d'initiative, et d'un autre le manque complet de discipline.

La seule consolation, le vrai et unique principe est l'association. Celle-ci présente des conditions de satisfaction materielle et morale ; cette formule si connue renferme une vérité philosophique que nous ne devrions jamais oublier : „*L'Union fait la force*," et cela est aussi vrai en physique qu'en morale. L'Ecclesiaste a dit : *Vœ soli ;* celui qui est isolé est faible, celui qui est soutenu est fort.

Alors on verra cette république universelle dont le caractère serait la morale arrivée à un haut degré et basée sur l'assosiation du travail.

Ceci ne peut devenir une réalité qu'en préparant les classes à ce bien-être futur, car elles sont comme un liquide qui cherche toujours son niveau et qui finit tôt ou tard par triompher, de même qu'une goutte d'eau perce le roc le plus dur. Alors tout changerait de physionomie et on verrait une nouvelle ère morale et intellectuelle.

L'idée d'association est vieille comme le monde ; elle est donc populaire. Si le présent est si douloureux, il faut espérer, car l'aurore est toujours précédée de la nuit et le passé illumine l'avenir.

Il ne faut pas désespérer.

C'est là, la plus noble invocation qui se puisse adresser à ceux qui aiment leurs semblables.



CHAPITRE X

MÉDECINE LÉGALE

§ 1. Médecine Légale

Reconnaissant la nécessité du point de vue médico-légal, je vais traiter cette question non moins intéressante : comme nous l'avons vu dans les symptômes primaires et secondaires où le délire se montre, nous ne pourons pas toujours découvrir la nature de la maladie, surtout parce que les phases par lesquelles passe cette psychologie morbide sont très variées, et nous devons souvent tâtonner dans l'obscurité. Nous n'avons pas toujours les symptômes matériels d'éruption cutanée sur le visage, et ceux gastro-abdominaux n'apparaissent que plus tard. Voici un cas où le triade symptomatique de la pellagre ne se prononce pas d'une manière manifeste : c'est lorsque les signes cutanés et gastro-abdominaux manquent, surtout dans la première période, quand sous une apparence de régularité extérieure se cache un profond désordre d'idées. Alors, il peut se produire un suicide ou une attaque agressive. Connaissant l'époque à laquelle le fait s'est passé (au printemps), le genre de travail

de l'individu, et jetant un coup d'œil rétrospectif sur les aeeidents pathologiques par lesquels il a passé, on reconstitue, symptôme par symptôme, les observations cliniques, et on voit que quelques-uns ont des signes physiques bien déterminés, mais dans un grand nombre de cas des troubles de raison qui coïneident avec le printemps.

Par eette étude véritablement pratique, nous pourrons eonnaître la nature partieulière de la maladie. Landouzy relate le fait d'un pellagreux qui, à la suite d'un état morbide de l'intelligenee est devenu meurtrier, a été condamné et exéeuté. Il y a huit ans de eela, un assassinat eommis par un pellagreux a provoqué, en faee du jury de Paris, des débats très intéressants. Cette fois, on a reeonnu son irresponsabilité et j'ai moi-même été appelé devant le jury pour me prononeer sur quelques eas très intéressants au point de vue médieo-légal.

Au sujet de ces crimes, voir les observations à la fin de cet ouvrage.

Un ealme parfait en apparenee finit souvent par une catastrophe. Cette maladie eache un état d'ineubation. Souvent même, dans l'état de délire, on ne peut reeonnaître des signes physiques, et si nous ne voulons tenir eompte que des phénomènes d'érythème et de gastralgie, nous errons souvent dans l'obseurité. C'est pourquoi il ne faut pas négliger l'étude de eette maladie, car comme je l'ai déjà dit, la première et la seconde période sont très intéressantes.

Les différentes espèees d'altération peuvent exister isolément, mais surtout dans la seeonde période, alors elles eoïncident d'habitude avec le retour du printemps.

La pellagre ne se eomplique de manies, de déli-

res, de folie qu'au troisième cas, mais les malades sont irresponsables de leurs actes.

Si nous considérons la pellagre, non comme une maladie complexe, caractérisée par trois sortes de symptômes et d'une folie spéciale, mais comme une série d'accidents constituant autant d'unités morbides, distinctes, ayant leur existence propre quoique reliée à un état général, alors il faut reconnaître avec Billod auquel j'ai emprunté une partie de mes considérations, que la médecine légale de la pellagre n'a aucun motif d'être. Le diagnostic ne pourrait plus être pris au sérieux, et ainsi la médecine légale perdrait son but.

On ne peut admettre cette théorie, même quand la forme du délit ne varie pas beaucoup. Il peut arriver que les symptômes cutanés, après une série d'éruptions cessent de se manifester, mais il ne faut pas conclure de là, que le malade est guéri. Pouvons nous admettre que l'érythème spécial qui complète les 3 ordres de phénomènes, permet à la maladie d'exister sans lui ?

Est-ce que la manie pellagreuse peut toujours exister sans érythème ?

Il faudrait connaitre les antécédents, qui en l'absence de phénomènes externes, puissent constituer des présomptions en faveur de l'hypothèse d'une intoxication chronique et de troubles psychiques. Quand on juge un criminel il faut le faire avec grande attention et ne pas condamner un malade. Quelquefois la pellagre échappe forcément à toute définition précise, parce que, quoiqu'elle ait un caractère collectif, elle peut se manifester sous une forme absolument contraire. Je ne veux pas dire par là que les phénomènes cutanés apportent l'érythème pellagreux, ou que les symptômes digestifs donnent quand cela

leur plaît; il ne faut donc jamais confondre un malade et un criminel et prononcer à la légère une sentence fatale. On voit d'ici dans quelle confusion peut se trouver un médecin légiste dans les cas d'empoisonnement grave par ptomanie, c'est-à-dire de substances végétales donnant des alcaloïdes par la fermentation des différents micro-organismes, dont l'action toxique peut produire la mort. Combien il est difficile de constater une mort provenant du maïs attaqué de parasites et combien il faut être savant et sagace pour découvrir la vérité ! — Pour étudier la pellagre, j'ai choisi deux moyens : l'expérience et l'observation, ce qui m'a permis de tirer des conclusions compatibles avec la raison, et l'état des choses m'a permis de rapprocher la théorie de la réalité. Cette maladie, ne se présente pas toujours d'une manière bien déterminée, et sans de bonnes expériences, on pourrait prendre l'effet pour la cause ; j'ai tenu compte de la position sociale du malade, je ne me suis donc pas contenté de considérer les symptômes, ce qui m'aurait conduit à des conclusions fausses. Mes observations montrent des gens à l'aise c'est-à-dire, à l'abri du besoin, et que l'on pourrait coire hors de l'atteinte de la maladie, tandis qu'on peut croire que chez le pauvre la pellagre est la conséquence d'une cause matérielle, comme l'isolement, la misère ; sans nier cette influence, je constate que la maladie dépend de conditions beaucoup antérieures. La cause véritable de la pellagre est donc celle que j'ai désignée. L'érythème n'est jamais le résultat d'une cause externe ; le soleil n'a qu'une part secondaire dans son développement.

Aujourd'hui je suis convaincu du concours d'une cause interne mais non sur une disposition particulière imposible à connaître. La pellagre s'observe à

tout âge, mais d'après les calculs que j'ai faits, son maximum de fréquence est entre 20 et 42 ans ; mes observations s'accordent pour prouver que la forme de la maladie varie ; l'érythème est franchement enflammé chez le sanguin, chez les débiles il est plus démateux ; et celui qui occupe le visage est plus rare chez la femme que chez l'homme.



CHAPITRE XI

OBSERVATIONS

§ 1. Observations

I.

J'ai été appelé en 1880 à donner des secours médicaux à M. C. V., usurier à Berlad, âgé de 68 ans, demeurant dans une vielle maison, sale à l'extérieur et vilaine à l'intérieur, chargée d'une athmosphère pestilentielle, et justement appropriée au métier honteux de son propriétaire, un homme de petite taille. sec, courbé; de grandes lunettes avec des verres ronds, une figure des plus repoussantes et comme on n'en voit pas même en rêve.

Dès que j'entrai, je m'assis près de son bureau; il agrandit alors la lumière de la lampe, il ôta ses lunettes et me regardant avec étonnement, il me dit avoir été obligé d'écouter les conseils de quelques-uns de mes collègues dont il ne pouvait partager les opinions. Il disait que c'était là une maladie de laboureur, il ne se croyait plébéien ni d'origine ni d'éducation, il savait cependant que la pellagre est la marque d'un état social inférieur. Son état présentait l'érythème pellagreux, sur les mains et jusqu'à la moitié des avant bras, les pommettes, le front et la barbe étaient ainsi de-

puis 45 ans. Il était encore jeune quand la maladie s'est montrée pour la première fois, 20 ans, et tant qu'il a été militaire, pendant 7 ans de recrutement, il n'y a pas eu de récidive, ensuite il l'a eue au printemps mais d'une manière variable; mais dans les dernières années, elle avait disparu pendant 8 ans, et il se croyait sauvé, quoi qu'il souffrît de diarhyées sans douleurs; il croyait cela une simple incommodité, parcequ'il souffre aussi d'hémorroïdes qui occasionnent des maux de tête, des congestions; ainsi ici on peut voir comment la pellagre ne s'est manifesté cependant un démi-siècle que par des signes locaux, sans altérer la santé générale.

II.

Le Lipovane Georges, de la commune de Odaia Bursuman, dans le district de Tutova, de profession laboureur, âgé de 46 ans, de constitution robuste, de tempérament sanguin, nourri exclusivement de maïs, me consulte. Il a la main, les doigts, le visage et les épaules complètement dépouillés d'épiderme; par ci par là quelques lambeaux, qui adhéraient encore à peine, d'un rouge vif et supurant une matière fétide, enflammée à un tel point qu'on pouvait les prendre pour une brûlure; malgré tout cela, l'état général est encore bon, l'intelligence claire, de l'appétit. Les émollients appliqués ont fait lever l'épiderme en lambeaux, en laissant le dessus rouge vif, et il fut guéri vers la fin d'août. Il avait souffert de diarrhées en 1878, elles diminuèrent ensuite sans altérer l'état général. A présent, l'état de l'appareil digestif est en parfait état de conservation; j'ai congédié en novembre ce pellagreux traité dans mon infirmerie particulière.

Mais pendant l'été de 1881, en juillet il tomba de nou-

veau, sans érythème dans un délire mélancolique, la partie jadis enflammée, était sèche; il n'avait aucun symptôme local. Il souffrait de douleurs épigastriques, de chaleur, de manque d'appétit, de constipation, de vertiges; son intelligence s'était obscurie, il parlait difficilement, la mémoire se lassait, il avait des douleurs dans le sacrum et aux extrémités inférieures. Son délire avait surtout le caractére mystique, mais sans disposition au suicide ; tandis que je lui parlais, il me regardait d'un air attentif comme s'il cherchait à rappeler ses souvenirs, sans que j'observasse la révolution grave qui se passait en lui, au premier abord, rien ne montrait qu'il souffrît de la pellagre. Mais cette apparence ne dura pas, car en prolongeant l'entretien, il montra une fausse timidité, et dit plusieurs mots sans suite. Ce maniaque, non encore interné, causait une joie délirante parmi les enfants de la ville, et quand il s'en retournait, hâté de leur échapper il leur lançait même des pierres. Il changeait alors d'esprit, prenait un air désespéré, il pâlissait, ses yeux brillaient, il se mettait à tout casser, et sa rage de destruction lui donnait comme une fièvre de s'exciter et de faire de nouvelles excentricités. Il a été envoyé dans une maison d'aliénés, au monastère de Neamtzu, où je l'ai vu il y à trois ans, toujours aussi misanthrope.

III.

Une enfant de 13 ans qui ne connaisait pas ses parents, d'une constitution faible, pâle, mais bien portant, quoique lymphatique, un air vieillot, avait des érythèmes sur le dos des mains, et, entre les doigts des prolifères squameux, toux sèche, mais peu étendue. Cet état dura de juin à juillet 1881 ; les ongles se durcirent, perdirent leur élasticité et pri-

rent la teinte de l'ambre, ce qui provenait d'une altération maladive des tissus. Elle était plus développée moralement que physiquement, mais cela provenait de certaines souvenirs cuisants. Mais ce n'est pas un cas rare dans une société soi disant civilisée. et surtout avec des enfants abandonnés. Les malheureux orphelins qu'on soigne dans les maisons de bienfaisance sont soumis à un régime exceptionnel, et l'on se fait peu de scrupule à leur sujet; leur seule nourriture est le maïs, et gâté encore; de plus on use avec eux de moyens de corrections violents comme la bastonnade, ce qui laisse des traces; on devrait établir un contrôle à ce sujet, et punir ces cas de barbarie; il faut absolument arrêter cet état de choses et empêcher qu'on ne traite les enfants comme des bêtes de somme. C'est une profonde erreur de croire encore comme autrefois que la bastonnade est un moyen auxiliaire indispensable d'éducation; bien au contraire, cela tue la dignité personnelle et attaque aussi bien la santé morale que celle du corps; il serait à désirer qu'on changeât ce triste état de choses, dans nos écoles communales. Chez les malades qui ont eu à subir de pareilles ignominies, on voit souvent des érythèmes pellagreux, occupant plusieurs régions du corps, surtout celles couvertes par les vêtements. Nous allons exposer une série de manifestations suffisamment remarquables et intéressantes; mais afin de nous faire bien comprendre, nous les montrerons succesivement l'une après l'autre.

IV.

J'a observé un enfant orphelin confié par la mairie de Berlad à une femme, pour être élevé; il avait 18 mois, il tomba dans un état de cachexie

serofuleuse des plus alarmantes, et avec un aspect pellagreux, avec une ophtalmie double et la photophotie, les reins trop gros et trop enclins à provoquer la diarrhée, les membres grêles, l'appétit vorace, l'érythème qui se montra en juin 1885, couvrait entièrement les mains; la peau sèche, crevassée, le visage aussi attaqué, lui faisant de grands cercles autour des yeux, une diarrhée ininterrompue, et un appétit persistant, les extrémités inférieures œdémateuses, dès l'âge de 7 mois, cet enfant avait été nourri de soupe de farine de maïs altéré; j'ai observé que de tous les membres de la famille, dont pas un n'avait moins de 15 ans, aucun n'était pellagreux, parce qu'ils étaient nourris de pain et de viande; le pauvre enfant en arriva à n'avoir même plus la foree de supporter la douleur; la diarrhée faisait des progrès malgré tous les palliatifs, et l'état moral était déplorable; il était taeiturne, mais calme, et d'une faiblesse générale si grande qu'il ne pouvait regagner son lit et tout annonçait une fin prochaine; la eachexie progressa, la diarrhée devint coliqueuse et le malade mourut.

V.

A. N. enfant de parents inconnus, âgé de 2 ans, avait été confiée par l'institut Grégorien de Iassy à une femme pour l'élever, et sur laquelle j'ai recueilli les renseignements suivants: dans sa première année, en 1867, à cause d'une alimentation insuffisante, car on ne lui donnait que du lait en trop petite quantité, seulement juste pour lui entretenir la vie, elle dépérit, et en mai son état s'aggrava, on lui donna des aliments en trop grande quantité pour son âge; sa bouche était hideuse, lépreuse, les deux oreilles suppuraient, et elle avait la diarrhée. Amenée pour une

consultation par la femme qui l'élevait, elle est restée à l'hôpital à peu près 18 mois, après quoi la croyant sur apparence rétablie, on la donna à une autre femme. Quand nous l'avons examinée, à la récidive, on nous dit quelle avait considérablement maigri, depuis mai 1870, l'appétit avait complètement disparu ; la masse musculaire était molle et émaciée ; elle souffrait de céphalalgie, de douleurs dans la région lombaire, et se fatiguait à tout propos ; elle était hâle, hébétée, incapable de tout travail, dans une immobilité étrange ; l'érythème couvrait ses mains, avec des carnaties par lamelles fines, qui avait laissé des traces après la guérison, qui aussi rare qu'elle soit dans des cas pareils, n'est pas impossible, mais elle eut à la récidive, une détérioration profonde de l'organisme qui amena sa mort, en novembre 1870. A l'autopsie, j'ai trouvé des tubercules et les ganglions du cou complètement attaqués.

VI.

P. D. enfant de $2^1/_2$ ans, fille d'une couturière, depuis sa naissance confiée à une femme d'un laboureur ; jusqu'à cet âge elle avait été saine, en mai 1878, saison pendant laquelle se montre la pellagre, elle avait le même genre d'érythèmes que ceux nommés plus haut ; mais guérie il ne lui resta aucune trace en juillet, c'est-à-dire après les symptômes cutanés ; mais voici qu'en septembre se déclare une nouvelle diarrhée, que je considérai comme pellagreuse à cause de ces antécédents ; elle laissa derrière elle un état grave, le manque bientôt absolu d'appétit ; puis une faiblesse rapide, le ventre ballonné, douloureux au toucher, la langue sèche, une soif ardente, peu de fièvre ; je n'ai prescrit pour tout médicament que de combattre la diarrhée, avec un régime approprié.

Après 3 mois, j'appris que l'enfant était bien portante, mais elle était trop grosse, avec un appétit insatiable et le visage et les lèvres rouges.

VII.

Annette B. âgée de 11 ans, de constitution faible, tempérament nerveux, fille d'un prêtre de village, habitant la commune de Manzati dans le district de Tutova, a eu pour la première fois la pellagre au printemps de 1884, avec le même genre d'érythème cité, qui a duré de mai à juillet, et s'est terminé par une simple desquamation. Après cinq ou six mois, elle a été attaquée de chorée, qui a suivi une marche progressive ascendante, en lui rendant la parole difficile, et la faisant grimacer continuellement ; mais au bout d'un mois, les mouvements choréiques des membres supérieurs ont cessé, et enfin toute la maladie elle-même.

En juin 1885, la pellagre apparut de nouveau, mais compliquée de symptômes nerveux sous une forme absolument particulière ; elle ne parlait que par signes, se levait la nuit et priait à genoux devant les images, en s'interrompant avec des blasphêmes ; si elle se réveillait dans cet état elle était à moitié folle. Elle donnait des réponses ne concordant pas avec les questions, et avait un rire nerveux, et métallique ; elle devint ensuite triste, rêveuse, taciturne, me regardant quelquefois d'un air mélancolique et finissait toujours par pleurer. Internée à Golia, je ne sais plus ce qu'elle est devenue.

VIII

Hélène G. âgée de 20 mois, très débile, lymphatique, de parents inconnus, abandonnée dès son jour de naissance, confiée à une paysanne par la mairie

de Iassi, comme je passai par la commune de Miroslava pour l'étude de la pellagre, j'ai trouvé la petite malade arrivée à un tel état de faiblesse que je n'avais plus aucun espoir; l'émaciation était extrême, et le même érythème s'était montré dès le 15 mai; en juin quand je l'ai vue, les symptômes digestifs étaient peu marqués, il y avait légère diarrhée et constipation alternes. Elle ne voulut prendre aucun aliment, une fois amenée à l'hôpital; il fallait user de la force pour lui donner du bouillon et du lait; elle finit ensuite par ne plus s'opposer. Pour exciter l'appétit, je lui donnai de la viande crue, un peu de vin vieux, et après 5 mois de soins, logée dans une grande chambre spacieuse et bien aérée, elle se remit peu à peu et graduellement tout à fait. Au bout d'un an, confiée à une autre éleveuse, de la même commune, elle eut une nouvelle diarrhée 3 mois après, et prit une marche tout à fait particulière, surtout au commencement de juillet. Au bout de 20 jours, elle mourut. A l'autopsie on n'a pu constater aucune lésion appréciable. On peut donc voir, comment les éleveuses d'enfants n'ont pas honte de les nourrir de façon à les conduire à la mort.

IX.

T. enfant, de sexe masculin, âgé de 13 mois, gras, présente cependant tous les caractères de la lymphe; né de parents artistes ambulants, confié à la femme d'un facteur de Berlad, qui l'a nourri au biberon; il jouit cependant d'une bonne santé jusqu'en juin 1880, époque à laquelle il fut attaqué de diarrhées, qui ont passé, après 3 semaines de durée, mais lui ont fait perdre l'appétit, l'ont rapidement affaibli; le ventre était gros, et douloureusement sensible. Appelé en ce moment, je n'avais plus d'espoir; je suspendis

la médication, et recommandai des reconstituants. Au bout de 30 jours, l'enfant était bien ; je l'ai revu en avril 1884, âgé de 4 ans, dans le même état de santé, vif, intelligent et tapageur. Mais ce qui m'étonna, ce fut un érythème sur le dos des mains, la desquamation arriva en mai ; la seule trace d'affection cutanée teintait encore légèrement de noir les poings, ce qui disparut aussi au bout de peu de temps. Était-ce là un cas d'hérédité ?

Cela est trop hypothétique, et absolument injustifiable. Mais ce cas s'explique facilement, parce que depuis ses 7 mois l'enfant était nourri au maïs et d'autres substances, il fut laissé à sa gourmandise dans la cuisine et sans doute mangea force polenta de maïs altéré : une fois la tentation éloignée, il n'eût plus un seul symptôme de pellagre.

X.

C. L. enfant de pêcheur, chétif d'apparence, âgé de 12 ans, de Cârja, dans le district de Tutova ; en 1880, à cause de mauvais traitements, il quitte la maison de ses parents et vient à Bêrlad, cherchant du service ; après quelques mois, sa constitution commença à faiblir, sans devenir cachectique ; le 21 juin de la même année, il entra à l'hôpital de Florescі, ses antécédents m'ont montré qu'il a eu beaucoup d'érythèmes spéciaux ; cette fois il avait des symptômes cutanés, avec diarrhée, les extrémités n'avaient rien ; il n'y avait aucun processus enflammé ; la température était normale et il n'avait aucune lésion après quelques jours de cure à l'hôpital, il fut pris de lypémanie, d'hallucinations acoustiques, de troubles visuels, et enfin au bout de peu de temps d'une complète hallucination sensorielle. Toute sensation était automatique ; un jour, échappant à la surveillance, il

se saisit d'une statuette qu'il prenait pour le démon, la brisa puis fut pris d'idée fixe, ne parla plus que de la statue brisée, divaguant constamment; tremblant de tous ses membres et s'imagina bientôt avoir tué son frère; enfin le délire devint furieux et épuisa ses dernières forces en accélérant sa fin.

XI

Au mois d'avril 1873, M. X..., grand propriétaire, me confiait l'inquiétude que lui causait son fils. Cet enfant âgé de 9 ans jouissait d'une excellente constitution; il était vif, intelligent et trop enclin à l'étude. Depuis quelque temps, pour préciser, depuis le mois de janvier, ses parents observaient chez lui la disparition successive de sa gaieté habituelle, de ses besoins de se livrer à la gymnastique et de son goût pour le travail. Son appétit avait diminué, son activité musculaire disparaissait de telle sorte que le moindre mouvement lui causait une fatigue excessive; les digestions étaient lentes et pénibles, son état général pouvait se caractériser par ces mots : inertie physique et indifférence absolue. Outre qu'il m'était impossible de me rendre compte de la maladie dont il était atteint, je ne pouvais découvrir la cause de ce mal inexplicable. Le petit malade maigrissait à vue d'œil à tel point qu'il était arrivé à un état voisin de la cachexie dans un espace de temps qui atteignait à peine six mois.

Je prescrivis inutilement tous les toniques et tous les modificateurs généraux indiqués par l'état du malade, quoique je ne connusse pas encore son affection; je conseillai ensuite à ses parents de le conduire aux bains de mer, bien que je n'eusse

constaté aucune lésion et qu'il ne s'offrît aucun antécédent dc maladic constitutionnclle, je lcur rccommandai en même tcmps de consulter les célébrités médicalcs de l'étranger. Cc eonseil fut suivi, et en trois mois, c'est à-dire du mois de juillet au mois de septembre 1874 tous les phénomènes disparurent pour faire place à un état normal dc santé. Unc fois guéri, le petit malade revint dans le pays et alla passer un mois à la campagne, où il prenait part aux jeux des enfants de son âge ; puis lorsqu'il revint à la ville, il se remit avec une nouvelle ardeur à l'étude.

Au printemps suivant, vers le milieu du mois de mai, il présentait sur la face dorsale des mains l'érythème pellagreux. Cette première éruption cutanée se manifestait par une simple rougeur peu prononcée, sans supuration ; la peau était bordée par un cerele d'une eouleur plus brune. La même éruption se remarquait, aussi sur le nez, mais au mois de juillet on n'apereevait plus la moindre trace d'érythème, et cela est tout naturel, car il ne s'était pas montré dans tous ses détails et n'avait pas parcouru toutes ses phases ; aussi l'exfoliation mareha-t-elle rapidement et se fit-elle d'une manière complète. Telle fut pour le moment toute l'expression morbide, car déjà à eette époque les symptômes du système digestif étaient si peu marqués qu'ils passaient inaperçus, la eonstipation alternant avee une légère diarrhée, quoique l'enfant mangeât bien et avec appétit.

En me livrant à la recherche des eauses, je déeouvris que lorsqu'il était, surtout pendant l'été, à la campagne où il n'avait pas, comme à la ville, tous les jours du pain frais, l'enfant préférait mangor la bouillic de maïs dont les paysans se nourrissent, qu'on lui en servait à chaquc repas, et que très probablement

la farine avec laquelle on la préparait n'était pas de bonne qualité et était attaquée par des parasites végétaux.

Depuis qu'on lui a fait changer ce régime, les signes de la pellagre ont complètement disparu, et mes visites sont devenues inutiles.

XII

La fille C. N..., âgée de 17 ans environ, d'une constitution faible, n'avait jamais eu aucune maladie grave quoique sa santé fût chétive. Elle était née dans la commune de Bogdana, district de Tutova, et s'était établie depuis trois ans comme couturière dans la ville de Berlad, où elle vivait dans les conditions hygiéniques les plus médiocres. Les gains très modestes que lui rapportait sa profession ne lui permettaient qu'une nourriture dont le maïs était la base, mais dont elle achetait la farine dans les moulins où elle se vend meilleur marché parce que toutes les qualités y sont confondues.

En 1883, il se manifesta pour la première fois sur le dos des mains une desquamation brune sans aucune autre altération cutanée. La santé physique était satisfaisante, car le sujet ne discontinua pas son travail; l'érythème passa rapidement; mais vers l'automne de 1884, elle devint taciturne et misanthrope. La faiblesse augmenta quoique l'état général se maintînt. Aux approches de l'hiver la paralysie et l'oppression morale se déclarèrent accompagnées d'une sombre tristesse. Il n'y avait ni érythème ni diarrhée de sorte qu'il semblait impossible de connaître la cause des troubles intellectuels, étant donné surtout qu'il n'y avait aucun antécédent héréditaire.

En prenant en considération les conditions de la vie et l'éruption cutanée, je pourrais dire, sans crainte de me tromper, que cette jeune fille présentait les symptômes d'une manie pellagreuse qui, régulièrement, se manifeste pendant la 3ème année de la maladie. Quoique je n'aie pas aperçu au début de symptômes visibles, le pronostic le plus grave s'établit en 1885 ; la cachexie se manifesta et resta stationnaire, l'agitation devint extrême, la manie persista ; la malade ne voyait que des ennemis parmi ses voisins, elle avait des idées de suicide. Tel était son état mental qui n'était autre que la démence avec une réaction de tristesse et l'hallucination de la vue.

D'autres fois, les symptômes cutanés et digestifs pellagreux se montraient, l'érythème était plus caractérisé, il apparaissait ouvertement sur les quatre membres à la fois. Les pieds étaient œdémateux, rouges, brûlants, lorsqu'on pesait dessus avec le doigt la dépression disparaissait, mais elle était immédiatement remplacée par une rougeur. La diarrhée était abondante, la langue pâteuse; ensuite vinrent la pyrosis et de la faiblesse dans les jambes ; puis comme la paralysie progressait arrivèrent la titubation, la rachialgie et enfin la mort.

XIII

La femme C. A... de la commune de Plopana, district de Tutova, âgée de 30 ans, faible de constitution, de profession laboureuse. Sa nourriture se composait exclusivement de maïs; elle était enceinte et avorta le cinquième mois; elle souffrait depuis six ans de la pellagre, il y avait eu plusieurs manifestations antérieures de phénomènes digestifs et cutanés.

Cette fois l'invasion se manifesta au mois de mai 1885 par une diarrhée assez abondante, sérieuse et fréquente, qui précéda cette année les autres manifestations cutanées. Elle apparut de nouveau au printemps de l'année 1886 et prit le caractère d'une dysenterie, mais elle disparut après un traitement et un régime convenables. Les symptômes cutanés firent éruption et occupèrent plusieurs régions soustraites à l'influense solaire. La malade se voyant dans cet état se décida enfin à demander de nouveau le secours de la médecine.

En ce qui concerne l'appareil cutané, les régions dorsales des extrémités étaient, au dire de la malade parsemées depuis longtemps de pustules pleines d'une sérosité opaque, quelques-unes assez volumineuses, qui avaient laissé des tracs d'éruptions pustuleuses avec des cicatrices rondes, rouges et déprimées au centre. Les téguments du dos des pieds étaient fort chilotés, de couleur foncée, parcheminés mais sans érythème. On y voyait encore une foule de fissures guéries qui ressemblaient à des lignes blanchâtres sur l'épiderme brun.

Sur le dos des mains, l'épiderme était peu opaque et se détachait en écailles ; sur le front, sur les pommettes, sur le menton des plaques écailleuses. A côté des ailes du nez et sur le nez qui avait une couleur rouge, se présentaient de nombreuses cicatrices, pareilles à celles de la variole, et résultant d'éruptions pustuleuses antérieures qui s'étaient produites dans cette région laquelle était alors devenue le siège d'une congestion constante. Au haut du sternum et à côté du cou, une couleur rouge présentait un contraste frappant avec la couleur pâle des bras. Sur le dos du tronc, et sur les cuisses, on voyait poindre un érythème pellagreux simple, rouge, légèrement tuméfié, sans supuration, mais une légère

exfoliation épidermique se produisit en quelques semaines sans laisser aucune trace durable de son passage. Il est à remarquer que cette fois l'éruption érythémateuse prit une forme variée et occupa aussi les régions couvertes. Il existait en outre une leucorrhée purulente, la menstruation était suspendue depuis huit mois ; sur le col de l'utérus, on observait aussi une érosion granuleuse. La malade devint de plus en plus pâle et débile ; le sommeil l'abandonnait, elle arriva enfin à un état cachectique inquiétant. Elle fit un traitement de deux mois pendant lequel l'éruption disparut et l'ulcère de l'utérus se cicatrisa. Cette guérison de la pellagre me parut trop rapide, quoique l'état général se fût amélioré et que la malade se crût assez bien pour abandonner sa cure, car elle ne gardait rien de cette affection redoutable qui avait menacé ses jours. Je lui recommandai de se présenter de nouveau au moindre signe qui indiquerait le retour des accidents. Plus tard je constatai une guérison radicale, mais elle avait changé de régime et amélioré les conditions de sa vie.

Cette dernière observation est intéressante. Non seulement l'érythème constituait, pendant la dernière année de son existence, toute l'expression morbide, tandis que, la première année, la diarrhée a été rebelle à tous les moyens thérapeutiques les plus variés ; peu à peu, de très intense qu'elle était au commencement elle a diminué, elle a continué ensuite ; la deuxième année, elle a été rémittente et enfin elle a disparu. Mais j'ai observé une coïncidence de modification dans l'état de l'appareil digestif, dès que les phénomènes cutanés se sont manifestés.

Les autres phénomènes morbides présentés par cette malade n'ont aucune importance et ne méritent pas d'être rapportés.

XIV

En 1885, vint me consulter un homme faible de constitution, de petite taille et aubergiste de son état. Il m'avait été recommandé par le docteur Löbel, et présentait un érythème spécial qui se répétait trois fois chaque printemps et qui occupait le dos des mains auxquelles il donnait un aspect des plus sales. Sa figure n'était pas atteinte, mais elle avait cette couleur d'un blanc mat que Basin considère comme un attribut des scrofules, quoiqu'il n'y eût jamais eu dans sa famille d'accidents scrofuleux, et que jamais il n'eût été sérieusement malade. Mais il abusait des boissons alcooliques, abus auquel il était poussé par sa profession, car il ne se noie pas en une année autant de malheureux dans l'océan qu'il ne s'enivre, un jour de fête, de personnes à Berlad. Leurs gosiers n'ont point d'oreilles et n'entendent pas les exhortations des moralistes.

Au mois de mars de l'année 1886, il se présenta de nouveau, mais il avait perdu beaucoup de ses forces. Après un traitement de six semaines, l'érythème se termina par la desquamation, et le malade retourna presque guéri à ses occupations.

Au printemps de l'année suivante 1887, il revint encore. Mais cette fois, outre que la figure et le dos des mains étaient devenus le siège d'un érythème pellagreux, il était aussi en proie à la mélancolie. Quoique commun, cet homme avait précédemment de bonnes manières. Sa maladie l'avait rendu grossier; il regardait ceux qui l'entouraient d'un air de condescendance comme s'il avait eu affaire avec des enfants, souvent il regardait longtemps et fixement certains objets. Quelque temps après, il se déclara un délire dépressif accompagné d'idées d'hypocondrie;

il eroyait que son sang s'était changé en goudron, il se gardait de la lumière et de la ehaleur de crainte qu'l ne prît feu. Il lui semblait qu'un serpent eaché dans l'intérieur de son eorps dévorait tous les aliments qu'il prenait, et il avait enfin plusieurs eoneeptions du même genre.

En ee qui regarde les symptômes physiques, on eonstatait eneore un tremblement fibulaire très prononeé dans les museles du bras et de la langue; la diffieulté de la parole était caraetérisée. La faiblesse museulaire était extrême: il marchait avec peine et déviait tantôt à droite tantôt à gauehe, il tombait et se relevait eomme un homme ivre. Voulant une nuit descendre un escalier, il tomba et se fractura le eol fémoral droit, de telle sorte que la jambe droite était devenue plus courte d'un eentimètre et demi. Il sortit de l'infirmerie sans aueun motif et poussé par des hallueinations. On lui appliqua un appareil d'extension et de eontre-extension. Les phénomènes psyehiques résistèrent au traitement et, sur la demande de sa famille, on le fit sortir de l'infirmerie dans l'état où il se trouvait.

XV

Un banquier pellagreux.

Devons-nous admettre absolument qu'un homme riehe ne peut pas être atteint de la pellagre? Les auteurs qui, du fond de leur eabinet eroient que la pellagre s'attaehe seulement aux pauvres se trompent étrangement.

Les expérienees et les effets eonfirment aujourd'hui que e'est un poison qui s'introduit du dehors, il ne naît ni ne se forme dans le corps du malade. Le verdet, agent extérieur, s'insinue dans notre

organisme. C'est là le dernier mot de la science. Toutes les hypothèses qui établissent la cause de la pellagre en dehors du maïs altéré, ne pourront jamais expliquer suffisamment un seul des symptômes de la maladie.

Si les anti-déistes voulaient examiner l'état des choses à d'autres points de vue, ils seraient effrayés des conséquences, et quelques-uns seraient même convaincus.

Maintenant après avoir posé ces principes, nous allons passer au domaine des observations pour répondre à quelques objections de détail.

S. H..., d'origine israélite, établi dans la ville de Vaslui, est âgé de 46 ans; banquier de profession, il est très avare quoique riche.

Il passe pour avoir de bonnes manières près de ceux qui n'ont pas eu d'affaires avec lui. Il a un sourire stéréotypé, résultat d'un calcul dont il a fait une habitude, et sous lequel il cache toutes les mauvaises aspirations de son caractère.

Ce sourire feint et cette bonté de commande servent de masque à une figure de lorette et le font ressembler beaucoup à ces créatures matérielles qui sont composées de sensualité, d'égoïsme et de vices. A première vue, il inspire quelque confiance, parce qu'il possède une expérience profonde et qu'il sait témoigner une amitié apparente aux malheureux qui tombent entre ses mains.

Il y a cinq ans environ, je fus appelé, par mes collègues de la localité, en consultation chez ce banquier-usurier pour une dysenterie qui menaçait ses jours. La maladie avait commencé par une diarrhée aqueuse sans coliques et sans douleurs.

Le malade me donna les explications qui m'étaient necessaires, et, en remontant aux antécédents, j'appris

que la diarrhée durait depuis trois ans et qu'elle se produisait l'été seulement. Malgré cette diarrhée abondante et répétée, il n'avait pas maigri de telle sorte que l'état de sa santé paraissait satisfaisant. Le malade me dit encore qu'il avait souffert d'une éruption de la peau sur les mains, qu'il l'attribuait au soleil et qu'elle avait disparu sans le moindre traitement, il éprouvait aussi des bourdonnements aux oreilles, et de l'inappétence qui, avec le temps, avaient disparu.

Prenant en considération cette diarrhée périodique, tantôt simple et tantôt dysentérique, je ne trouvais aucun des symptômes qui accompagnent ordinairement l'inflammation de la muqueus intestinale, car les aliments ne déterminaient jamais de douleurs, et rien, ni dans la marche des accidents, ni dans l'examen des organes ne justifiait une semblable hypothèse.

Sous l'influence d'un régime convenable et de quelques préparations opiacées, le malade entra dans la voie de la guérison; et, vers la fin de juin, il se portait parfaitement. Mais, à mon extrême surprise, au printemps de l'année 1882, je le trouvai avec un érythème pellagreux qui occupait le dos des mains et qui dura jusqu'au mois de Novembre. Le dos des mains était enflé, l'érythème avait la forme aiguë. la desquamation s'opérait par écailles, dont quelques-unes étaient noirâtres, et laissaient des plaques rouges après lesquelles l'épiderne était nu.

Voilà donc comment dans la pellagre, les symptômes digestifs peuvent précéder de beaucoup les autres symptômes ; il peut même arriver que la maladie existe avec un symptôme unique et qu'elle conduise fatalement le sujet à la mort.

Cette observations est très instructive, car au début personne n'aurait pu admettre ce cas, vu les conditions sociales, la situation et même la culture du

malade; tout cela le mettait à l'abri d'un soupçon de ce genre. En l'examinant plus tard en détail, j'appris, et il m'avoua lui-même qu'outre divers autres aliments, il mangeait tous les jours, à ses repas, du fromage avec de la bouillie de maïs préparée avec de la farine provenant des moulins où, comme on le sait, toutes les qualités sont confondues.

XVI

C. L..., âgée de huit mois, fille de parents sains, avait été allaitée pendant les premiers mois par sa mère, mais dès le cinquième, le lait de celle-ci étant devenu insuffisant, on ajouta à sa nourriture de la bouillie de maïs. Sous l'influence de cette alimentation, l'enfant s'affaiblit fort vite; ses membres devinrent maigres, sa peau flasque, sa figure se couvrit de rides qui la faisaient ressembler à une vieille; le ventre était ballonné et douloureux au toucher; il y avait un peu de diarrhée, et, quoiqu'elle acceptât les aliments, elle ne les digérait pas. Elle ne pouvait pas s'appuyer sur ses jambes qu'elle tenait recourbées, lorsqu'elle voulait les étendre elle éprouvait des douleurs et reprenait aussitôt leur position ordinaire. On remarquait sur les épaules une éruption furonculeuse et sur la figure un érythème pellagreux qui commençait et qui restait stationnaire. La petite malade répandait une odeur nauséabonde, sa langue était couverte d'une légère couche blanchâtre. Elle parvint enfin au dernier degré de marasme et d'émaciation et mourut sans agonie.

XVII

Une paysanne, veuve, jeune encore, mère de trois enfants et réduite par les chagrins et la misère à un état qui inspire une profonde pitié.

Elle présentait sur les membres supérieurs et inférieurs un érythème avec des récidives infinies et mal combattues, qui faisait les progrès les plus alarmants. Cette affection cutanée ne présentait, il est vrai, aucune gravité par elle-même, mais le terrain était miné à ce point que l'érythème annonçait la cachexie, et que l'on pouvait prévoir une catastrophe.

Les régions atteintes, couvertes de croûtes sèches, ne tardèrent pas à se transformer en ulcérations d'un aspect hideux. Le derme était d'un rouge vif, la suppuration fétide. C'était enfin un érythème d'une inflammation vive et profonde, comme une brûlure au deuxième degré, au point que l'état général paraissait profondément altéré. La malade était soignée à l'hôpital de Floresci, district de Tutova. Au mois de juin, c'est-à-dire deux mois après son entrée à l'hôpital, on remarquait une certaine amélioration dans les symptômes cutanés, quoique à cette époque encore la malade se trouvât dans un état de faiblesse exrême par suite de la persistance et de la fréquence de la diarrhée, ce qui faisait que sa constitution était fort altérée.

Cette femme resta plusieurs mois à l'hôpital. Sous l'influence d'un régime alimentaire fortifiant, une amélioration sensible se produisit au bout de trois mois. L'épiderme de la partie dorsale des mains était détaché par la malade en larges plaques, le derme était rouge, les papilles prononcées et très sensibles, enfin, le 2 octobre, la desquamation était complète, mais vers la fin de Novembre, il se produisit de nouveau une recrudescence des symptômes cutanés. Tous les points occupés étaient légèrement œdémateux. Les téguments rouges, secs, étendus présentaient une marche trop lente : Cette fois l'aggravation

des symptômes s'arrêta et ils disparurent pendant 38 jours. Mais la diarrhée persista au point qu'on croyait qu'elle conduirait la malade à un état complet d'émaciation, ce qui n'eut pas lieu, car les symptômes ne persistèrent pas non plus que la diarrhée qui du reste n'avait pas dégénéré en coliques.

Pendant toute la durée de cette affection, la langue était humide, couverte de sillons profonds ; les papilles étaient complètement effacées ; l'état mental ne présentait rien d'anormal.

Les amers, le régime tonique furent longtemps administrés. Neuf mois après, elle semblait entièrement guérie. Mais plus tard la guérison ne se confirma pas, car, au printemps prochain, l'érythème se montra de nouveau, très prononcé, et dura près de 30 jours ; la peau présentait encore des tâches rouges et livides comme du marbre, elle était légèrement parcheminée, l'altération s'étendait de telle sorte qu'elle formait un gant pellagreux sur la main ; il y avait œdème aux extrémités inférieures ; le dos des pieds jusqu'au tiers inférieur de la jambe était occupé par une altération de la même nature. La figure était bronzée et, disséminés çà et là, on remarquait des points érythémateux. Elle revint de nouveau à l'hôpital car elle avait quelquefois des hallucinations de l'ouïe.

En trois mois tout disparut, mais l'état érythémateux ne prit fin qu'à l'aide d'une décoction concentrée de mauve et graine de lin; il ne resta comme trace qu'une coloration rouge foncée ; rien sur la figure, aucune altération de la santé générale, l'œdème des membres inférieurs avait disparu. Cette femme quitta la commune et changea son genre de vie ; elle entra plus tard comme aide de garde-barrière au service du chemin de fer. Depuis lors il ne s'est produit

chez elle aucun phénomène de la pellagre, et il y a trois ans qu'elle jouit d'une parfaite santé.

XVIII.

Nicolas...., âgé de 37 ans, né et établi dans la commune de Sendresti, district de Tutova, chantre d'église et laboureur de profession, abusant des boissons spiritueuses, et se nourrissant presque exclusivement de maïs. Sa constitution était faible. En 1882, il tomba malade, mais il avait du courage et disait que sa maladie n'était rien. Sans y être provoqué par personne, il raconta que, pendant trois années consécutives, il avait eu un érythème pellagreux, et la diarrhée, l'automne dernier, qu'au moment où il parlait il ne lui restait plus qu'un étourdissement. Il éprouvaît de la difficulté à parler. on remarquait un tremblement dans la langue et dans les muscles des lévres. De même, les muscles des membres inférieurs et supérieurs étaient agités par des tressaillements, il présentait enfin des signes qui semblaient être le début d'une atrophie musculaire progressive. Il avait aussi des contractions fibrilaires, une certaine sensibilité tactile, des douleurs et des démangeaisons qui allaient d'un point à un autre. Le malade se plaignait de ns pouvoir pas marcher à cause de la faiblesse de ses jambes.

Quant aux organes digestifs, la langue était rouge, sèche, crevassée et agitée d'un tremblement régulier. Le malade était légèrement altéré, il mangeait peu, il éprouvait des aigreurs, enfin la digestion était pénible. Mais au mois d'août, on observa dans l'état mental, une modification d'une forme toute particulière. Les tressaillements du visage prirent une expression dégoûtante et sauvage. On lisait dans ses

yeux une espèce de menace, comme le désir de frapper. D'autres fois il restait pensif, mais bientôt après il se fâchait de nouveau, il semblait que quelque chose se brisait en lui, que sa poitrine éclatait. Il disait qu'il renfermait dans son sein la plus belle âme du monde et qu'il craignait qu'elle ne s'envolât. Il se livrait souvent à des réflexions, mais il ne tardait pas à prendre un sourire moqueur. Enfin il se montrait ce qu'il était, et tombait dans une espèce de délire qui le faisait prendre en pitié.

S'il y a quelque chose de vrai dans l'histoire de ce fou, c'est que dès le début on a pu remarquer en lui le résultat d'une vie mal dirigée, comme s'il fût né d'une mère à double caractère dont l'un excité et l'autre déprimé. Aussi cette observation a-t-elle un grand intérêt. Le genre de cette manie n'est pas héréditaire, car il est le produit de l'alcoolisme qui, par la surexcitation du cerveau rend les malades si violents qu'on peut les comparer à des matières explosibles. D'autres fois, par une forte réaction cérébrale, leur bras se met en mouvement, ils deviennent criminels et commettent un meurtre comme des personnes qui ne sont pas libres de leur volonté. Lorsque l'excitation disparaissait chez ce malade et qu'il tombait dans la dépression, sa figure exprimait l'inquiétude et la défiance; il regardait autour de lui, et lorsqu'on lui adressait une question, il baissait les yeux et répondait ensuite si mélancoliquement qu'il paraissait avoir des larmes dans la voix. Puis il tombait dans une immobilité taciturne et avait l'air si patient et l'expression si indifférente qu'il semblait que cet état déprimé fût une véritable exagération. Si l'on insistait pour le faire sortir de cette attitude, en lui adressant quelques questions, il pâlissait, invitait les importuns à cesser leurs

plaisanteries inconvenantes et arrivait peu à peu à une excitation assez avancée.

Pour l'appareil cutané, on remarquait la troisième manifestation, l'érythème noir sur la face dorsale et sur les deux mains (gants pellagreux). Cet érythème était très caractérisé et présentait un commencement de desquamation sur quelques points ; la peau était parcheminée, sans élasticité et conservait des plis. Le malade n'avait point de diarrhée, sa langue n'était pas sillonnée, les papilles n'étaient pas effacées, il éprouvait des douleurs au sacrum et aux membres inférieurs. Plus tard, il devint taciturne, sa constitution s'affaiblit, mais il n'arriva pas à la cachexie.

XIX

I. C..., âgé de 35 ans, cultivateur, est d'un tempérament lymphatique-nerveux. Depuis dix ans environ, il souffre de la pellagre qui ne s'est manifestée que par des symptômes locaux, c'est-à dire par l'érythème qui apparaît chaque printemps et occupe toujours les régions découvertes, telles que le dos des mains et des pieds, le menton, les pommettes, le nez, le front et les oreilles.

Ce malade s'était tellement habitué à souffrir qu'il n'avait jamais demandé le secours de la science; si je l'ai vu ce n'est que par hasard, ce qui n'est pas étonnant car chacun sait que le paysen roumain ne se considère comme étant réellement malade que lorsqu'il ne peut plus ni marcher ni manger. Il s'habitue à sa maladie, il se familiarise en quelque sorte avec elle, et lorsqu'on lui demande comment il en ignore la gravité il répond : „c'est écrit“ et il souffre. Ce raisonnement semble encore exister de nos jours.

Pendant ce long espace de temps,qr l'hyèème avait borné ses effets aux régions que j'ai décrites plus haut. La peau était luisante d'un rouge clair, entourée d'un cercle noir, parcheminée à la surface, et se détachait par morceaux çà et là. Dans toutes ces régions elle n'avait pas souffert une modification plus profonde, elle était d'une égale intensité sur la figure et sur le dos des mains.

Le malade a été sain d'esprit pendant toute sa maladie. Les symptômes cérébraux-spinaux ni gastro-intestinaux n'ont jamais existé.

Dans le cas présent, je pourrais dire que j'avais à faire à une pellagre bénigne, c'est-à-dire qui existait seulement à la surface. Cependant on ne doit pas la considérer comme locale, mais toujours comme générale, attendu qu'elle peut devenir maligne. Aussi ces malades ne meurent-ils pas à cause de l'érythème, mais par suite des autres symptômes. Je voulus soigner celui-ci, mais il refusa en alléguant qu'il avait l'habitude de changer de peau deux fois par an.

XX

Anna J..., de la commune de Micesti, district de Tutova, âgée de 20 ans, laboureuse de profession, mariée, se nourrit exclusivement de maïs. Elle est d'une bonne constitution, penchant un peu vers le lymphatisme. Au printemps de l'année 1885, elle avait eu, comme accident primitif, une éruption érythémateuse, peu caractérisée, qui occupait le dos des doigts des deux mains jusqu'à la naissance seulement et qui, après 28 jours, s'était terminée par une légère exfoliation.

Se croyant guérie et pour éviter une rechute, elle

changea son genre de travail et s'engagea pour tisser de la toile, car elle pensait que la pellagre ne l'atteindrait pas si elle se mettait à l'abri des rayons du soleil. A l'automne elle se maria, et quelque temps après, devint mère. Mais avant ses couches, il se produisit une éruption avec tous les caractères d'un érythème pellagreux; elle en avait été atteinte une année auparavant, mais cette fois l'érythème, occupait la figure; quant à la peau des deux mains jusqu'à la naissance des doigts elle était légèrement parcheminée, mais sans érythème. Sur la figure on remarquait une rougeur suivie d'une légère exfoliation et, à la racine du nez, une plaque érythémateuse. Ces manifestations ont duré jusqu'après les couches, c'est-à-dire 36 jours et ont disparu à la suite de l'application d'émollients sudorifiques et d'un bon régime. L'érythème cessa complètement et ne reparut plus. La constitution du sujet s'affaiblit cependant, mais il ne devint pas cachectique. Il se montrait parfois un peu de diarrhée qui a disparu, car les troubles digestifs se rapportaient plus à la dyspepsie, au ptyolisme et à l'inappétence; les papilles n'étaient pas effacées, la langue était un peu chargée, la salivation complètement épigastrique remontait jusqu'à la gorge, au dire du malade. Tous ces symptômes disparurent au mois d'août et, jusqu'à présent, il ne s'est plus manifesté aucun signe de pellagre.

La santé de l'enfant ne fut pas atteinte. J'ai enregistré ce fait qui me semble fort important au point de vue de l'hérédité et de la pathogénie de la pellagre, car la maladie n'a été caractérisée dans sa première et sa deuxième manifestations que par un érythème, et ce symptôme cutané a été d'une intensité au dessous de la moyenne. Aussi aucun état cachectique ne lui a-t-il succédé, car on doit attribuer

l'affaiblissement de la constitution de la malade à un accouchement pénible età un embarras gastrique. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que l'enfant n'a rien souffert, ce qui prouve, comme je l'ai déjà dit, que la pellagre n'est pas héréditaire. L'érythème ensuite a suivi sa marche intermittente et, abandonnant les doigts des mains, il a occupé, la seconde année, la figure.

XXI

Anna Samoïla, femme vive. intelligente, faible, âgée de 68 ans mais bien conservée, laboureuse de profession, de la commune de Chitoc, district de Vaslui. En 1884, elle fut envoyée à l'hôpital rural; elle n'avait pas de fièvre, l'appétit était bon, elle éprouvait quelquefois des crampes dans les membres inférieurs, la langue était couverte d'une couche inégale blanchâtre, la figure gardait son aspect normal, mais la malade souffrait de la diarrhée depuis deux mois, et ne tarda pas à prendre une physionomie cholériforme qui se répétait de 10 à 12 fois en 24 heures. Cependant, après plusieurs essais thérapeutiques dans lesquels l'opium entra de préférence, les organes dig·stifs rentrèrent dans l'ordre. Après avoir été soumise à un régime sévère dans lequel le lait entrait comme principal aliment, la malade se rétablit progressivement, car dès que les organes digestifs furent mis en bon ordre, on ajouta graduellement et avec la plus grande prudence des aliments plus substantiels à sa nourriture. En 30 jours, la malade se rétablit ; elle sortit de cette crise très pâle et très faible, il est vrai, mais elle reprit toutes ses forces chez elle.

La même malade revint de nouveau au printemps de l'année suivante (1885). Mais cette fois, à l'exa-

men physique, en observant l'épiderme sur le dos des mains, je m'aperçus qu'il tendait à se sécher, à devenir squameux, un peu terreux, ce qui, comme nous le verrons, ne peut être que les degrés d'un même état pathologique. Ces nouveaux phénomènes confirmaient ceux de l'année précédente.

Outre l'érythème on remarquait encore les désordres suivants. Quoique l'appétit fût satisfaisant, la nourriture ne profitait pas à la malade, car la faiblesse persistait; en outre elle était plongée dans une profonde tristesse, elle n'entendait plus et cependant elle se plaignait de bourdonnements. Quand je l'examinais, elle éprouvait une sorte de crainte, elle osait à peine me regarder. Elle voulait échapper à tous les regards, même aux plus bienveillants, elle tremblait en entendant qu'on lui prescrivait un médicament, elle se réfugiait sous le lit et ne prononçait que quelques paroles indécises, émues, troublées, vagues et confuses. Cet état mental dura huit mois. Vers la fin du mois de décembre 1885, la diarrhée commença, mais elle ne suivit pas les mêmes évolutions que l'année précédente, parce que la santé du sujet était altérée. La cachexie fit des progrès de plus en plus sensibles, la faiblesse musculaire devint tellement grande que la malade ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, l'œdème des extrémités inférieures remonta au sacrum et elle mourut le....... 1886.

XXII

I. G..., âgé de trente ans environ, de constitution délicate, de tempérament nerveux, de la commune de B..., était fils d'un comédien et comédien lui-même. Porté au théâtre par ses aventures, il avait écrit quelques pièces qui sont oubliées maintenant comme

les circonstances qui les ont fait naître. Devenu célèbre par sa passion pour le vin et le jeu, il abandonna le théâtre, et la protection d'un de ses parents lui fit obtenir l'emploi de procureur fiscal où il gagna la pellagre.

En 1880, l'érythème se manifesta pour la première fois et apparut encore pendant deux années consécutives, occupant toujours le dos des mains. La dernière année cependant, les ailes et le lobe du nez devinrent également le siège d'une desquamation analogue à celle des mains, c'est à-dire que comme le sujet se grattait avec les ongles des pellicules se détachaient en masse. La peau sur le dos des mains était plus dure, plus sèche qu'après un érythème répété ou de longue durée, car l'état aigu de cet érythème n'a jamais dépassé quelques semaines.

Au printemps de l'année 1883, il fut pris de troubles cérébraux (vertiges, délire) et de dispositions hypocondriaques, car il ne pouvait pas définir son état de souffrance qu'il attribuait à l'estomac. Un jour qu'il vint en consultation, je lui dis qu'il devait faire une cure à l'hôpital. Il refusa et, enfonçant résolument sa coiffure sur la tête, il descendit à grand bruit l'escalier et rencontrant mon assistant il lui adressa, comme pour se maintenir dans sa résolution, un déluge de paroles décousues et grossières.

Ce malade se livrait à des intempérances de langage d'un caractère nouveau et original, comparativement à sa conduite antérieure, quoiqu'il fût connu comme un alcoolique de vieille date.

Dans les derniers temps, la sensibilité était devenue tellement grande qu'elle se traduisait par des gémissements, des plaintes et des larmes; la rachialgie qui se faisait sentir à la dernière des vertèbres dorsales et la faiblesse des muscles étaient devenues

si considérables, surtout dans les jambes, qu'il ne pouvait marcher sans appui et qu'il déviait à droite ou à gauche.

Je l'envoyai à l'hospice d'aliénés de Neamtzu et j'ignore ce qu'il est devenu.

Comme on le voit, les organes de l'appareil digestif n'ont subi aucun trouble, tandis que les fonctions intellectuelles et les fonctions de relation ont été profondément atteintes. L'érythème s'est manifesté presque toujours assez légèrement comme un symptôme qui accompagnait la pellagre, mais, ainsi que nous l'avons vu, cette lésion cutanée n'a pas augmenté avec les lésions organiques internes ou fonctionnelles. Dès que la desquamation de l'épiderme a cessé, elle a disparu complètement laissant à peine quelques traces visibles de son passage, car la peau des parties atteintes n'avait éprouvé presque aucun changement, elle était seulement devenue plus luisante et plus fine.

Si, dans le cas présent, la pellagre s'était uniquement manifestée par les phénomènes extérieurs, il est certain que le malade n'aurait pas pensé au médecin; si le pellagreux est intelligent en effet, il considère ces phénomènes comme des érythèmes solaires et s'applique seul quelque topique émollient, mais il ne demande le secours de la science ou n'entre à l'hôpital que lorsque les manifestations de l'érythème spécial sont suivies ou accompagnées de troubles dans la santé générale.

Malgré ses antécédents alcooliques, ce malade ne se trouvait pas dans de mauvaises conditions hygiéniques, il n'était pas dans la misère, mais les devoirs de sa charge le forçaient à être le plus souvent à la campagne où il se nourrissait, substantiellement il est vrai, mais où la bouillie de farine de maïs

remplaçait le pain, et le maïs était certainement atteint par le parasite, connu en Italie sous le nom de verdérame, ce qui a produit la pellagre qu'il prenait pour une forme de la syphilis. Si je ne craignais d'être taxé d'exagération, je dirais que, même dans de bonnes conditions d'existence, il y a quelque chose qui donne naissance à la maladie; seulement ce quelque chose n'est pas dans la nature du malade, mais dans le maïs.

XXIII

Sandu R... de la commune d'Onesti, district de Bacau, âgé de 32 ans, laboureur, se nourrissait exclusivement de maïs. Il tomba dans une cachexie pellagreuse effroyable, l'érythème existait à l'état inflammatoire aigu sur les deux tibias jusqu'aux genoux, et aux bras jusqu'aux côtes; sur la figure, mais principalement sur le nez, s'étendaient des plaques érythémateuses qui avaient le même aspect. Les desquamations qui se produisaient en larges plaques laissaient voir une peau molle, nette et blanche, qui ne présentait aucune trace d'un érythème répété, quoique la maladie fût dans sa troisième année. L'épiderme des extrémités inférieures se détachait en plaques d'une étendue considérable. Sous ces plaques corneuses, presque transparentes, la peau était fine et d'une belle couleur rouge, de telle sorte que l'érythème de ces régions tendait à disparaître, au point que le malade éprouvait une amélioration notable dans les jambes, 33 jours après son entrée à l'hôpital. Mais la diarrhée, qui s'était manifestée au début, ne tarda pas à reparaître. elle fut cependant d'une courte durée. La langue était sillonnée, les papilles effacées, légèrement rouges et chargées. La fièvre

périodique survint ainsi qu'une faiblesse musculaire générale, la cachexie faisait des progrès, la diarrhée était accompagnée d'un embarras gastrique, le malade maigrissait ; la santé générale devenait déplorable ; le sujet se tenait à peine debout, l'appétit était irrégulier, la diarrhée incessante, les pieds devenaient œdémateux ; le malade ressentait des somnolences, des douleurs plus prononcées dans les membres inférieurs et dans le sacrum, des fourmillements dans les jambes. Quoiqu'il n'eût aucun délire appréciable, il devenait cependant taciturne, et l'on pouvait observer une espèce de dépression mélancolique sans délire. Le pouls était lent, on voyait enfin une constitution ruinée qui marchait à grands pas vers le terme fatal. Qui croirait cependant que vers la fin du mois de septembre la diarrhée cessa et l'appétit revint ?

Ce malade dont la physionomie était presque décomposée et qui était parvenu au dernier degré de faiblesse, se croyait à l'agonie, et revint à la santé au bout de 16 mois, de telle sorte qu'il a pu quitter l'hôpital, et qu'il se porte fort bien aujourd'hui.

Voilà, au point de vue de la gravité, un cas très intéressant qui prouve que la pellagre n'est pas toujours mortelle et que, même dans une période assez avancée, les pronostics changent de front. Les médecins ne doivent par conséquent jamais désespérer de la guérison. Il y a aujourd'hui des faits assez nombreux et assez contrôlés où l'organisme a repris toute sa vigueur.

XXIV

Au point de vue de la gravité, notons encore le cas suivant :

J... Sandu, de la commune Adam, district de Tu-

tova, agriculteur, âgé de 27 ans, se nourrissait de maïs ; il était d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, son corps était bien développé, sa musculature puissante. Il souffrait depuis deux ans environ d'un érythème pellagreux qui n'avait produit aucune altération dans la santé générale. Quand il se trouvait tout à fait mal, il allait consulter un médecin et retournait au travail des champs quand il se sentait un peu mieux.

Au mois de mai 1884, il se présenta avec un érythème simple qui occupait la figure, le sternum, le cou, le dos des mains avec démangeaisons et ensuite exfoliation. Tout cela dura un mois, et vers la fin du mois de juin, la peau du visage reprit son aspect souple ordinaire, la santé physique était bonne. Mais un an après, c'est-à-dire en 1885, je fus envoyé par les autorités locales pour l'interner dans un asile d'aliénés, tant la maladie avait fait brusquement des progrès dans un si court espace de temps ; nous savons que la manie pellagreuse se manifeste pendant la troisième année, mais il est très curieux de voir comment cette fois elle s'est déclarée dans une complète apathie. Le malade n'abandonnait cette apathie que pour se mettre en colère et insulter les personnes qui l'engageaient à sortir de son indifférence. Il passait d'une dépression profonde à une exaltation de courte durée, ainsi qu'on le remarque d'habitude dans la démence hypermaniaque.

Ce malade s'affaiblissait de jour en jour au physique et au moral, la santé générale était devenue déplorable. Après un an de souffrances, la faiblesse était extrême, il y avait titubation, paralysie, à peine pouvait-il rester debout, il était triste, sombre et restait immobile dans un mutisme complet, l'appétit avait diminué. Il ne voulait prendre aucune

nourriture et ne manifestait aucune volonté, même pour demander les choses les plus nécessaires à la vie ; l'œdème s'était déclaré aux extrémités, les chairs étaient pâles et molles. Dans le courant du mois de juillet, la diarrhée, qui avait commencé un mois auparavant, était devenue incessante. Plus tard il refusa absolument de parler, car il était plongé dans une stupeur mélancolique.

Cet état de modification particulière dans un intervalle si court mérite d'être noté, car de la première manifestation des symptômes nerveux, le malade est passé très rapidement à la cachexie.

XXV

Ioan P... grand et fort, âgé de 28 ans. forestier, de la commune d'Adam, district de Tutova, se nourrissait exclusivement de maïs. Il présentait un érythème à sa troisième manifestation, c'est-à-dire ancien de trois ans. Cette fois, l'invasion se produisit vers le milieu du mois de mai 1883. Il disparut trois semaines après sans avoir eu l'intensité des années précédentes, parce que le printemps avait été pluvieux et humide. C'est ce qui fit que l'érythème ne fut pas aussi caractéristique ni d'une aussi longue durée, quoiqu'il eût été accompagné de délire, car le malade se trouvait dans un état de tristesse et d'agitation, bien qu'il ne se livrât pas à des actes de violence.

Au mois d'août survint une nouvelle recrudescence. L'érythème occupait la face dorsale des mains jusqu'aux poignets, il existait à l'état inflammatoire aigu ; sur la figure se voyaient des plaques de même aspect, la desquamation se faisait par plaques larges ; 20 jours après, vers le mois de septembre, il fut pris

d'un délire avec excitations violentes auquel succéda une grande dépression. La santé générale s'altéra d'une manière sensible, car la dépression faisait des progrès lents mais profonds, la diarrhée continuait. On remarquait chez ce malade qu'il avait été atteint chaque printemps les années précédentes par un érythème simple qui n'avait produit aucun changement dans les tissus et la sensibilité de la peau ; mais dès que l'exfoliation était terminée, il se produisait de sérieuses modifications dans les fonctions du tube digestif.

Les troubles du système nerveux qui en dernier lieu ont accompagné les phénomènes externes n'ont pas épargné au malade l'action de la cachexie pellagreuse qui, aprés 18 mois de souffrances, le conduisit au tombeau.

XXVI

S. G. G.., de la commune de Valea-rea, district de Vaslui, âgée de 36 ans, était d'un tempérament nerveux, sanguin, elle semblait jouir d'une parfaite santé ; intelligente et active, elle ne s'était jamais plainte d'aucune douleur ; seulement depuis trois années consécutives, de 1877 à 1880, vers le commencement du printemps, tantôt au mois d'avril, tantôt au mois de mai, elle ressentait aux mains et à la figure une démangeaison qui disparaissait après l'exfoliation. Elle éprouvait en même temps aux yeux une vive démangeaison pareille à la douleur que produit la fumée.

Cette femme, laboureuse de profession, se nourrissait bien, car sa famille était dans l'abondance, seulement la bouillie de farine de maïs remplaçait le pain à sa table, non point par économie, mais par habitude. Toute la famille vivait sobrement, aucun

de ses membres n'avait jamais eu recours à un médecin. Elle n'y eut recours elle-même qu'accidentellement, car l'érythème ne s'était pas déclaré depuis deux ans environ. Elle était, selon son dire, incommodée par une sorte d'étourdissement, un bruit continu dans la tête. Elle demandait au médecin de lui prescrire ce qu'il fallait faire, si elle devait garder la diète et quelles conditions hygiéniques il lui fallait observer. Depuis cette époque, je l'ai revue en 1885, mais elle était si changée que j'ai eu de la peine à la reconnaître, car elle se trouvait dans un état de faiblesse extrême. L'appétit avait absolument disparu, elle éprouvait du dégoût pour tous les aliments, quelque variés qu'ils fussent. Elle se plaignait de constrictions dans la région épigastrique, et de douleurs violentes, symptômes qui avaient précédé la diarrhée. La langue était lisse et ulcérée, à la pression de l'abdomen elle n'éprouvait aucune douleur. Cette fois sur la partie dorsale des mains, on voyait les traces de cicatrices récentes, mais au niveau de l'articulation métacarpo-phalangienne la coloration était très foncée ; sur ces parties, primitivement affectées, ainsi que sur le dos des pieds on voyait encore çà et là quelques traces d'érythème. L'état mental était hypermanique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe et des tendances à s'emporter; elle avait un délire partiel.

On lui prodigua dans sa famille des soins très sérieux, le médecin de l'arrondissement fut souvent consulté ; son état commença à s'améliorer quoique la diarrhée reparût de temps en temps, mais elle finit aussi par cesser. Les deux formes de dermatose commencèrent aussitôt à perdre beaucoup de leur intensité et tendaient à disparaître complètement ainsi que le sentiment de chaleur à l'estomac. La

langue resta longtemps encore sillonnée, lisse et humide; l'état général, qui était si altéré, s'améliora sensiblement, quoique le sujet fût encore faible et obligé de garder continuellement le lit; peu à peu la constitution se rétablit, de telle sorte qu'après neuf mois, l'état général devint tellement bon que la femme S. G. G... pouvait se livrer à ses occupations ordinaires.

Je l'observai après sa maladie et je ne trouvai rien d'extraordinaire dans sa conduite, je n'y pus constater la plus petite trace de symptômes nerveux ni aucun indice qui pût faire supposer qu'elle avait souffert si cruellement. Trois mois après, les règles qui avaient été suspendues pendant sa maladie reparurent. Je la revis un an après, elle était encore bien, et depuis lors je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

XXVII

(Délire mélancolique). J. N. de la commune de Rodaestiï, laboureur de profession, se nourrissait exclusivement de maïs. Il était âgé de 35 ans, d'un tempérament sanguin; faible, pâle, anémique. Son regard était timide, sa physionomie exprimait la bonté; on observait quelque chose de paresseux dans sa tenue et dans son langage. Il s'était manifesté chez lui plusieurs signes de la pellagre, mais ils disparaissaient presqu'aussitôt après s'être déclarés. L'érythème était peu caractérisé, l'appareil digestif conservait un état normal parfait. Le sujet n'avait encore donné aucun signe d'aliénation mentale, mais dans les derniers temps le délire se déclara avec la prédomination d'idées de suicide. Il éprouvait des vertiges, mais quoiqu'il fût d'une constitution faible,

il ne devint pas cachectique. Au mois de septembre, il voulut se suicider par strangulation, mais il en fut empêehé. A la suite de cette tentative il fut eonduit à l'hôpital et avoua franchement qu'il avait voulu mettre un terme à scs jours; il témoignait la plus grande indifférence pour sa famille, et lorsque je lui faisais observer eombien il était coupable envers elle, il répondait que „e'était éerit".

Pendant tout le traitement j'ai observé dans la eonduite de ee malade des signes d'aliénation mentale, mais dans le sens légal je n'ai trouvé ehez lui le délire ni en paroles ni en actions.

Des troubles dyspeptiques se manifestèrent au mois de mai et prirent au mois de juin une intensité extrême. Quoique dès le début ils n'eussent pas un earaetère de haute gravité, ils étaient eependant devenus sérieux, mais ils s'améliorèrent beaueoup sous l'influence d'un régime tonique et d'une hygiène appropriée, de sorte qu'aux mois d'août et de septembre le malade avait engraissé et tendait à l'obésité. Il n'avait aueune énergie morale, car souffrant d'un panaris il eriait au point de troubler le repos des autres malades. Un jour il s'échappa de l'hôpital, et sueeomba plus tard

XXVIII

La femme Tudora née et domiciliée dans la commune de Cotorvea, distriet do Tutova, mariée et mère de einq enfants, âgée de 30 ans environ, laboureuse de profession, d'un tempérament lymphatieo-nerveux, était d'une eonstitution faible sans que la santé physique fût visiblement altérée. Pendant 3 ans, au commencement de l'été, elle avait eu un embarras gastrique généralement aeeompagné de diar-

rhée. Au printemps de l'année 1882, elle eut aussi des vomissements répétés. Elle affirmait avec une grande assurance n'avoir jamais eu aucune maladie dont on aurait pu supposer qu'ils étaient la conséquence Au commencement du printemps, l'état de faiblesse augmentait chaque année, les forces s'affaiblissaient, la figure devenait pâle, les tissus un peu décolorés.

En examinant tous les symptômes subjectifs, je m'aperçus que la malade avait la céphalalgie, des étourdissements, des nausées, et de l'oppression ; on observait également de la salivation, la bouche ne présentait aucun autre phénomène morbide. Quant aux autres organes, on ne trouvait rien de spécial si ce n'est que la malade éprouvait de légères douleurs dans la région de la rate qui avait augmenté de volume, elle éprouvait aussi de la paresse, des bourdonnements aux oreilles, etc.

Ces phénomènes, qui se reproduisaient presque régulièrement et avec le même cortège au commencement de l'été, commençaient presque toujours par des larmoiements, des démangeaisons aux yeux, la perte de l'appétit, des nausées et enfin la diarrhée. Cette observation a de l'importance, car la pellagre y est représentée seulement par des troubles gastro intestinaux et par la marche de la maladie dont les symptômes apparurent, disparurent et reparurent régulièrement chaque été.

Par cette seule intermittence, et en l'absence de phénomènes locaux ou cutanés, il a été possible de diagnostiquer une intoxication chronique. Ce qui a confirmé le diagnostic, c'est le fait que la guérison a pu être obtenue uniquement par un régime tonique et en excluant de la nourriture le maïs altéré. La malade en question ayant complètement renoncé à

cet aliment est aujourd'hui en parfaite santé. Ce sujet n'est pas venu de sa propre initiative au médecin ; celui-ci l'a rencontré par hasard, car tout le monde sait que le paysan roumain ne se considère pas comme malade tant qu'il peut marcher et manger. Il ne fait nulle attention à la maladie, même si les symptômes en sont complétés par des érythèmes spéciaux, et quand on lui demande s'il en ignore la gravité, il répond qu'une simple rougeur n'est pas dangereuse, qu'il sait bien qu'il ne mourra pas de cette éruption cutanée, mais d'autre chose.

Il est cependant des malades qui connaissent fort bien la valeur d'un symptôme appartenant aux phénomènes nerveux et qui même souvent apprécient la gravité de cette maladie. C'est ainsi que les étourdissements sont pour eux comme l'oiseau qui annonce la tempête.

XXIX

S. Susana, âgée de 68 ans, de la commune de Balabanesti, district de Tutova, laboureuse de profession, d'une constitution faible, d'un tempérament nerveux malgré son âge, et quoiqu'elle eût la mémoire paresseuse et un peu confuse, possédait une intelligence bien développée.

Au mois d'octobre 1884, elle vint en consultation pour un érythème chronique. Les téguments des mains, des pieds et de la figure étaient fort bronzés. En fouillant son passé pathologique, j'appris ce qui suit. Au mois d'août 1876, on observa pour la première fois, sur la région dorsale des mains, que la peau était devenue plus dure, moins flexible, d'une couleur plus foncée, sans aucune desquamation, de telle sorte que cet érythème des mains restait ins-

ensible aux changements des équinoxes, si bien qu'il existait perpétuellement, tandis que le visage et le dos des pieds étaient l'objet d'une autre invasion; au commencement et à la fin du printemps, le malade éprouvait une légère brûlure ainsi qu'une démangeaison aux yeux.

La malade entre dans mon infirmerie particulière pour y être traitée de l'erythème ; l'état général qui avait déjà commencé à s'altérer ne tarda pas à s'améliorer beaucoup. L'érythème avait perdu de son intensité et, vers la fin de décembre, elle quitta le lit et retourna chez elle.

Au mois d'avril 1886, elle se présenta de nouveau dans un état de faiblesse complète. L'anémie, la décoloration s'observaient dans tous les tissus, les muscles étaient pâles, la peau sur le dos des mains d'une couleur terreuse. Elle n'exécutait le moindre mouvement qu'avec une difficulté extrême, elle était moralement abattue, la sensibilité était très surexcitée, au point qu'elle pleurait et même criait pitoyablement à la moindre tentative d'examen. Je me bornai à modifier son régime : du lait, du bouillon, de la viande crue, car elle présentait des alternatives de constipation et de diarrhée. Sous l'influence de ces divers moyens hygiéniques, la malade ne tarda pas à s'améliorer sensiblement et, six mois après, je la congédiai.

XXX

G... B... du bourg de Lunca, district de Bacau, âgé de 45 ans, grand et fort avait l'air d'un homme dont la santé ne paraissait pas altérée. Il était chauve mais depuis deux ans, sa tête se couvrait de larges plaques qui ne ressemblaient nullement à celles du visage et des mains, motif pour lequel il vint

me eonsulter en 1871, en me donnant certains détails sur sa santé antérieure. Il me dit qu'il avait été traité par un praticien lequel avait pris son mal pour une affeetion eutanée qui faisait toujours des progrès, puis pour un cas syphilitique.

On soigna eonvenablement le malade sans aueun résultat. Sur la tête il avait cette fois la forme érythémato-papuleuse qui n'était qu'érythémateuse sur la figure et les mains. Sur le dos des mains qui étaient enflées, l'érythème aigu dura 30 jours. La desquamation s'opérait par éeailles — les unes quelque peu noires, — et laissait des plaques rouges en dénudant le derme. Mais au mois de septembre la moindre trace d'affection avait disparu, la peau du dos des mains et de la figure était devenue saine ; vers la fin de ee même mois, les papilles sur la peau de la tête entrèrent aussi en desquamation. Le malade avait encore un peu de salivation, la langue était large, pâle, crevassée. On lui reeommanda de ehanger de régime alimentaire, ee qu'il observa strietement en ne mangeant que du pain au lieu de bouillie de farine de maïs.

Pendant l'été de 1873, vers la moitié du mois de Juillet, il se manifesta un nouvel érythème pellagreux qui, en 28 jours se termina par une desquamation de l'épiderme. Depuis lors le malade a toutours été et est eneore en pleine santé.

Toutes les fois que je l'ai rencontré, je n'ai eonstaté ehez lui aueun trouble, il se livre à ses occupations agricoles sous le soleil, sans se plaindre et sans le moindre signe d'érythème ou de diarrhée.

XXXI

La femme T... S... de la ville de Berlad, âgée de 30 ans, marchande des quatre saisons, mariée, se

nourrissait exclusivement de maïs. Elle était d'une constitution délicate et nerveuse, d'un tempérament lymphatique et dans le septième mois de sa grossesse. Le 22 septembre 1880, elle se présenta à la consultation pour une céphalalgie accompagnée de bourdonnements à l'oreille gauche et de surdité de cette même oreille. Elle était pâle, maigre, débile, elle éprouvait des insomnies, elle était tout près enfin de tomber dans la cachexie.

Comme cet état durait depuis deux ans environ, on lui conseilla d'entrer à l'hôpital rural, ce qu'elle fit. Malgré tous les soins qu'on lui prodigua, ses forces diminuaient chaque jour davantage ; et c'est dans cette situation que la malheureuse mit au monde un enfant. Lorsqu'on l'eut congédiée sur son insistance ses forces commencèrent peu à peu à se rétablir, si bien que, vers la fin de septembre elle avait repris ses occupations ordinaires, quoique pour la première fois il se fût alors manifesté sur le dos des mains un érythème spécial qui, après 25 jours se termina par une très simple exfoliation, sans attirer l'attention de la malade. Puis pendant deux années consécutives, il s'est encore manifesté au printemps.

Au mois de février 1885, il apparut de nouveau et la malade vint me consulter parce que, cette fois, il était plus rouge, plus persistant, plus étendu pour ainsi dire sur le visage et sur les jambes, accompagné de douleurs brûlantes, de gerçures sur les lèvres et la langue, de dysphagie et de diarrhée. Au mois d'avril vinrent la perte de l'appétit, le phtyalisme, l'anorexie, l'œdème aux jambes et la faiblesse générale ; la musculature s'atrophiait, la parole était altérée, la prononciation très difficile et l'expression des idées fort affaiblie. Quand la malade marchait elle semblait être en état d'ivresse, elle tombait à

chaque pas, se relevait et tombait de nouveau, elle voyait à distance les objets doubles, elle marchait à grands pas vers la cachexie, car ses forces diminuaient tous les jours.

Voilà le tableau clinique de cette malheureuse qui vivait encore l'année dernière.

XXXII

D... S... âgé de 40 ans environ, d'une constitution forte, d'un tempérament sanguino nerveux, commerçant né en Transylvanie où il était domicilié était venu en Roumanie pour y visiter des parents. Il profita de son séjour dans le pays pour faire une consultation au sujet d'une éruption sur la figure et les mains qui, depuis quatre années se manifestait chaque jour au printemps sous différentes formes, de plus en plus graves, et qui, depuis deux ou trois mois restait stationnaire. Elle avait résisté à tous les modes de traitement, recommandés par divers médecins dont quelques-uns, disait le sujet, l'avaient soumis à une cure comme s'il avait été atteint de la syphilis, quoiqu'il n'eût jamais contracté aucune maladie vénérienne, aussi ce traitement ne produisit-il aucun résultat.

Quoique le malade eût une constitution lymphatique très prononcée, il gardait cependant encore son embonpoint, en raison des antécédents de l'année précédente ; l'éruption répétée dont il avait été affecté ne pouvait avoir aucune analogie avec la syphilis papuleuse, ni par la couleur ni par la forme de l'éruption. En outre, le fait que cette éruption apparaissait au printemps m'a porté à croire qu'elle était de nature pellagreuse. Les conditions sociales dans lesquelles se trouvait le malade qui était riche

écartaient, il est vrai, tout soupçon de ce genre; j'appris cependant que, à part autres mets abondants et choisis, il mangeait souvent à ses repas de la bouillie de farine de maïs.

Un an après, il revint pour la seconde fois au mois de mai ; à l'examen il ne présentait aucune douleur ni aucun œdème ; mais sur la face postérieure des avant-bras jusqu'aux côtes et sur la face dorsale des mains, depuis la racine des doigts jusqu'en haut l'érythème existait à l'état aigu. L'aspect de la peau était bien modifié dans les limites indiquées, elle était sèche et légèrement parcheminée, l'exfoliation avait lieu par écailles noirâtres, après quoi revenait la couleur normale. Le teint de la figure était bronzé, sur le nez et sur une partie du front se trouvaient des plaques érythémateuses.

Cette fois le diagnostic suffisait. La cause fut écartée et la maladie disparut pour ne plus revenir.

XXXIII

Mlle M..., aujourd'hui mariée, qui porte un nom des plus honorables, est née et domiciliée à Iassi. Son mari est un homme distingué et aimé de tout le monde pour sa courtoisie et ses bonnes manières.

Elle était d'une puissante musculature, sa santé antérieure avait toujours été excellente, elle jouissait d'un bon appétit. En 1867, elle revint d'Allemagne où elle avait fait ses études secondaires et se rendit chez une nonne sa parente pour y passer quelques jours car elle n'avait pas de mère. Mais dès la seconde année, quoiqu'elle n'habitât pas toujours le monastère, elle perdit peu à peu sa gaîté habituelle. Sa physionomie exprimait la souffrance et l'inquiétude. En 1870 l'état psychologique devint

tellement particulier qu'elle se livra à une dévotion exagérée et qu'elle trouvait une sorte de volupté à prier plusieurs heures par jour.

Lorsque cette jeune fille faisait sa prière du matin elle prenait une attitude qui ne paraissait pas appartenir à une créature vivante ; lorsqu'on venait l'interrompre, elle répondait de telle sorte que ses paroles semblaient prononcées par un phonographe et lorsque le jour elle rencontrait la personne qui l'avait interrompue, elle la regardait d'un air profondément indigné. Dans ses conversations assez naturelles on ne remarquait rien de particulier.

Au printemps de l'année 1871, elle se trouvait chez son père dans une propriété du district de Vaslui. Je fus invité à une consultation pour un érythème très léger qui s'était manifesté pour la première fois au mois de mai sur le dos de la main droite sans qu'aucune modification importante se fût produite dans son aspect et dans la coloration de l'épiderme. Il n'y avait eu non plus aucune modification dans le tube digistif ni aucun trouble dans le système nerveux. Sa raison n'était pas ébranlée quoique sa vie fut sous la domination de deux tyrans, l'espoir et la crainte, car elle désirait se faire religieuse et elle ne savait par si son père y consentirait. Elle avait toujours son libre arbitre, tandis que le malade ne l'a pas dans la manie religieuse ; il n'a d'autres idées ni d'autre volonté que le délire de l'objet religieux.

Le connaisseur qui aurait observé cette situation aurait pu voir que cette jeune fille avait été influencée par le milieu où elle avait vécu. Sa conduite était le reflet, ou pour mieux dire, portait le sceau du milieu social qui l'entourait. Aussi paraissait-elle placée bien au dessus des intérêts de ce monde.

Pour le moment, je me posais cette seule question: Sommes-nous en présence d'un érythème spécial ou avons-nous affaire à une dermite d'une autre nature ?

A mon avis il n'y avait qu'une réponse : Le régime suivi par cette jeune fille n'était pas débilitant, mais il s'était introduit dans sa nourriture un élément nuisible.

En effet pendant son séjour au monastère, dix-huit mois environ, elle avait pris l'habitude des religieuses qui consiste à manger du lait, des œufs, du fromage, des fruits et fort peu de viande. Elle s'était habituée aussi à manger un peu de bouillie de maïs (*mamaliga*). La farine, très bonne, du reste, était conservée dans une chambre obscure et non aérée, comme riche en matières grasses elle était susceptible d'altération ; il est bien entendu que la malade a été atteinte légèrement, car dans sa famille, qui est riche, on ne mangeait pas tous les jours du maïs comme chez les pauvres, mais seulement par goût.

Après son mariage elle fit un voyage à Paris et recouvra sa santé primitive et sa gaieté naturelle. L'érythème n'eut qu'une durée de quelques jours, il s'est terminé par une desquamation très légère et n'a plus reparu.

J'ai enregistré ce fait parce qu'il m'a semblé assez important au point de vue de l'étiologie et de la pathogénie de la pellagre.

XXIV

Maria, âgée de 33 ans, de la commune de Stolniceni, district de Iassi, servante, pâle, d'une constitution débile, d'un tempérament lymphatique. Vers la fin de l'année 1872, au mois de novembre, elle vit se former pour la première fois sur le dos des mains

une éruption spéciale érythémateuse, d'un rouge foncé, parsemée de pustules, ainsi qu'une tuméfaction assez prononcée des téguments. Divers topiques émollients furent essayés sans aucun résultat, et la malade, dégoûtée de ce traitement infructueux, se décida, sur le conseil que je lui en donnai, à entrer à l'hôpital.

Au moment de ma visite, vers la fin de janvier 1873, l'érythème sur la face dorsale des deux mains, d'un rouge noirâtre, était en voie de desquamation, mais encore assez caractérisé. Quoique ces symptômes cutanés ne se fussent pas manifestés à leur saison ordinaire et quoiqu'ils n'eussent été ni accompagnés ni suivis de troubles dans la santé générale, qui eussent pu inspirer quelque inquiétude, considérant cependant la rigueur du climat et surtout de l'hiver, je lui conseillai d'entrer à l'hôpital d'où elle sortit sept semaines après, le 18 février, la peau légèrement parcheminée, mais sans trace d'érythème.

Depuis lors cette femme a été plusieurs années de suite malade ; la pellagre n'était caractérisée que par l'érythème. Elle avait une sœur et un enfant tous deux pellagreux qui se trouvaient dans de mauvaises conditions hygiéniques, et qui étaient faibles de constitution. Leur nourriture se composait exclusivement de maïs et, le plus souvent, de maïs altéré.

Au mois de juillet 1878, elle revint encore, cette fois à Berlad, dans un état cachectique bien prononcé. L'érythème des mains, par une ligne transversale, limitait le mal aux poignets. Il consistait dans la formation de larges boules pleines de sérosité, dans des troubles, dans de vives douleurs ; l'épiderme se détachait et laissait à nu de larges plaques du derme d'un rouge vif. Toute la face dorsale des mains jusqu'à la racine des doigts présentait un

aspect caractéristique; le visage était rouge, et crevassée. Les vésicules se transformaient en pustules et avaient la même forme aussi bien sur le visage que sur le cou et les épaules.

Il est à remarquer que les premiers troubles de la santé dataient de 1870, car jusqu'alors il n'y avait eu aucune altération. Jusqu'alors l'érythème ne présentait que les symptômes d'un érythème ancien. Au dire de la malade, en 1876, il était très prononcé; le derme était rouge, l'épiderme se détachait comme dans la scarlatine, et sans que le sujet fut alors cachectique.

Elle essaya d'entrer dans un hôpital, mais on refusa de l'y admettre sous prétexte qu'il n'y avait pas de lit vacant.

Je la recommandai enfin à l'hôpital où elle fut admise vers la fin du mois d'août. Là, sous l'influence d'une hygiène appropriée et d'un régime tonique, les symptômes cutanés s'améliorèrent beaucoup; l'enflure et les douleurs commencèrent à disparaître en sorte qu'un mois après l'état aigu avait cessé; mais la peau était restée cette fois profondément modifiée, dure, grosse avec exfoliation épidermique. Par suite de ses longues souffrances et de ses nombreuses privations, cette malade était devenue tuberculeuse, aussi ne quitta-t-elle pas l'hôpital quoique les symptômes pellagreux eussent disparu. L'organisme était dans un état de ruine complète; mais un médecin doit avoir la conviction que, même dans les cas désespérés, il peut obtenir une amélioration de l'état général, et je parvins à amener cette malheureuse à commencer à manger, à digérer et à bien s'assimiler les aliments.

A qui de nous n'est-il pas arrivé de traiter des malades parvenus à cette période où tout espoir est

perdu. On ne les guérit pas à la vérité, mais on entrave un peu la marche du mal, on réveille même pour quelques jours les fonctions digestives, on donne une énergie factice à l'organisme qui se consume et l'on prolonge ainsi l'illusion du malade fatalement condamné.

XXXV

E... G... sage-femme de la ville de Hushi, âgée de 70 ans, d'une constitution débile, vint en 1880 demander les secours de la science. Elle me raconta que 20 ans auparavant, c'est-à-dire en 1860, elle avait éprouvé dans les premiers jours de sa maladie une sorte de piqûre et de démangeaison aux yeux et, que sur le dos des mains et du visage il s'était manifesté une rougeur douloureuse, phénomènes qui, avec le progrès de la maladie, diminuèrent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils disparurent entièrement cédant la place à l'érythème et à ce qui l'accompagne.

Cette vieille malade était intelligente. Après avoir gagné quelque chose dans sa profession de sage-femme elle s'était lancée dans le commerce : elle avait fait plusieurs fois faillite, mais elle s'était toujours arrangée de façon à retomber sur ses pieds. Elle me raconta que, chaque printemps, pendant cinq années consécutives, l'érythème pellagreux s'était déclaré sous plusieurs formes ; c'étaient tantôt des boules, tantôt des papilles ou des pustules d'une durée variable ; puis les ulcérations disparaissaient. La malade souffrait aussi de la diarrhée, mais les symptômes digestifs n'étaient pas en rapport avec les symptômes cutanés.

L'érythème spécial s'était tellement localisé que depuis dix ans, il existait sur le dos des mains, ré-

gion qui était devenue chilotée, et dont la peau avait perdu l'élasticité. L'importance de cette observation n'est pas fort grande mais elle présente cependant quelque intérêt. C'est d'abord la durée de cette longue maladie qui s'était manifestée seulement par des signes locaux, puis la forme et la fixité de l'érythème qui, en dernier lieu était resté stationnaire et permanent. Quant à l'étiologie, le maïs altéré était l'unique cause de la maladie.

Je recommandai cette malade à l'hôpital de la ville où elle devint de jour en jour plus apathique ; elle éprouvait des somnolences auxquelles elle ne pouvait résister, ce qui est un signe de mort prochaine. Un jour, pendant son sommeil, elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie et ne reprit plus connaissance quoique la vie matérielle se prolongeât encore vingt-quatre heures. Je n'ai rien à dire au sujet de l'anatomie pathologique, parce que je ne sais rien positivement quoique j'ai trouvé des lésions qui n'avaient aucun rapport avec la pellagre.

XXXVI

Le nommé D..., âgé de 63 ans, est d'une constitution médiocre et d'un tempérament très nerveux. Il a servi dans l'armée et jouit de sa pension de retraite ; il est né au bourg de S... où il est domicilié avec une femme qui l'aide à se livrer à l'agriculture ; il est légèrement porté aux boissons spiritueuses.

Atteint de la pellagre, il vint me consulter au mois de mai 1886 ; il se trouvait alors dans un état d'altération profonde. Il me dit qu'au mois d'avril 1883, il se déclara sur le dos des mains et sur la figure un érythème qu'il négligea parce qu'il n'y

attachait aucune importance qui s'irritait de jour en jour par le grattage et qui ne tarda pas à se couvrir de croûtes que le sujet détachait de temps en temps. Après cela, l'éruption prit des proportions plus grandes et se compliqua même d'une inflammation assez douloureuse. Il s'appliqua seul divers émollients et, vers la fin du mois de mai, l'érythème se termina par la desquamation.

Cet érythème se dévelloppa à différentes reprises pendant trois années et faisait des progrès ; quoique intermittent, il prenait plus de fixité, sa durée était plus longue, il était plus douloureux. Le printemps dernier, il se déclara, sur le dos des mains, des boules qui contenaient une sérosité limpide et qui, en perçant, laissaient échapper la matière qu'elles renfermaient. L'épiderme se détachait en larges fragments et le derme laissé à découvert s'enflammait légèrement ; aux articulations il se formait des crevasses qui paralysaient en quelque sorte les mouvements des doigts. Il se formait ensuite des écailles blanchâtres que se détachaient sans douleur.

Chez ce vétéran dont l'érythème était chronique, (car je crois pouvoir en faire remonter l'existence à 7 ans), on voyait combien de fois cet exanthème s'était répété, quoique le derme parût dans un état hypertrophié et avait une couleur terreuse si sale qu'on ne pouvait le modifier en le lavant. Le dos des mains était en outre sillonné par des lignes qui se croisaient en divers sens. La figure était bronzée, la langue sans papilles, la salive abondante, et aucun moyen thérapeutique ne pouvait modifier cet état. Il m'a encore raconté que lorsque le dos des mains se colorait et que l'érythème se répétait, il souffrait d'un mouvement fébrile, après lequel se déclarait aussi la diarrhée sans qu'il se produisit d'autres symp-

tômes abdominaux. Le malade avait cependant de fausses perceptions, il entendait divers bruits, il éprouvait des lourdeurs dans la tête ainsi que des vertiges qui, au commencement disparaissaient avec l'érythème ; il éprouvait enfin un dégoût marqué pour toutes sortes d'aliments.

Ce malade dont la dépression était assez évidente tomba après un certain temps dans l'exaltation, il était en proie à une sorte de délire, sa tenue respirait le mépris et la cruauté; sa femme, dont il était légalement séparé depuis fort longtemps, alla un jour lui rendre visite, mais il ne fit que divaguer dans ses discours.

Ce malade fut envoyé dans un établissement d'aliénés où je le vis huit mois après ; mais il était alors très changé ; son état physique, qui auparavant était satisfaisant, s'était fort altéré ; la démence faisait des progrès. Sur la tablette de l'hospice on lisait : „*monomanie avec hallucinations excitations violentes, mais par intermittence*". Je le trouvai enfin dans une profonde apathie et dans la plus sombre tristesse.

XXXVII

J. J....., de la commune de Darmanesti district de Bacau, localité où le goître est endémique, laboureur, âgé de 36 ans, d'une constitution très faible, d'un tempérament nerveux, était tellement porté à la boisson, que l'ivrognerie était devenue chez lui un vice incorrigible. Le goître dont cet homme était affligé, une voix rauque et sourde, sa paleur lui donnaient un aspect repoussant et l'abus qu'il faisait de l'alcool achevait d'en faire un objet de dégoût.

En tenant compte de ses antécédents pathologiques on aurait pu croire qu'il était responsable de ses

actes ; il n'en était rien cependant, car son état mental et son exaltation le portaient aux actes de violence.

L'érythème en était à la quatrième manifestation et occupait le dos des mains qui étaient rouges et enflées. Ensuite, au mois de juillet, vint la desquamation avec larges plaques ; la peau était sèche et parcheminée, de couleur brun-foncée limitée aux poignets. La figure était colorée, la langue sillonnée et chargée, la diarrhée si sérieuse que la moindre ingestion d'aliments provoquait trois ou quatre fois par jour des selles dans lesquelles se trouvaient des substances non altérées.

J'ai eu l'occasion de le revoir au mois de septembre 1884 et j'ai trouvé le même état mental et en outre des traces d'érythème. Je l'examinai de nouveau et ne rencontrai aucun antécédent morbide direct ou indirect.

L'affection paraissait rester stationnaire mais cet état fut de courte durée. Le malade devint plus triste et plus taciturne, il ne dormait pas, il éprouvais des accès continuels d'hallucinations, des douleurs aux vertèbres, de la faiblesse aux extrémités inférieures, au point qu'il ne pouvait se tenir debout. Il éprouvait également de l'embarras à parler, ses réponses étaient à peine articulées, il avait perdu l'appétit ; la diarrhée persistait, les gencives étaient tuméfiées et molles, elles saignaient au moindre contact, cette inflammation était entretenue par des dents noires et mal rangées.

A la suite des progrès de la cachexie, cet état s'aggrava de plus en plus. Les jambes étaient enflées, la faiblesse physique conduisait le malade à un dénouement fatal.

Au mois de novembre, il mourut dans le dernier degré de marasme; il n'y eut point d'autopsie.

XXXVIII

Le 25 août 1883. Je fus appelé en consultation pour une petite fille de 5 ans sur laquelle on me donna les détails suivants. La petite avait été d'abord confiée à de mauvaises gens, et ses parents la reprirent dans un grand état de faiblesse, le ventre ballonné et fatiguée par la diarrhée. Dès son âge le plus tendre cette petite fille était très faible, c'est à peine si elle pouvait marcher à 13 mois, sa dentition fut très retardée. Elle se rétablit à la suite d'une alimentation bien réglée et elle parvint à l'âge de six ans sans avoir souffert d'aucun accident, aucun phénomène important ne se présenta; elle avait bon appétit, elle était gaie, elle ressentait le besoin de faire de l'exercice et avait le goût des jouets.

Je la trouvai triste, inerte, sans vivacité, elle avait perdu l'appétit, la faiblesse était extrême. L'érythème spécial occupait le dos des mains, le visage et tout le tronc; il se termina deux mois après par l'exfoliation. Ainsi cachectique, cette malade m'impressionna beaucoup car, pendant cette période, la santé générale avait été sérieusement altérée. Sans compter sur une guérison définitive, j'espérais au moins une amélioration de quelque durée, c'est pourquoi, outre un régime et une hygiène convenables je lui recommandai d'aller faire à la campagne une cure de raisins.

Le 26 septembre, l'appétit revint et les gestions devinrent plus faciles, la malade regagnait peu à peu de l'embonpoint, les couleurs de la figure commen-

çaient à reparaître, le besoin d'activité musculaire et d'exercice se faisait sentir, la torpeur disparaissait, les promenades pour lesquelles elle avait de la répulsion devenaient agréables. L'amélioration se produisait d'une manière rapide et uniforme, car je la trouvai gaie, pleine de vivacité et commençant à s'appliquer à ses leçons.

Un médecin est habitué à ces résultats qui ne le surprennent par chez les hommes faits, mais, chez les enfants, le cas mérite d'être constaté.

Je la revis cinq ans après et je fus frappé du changement en bien qui s'était produit; elle était alors parfaitement développée sous tous les rapports et jouissait d'un embonpoint convenable. Elle a aujourd'hui 15 ans, et est assez développée physiquement aussi bien que moralement, elle jouit d'un appétit excellent et n'a jamais éprouvé pendant les printemps la moindre indisposition, la guérison se maintient définitivement.

Maintenant ont apparu les règles, elle ne traverse pas sans difficulté la période critique, elle a éprouvé souvent des coliques.

XXXIX

G. D..., d'une riche et bonne famille, charmant garçon, brave, loyal, passionné pour la chasse, passait, avec des chasseurs comme lui, tous ses hivers dans les montagnes des Carpathes; il était devenu très bon tireur.

Vers la fin du mois d'avril 1872, il avait sur le dos des mains une légère rougeur sans aucun trouble dans la santé. Je fus consulté sur cet érythème et je constatai très facilement qu'il n'avait rien de spécial car, après quelques jours, la peau était redevenue parfaitement saine.

Ce cas ne fixa pas mon attention, car je connaissais la manière de vivre de ce jeune homme et je pensai qu'il avait été atteint d'un érythème solaire.

Pendant l'été suivant, vers le commencement du mois de juin 1873, il se manifesta, toujours sur le dos des mains, un érythème d'une légère rougeur, qui, trois semaines après donna lieu à une exfoliation de l'épiderme.

Cette fois je me convainquis que j'étais en présence d'un érythème spécial c'est-à-dire pellagreux et voici quelles étaient les causes de cette maladie. Ce jeune homme, ainsi que je viens de le dire, passait la plus grande partie de ses hivers dans les montagnes où il chassait avec plusieurs de ses amis. Ils se faisaient suivre par des approvisionements que portaient des chevaux et, au nombre de ces approvisionnements se trouvait de la farine de maïs avec laquelle on faisait de la bouillie (*mamaliga*) qui remplaçait le pain, lequel aurait trop vite séché; or cette farine n'était pas toujours de bonne qualité.

Ce jeune homme s'était habitué ainsi que ses compagnons à manger cette bouillie de maïs pendant qu'il était à la chasse; mais dès qu'il y renonça l'érythème disparut pour ne plus reparaître quoiqu'il continuât ses parties de chasse.

XL

I. D..., laboureur de la commune d'Adam, district de Tutova, homme avancé en âge était brûlé par le soleil et très faible; il parlait peu et sans gestes; ses phrases étaient courtes et il pesait sur les mots d'une voix sourde et monotone. Il restait souvent des heures entières sans desserrer les lèvres, son regard était dur, ses traits sans expression paraissaient

glacés. Chez lui ce changement de caractère n'avait rien de mystérieux car il était suffisamment expliqué par l'érythème. Ce malade éveillait chez les autres paysans une sorte de curiosité mêlée de terreur surtout lorsqu'il se mettait en colère.

Cette irritation du caractère était attribuée à l'âge, car le sujet était parvenu à une extrême vieillesse, et l'on sait que par un singulier retour des lois de la nature, l'âge chez plusieurs hommes exalte l'imagination et affaiblit le jugement. Il avait une tenue affectée, il marchait en baissant la tête, et, chose curieuse, lorsqu'il était sous l'impression du vin il devenait bavard et employait souvent le sarcasme.

Au mois de juin 1880, pendant qu'il se trouvait seul dans sa maison et que les autres membres de la famille étaient occupés aux travaux des champs, il s'empara d'une hache et fendit la tête d'un enfant de sa fille, lequel était âgé de 7 mois et dormait dans son berceau ; puis il soutenait avec conviction qu'il venait de tuer une grenouille monstre.

Comme on le voit, il avait commis ce crime non par une erreur fatale, mais par une vision fantastique, de nature pathologique, car depuis longtemps son intelligence s'était affaiblie. Cette fois, il fut atteint de manie ; après le crime il entra dans une agitation très vive, mais il se calma plus tard.

Comme signes physiques, on pouvait remarquer sur le dos des mains que la peau était luisante et parcheminée, sur certains points la desquamation était complète, tandis que sur d'autres elle commençait; l'affection occupait toute la face dorsale des mains jusqu'au haut des poignets. La couleur de la figure jusqu'au dessus du sternum, celle du dos des mains et de la partie antérieure des bras était fort bronzée, la langue était pâle, l'appétit diminué, il trouvait mauvais goût

à tous les aliments, quoique ceux de l'hôpital fussent bons et même très variés. Je ne puis attribuer cette circonstance qu'à une lésion dans le sens du goût.

Les religieuses du monastère m'ont donné des détails suffisamment précis sur ce malade. Quelques-unes se rappellent qu'il souffrait depuis fort longtemps d'un érythème spécial qui se répétait tous les printemps : voyant que sa situation s'aggravait on l'envoya à l'hospice d'aliénés du monastère de Neamtzu où il tomba dans un mutisme et une immobilité absolus. C'est dans cet état qu'il mourut.

XLI

M. S... âgé de 15 ans environ, d'une constitution faible, d'un tempérament sanguin était né à Bacau et établi à Berlad où il exerçait le plus souvent la profession de filou. Sans travail et sans parents, il vagabondait et vivait dans la plus profonde misère.

Au mois de mai 1883, je le rencontrai qui mendiait et qui montrait ses mains aux passants pour exciter leur charité. Je l'examinai et je constatai un érythème pellagreux très prononcé avec de larges écailles. Le derme était rouge, l'épiderme se détachait comme dans la scarlatine ; le malade avait une apparence très cachectique, l'œdème aux jambes et la diarrhée fréquente. Dans cet état, je l'envoyai à l'hôpital rural de Floresti où il se déclara plus tard un délire mélancolique avec hallucinations.

Au printemps de l'année 1884, vers le 15 mars, l'éruption pellagreuse était telle que le dos des mains était devenue douloureux ; l'épiderme était brun rugueux, crevassé; en dessous le derme était sec, luisant, parcheminé, sans élasticité ; la desquamation dura jusqu'au mois d'août, et au mois de septembre il ne

resta plus trace de l'altération de la peau, mais l'état général était très ébranlé. La dépression morale commençait à être beaucoup plus prononcée ainsi que l'émaciation, la rachialgie, la faiblesse dans les jambes, de telle sorte qu'il ne pouvait se tenir debout sans soutien ; la mélancolie devenait de plus en plus profonde, la langue était lisse, les papilles effacées, les lèvres tremblaient et étaient ulcérées, la cachexie progressait, il mourut enfin le 18 juillet.

XLII

D. O..., âgé de 56 ans environ, d'une constitution médiocre, d'une stature colossale, marchand de fleurs funéraires. Cet homme est d'un caractère doux mais il a des habitudes d'intempérance, de telle sorte qu'il ne sait plus le lendemain ce qu'il a fait la veille.

Il souffrait depuis longtemps de la pellagre qui s'était manifesté pendant quatre années consécutives par un érythème occupant seulement le dos des mains.

En 1881, les symptômes digestifs se mirent de la partie de telle sorte que la diarrhée, légère au commencement, devint très intense à l'automne ; les douleurs étaient fort accusées ; la langue rouge crevassée en divers sens, profondément sillonnée, était devenue le siège d'une vive douleur qui s'exaspérait au contact des aliments et des boissons ; la même sensation existait à l'œsophage ; les glandes salivaires étaient fort douloureuses, la sécrétion exagérée. Il avait des hallucinations et des vertiges, ses aptitudes au travail étaient nulles, il se sentait la tête lourde et se trouvait fatigué par des bruits qu'il croyait entendre, des cloches, des moulins, etc.

Il éprouvait, le long de la colonne vertébrale, de vives douleurs qui s'arrêtaient au sacrum, les fonc-

tions intestinales et locomotrices étaient gravement troublées. A la suite d'une attaque d'apoplexie, il resta avec un tremblement très prononcé des muscles, des lèvres et de la langue. Outre les symptômes physiques qui caractérisent la pellagre, on observait depuis quelque temps chez ce malade des idées d'hypocondrie. Il affirmait qu'un serpent qui était entré dans son corps pendant qu'il dormait en pleins champs lui avait dévoré les intestins, et il se labourait les flancs de ses ongles sans éprouver aucune douleur. Avant l'apoplexie, cet homme n'avait eu aucune idée hypocondriaque et il est probable que l'inflammation qui a suivi cette attaque s'est étendue et a occupé les régions psychiques de l'écorce cérébrale. Je l'envoyai à un hospice d'aliénés et je ne sais pas depuis lors ce qu'il est devenu.

XLIII

Obreja G. G. octogénaire de la commune de Plopana, district de Tutova, jeune encore et plein de vigueur. Cet homme était un véritable vétéran de la pellagre. J'ai recueilli de sa bouche les détails les plus intéressants sur le début de sa maladie, car les circonstances au milieu desquelles elle s'est développée et les conditions d'existence du patient peuvent jouer un rôle intéressant sur la pellagre.

Cet homme qui souffrait de la pellagre depuis 21 ans s'est vu pour la première fois atteint de cette maladie pendant qu'il était aux salines où il resta 10 ans ; pendant cette longue période il n'eut que l'érythème tous les ans, excepté pendant les trois années qu'il fut engagé comme berger chez un propriétaire. Quoique sa nourriture fut exclusivement composée de maïs, on lui donnait chez son nouveau maître

de la farine de bonne qualité: c'est ce qui le préserva de toute éruption. Il vit encore aujourd'hui et son âge avancé ne l'empêche nullement de travailler; cependant sur le dos des mains on remarque encore des traces d'érythème qui semblent devoir rester à l'état de permanence.

XLIV

Hélène G. de Bêrlad âgée de 35 ans, faible de constitution, couturière de profession; pendant ces dernières années elle se livrait à un travail excessif, sa nourriture se composait généralement de maïs et était ordinairement très-mauvaise.

Sous l'influence de ces causes multiples sa santé s'altéra et son appétit disparut; en outre, au printemps de l'année 1881, un érythème pellagreux se déclara sur la figure et sur le dos des mains; six semaines après il se termina par la desquamation.

Au printemps de l'année suivante il reparut occupant aussi la poitrine et avec un caractère beaucoup plus péllagreux; les modifications de la peau dans cette région étaient tout aussi profondes que celles qui existaient aux mains; deux mois après la desquamation épidermique s'opéra tandis que les symptômes digestifs faisaient des progrès de sorte que tous ceux qui dépendaient des lésions gastro-intestinales s'accentuaient tous les jours davantage: les lèvres et les gencives étaient décolorées, les muqueuses pâles; elle éprouvait des palpitations et avait la diarrhée. Tous ces symptômes marchaient de pair, la maladie n'était pas encore très-grave. Comme elle était enceinte elle mit au monde à terme un enfant parfaitement sain qu'elle confia à une nourrice.

Au mois de septembre la malade se trouva mieux

car la diarrhée avait disparu; l'érythème s'était terminé par la desquamation, les couleurs et les forces revinrent et la menstruation se rétablit.

Comme on l'a vu elle était cette fois enceinte ce qui prouve que la conception est possible pendant la pellagre surtout quand la maladie n'est pas grave au début; nous pourrions même dire qu'elle n'a pas une grande influence sur la grossesse car les femmes n'avortent pas à cause de la pellagre ainsi que l'ont soutenu quelques auteurs.

Je m'arrête ici avec la conviction d'avoir mis en évidence la hauteur de vues avec laquelle certains péllagrologues soutiennent des questions cliniques du domaine de la pathologie, où la péllagre passe pour une maladie, dont l'éthiologie est encore discutée.

XLV

Louise Z. Veuve de H..., polonaise, âgée de 50 ans environ, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, rentière. Ses traits réguliers respiraient la bienveillance, son regard était doux, sa sincérité était poussée à l'extrême; elle vivait avec deux femmes pauvres qui ne la quittaient jamais et qui s'occupaient de distribuer ses aumônes.

Pendant l'été 1878 je rencontrai par hasard Mme Louise Z, aux bains sulfureux et je fus surpris d'observer sur sa figure le masque de l'érythème spécial de telle sorte qu'à première vue on reconnaissait la pellagre classique.

Il n'y avait aucun doute que la péllagre de cette dame ne fût à sa seconde manifestation.

Mon étonnement fût d'abord indescriptible car je ne pensais pas que la péllagre put atteindre les classes aisées de la société; mais en remontant aux causes,

j'appris que cette dame qui avait perdu toutes ses dents remplaçait le pain par la bouillie de maïs (*mămăligă*) ; la farine qui cependant était de bonne qualité formait de grands dépôts, fermentait peu à peu est était attaquée par le verdet; ce qui prouve que la péllagre provenait de cette circonstance, c'est que les deux dames de compagnie qui vivaient à la même table que la patiente mais qui mangeaient du pain à leur repas ne furent jamais atteintes de cette maladie. Je soumis la malade à un autre régime alimentaire en remplaçant par le pain la boullie de maïs: la santé revint peu-à-peu, se maintint et l'érythème disparut enfin complétement.

XLVI

N. N, de la ville de B. presque millionnaire âgé de 52 ans environ d'une constitution faible, était petit, sec et complètement chauve, son regard était dur, son nez aquilin, ses yeux ronds ; son front bombé lui donnait l'air d'un oiseau de proie ; cet homme était un de ces terribles usuriers de village qui comme des vampires sucent le sang de nos populations rurales qu'ils plongent dans la plus profonde misère.

Au mois d'Avril 1883 je fus invité par un de mes collègues à me rendre à une consultation chez cet individu que je connaissais depuis longtemps. Je le trouvai très-changé, sa figure était très pâle car il était d'un tempérament lymphatique, sa constitution était déteriorée, la faiblesse musculaire extrême. la parole difficile, la langue sans papilles. chargée à la base, la diarrhée très-accusée ; c'était enfin la cachexie spéciale, l'érythème était légèrement rouge sur la face dorsale des mains et de l'avant-bras jus-

qu'aux coudes; il était en outre bien marqué quoique la desquamation fut assez avancée. On observait également des trases d'érythème sur le nez, le front les pomettes et la poitrine.

Le dos des pieds présentait une peau sèche, brune. On remarquait une altération sensible de la santé attendu que les symptômes cutanés se répétaient à chaque équinoxe; ainsi que me l'a assuré le malade lui même, il aurait eu antérieurement plusieurs eruptions erythémateuses, mais je n'ai pu obtenir aucune donnée sur l'époque de l'invasion de l'érythème qui pouvait-être très-vieux et même à sa dixième manifestation.

Si le malade avait demandé le secours de la seienee, ce n'est pas qu'il fut inquieté par les suites de l'érythème mais bien paree que la diarrhée l'incommodait, car auparavant l'état de l'appareil digestif était tout-à-fait normal ; d'un autre côté les phénomènes nerveux, comme nous verrons, avaient préeipité leur marche en dégradant physiquement et moralement le malade.

Deux mois après je fus invité à retourner chez lui et je le trouvai en proie au délire mélancolique, il refusait les aliments et gardait un profond silence, sa eonstitution était très-altérée, il y avait presque deux semaines qu'il n'avait pris aucune nourriture et à l'aide d'une sonde on lui introduisait chaque jour dans l'estomac un kilogramme de lait.

Malgré tous les soins qu'on lui prodigua, la maladie eontinua ses progrès et le patient finit par sueeomber.

XLVII

C. E. de la commune de Bêrlad personnifiait la misère; elle paraissait âgée de 30 ans mais elle n'avait

en réalité que 18·; elle était faible de constitution ce qui la faisait paraître encore plus vieille, elle marchait sans chaussures ses pieds étaient enflés et crevassés par places, son développement physique semblait être fort en retard sur son âge; lorsqu'elle me fut présentée elle tremblait de froid et luttait contre une attaque de toux convulsive; elle me dit d'un accent découragé qu'el · le désirait entrer dans un orphelinat du pays pour y apprendre un métier ; malheureusement pour elle elle avait des parents et pour cette raison tous ces établissements de bienfaisance lui étaient fermés. Voici ce que j'ai pu apprendre de la mère de cette malheureuse ; En 1882, à l'âge de 13 ans il se déclara chez elle pour la première fois au printemps un léger érythème qui occupait le dos des pieds et des mains, qui se termina par la desquamation et qui ne reparut plus.

Elle éprouvait alors de vives douleurs constructives qui augmentaient par la pression sur l'épigastre ; elle vomissait souvent, ces vomissements étaient verdâtres, jaunâtres et quelques fois noirs ; il semblait qu'elle éprouvât des crises cholériques car en quelques heures elle rendait des quantités considérables de sérosités; après une de ces crises elle tomba dans un tel état de faiblesse qu'elle ne se releva plus. Cette malade a succombé à la suite des symptômes de l'abdomen qui étaient excessivement prononcés ; l'affection cette fois là s'était arrêtée à ce point, la diarrhée était devenue incurable, le bas-ventre retracté et sensible à la pression. Au milieu de ces phénomènes, la péllagre se présente comme une entité morbide avec des caractères cliniques bien définis. Tous les malades ne présentent pas les symptômes dans l'ordre où je l'ai indiqué, car nous voyons souvent des pellagreux qui n'ont

aucun symptôme dépendant de l'axe cérébro-spinal mais qui ont des symptômes cutanés très-prononcés et qui meurent par des lésions intestinales ; quoique chez certains pellagreux les facultés intellectuelles ne soient pas toujours pleinement en vigueur, chez eux l'imagination est presque éteinte.

XLVIII

Hélène G. âgée de 28 ans environ, de la commune Cărăpcești, se nourrissait exclusivement de bouillie de maïs ; était d'un tempérament saguin-nerveux, et vivait dans les meilleures conditions hygiéniques. Nature énergique, elle souffrait depuis 6 ans de la pellagre ; en 1883 elle commença à s'abandonner à des idées dilircutes, ce qui lui otait la plénitude de ses facultés mentales et bientôt elle perdit complétement l'activité de l'esprit. Lorsque je l'examinai pour la première fois elle était déjà en proie à une mélancolie délirante avec tendance à l'homicide.

Les péllagreux en général n'attentent pas à la vie de leur prochain, et lorsqu'il leur arrive de commettre un crime leur volonté n'y est pour rien.

Cette femme présentait sur le dos des mains un érythème spécial qu'elle connaissait fort bien car la pellagre n'était pas pour elle une chose nouvelle ; ce symptôme se répétait pendant un temps plus ou moins long sur les mêmes points attaqués et représentait pendant plusieurs années la maladie toute entière.

En cherchant ses antécédents dans sa famille j'appris que dans son enfance elle était très-sauvage : prières, punitions, menaces rien ne pouvait la toucher, elle n'en faisait qu'à sa tête et s'abandonnait au caprice de sa nature indépendante.

En 1833 elle était eneeinte pour la seconde fois, lorsqu'elle manifesta certains capriees qu'on attribua d'abord à son état de grossesse mais on s'aperçut peu-à-peu que la malheureuse était folle.

Après ses eouehes, elle voulut étrangler son enfant que sa famille eut toutes les peines du monde à lui arraeher des mains.

Plus tard eette malade fut envoyée dans un hôpital de Iassy et j'ignore ee qu'elle est devenue.

XLIX

La sœur M. d'Agapia âgée de 24 ans environ, d'une eonstitution délicate, avait le visage pâle et le front pur, ses traits étaient pleins de distinetion et sous ses grossiers vêtements elle était comme l'image de l'ange de la charité.

Elle était très intelligente et ehaeun aurait eu du plaisir à diseuter avee elle n'importe quel problème soeial. Elle soutenait les opinions les plus avaneées et plaidait énergiquement en faveur de l'émeneipation des classes laborieuses; mais un doute à cet égard se glissait dans son esprit et la faisait cruellement souffrir, ee qu'on apereevait à un air de résignation qui était peint sur ses traits.

Cette religieuse avait eonsacré sa vie toute entière à soulager les malheureux ; on pouvait deviner sans peine qu'elle appartenait aux classes élevées de la soeiété ; son langage, son instruetion, ses manières, tout disait qu'un mystère pesait sur sa vie ; une peine de eœur l'avait peut-être brisée, car qui peut pénétrer le seeret d'une pareille existenee ! Malgré sa résignation apparente elle avait des moments d'amertume et de déeouragement ; souvent le regard d'une grande doueeur, le sourir triste, elle

se livrait à de longues contemplations et se renfermait ensuite dans un silence obstiné ; elle me disait souvent avec émotion quel progrès l'éducation religieuse peut faire faire à la société.

Chez cette malade l'altération cutanée ne s'est bien manifestée qu'une seule fois, c'est à dire la seconde année, car au commencement c'est à peine si la peau présentait une légère desquamation de l'épiderme sans rougeur ni érythème.

Elle se plaignait d'éprouver de la fatigue, de manquer d'appétit, de ressentir des lourdeurs dans la tête, des étourdissements, des crampes, des fourmillements dans tout le corps, des battements de cœur et d'autres symptômes qui semblaient appartenir plus ou moins à l'hystérie et qui l'avaient conduite à une véritable cachexie nerveuse.

Cette malade aussi intelligente qu'instruite ne croyait pas à l'efficacité de la médecine, elle avait plutot toute confiance dans les sortilèges des vieilles religieuses et dans leurs massages.

Malgré cela à la suite de bonnes conditions hygiéniques où elle fut placée, il se produisit chez elle une amélioration lente mais sûre.

L

Suzanne, de Bucarest, âgée de 20 ans d'une taille audessus de la moyenne, était d'une constitution délicate et donnait dans les familles des leçons de musique. Cette jeune fille d'une nature tres impressionable et même exaltée poussait le pessimisme si loin quelle voyait partout la méchancheté; elle avait surtout un esprit de contradiction très prononcé, elle était pauvre et travaillait avec ardeur pour soutenir sa famille qui ne vivait que de son travail ; malheu-

reusement les mauvaises lectures lui avaient troublé l'imagination.

Au moment de ma visite l'érythême, très léger, qui s'était manifesté pour la première fois était aussi peu caractérisé que possible, et seulement par une rougeur qui occupait le dos des mains jusqu'à la racine des doigts et qui se termina par une desquamation, laissant après elle une couleur un peu plus foncée qui ne tarda pas à disparaître. Quant à l'appareil digestif le seul symptôme qui s'y produisit fût une diarrhée séreuse qui se répétait à divers intervales.

Dès son enfance, cette malade avait toujours eu ce que nous appelons un estomac capricieux; dès le début la dyspepsie atteignit un haut degré d'intensité; elle éprouvait des diarrhées et des douleurs dans le bas ventre; les maux d'estomac s'étendaient vers la colonne vertébrale.

Dans le cas présent, quoique les phénomènes dyspeptiques fussent antérieurs à l'apparition de la pellagre, ils étaient entretenus et aggravés par cette maladie; dès que j'eus écarté les causes, les effets ne cessèrent pas immédiatement il est vrai mais les digestions furent presqu'aussitôt moins laborieuses.

LI

Madame N. âgée de 34 ans de la commune Cărlămănesti localité endémique du district Tutova était d'une taille élevée, et bien constituée; elle avait joui d'une excellente santé jusqu'à l'âge de 30 ans; elle vivait dans de bonnes conditions, car elle était riche.

Son premier mari mourut de la péllagre; je fus appelé en consultation au mois de juillet 1885 et je la trouvai avec un érythème péllagreux très prononcé avec de larges écailles; le derme était rouge,

l'épiderme se détachait eomme dans la scarlatine.

Au mois de septembre, la desquamation, sur la figure, était complètement terminée, mais les régions atteintes sur le dos des mains présentaient encore en décembre les traces de l'érythème.

La faiblesse des membres inférieurs était extrême, les règles vinrent pour la dernière fois au mois de déeembre et ne parurent plus depuis eette époque.

La dépression morale ne tarda pas à se prononcer après ees symptômes; la mélancolie s'aeeentuait tous les jours davantage, la figure de la malade exprimait la souffranee, elle restait des heures entières pensive et cherchait même à se suicider. Au printemps de l'année 1886 l'érythème des mains se manifesta par des plaques rouges et livides, marbrées et légèrement parcheminées.

Trompant un jour les gardes qui la surveillaient elle entra dans une ehambre où se trouvait un sae plein de farine, appuyé contre le mur, se coucha près du sac, le fit tomber sur sa tête et s'asphyxia.

LII.

Tiron I. de la commune de Moinesti, distriet de Bacău âgé de 45 ans, courrier, faible de constitution, homme honnête, économe et d'un dévouement à toute épreuve, vivait avec sa famille dans une petite maison écartée. Ainsi qu'il me l'a dit lui même, eet homme souffrait depuis plus de onze ans de la pellagre, qui de 1882 à 1884 s'était bornée aux signes extérieurs et de temps en temps à un peu de diarrhée, ee qui n'avait pas alteré visiblement sa santé, mais alors il était en proie à la tristesse et au déeouragement, il tomba plus tard dans une sorte de mélaneolie; il n'avait aucune idée fixe ni aueune

pensée fugitive, l'érythème faisait de cette figure fatiguée un objet de profonde pitié. Un jour, dérangé par mon arrivée, il sortit de son état silencieux et devint un peu communicatif; mais il manifesta une sorte de défiance, cette maladie enlevant au patient toute idée morale et même toute notion de ses intérêts.

Il restait toute la journée silencieux et presque immobile, d'autres fois il récitait des prières et faisait des signes de croix. Dans la période de l'extase, quand il semblait communiquer avec la divinité on aurait crû voir une statue animée : il levait ses regards vers le ciel comme pour lui exprimer sa reconnaissance; peu de temps après il se suicida en se jettant dans un puits abandonné.

LIII.

N. H. de Bêrlad âgé de 40 ans, constitution robuste, de petite taille, tempérament saguin, d'aspect apoplectique, était riche mais très avare. Il se nourrisait exclusivement de maïs et le reste de sa nourriture ne différait en rien de celle des paysans.

En 1880 il vint me consulter pour une diarrhée persistente et j'observais sur le dos de ses mains une éruption de petites papilles sans aucune démangeaison; il me dit que cette éruption ne l'inquietait nullement parce qu'il avait eu une autre qui avait disparu sans laisser aucune trace. Au mois de Mai 1882 il se présentait de nouveau et me dit qu'avec le retour du printemps il avait éprouvé une sorte de démangeaison sur le dos des mains, sur la figure, sur le nez, sur le front, et sur les pommettes, il éprouvait en même temps des douleurs dans la tête ainsi que des vertiges, sa vue était lé-

gèrement obscurcie. Cette fois l'érythème avait pris une marche plus accentuée et ne tarda pas à prendre une couleur scarlatineuse ; il se montrait d'une manière uniforme, principalement sur le nez. Quant aux organes digestifs la diarrhée alternait avec la constipation; au mois de septembre lorsque tous les symptômes disparurent, il se manifesta un delire péllagreux, mais non maniaque, ce qui le fit envoyer par les autorités locales à l'institut des alienés de Golia. A la suite d'un traitement de six mois il en sortit et reprit ses occupations ordinaires.

A l'automne 1883 l'érythème aparut de nouveau mais cette fois, outre que son apparition n'eut pas lieu en temps ordinaire, il attaquait des régions qu'il avait épargnées les années précédentes. L'excuthenee occupait alors les paumes des mains qui présentaient un aspect écailleux ; il était profondément sillonné et s'exfoliait en larges plaques; on observait de même une éruption furunculeuse générale.

Le délire reparut, le malade s'était affaibli et manifestait des vélléités de suicide ; mais ses tentatives ne réussirent pas car il était surveillé de très-près. Un jour cependant il trompa la surveillance de ses gardiens et se jeta par une fenêtre dans une fontaine d'où on parvint à le retirer vivant; quelque temps après sa famille l'envoya à Vienne dans une maison d'aliénés et je ne sais pas ce qu'il est devenu.

LIV.

J. D. employé de commerce âgé de 32 ans, né et domicilié dans la ville de B... jouit d'un majestueuse embonpoint et se croit prédestiné à devenir artiste. Cette homme robuste n'a jamais présenté aucun accident nerveux. Pendant l'été de 1880 il se

rendit au Prut pour y passer la saison des bains et me consulta à cette occasion; il se plaignit de souffrir depuis quatre ans de la pellagre, de telle sorte que tous les printemps l'érythème qui se renouvelait le forçait à mettre des gants pour se livrer à son travail de bureau; mais après qu'il eut appliqué pendant 20 jours des topiques émollients que lui avait recommandé son médecin ordinaire, la rougeur et la démangeaison disparurent; elles se reproduisaient quelques fois pendant le cours de l'année mais elles n'avaient pas la même force qu'au printemps; il ne comprenait-pas, disait-il, ce que pouvait être cet érythème solaire car il portait toujours des gants comme de lui avait conseillé de docteur.

J'examinai la région dorsale des mains et je la trouvai en effet d'un noir d'ébène, parcheminée sur une surface et présentant des restes d'écailles qui n'étaient pas encore détachées. Quant aux organes digestifs ou nerveux, pas de dérangements; son esprit a été toujours sain; cette observation présente un certain intérêt au point de vue de la stabilité, attendu que depuis 4 ans l'érythème a occupé seulement la face dorsale des mains et que, d'un autre côté, la pellagre ne s'est manifestée que par des signes physiques et est passée à l'état chronique.

LV.

En 1878 je fus consulté par une femme de Bêrlad au sujet d'un enfant. Le petit malade était âgé de 3 ans environ; il était né de parents ouvriers qui se trouvaient dans un état voisin de la misère de sorte que l'enfant ne tarda pas à être soumis aux plus dures privations; il était d'un tempérament lymphatique, pâle et sans force, car, à l'âge de deux ans,

il ne pouvait pas encore marcher. Lorsque je le visitai, il s'approcha de moi en rampant et avec cet air de curiosité et de surprise particulier aux enfants; je lui demandai son nom et il fût obligé pour me le dire de faire un grand effort de mémoire; son visage pâle se couvrit alors d'une rougeur fugitive. Il présentait sur le dos des mains jusqu'aux coudes un vieil érythème à sa deuxième manifestation.

Je recommandai à cet enfant rachetique un stimulant pour la digestion. Au mois de Mars 1880 je fus encore invité à l'examiner et je le trouvai cette fois complètement changé; il avait le goût dépravé, on voyait qu'il approchait tous les jours davantage de l'idiotisme congévital; sur sa face de brute on voyait à peine quelques lueurs passagères de joie; ses facultés intellectuelles étaient déjà détruites, la paralysie avait atteint les extrémités inférieures, il s'y produisit des tremblements, de la salivation, de la diarrhée, la chachexie parvint à son comble et il mourut le 11 Mars. L'enxenthème péllagreux semble avoir pris naissance en même temps que l'enfant, car il ne le quitta pas depuis la première année de sa vie et cependant on ne constata que pendant la dernière des troubles quelques peu notables dans les voix digestives et le système nerveux.

LVI.

I... K... âgé de 52 ans, rentier, pâle et légèrement bossu, il est très silencieux, veuf et sans enfants.

Il est épileptique, en proie à des hallucinations et à des attaques de folie furiense avec tendance à l'homicide.

Pendant l'été 1882 on put observer sur la face dorsale des deux mains une couleur rouge qui dans

l'intervale de six semaines disparut peu à peu et fut remplacée par une teinte brun foncé, bien limitée au niveau des poignets par une ligne courbe ; la démarcation avec le reste de la peau qui gardait sa blancheur naturelle était parfaitement prononcée, en octobre la peau gardait encore des traces d'érythème répété; il m'assura que cette affection à laquelle je m'intéressais se manifestait, chez lui depuis plusieurs années à des intervales inégaux.

Au printemps de l'année 1883 de nouveaux symptômes se produisirent et avec l'invasion de l'érythème spécial son intelligence commença à baisser, il avait à peu près perdu la mémoire; au mois de septembre on ne remarqua aucune trace d'érythème; mais les autres symptômes persistaient et prenaient une marche ascendante ; il éprouvait une grande difficulté à exprimer ses idées souvent il ne trouvait pour cela qu'un seul mot, enfin il était pour ainsi dire devenu asphasique, la paralysie se déclara dans les membres inférieurs, il tomba enfin dans un véritable état de démence.

Ces désordres dont le cerveau était le siège termineront cette misérable existence.

Il m'a été difficile d'apprendre quelque chose sur les antécédents de cet homme dont le caractère était si étrange.

Dans son enfance il avait eu des engorgements glandulaires qui s'étaient terminés par résolution ce qui le forçait à porter toujours relevé le col de son paletôt ; il avait encore l'idée fixe que s'il mangeait des pommes de terre où du pain ces aliments feraient renaître ses glandes ; c'est idée fixe le portait à manger toujours de la [redacted]uillie de maïs (*mamaliga*).

Quoique sa vie fut régulière et qu'il se trouvât

dans des bonnes conditions hygiéniques, il est plus que certain que la farine de maïs, qui sortait du moulin où toutes les qualités sont confondues, était altérée et attaquée par le verdet.

LVII.

Le nommé Tenistein, né de parents israélites polonais qui ont obtenu la naturalisation, était de petite taille et contrefait ; ses bras étaient si longs qu'ils le faisaient ressembler à un quadrumane.

Il était âgé de 37 ans environ, d'une constitution débile et d'un tempérament lymphatique, antiquaire de profession et il était établi dans la ville de Iassy.

Au mois de Septembre 1885 il se présenta à la consultation pour une exenthème qui en était à sa deuxième année et qui occupait l'épaule et le dos des pieds, qui commençait l'été et qui durait de six à huit semaines. Pendant ce temps il prenait des bains généraux de son ; il éprouvait aussi des vertiges fréquents, une indisposition et des sensations de brulûre à la bouche et aux lèvres ; il disait enfin ressentir dans son état général une souffrance qu'il ne pouvait définir ; sa constitution était affaiblie, sa langue n'était ni sillonnée, ni chargée, les papilles étaient dans leur état normal ; sa tête était pour ainsi dire solide car son intelligence était intacte ; il craignait de devenir aliéné et les conséquences de cette maladie le glaçaient d'épouvante.

A la suite d'un régime et d'une hygiène convenable il revint à la santé et il se porte fort bien aujourd'hui.

Avant de terminer j'ajouterai que ce malade lorsqu'il avait la pellagre fut atteint de quelques accès de fièvres paludéennes mais ces fièvres prenaient une forme qu'elles n'avaient pas chez les autres sujets.

Pour la première fois dans ma carrière médicale, j'ai vu des fièvres avec l'asphasique grafique et lorsque l'accès était passé l'asphasie disparaissait ainsi que l'intermittence qui ne cédait qu'à une forte dose de quinine que j'administrai; mais après un temps plus ou moins long, le malade tombait dans la récidive et la fièvre disparaissait à l'aide du même traitement; un fait curieux et d'une haute importance clinique c'est que l'hiver les fièvres n'étaient pas accompagnées d'asphasie.

La pellagre aurait elle eu une influence sur les fièvres en les revêtant d'une forme si étrange ?

Je sais au contraire que dans les fièvres où l'élément paludéen se combine avec d'autres états morbides, la marche et les symptômes de ces fièvres sont modifiés mais dans la pellagre il semble n'avoir aucune influence sur elle ; ensuite vient une autre question: n'oublions pas que la longueur et la rigueur de l'hiver, la nature du régime alimentaire, les qualités atmosphériques, font diminuer par l'élément lymphatique le tempérament nerveux exagéré qui est propre à notre population.

LVIII.

Sophie T. de la ville de Bêrlad, âgée de 23 ans intelligente et d'une physionomie agréable, d'une taille élevée, d'une musculature bien développée, d'une bonne constitution était née de parents sains qui avaient atteint un âge très-avancé; elle était mère de deux enfants et son mari avait une position convenable. Au mois de Mai 1884 elle commença à éprouver une sorte de démangeaison sur la figure et principalement aux yeux sans qu'il se produisit aucune éruption erythémateuse ; cette incommodité dura de

deux à trois semaines, elle se répéta régulièrement en 1885 et en 1886, toujours au même mois, sous la même forme et dans la même région sans que la santé générale fut alterée le moins du monde.

Tout disparut à la suite d'un changement de régime et au printemps de 1887 aucun de ces symptômes ne se représenta.

LIX.

Pour terminer nous dirons encore quelques mots de la pellagre qui se développe sur les Tziganes de divers catégories que nous prendrons en général.

Nous pouvons considérer comme demontrée l'opinion émise en 1798 par Thouvenel et soutenue par Barlardini en Italie et par Rousel en France.

Chaque jour les faits prouvent l'exactitude de ce que nous n'avons jamais cessé d'affirmer; savoir, que le maïs altéré par le verderâme produit la pellagre et qu'en aucun cas cette maladie ne peut être héréditaire. Je vais plus loin et j'ose affirmer que la farine de maïs attaquée peut produire la pellagre bien que le maïs ne forme pas la nourriture exclusive du patient.

On doit se poser maintenant une autre question: les agents thérapeutiques peuvent-ils avoir quelque influence sur la pellagre quand elle est avancée ? Le meilleur traitemant consiste non seulement dans une alimentation progressive des plus substentielles mais aussi à exlure à jamais de la nourriture, la farine attaquée par les parasites; car la doctrine verdéramique, après avoir eu des partisans et des adversaires acharnés s'impose aujourd'hui à la science après toutes les expériences qui on été faites. Ici comme partout la pellagre a une seule cause qui la

fait progresser; le manque de misère ne peut exclure l'action de cette cause profonde et générale, parce qu'elle est déterminée par le changement de la qualité du maïs qui sert à l'alimentation.

Ces théories sont je crois, d'un effet assez puissant, quoique nos adversaires les apprécient fort peu, je ne comprends ni ne puis admettre leur opinion, je vais donc les négliger complètement. Cet ouvrage contient peut-être des erreurs, peut-être est-il écrit sans méthode, mais le fond en est intéressant; je n'ai pas tenu à plaire en cette affaire sérieuse; mais à instruire et à dire la vérité que je n'ai jamais sacrifiée à une erreur agréable. Comme dans cette observation nous avons à nous occuper d'une classe d'hommes dont nous avons déjà parlé dans cet ouvrage; je me bornerai à quelques faits d'une importance non moins considérable.

Ce n'est pas à leur histoire mais à leur seule vue qu'on peut reconnaitre les tziganes, dont on peut expliquer la couleur par les grands phénomènes de la nature, phénomènes qui continuent encore à se produire sous nos yeux; car si les lois morales ont changé en même temps que l'établissement des Sociétés, les lois physiques sont restées invariables.

Les climats des pays tempérés ont exercé certains changements sur les populations; mais nos tziganes ont fait peu de progrès au contact de la civilisation et ont gardé les mœurs et les coutumes d'un autre âge.

Le tzigane qui travaille le bois est un excellent ouvrier. Par le moyen du climat, la nature a limité, a localisé l'existence de chaque espèce qui vit sur le globe; c'est au point qu'il y a pour tous les membres de la famille zoologique une distribution géographique.

L'homme cependant parait destiné à habiter sous des latitudes variées; ce qui le prouve, c'est ce que les tziganes, quoique fils du soleil aiment beaucoup les forêts.

Les forêts ont pour eux d'inexplicables attraits; ils n'ont pas à lutter contre les effets du paupérisme et ils connaissent si peu les besoins de la civilisation qu'ils sont relativement trés riches; on peut le dire, parce qu'ils ne peuvent pas désirer des biens qu'ils ignorent. Cette population ne s'est jamais abaissée au point d'implorer la charité publique, elle se distingue par une grande sobriété; celui qui veut voir la propreté dans la misère, la trouve dans leurs modestes chaumières où régnent toujours, l'ordre, la tranquilité et la paix.

Cette tempérance est une cause de longévité ce qui fait qu'on rencontre chez eux beaucoup de veillards; les uns nous rappellent même les patriarches de la bible et j'en ai vu un tellement avancé en âgé que, s'il m'était permis de m'exprimer de la sorte je dirais qu'il était le doyen du genre humain.

A la vue de leurs figures calmes comme les champs par un beau soir d'été on éprouve une affection mélée de tendresse et de respect. Ils se marient d'ordinaire entre 24 et 28 ans selon leurs inclinations et jamais en vue de la fortune; les divorces sont très rares; ils ont la trahison en horreur et méprisent ceux qui commettent cette lâcheté.

La femme inculque à ses enfants l'esprit d'indépendance, et fait passer dans leur sang son propre courage. Les tziganes sort exceptionnellement portés à la musique et ont les instinct musicaux très développés; mais ils n'ont pas assez de patience pour étudier où pour se former à une méthode quelconque, aussi n'atteignent-ils jamais à la perfection, car ils

sont d'une nature trop rebelle pour s'astreindre aux règles de cet art.

Les tziganes qui vivent dans les forêts, croissent et se développent relativement plus vite que les autres races de la même espéce qui vivent dans le reste du pays, ce fait seul démontre que le sol de nos vallées qui est formé d'un argile très fecond constitue un champ de production très fertile et il est en outre une loi de la nature en vertu de laquelle la population augmente en rapport avec les moyens d'existence.

Pour le jour de leur grande fête réligieuse (*Ispas*) ils font leurs préparatifs long temps à l'avance, les hommes se rasent la tête comme des chinois, les femmes soignent leur toilette le plus qu'elle peuvent et chargés de provisions les uns et les autres s'enfoncent dans les bois.

Ce souverain des forêts choisit une clairière émaillée de fleurs et parsemée d'arbustes; une véritable féerie rustique

Une fois là il fait rôtir sa viande d'une manière tout-à-fait primitive et commence la fête; tandis que les chantres ailés des bois se rassemblent pour lui faire entendre leurs concerts les plus doux et les plus variés.

Après dîner le tzigane se couche nonchalamment sur l'herbe, fûme sa pipe, et se livre à ses rêveries; il paraît alors complètement détaché des choses de ce monde, il semble n'avoir ni tempérament, ni caprice, ni passion, et il ne sort de cette rêverie profonde que lorsqu'il entend sa femme chanter un air guerrier; il se lève alors fièrement et l'on sent qu'il est alors véritablement heureux. Ce jour en effet vaut pour lui une vie tout entière, car comme l'a dit Lamartine dans ses reflexions poétiques :

„Il y a plus de vie dans une heure de bonheur, d'amour ou de contemplation que dans la vie toute entière purement physique."

Le Tzigane semble avoir lu cette belle pensée phylosophique avec les yeux du cœur.

Nous avons remarqué que la pellagre est beaucoup plus fréquente parmi les Tziganes des forêts que parmi les autres qui vivent dans une indescriptible misère et qui semblent avoir monopolisé tous les vices. Parmi ces derniers cependant la pellagre est très rare.

Chez les Tziganes des forêts les symptômes cutanés produisent les mêmes effets et l'érythème se manifeste chez tous les malades d'une façon identique sous les nuances les plus variées; mais déjà dans cette période initiale le système nerveux est sensiblement atteint.

J'ai vu quelques malades qui pour arriver à la décadence finale ne sont pas passés,—car il n'en est pas toujours besoin—par la phase bruyante nommée mélancolie, caractérisée par des conceptions délirantes etc.

Fin.



ERRATA

Page	Au lieu de	Lire
33	pression	dépression
87	gastro	glosso
104	demonstration	manifestation
115	intéricurs	antérieurs
122	expoliation	exfoliation
150	entourées	non entourées
171	système	système nerveux
178	conic	chronique
188	aidemie	andemie
273	substances	nuances
299	délit	délirc
300	plomanie	plomaine
301	dématcux	védémateux
312	mangor	manger
313	co	ce
315	serieuse	séreuse
318	fibulaire	fibrilaire
322	scnsible	sensible
325	geure	genre
326	l'hyeeme	l'érythème
328	ptyolisme	ptyalisme
328	engastrique	gastrique
335	hypermanique	l'ypematique
338	hypermanique	l'ypemanique
345	l'anovexie	l'anorexie
348	par	pas
369	délircutes	délirantes
375	l'excuthencc	l'exenthème
377	congevital	congénital
377	asphasique	aphasique
380	l'asphasique	l'aphasique
380	l'asphasie	l'aphasie
380	d'asphasie	d'aphasie



